Ainsi parlait Zarathoustra : un livre pour tout le monde et personne / Frédéric Nietzsche ; traduit par Henri Albert

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Nietzsche, Friedrich (1844-1900). Ainsi parlait Zarathoustra : un livre pour tout le monde et personne / Frédéric Nietzsche ; traduit par Henri Albert. 1898.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

Conserver la Couverture

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

—

446

Ainsi parlait Zarathoustra

UN LIVRE POUR TOUS ET POUR PERSONNE

TRADUIT PAR

HENRI ALBERT



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV
—
Leipzig : C. G. Naumann
M DCCC XCVIII

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

offert à la Bibliothèque nationale
par l'éditeur
Henri Albert

ŒUVRES

DE

FRÉDÉRIC NIETZSCHE.

8° R
15687

[La traduction française des *Oeuvres de* FRÉDÉRIC NIETZSCHE, publiée sous la direction de M. HENRI ALBERT, est revue par le *Nietzsche-Archiv* de Weimar.]



Friedrich Nietzsche

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

—

Ainsi parlait Zarathoustra

UN LIVRE POUR TOUT LE MONDE ET PERSONNE

DON
91.88 b (3)

TRADUIT PAR

HENRI ALBERT

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

—

Leipzig : C. G. Naumann

M DCCC XCVIII

Ainsi parlait Zarathoustra.

Première partie.

La Préface de Zarathoustra.

1.

Lorsque Zarathoustra eut atteint sa trentième année, il quitta sa patrie et le lac de sa natrie et s'en alla dans la montagne. Là il jouit de son esprit et de sa solitude et ne s'en lassa point durant dix années. Mais enfin son cœur se transforma, — et un matin, se levant avec l'aurore, il s'avança devant le soleil et lui parla ainsi:

«O grand astre! Quel serait ton bonheur, si tu n'avais pas ceux que tu éclaires!

Voici dix ans que tu viens ici vers ma caverne: tu te serais lassé de ta lumière et de ce chemin, sans moi, mon aigle et mon serpent.

Mais nous t'attendions chaque matin, nous te prenions ton superflu et nous t'en bénissions.

Voici! Je suis dégoûté de ma sagesse, comme l'abeille qui a amassé trop de miel. J'ai besoin de mains qui se tendent.

Je voudrais donner et distribuer jusqu'à ce que les sages parmi les hommes soient redevenus joyeux de leur folie, et les pauvres, heureux de leur richesse.

Voilà pourquoi je dois descendre dans les profondeurs, comme tu fais le soir quand tu vas derrière les mers, apportant ta clarté au-dessous du monde, ô astre débordant de richesse!

Je dois disparaître ainsi que toi, *me coucher,* comme disent les hommes vers qui je veux descendre.

Bénis-moi donc, œil tranquille, qui peux voir sans envie même un bonheur trop grand !

Bénis la coupe qui veut déborder, que l'eau toute dorée en découle, apportant partout le reflet de ta joie!

Vois! cette coupe veut se vider à nouveau et Zarathoustra veut redevenir homme.»

Ainsi commença le déclin de Zarathoustra.

* * *

2.

Zarathoustra descendit seul des montagnes et il ne rencontra personne. Mais lorsqu'il arriva dans les bois, soudain se dressa devant lui un vieillard qui avait quitté sa sainte chaumière pour chercher des racines dans la forêt. Et ainsi parla le vieillard et il dit à Zarathoustra :

«Il ne m'est pas inconnu, ce voyageur : voilà bien des années qu'il passa par ici. Il s'appelait Zarathoustra, mais il s'est transformé.

Tu portais alors ta cendre à la montagne : veux-tu aujourd'hui porter ton feu dans les vallées? Ne crains-tu pas le châtiment des incendiaires?

Oui, je reconnais Zarathoustra. Son œil est pur et sa bouche ne recèle point de dégoût. Ne s'avance-t-il pas comme un danseur?

Zarathoustra s'est transformé, Zarathoustra s'est fait enfant, Zarathoustra s'est éveillé : que vas-tu faire maintenant auprès de ceux qui dorment?

Tu vivais dans la solitude comme dans la mer et la mer te portait. Malheur à toi, tu veux atterrir? Malheur à toi, tu veux de nouveau traîner toi-même ton corps?»

Zarathoustra répondit : «J'aime les hommes.»

«Pourquoi donc, dit le sage, suis-je allé dans les bois et dans la solitude? N'était-ce pas parceque j'aimais trop les hommes?

Maintenant j'aime Dieu : je n'aime point les hommes. L'homme m'est une chose trop incomplète. L'amour de l'homme me tuerait.»

Zarathoustra répondit : «Qu'ai-je parlé d'amour! Je vais faire un présent aux hommes.»

«Ne leur donne rien, dit le saint. Enlève leur plutôt quelque chose et aide les à le porter — rien ne leur sera meilleur : pourvu qu'à toi aussi, celà fasse du bien!

Et si tu veux donner, ne leur donne pas plus qu'une aumône, et attends qu'ils te la demandent!»

«Non, répondit Zarathoustra, je ne fais pas d'aumônes. Je ne suis pas assez pauvre pour cela.»

Le saint se mît à rire de Zarathoustra et parla ainsi : «Tâche alors de leur faire accepter tes trésors. Ils se méfient des solitaires et ne croient pas que nous venions pour donner.

Pour eux nos pas retentissent trop solitairement au travers des rues. Et comme quand la nuit, couchés dans leurs lits, ils entendent marcher un homme, longtemps avant le lever du soleil, ils se demandent peut-être : où va ce voleur?

Ne vas pas auprès des hommes, reste dans la forêt! Va plutôt encore auprès des bêtes! Pourquoi ne veux-tu pas être comme moi, — ours parmi les ours, oiseau parmi les oiseaux?»

«Et que fait le saint dans les bois?» demanda Zarathoustra.

Le saint répondit : «Je fais des chants et je les chante, et quand je fais des chants, je ris, je pleure et je murmure : c'est ainsi que je loue Dieu.

Avec des chants, des pleurs, des rires et des murmures, je loue Dieu qui est mon Dieu. Cependant quel présent nous apportes-tu?»

Lorsque Zarathoustra eut entendu ces paroles, il salua le saint et lui dit : «Qu'aurais-je à vous donner? Mais laissez-moi partir en hâte, afin que je ne vous prenne rien!» — Et c'est ainsi qu'il se séparèrent l'un de l'autre, le vieillard et l'homme, riant comme rient deux petits garçons.

Mais quand Zarathoustra fut seul, il parla ainsi à son cœur : «Serait-ce possible! Ce vieux saint dans sa forêt n'a pas encore entendu que *Dieu* est *mort!*» —

* * *

3.

Lorsque Zarathoustra arriva dans la ville voisine qui se trouvait le plus près des bois, il y trouva une grande foule rassemblée sur la place publique : car on avait annoncé qu'on y verrait un danseur de corde. Et Zarathoustra parla au peuple et lui dit :

Je vous enseigne le Surhumain. L'homme est quelque chose qui doit être surmonté. Qu'avez-vous fait pour le surmonter?

Tous les êtres jusqu'à présent ont créé quelque chose au-dessus d'eux et vous voulez être le reflux de ce grand flux et plutôt retourner à la bête que de surmonter l'homme?

Qu'est le singe pour l'homme ? Une dérision ou une honte douloureuse. Et c'est ce que doit être l'homme pour le Surhumain : une dérision ou une honte douloureuse.

Vous avez tracé le chemin du ver jusqu'à l'homme et il vous est resté beaucoup du ver. Autrefois vous étiez singe et maintenant encore l'homme est plus singe qu'aucun singe.

Mais le plus sage d'entre vous n'est lui-même que discorde et bâtard de plante et de fantôme. Cependant vous ai-je dit de devenir fantôme ou plante ?

Voici, je vous enseigne le Surhumain !

Le Surhumain est le sens de la terre. Que votre volonté dise : que le Surhumain *soit* le sens de la terre.

Je vous en conjure, mes frères, *restez fidèles à la terre* et ne croyez pas ceux qui vous parlent d'espoirs supraterrestres ! Ce sont de sempoisonneurs, qu'ils le sachent ou non.

Ce sont des contempteurs de la vie, des moribonds et des empoisonnés eux mêmes, de ceux dont la terre est fatiguée : qu'ils s'en aillent donc !

Autrefois le blasphême envers Dieu était le plus grand blasphême, mais Dieu est mort et avec lui sont morts ces blasphémateurs. Ce qu'il y a de plus terrible maintenant, c'est de blasphémer la terre et d'estimer davantage les entrailles de l'impénétrable que le sens de la terre !

Jadis l'âme regardait le corps avec dédain : et rien alors n'était plus haut que ce dédain : — elle le voulait maigre, hideux, affamé ! C'est ainsi qu'elle pensait lui échapper, à lui et à la terre.

Oh cette âme elle-même était encore maigre, hideuse et affamée : et pour elle la cruauté était une volupté !

Mais, vous aussi, mes frères, dites-moi : votre corps, qu'annonce-t-il de votre âme? Votre âme n'est-elle pas pauvreté, ordure et pitoyable contentement de soi-même?

En vérité, l'homme est un fleuve impur. Il faut être devenu océan pour pouvoir, sans se salir, recevoir un fleuve impur.

Voici, je vous enseigne le Surhumain : il est cet océan; en lui peut s'abîmer votre grand mépris.

Que peut-il vous arriver de plus grand? C'est l'heure du grand mépris, l'heure où votre bonheur même vous devient dégoût, tout comme votre raison et votre vertu.

L'heure où vous dites : «Qu'importe mon bonheur! Il est pauvreté ordure et pitoyable contentement de soi-même. Mais mon bonheur devrait justifier l'existence même!»

L'heure où vous dites : «Qu'importe ma raison! Est-elle avide de science, comme le lion de nourriture? Elle est pauvreté ordure et pitoyable contentement de soi-même!»

L'heure où vous dites : «Qu'importe ma vertu! Elle ne m'a pas encore fait délirer. Que je suis fatigué de mon bien et de mon mal! Tout cela est pauvreté ordure et pitoyable contentement de soi-même.»

L'heure où vous dites : «Qu'importe ma justice! Je ne vois pas que je sois charbon ardent. Mais le juste est charbon ardent!»

L'heure où vous dites : «Qu'importe ma pitié! La pitié n'est-elle pas la croix où l'on cloue celui qui aime les hommes? Mais ma pitié n'est pas un crucifiement.»

Avez-vous déjà parlé ainsi? Avez-vous déjà crié ainsi? Ah, que ne vous ai-je déjà entendu crier ainsi!

Ce ne sont pas vos péchés — c'est votre contentement qui crie contre le ciel, c'est votre avarice, même dans vos péchés, qui crie contre le ciel!

Où donc est l'éclair qui vous lèchera de sa langue? Où est la folie qu'il faudrait vous inoculer?

Voici, je vous enseigne le Surhumain : il est cet éclair, il est cette folie! —

Quand Zarathoustra eut parlé ainsi, quelqu'un de la foule s'écria : «Nous avons assez entendu parler du danseur de corde; faites nous le voir maintenant!» Et tout le peuple rit de Zarathoustra. Mais le danseur de corde qui croyait que l'on avait parlé de lui se mit à l'ouvrage.

* * *

4.

Zarathoustra cependant regardait le peuple et s'étonnait. Puis il dit :

L'homme est une corde tendue entre la bête et le Surhumain, — une corde sur l'abîme.

Il est dangereux de passer au-delà, dangereux de rester en route, dangereux de regarder en arrière, frisson et arrêt dangereux.

Ce qu'il y a de grand dans l'homme, c'est qu'il est un pont et non un but : ce que l'on peut aimer en l'homme, c'est qu'il est un *passage* et un *déclin*.

J'aime ceux qui ne savent vivre autrement que pour disparaître, car ils passent au-delà.

J'aime les grands contempteurs, puisqu'ils sont les grands adorateurs, les flèches du désir vers l'autre rive.

J'aime ceux qui ne cherchent pas derrière les étoiles une raison pour périr et pour s'offrir en sacrifice ; mais ceux qui se sacrifient à la terre, pour qu'un jour la terre appartienne au Surhumain.

J'aime celui qui vit pour connaître, et qui veut connaître afin qu'un jour vive le Surhumain. Car c'est ainsi qu'il veut son propre déclin.

J'aime celui qui travaille et invente, pour bâtir une demeure au Surhumain, pour préparer à sa venue la terre, les bêtes et les plantes : car c'est ainsi qu'il veut son propre déclin.

J'aime celui qui aime sa vertu : car la vertu est une volonté de déclin, et une flèche de désir.

J'aime celui qui ne réserve pour lui-même aucune goutte de son esprit, mais qui veut être tout entier l'esprit de sa vertu : car c'est ainsi qu'en esprit il traverse le pont.

J'aime celui qui fait de sa vertu son penchant et sa destinée : car c'est ainsi qu'à cause de sa vertu il voudra vivre encore et ne plus vivre.

J'aime celui qui ne veut pas avoir trop de vertus. Il y a plus de vertus en une vertu qu'en deux vertus, c'est un nœud où s'accroche la destinée.

J'aime celui dont l'âme se dépense, celui qui ne veut pas qu'on lui dise merci et qui ne restitue point : car il donne toujours et ne veut point se conserver.

J'aime celui qui a honte de voir le dé tomber en sa faveur et qui demande alors : suis-je donc un faux joueur ? — car il veut périr.

J'aime celui qui jette des paroles d'or au-devant de ses œuvres et qui tient toujours plus qu'il ne promet : car il veut son déclin.

J'aime celui qui justifie ceux de l'avenir et qui délivre ceux du passé, car il veut que ceux d'aujourd'hui le fassent périr.

J'aime celui qui châtie son Dieu, puisqu'il aime son Dieu : car il faut que la colère de son Dieu le fasse périr.

J'aime celui dont l'âme est profonde, même dans la blessure, celui qu'une petite aventure peut faire périr : car ainsi volontiers il passera le pont.

J'aime celui dont l'âme déborde, en sorte qu'il s'oublie lui-même, et que toute chose soit en lui : ainsi toutes choses deviendront son déclin.

J'aime celui qui est libre de cœur et d'esprit : ainsi sa tête ne sert que d'entrailles à son cœur, mais son cœur l'entraîne au déclin.

J'aime tous ceux qui sont comme de lourdes gouttes qui tombent une à une du sombre nuage suspendu sur les hommes : elles annoncent l'éclair qui vient, et disparaissent en visionnaires.

Voici, je suis un visionnaire de la foudre, une lourde goutte qui tombe de la nuée : mais cette foudre s'appelle le *Surhumain*. —

* * *

5.

Quand Zarathoustra eut dit ces mots, il considéra de nouveau le peuple et se tut. «Ils se tiennent là, dit-il à son cœur, les voilà qui rient; ils ne me comprennent point, je ne suis pas la bouche qu'il faut à ces oreilles.

Faut-il d'abord leur briser les oreilles, afin qu'ils apprennent à entendre avec les yeux ? Faut-il faire du tapage comme des cymbales et des prédicateurs de carême ? Ou n'ont-ils foi qu'en les bègues ?

Ils ont quelque chose dont ils sont fiers. Comment nomment-ils donc ce dont ils sont fiers ? Ils l'appelent civilisation, c'est ce qui les distingue des chevriers.

C'est pourquoi ils n'aiment pas à entendre pour eux le mot de «mépris». Je parlerai donc à leur fierté.

Je leur parlerai de ce qu'il y a de plus méprisable : c'est le *dernier homme.*»

Et ainsi Zarathoustra parlait au peuple :

Il est temps que l'homme se détermine son but. Il est temps que l'homme plante le germe de sa plus haute espérance.

Son sol est encore assez riche pour cela. Mais ce sol un jour sera pauvre et vide et aucun grand arbre ne pourra plus y croître.

Malheur! Le temps est proche où l'homme ne jettera plus par dessus les hommes la flèche de son désir, où les cordes de son arc auront désappris de vibrer!

Je vous le dis : il faut encore porter en soi un chaos, pour pouvoir mettre au monde une étoile dansante. Je vous le dis : vous portez encore un chaos en vous.

Malheur! Le temps est proche où l'homme ne mettra plus d'étoile au monde. Malheur! Le temps est proche du plus méprisable des hommes, qui ne peut plus se mépriser lui-même.

Voici! Je vous montre le *dernier homme.*

«Amour? Création? Désir? Etoile? Qu'est cela?» — ainsi demande le dernier homme et il cligne des yeux.

La terre sera alors devenue plus petite, et sur elle sautillera le dernier homme, qui rapetisse tout. Sa race est indestructible comme celle du puceron; le dernier homme vit le plus longtemps.

«Nous avons inventé le bonheur» — disent les derniers hommes, et ils clignent des yeux.

Ils ont abandonné les contrées où il était dur de vivre: car on a besoin de chaleur. On aime encore son voisin et l'on se frotte à lui : car on a besoin de chaleur.

Tomber malade et être méfiant leur semble péché : on s'avance prudemment. Fou, celui qui trêbuche encore sur les pierres et sur les hommes!

Un peu de poison par ci par là : cela donne des rêves agréables. Et beaucoup de poisons enfin, pour mourir agréablement.

On travaille encore, car le travail est une distraction. Mais on veille à ce que la distraction ne débilite point.

On ne devient plus ni pauvre ni riche : ce sont deux choses trop pénibles. Qui veut encore gouverner? Qui veut obéir encore? Ce sont deux choses trop pénibles.

Point de berger et un seul troupeau! Chacun veut la même chose, tous sont égaux : qui a d'autres sentiments, va de son plein gré dans la maison des fous.

«Autrefois tout le monde était fou» — disent ceux qui sont les plus fins et ils clignent des yeux.

On est prudent et l'on sait tout ce qui est arrivé : c'est ainsi que l'on peut railler sans fin. On se dispute encore,

mais on se réconcilie bientôt — car on ne veut pas se gâter l'estomac.

On a son petit plaisir pour le jour et son petit plaisir pour la nuit : mais on respecte la santé.

«Nous avons inventé le bonheur» — disent les derniers hommes et ils clignent des yeux. —

Ici finit le premier discours de Zarathoustra, celui que l'on appelle aussi «la préface» : car en cet endroit il fut interrompu par les cris et la joie de la foule. «Donne-nous ce dernier homme, ô Zarathoustra, — s'écriaient-ils — rends nous semblables à ces derniers hommes! Nous te tiendrons quitte du Surhumain!» Et tout le peuple jubilait et claquait de la langue. Zarathoustra cependant devint triste et dit à son cœur :

«Ils ne me comprennent pas : je ne suis pas la bouche qu'il faut à ces oreilles.

Trop longtemps sans doute j'ai vécu dans les montagnes, j'ai trop écouté les ruisseaux et les arbres : je leur parle maintenant comme un chevrier.

Placide est mon âme et lumineuse comme la montagne au matin. Mais ils croient que je suis froid et que je raille épouvantablement.

Et les voilà qui me regardent et qui rient : et pendant qu'ils rient, ils me haïssent encore. Il y a de la glace dans leur rire.»

* * *

6.

Mais alors il advint quelque chose qui fit taire toutes les bouches et qui fixa tous les regards. Car dans l'intervalle le danseur de corde s'était mis à l'ouvrage : il était sorti

d'une petite poterne et marchait sur la corde tendue entre deux tours, au dessus de la place publique et de la foule. Comme il se trouvait juste à mi-chemin, la petite porte s'ouvrit encore une fois et un gars bariolé qui avait l'air d'un bouffon sauta dehors et suivit d'un pas rapide le premier. «En avant, boiteux, cria son horrible voix, en avant paresseux, sournois, visage blême! Que je ne te chatouille pas de mon talon! Que fais-tu ici entre ces tours? C'est dans la tour que tu devrais être enfermé; tu barres la route à un meilleur que toi!» - Et à chaque mot il s'approchait davantage : mais quand il ne fut plus qu'à un pas derrière lui, il advint cette chose terrible qui fit taire toutes les bouches et qui fixa tous les regards : — il poussa un cri diabolique et sauta par dessus celui qui lui barrait la route. Mais celui-ci, en voyant la victoire de son rival, perdit la tête et la corde; il jeta son balancier et, plus vite encore, s'élança dans l'abîme, comme un tourbillon de bras et de jambes. La place publique et la foule ressemblaient à la mer, quand la tempête s'élève. Tous s'enfuirent en désordre et surtout à l'endroit où le corps devait s'abattre.

Zarathoustra cependant ne bougea pas et ce fut juste à côté de lui que tomba le corps, déchiré et brisé, mais vivant encore. Après quelque temps la conscience revint au blessé, et il vit Zarathoustra, agenouillé auprès de lui : «Que fais-tu là, dit-il enfin, je savais depuis longtemps que le diable me tendrait le pied. Maintenant il me traîne en enfer : veux-tu l'en empêcher?»

«Sur mon honneur, ami, répondit Zarathoustra, tout ce dont tu parles n'existe pas : il n'y a ni diable, ni enfer. Ton âme sera morte, plus vite encore que ton corps : ne crains donc plus rien!»

L'homme leva les yeux avec défiance. «Si tu dis vrai, répondit-il ensuite, je ne perds rien en perdant la vie. Je ne suis pas beaucoup plus qu'une bête qu'on a fait danser avec des coups et de maigres nourritures.»

«Non pas, dit Zarathoustra, tu as fait du danger ton métier, il n'y a là rien de méprisable. Maintenant ton métier te fait périr : c'est pourquoi je vais t'enterrer de mes mains.»

Quand Zarathoustra eut dit cela, le moribond ne répondit plus; mais il remua la main, comme s'il cherchait la main de Zarathoustra pour le remercier. —

* * *

7.

Cependant le soir tombait et la place publique se voilait d'ombres : alors la foule s'écoula, car la curiosité et la peur mêmes se fatiguent. Zarathoustra, assis par terre à côté du mort, était noyé dans ses pensées : ainsi il oublia le temps. Mais enfin la nuit vint et un vent froid passa sur le solitaire. Alors Zarathoustra se leva et il dit à son cœur :

«En vérité, Zarathoustra a fait une belle pêche aujourd'hui! Il n'a pas attrapé d'homme, mais un cadavre.

Inquiétante est la vie humaine et de plus toujours dénuée de sens : un bouffon peut lui devenir fatal.

Je veux enseigner aux hommes le sens de leur existence: qui est le Surhumain, l'éclair du sombre nuage homme.

Mais je suis encore loin d'eux et mon esprit ne parle

pas à leurs sens. Pour les hommes, je tiens encore le milieu entre un fou et un cadavre.

Sombre est la nuit, sombres sont les voies de Zarathoustra. Viens, compagnon froid et raide! Je te porte à l'endroit où je vais t'enterrer avec mes mains.»

* * *

8.

Quand Zarathoustra eut dit ceci à son cœur, il chargea le cadavre sur ses épaules et se mit en route. Il n'avait pas encore fait cent pas qu'un homme se glissa auprès de lui et lui parla tout bas à l'oreille — et voici! celui qui lui parlait était le bouffon de la tour. «Va-t'en de cette ville, ô Zarathoustra, dit-il, il y en trop ici qui te haïssent. Les bons et les justes te haïssent et ils t'appellent leur ennemi et leur contempteur; les fidèles de la vraie croyance te haïssent et ils t'appellent un danger pour la foule. Ce fut ton bonheur qu'on se moquât de toi, car vraiment tu parlais comme un bouffon. Ce fut ton bonheur que tu t'associas au chien mort; en t'abaissant ainsi, tu t'es sauvé pour aujourd'hui. Mais va-t'en de cette ville — ou demain je sauterai par dessus toi, un vivant par dessus un mort.» Lorsqu'il eut dit ces choses, l'homme disparut; et Zarathoustra continua son chemin par les rues obscures.

A la porte de la ville il rencontra les fossoyeurs : ils éclairèrent sa figure de leur flambeau, reconnurent Zarathoustra et se moquèrent beaucoup de lui. «Zarathoustra emporte le chien mort : bravo, Zarathoustra s'est fait fossoyeur! Car nous avons les mains trop propres pour ce gibier. Zarathoustra veut-il donc voler sa pâture au diable?

Allons! Bon appétit! Pourvu que le diable ne soit pas meilleur voleur que Zarathoustra! — il les volera tous deux, il les mangera tous deux!» Et ils riaient entre eux en rapprochant leurs têtes.

Zarathoustra ne répondit pas un mot et passa son chemin. Lorsqu'il eut marché pendant deux heures, le long des bois et des marécages, il avait trop entendu le hurlement affamé des loups, et la faim le prit lui-même. Aussi s'arrêta-t-il à une maison isolée, où brûlait une lumière.

«La faim s'empare de moi comme un brigand, dit Zarathoustra. Au milieu des bois et des marécages la faim s'empare de moi, dans la nuit profonde.

Ma faim a de singuliers caprices. Souvent elle ne me vient qu'après le repas, et aujourd'hui elle n'est pas venue de toute la journée : où donc s'est elle attardée?»

En disant cela Zarathoustra frappa à la porte de la maison. Un vieil homme parut aussitôt : il portait une lumière et demanda : «Qui vient vers moi et vers mon mauvais sommeil ?»

«Un vivant et un mort, dit Zarathoustra. Donnez-moi à manger et à boire, j'ai oublié de le faire pendant le jour. Qui donne à manger aux affamés, réconforte sa propre âme : ainsi parle la sagesse.»

Le vieux se retira, mais il revint aussitôt, et offrit à Zarathoustra du pain et du vin : «C'est une méchante contrée pour ceux qui ont faim, dit-il; c'est pourquoi j'habite ici. Hommes et bêtes viennent à moi, le solitaire. Mais invite aussi ton compagnon à manger et à boire, il est plus fatigué que toi.» Zarathoustra répondit : Mon compagnon est mort, je l'y déciderai difficilement.» — «Cela m'est égal, dit le

vieux en grognant; qui frappe à ma porte, doit prendre ce que je lui offre. Mangez et portez-vous bien!» —

Après cela Zarathoustra marcha de nouveau pendant deux heures, se fiant à la route et à la clarté des étoiles : car il avait l'habitude des marches nocturnes et aimait à regarder en face tout ce qui dort. Quand le matin commença à poindre, Zarathoustra se trouvait dans une forêt profonde et aucun chemin ne se montrait plus à lui. Alors il plaça le corps dans un arbre creux à la hauteur de sa tête — car il voulait le protéger contre les loups — et il se coucha lui-même par terre sur la mousse. Et il s'endormit aussitôt, fatigué de corps, mais l'âme tranquille.

* * *

9.

Zarathoustra dormit longtemps et non seulement l'aurore passa sur son visage, mais encore le matin. Enfin ses yeux s'ouvrirent et avec étonnement Zarathoustra regarda dans la forêt et dans le silence, avec étonnement il regarda en lui-même. Puis il se leva à la hâte, comme un matelot qui tout-à-coup voit la terre, et il poussa un cri d'allégresse : car il avait vu une vérité nouvelle. Et il parla à son cœur et il lui dit :

Mes yeux se sont ouverts : J'ai besoin de compagnons, de compagnons vivants, — non de compagnons morts et de cadavres que je porte avec moi où je veux.

Mais j'ai besoin de compagnons vivants qui me suivent, parce qu'ils veulent se suivre eux-mêmes — partout où je vais.

Mes yeux se sont ouverts : Ce n'est pas à la foule que doit parler Zarathoustra, mais à des compagnons! Zarathoustra ne doit pas être le berger et le chien d'un troupeau!

Pour détourner beaucoup de gens du troupeau — voilà pourquoi je suis venu. Le peuple et le troupeau s'irriteront contre moi : Zarathoustra veut être traité de brigand par les bergers.

Je dis bergers, mais ils s'appellent les bons et les justes. Je dis bergers, mais ils s'appellent les fidèles de la vraie croyance.

Voyez les bons et les justes! Qui haïssent-ils le plus? Celui qui brise leurs tables des valeurs, le destructeur, le criminel : — mais c'est celui là le créateur.

Voyez les fidèles de toutes les croyances! Qui haïssent-ils le plus? Celui qui brise leurs tables des valeurs, le destructeur, le criminel : — mais c'est celui-là le créateur.

Des compagnons, voilà ce que cherche le créateur et non des cadavres, des troupeaux ou des croyants. Des créateurs comme lui, voilà ce que cherche le créateur, de ceux qui inscrivent des valeurs nouvelles sur des tables nouvelles.

Des compagnons, voilà ce que cherche le créateur, des moissonneurs qui moissonnent avec lui : car chez lui tout est mûr pour la moisson. Mais il lui manque les cent faucilles : aussi arrache-t-il des épis en se scandalisant.

Des compagnons, voilà ce que cherche le créateur, de ceux qui savent aiguiser leurs faucilles. On les appellera destructeurs et contempteurs du bien et du mal. Mais ce seront eux qui moissonneront et qui seront en fête.

Des créateurs comme lui, voilà ce que cherche Zarathoustra, de ceux qui moissonnent et chôment avec lui : qu'a-t-il à faire de troupeaux, de bergers et de cadavres!

Et toi, mon premier compagnon, repose en paix ! Je t'ai bien enterré dans ton arbre creux, je t'ai bien abrité contre les loups.

Mais je me sépare de toi, le temps est passé. Entre deux aurores une nouvelle vérité s'est levée en moi.

Je ne dois être ni berger, ni fossoyeur. Jamais plus je ne parlerai au peuple; pour la dernière fois j'ai parlé à un mort.

Je veux me joindre aux créateurs, à ceux qui moissonnent et chôment : je leur montrerai l'arc-en-ciel et tous les échelons qui mènent au Surhumain.

Je chanterai mon chant aux solitaires et à ceux qui sont deux dans la solitude; et quiconque a des oreilles pour les choses inouïes, je lui alourdirai le cœur de ma félicité.

Je marche vers mon but, je suis ma route; je sauterai par dessus les hésitants et les retardataires. Ainsi ma marche sera leur déclin !

* * *

10.

Zarathoustra avait dit cela à son cœur, alors que le soleil était à son midi : puis il interrogea le ciel de son regard — car il entendait au-dessus de lui le cri perçant d'un oiseau. Et voici ! Un aigle planait dans l'air en larges cercles et un serpent était pendu à lui, non pareil à une proie, mais comme un ami : car il se tenait enroulé autour de son cou.

«Ce sont mes animaux! dit Zarathoustra et il se réjouit de tout cœur.

L'animal le plus fier qu'il y ait sous le soleil et l'animal le plus rusé qu'il y ait sous le soleil — ils sont allés en reconnaissance.

Ils voulaient découvrir si Zarathoustra vit encore. En vérité, suis-je encore en vie?

J'ai trouvé plus de dangers parmi les hommes que parmi les animaux, Zarathoustra suit des voies dangereuses. Que mes animaux me conduisent!»

Lorsque Zarathoustra eut parlé ainsi, il se souvint des paroles du saint dans la forêt, il soupira et dit à son cœur:

Que je sois plus sage! Que je sois rusé du fond du cœur, comme mon serpent.

Mais je demande l'impossible : je prie donc ma fierté d'accompagner toujours ma sagesse.

Et si ma sagesse m'abandonne un jour : — hélas, elle aime à s'envoler! — puisse du moins ma fierté voler avec ma folie! —

Ainsi commença le déclin de Zarathoustra.

* * *

Les Discours de Zarathoustra.

Des trois Transformations.

Je vous nomme trois transformations de l'esprit : comment l'esprit devient chameau, comment le chameau devient lion, et comment enfin le lion devient enfant.

Il y a bien des choses qui sont lourdes pour l'esprit, pour l'esprit fort et solide qui est plein de respect : sa force réclame les choses lourdes et les plus lourdes.

Qu'est-ce qui est lourd? demande l'esprit solide, ainsi il s'agenouille comme le chameau et veut être bien chargé.

Qu'est-ce qui est le plus lourd, ô héros? demande l'esprit solide, afin que je le prenne sur moi et que ma force se réjouisse.

N'est ce pas cela : s'abaisser pour faire mal à son orgueil? Laisser briller sa folie pour se moquer de sa sagesse?

Ou bien est-ce cela : se séparer de notre cause, lorsqu'elle célèbre sa victoire? Monter sur de hautes montagnes pour tenter le tentateur?

Ou bien est-ce cela : se nourrir des glands et de l'herbe de la connaissance et souffrir de faim dans son âme à cause de la vérité?

Ou bien est-ce cela : être malade et renvoyer les consolateurs, se lier d'amitié avec des sourds qui n'entendent jamais ce que tu veux?

Ou bien est-ce cela : descendre dans l'eau sale quand c'est l'eau de la vérité et ne point chasser les froides grenouilles et les chauds crapauds?

Ou bien est-ce cela : aimer ceux qui nous méprisent et tendre la main au fantôme, quand il veut nous effrayer?

L'esprit solide charge sur lui toutes ces lourdes choses: pareil au chameau qui court chargé dans le désert, ainsi il court dans son désert.

Mais dans le désert le plus solitaire s'accomplit la deuxième transformation : ici l'esprit se change en lion, il veut conquérir la liberté et être maître dans son propre désert.

Il cherche ici son dernier maître : il veut être son ennemi comme il est l'ennemi de son dernier dieu; il veut lutter pour la victoire avec le grand dragon.

Quel est le grand dragon que l'esprit ne veut plus appeler ni dieu ni maître? «Tu dois», s'appelle le grand dragon. Mais l'esprit du lion dit «je veux».

Le «tu dois» guette au bord du chemin, étincelant d'or, comme une bête à écailles, et sur chaque écaille brille en lettres dorées : «tu dois!»

Des valeurs de mille années brillent sur ces écailles et ainsi parle le plus puissant de tous les dragons : «toute la valeur des choses — brille sur moi.»

«Toutes les valeurs ont déjà été créées et c'est moi qui représente toutes les valeurs créées. Vraiment il ne doit plus y avoir de «je veux»!» Ainsi parle le dragon.

Mes frères, pourquoi faut-il le lion en esprit? La bête chargée qui renonce et qui est respectueuse ne suffit-elle pas?

La création est la manifestation de la liberté — Bergson

Créer des valeurs nouvelles — c'est ce que le lion, lui aussi, ne peut pas encore : mais se créer une liberté pour la création nouvelle — c'est ce que peut la puissance du lion.

Pour se créer la liberté et une divine négation, même devant le devoir : pour cela, mes frères, il est besoin du lion.

Prendre le droit pour des valeurs nouvelles — c'est la plus terrible prise pour un esprit solide et respectueux. Vraiment c'est, pour lui, commettre un crime et agir en bête de proie.

Il aimait jadis le «tu dois» comme la chose la plus sacrée : maintenant il lui faut trouver illusion et arbitraire, même dans la chose la plus sacrée, pour qu'il fasse, sur son amour, la conquête de la liberté : il faut un lion pour ce crime.

Mais dites-moi, mes frères, que peut faire l'enfant que le lion n'ait pas pu faire ? Pourquoi, faut-il que le lion sauvage devienne enfant ?

L'enfant est innocence et oubli, un renouveau et un jeu, une roue qui se déroule d'elle-même, un premier mouvement, une sainte affirmation.

Oui, pour le jeu de la création, mes frères, il faut une sainte affirmation : l'esprit veut maintenant sa *propre* volonté, celui qui a perdu le monde, veut gagner son *propre* monde.

Je vous ai nommé trois transformations de l'esprit : comment l'esprit devient chameau, comment le chameau devient lion, et comment enfin le lion devient enfant. —

Ainsi parlait Zarathoustra. Et en ce temps là il séjournait dans la ville qu'on appelle : la Vache multicolore.

* * *

Des Chaires de la Vertu.

On vantait à Zarathoustra un sage que l'on disait savant à parler du sommeil et de la vertu, comblé d'honneurs et de récompenses à cause de cela, entouré de tous les jeunes gens qui se pressaient autour de sa chaire. C'est chez lui que se rendit Zarathoustra et, avec tous les jeunes gens, il s'assit devant sa chaire. Et le sage parla ainsi :

Gardez en honneur le sommeil et respectez-le! C'est la chose première. Et évitez tous ceux qui dorment mal et qui sont éveillés la nuit!

Le voleur même a honte en présence du sommeil. Il se glisse toujours silencieusement dans la nuit. Mais le veilleur de nuit est impudent et impudemment il porte sa corne.

Ce n'est pas une petite chose que de savoir dormir : on a besoin déjà de veiller tout le jour pour pouvoir bien dormir.

Dix fois dans la journée il faut te surmonter toi-même : cela prouve une bonne fatigue et c'est le pavot de l'âme.

Dix fois il faut te réconcilier avec toi-même; car il est amer de surmonter, et celui qui n'est pas réconcilié dort mal.

Il faut que tu trouves dix vérités pendant le jour; autrement tu chercheras des vérités pendant la nuit et ton âme restera affamée.

Dix fois dans la journée il te faut rire et être joyeux : autrement tu seras dérangé la nuit par ton estomac, ce père de l'affliction.

Peu de gens savent cela, mais il faut avoir toutes les vertus pour bien dormir. Porterai-je un faux témoignage? Commettrai-je un adultère?

Convoiterai-je la servante de mon prochain? Tout cela s'accorderait mal avec un bon sommeil.

Et même si l'on avait toutes les vertus, il faudrait s'entendre à une chose : envoyer dormir à temps même les vertus.

Qu'elles ne se disputent pas entre elles, les gentilles petites femmes! Et à cause de toi, malheureux!

Paix avec Dieu et le prochain, ainsi le veut le bon sommeil. Et paix encore avec le diable du voisin. Autrement il te hantera nuitamment.

Honneur et obéissance à l'autorité, et même à l'autorité boiteuse! Ainsi le veut le bon sommeil. Est-ce ma faute, si le pouvoir aime à marcher sur des jambes boiteuses?

Celui qui conduit ses brebis sur la verte prairie sera toujours pour moi le meilleur berger : ainsi le veut le bon sommeil.

Je ne veux ni beaucoup d'honneurs, ni de grands trésors : cela fait trop de bile. Mais on dort mal sans un bon renom et un petit trésor.

Une petite société m'est préférable à une société méchante : pourtant il faut qu'elle arrive et qu'elle parte au bon moment : ainsi le veut le bon sommeil.

Je prends grand plaisir aussi aux pauvres d'esprit : ils accélèrent le sommeil. Ils sont bienheureux, surtout quand on leur donne toujours raison.

Ainsi s'écoule le jour pour les vertueux. Quand vient la nuit je me garde bien d'appeler le sommeil! Il ne veut pas être appelé, le sommeil qui est le maître des vertus!

Mais je pense à ce que j'ai fait et pensé dans la journée. En ruminant je m'interroge, patient comme une vache : Quelles furent donc tes dix victoires sur toi-même?

Et quels furent les dix réconciliations et les dix vérités et les dix éclats de rire dont mon cœur s'est régalé.

En considérant cela, bercé de quarante pensées, soudain s'empare de moi le sommeil, que je n'ai point appelé, le maître des vertus.

Le sommeil me frappe sur les yeux, et ils s'alourdissent. Le sommeil touche ma bouche, et elle reste ouverte.

Vraiment il se glisse chez moi sur de molles semelles, le préféré des voleurs, et il me vole mes pensées : je suis debout, tout bête comme ce pupitre.

Mais je ne suis pas debout longtemps que déjà je m'étends. —

Quand Zarathoustra entendit parler le sage, il rit dans son cœur : car une lumière s'était levée en lui. Et il parla ainsi à son cœur et il lui dit :

Fou me semble être ce sage avec ses quarante pensées : mais je crois qu'il entend bien le sommeil.

Bienheureux déjà celui qui habite auprès de ce sage! Un tel sommeil est contagieux, même au travers d'un mur épais.

Un charme réside même dans sa chaire. Et ce n'est pas en vain que les jeunes gens étaient assis devant le prédicateur de la vertu.

Sa sagesse dit : veiller pour bien dormir. Et vraiment si la vie n'avait pas de sens et s'il fallait que je choisisse un non-sens, ce non-sens là me semblerait le plus digne d'être choisi.

Maintenant je comprends ce que jadis on cherchait avant tout, quand on cherchait des maîtres de la vertu. C'est un bon sommeil que l'on cherchait et des vertus couronnées de pavots!

Pour tous ces sages de la chaire, tant vantés, la sagesse était le sommeil sans rêve : ils ne connaissaient pas de meilleur sens de la vie.

De nos jours encore il y en a bien quelques-uns comme ce prédicateur de la vertu, et ils ne sont pas toujours aussi honnêtes que lui : mais leur temps est passé. Ils ne seront pas debout longtemps que déjà ils seront étendus.

Bienheureux les assoupis : car ils s'endormiront bientôt. —

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

Des Hallucinés de l'Arrière-Monde.

Un jour Zarathoustra jeta son illusion par delà les hommes pareil à tous les hallucinés de l'arrière-monde. L'œuvre d'un dieu souffrant et tourmenté, tel me parut alors le monde.

Le monde me parut le rêve et l'invention d'un dieu; des vapeurs coloriés devant les yeux d'un divin mécontent.

Bien et mal, et joie et peine, et moi et toi, — ce me semblait être des vapeurs coloriées devant les yeux d'un créateur. Le créateur voulait détourner les yeux de lui-même, — alors il créa le monde.

C'est pour celui qui souffre une joie enivrante de détourner les yeux de sa souffrance et de se perdre. Joie enivrante et oubli de soi, ainsi me parut un jour le monde.

Ce monde éternellement imparfait, image, et image imparfaite, d'une éternelle contradiction — une joie enivrante pour son créateur imparfait : tel me parut un jour le monde.

Ainsi moi aussi, je jetai mon illusion par delà les hommes, pareil à tous les hallucinés de l'arrière-monde. Par delà les hommes en vérité?

Hélas, mes frères, ce dieu que j'ai créé était œuvre faite des mains des hommes et folie humaine, comme tous les dieux.

Il n'était qu'homme et pauvre morceau d'homme et de *moi* : il sortit de mes propres cendres et de mon propre brasier, ce fantôme, et vraiment, il ne me vint pas de l'au-delà!

Qu'arriva-t-il, mes frères? Je me suis surmonté, moi qui souffrais, j'ai porté ma propre cendre sur la montagne, j'ai inventé pour moi une flamme plus claire. Et voici! Le fantôme s'est *éloigné* de moi!

Maintenant, croire à de pareils fantômes, serait pour moi une souffrance, et un tourment car je suis guéri : ce serait pour moi une souffrance et une humiliation. C'est ainsi que je parle aux hallucinés de l'arrière-monde.

Souffrances et impuissances — voilà ce qui créa les arrière-mondes, et cette courte folie du bonheur que seul apprend celui qui souffre le plus.

La fatigue qui d'un bond veut aller jusqu'à l'extrême, d'un bond mortel, une fatigue pauvre et ignorante qui ne veut même plus vouloir : c'est elle qui créa tous les dieux et tous les arrière-mondes.

Croyez-m'en mes frères! Ce fut le corps qui désespéra du corps, — il tâtonna des doigts de l'esprit égaré le long des derniers murs.

Croyez-m'en mes frères! Ce fut le corps qui désespéra de la terre, — il entendit parler le ventre de l'être.

Alors il voulut passer la tête à travers les derniers murs, et non seulement la tête, — il voulut passer dans «l'autre monde».

Mais «l'autre monde» est bien caché devant les hommes, ce monde abruti et inhumain qui est un néant céleste;

et le ventre de l'être ne parle pas à l'homme, si ce n'est comme homme.

Vraiment il est difficile de démontrer l'Etre et il est difficile de le faire parler. Dites-moi, mes frères, les choses les plus singulières ne sont-elles pas les mieux démontrées?

Oui ce *moi* et la contradiction et la confusion de ce *moi* parlent le plus loyalement de son existence, ce *moi* qui crée, qui veut et qui donne la mesure et la valeur des choses.

Et ce *moi*, l'être le plus loyal — parle du corps et veut encore le corps, même quand il rêve et s'exalte en voletant de ses ailes brisées.

Il apprend à parler toujours plus loyalement, ce *moi* : et plus il apprend, plus il trouve de mots pour louer le corps et la terre.

Mon *moi* m'a enseigné une nouvelle fierté, je l'enseigne aux hommes : ne plus cacher sa tête dans le sable des choses célestes, mais la porter fièrement, une tête terrestre qui crée le sens de la terre!

J'enseigne aux hommes une volonté nouvelle : vouloir suivre le chemin qu'aveuglément ont suivi les hommes, approuver ce chemin et ne plus se glisser à l'écart comme les malades et les décrépits!

Ce furent des malades et des décrépits qui méprisèrent le corps et la terre, qui inventèrent les choses célestes et les gouttes du sang rédempteur : et même ces poisons doux et lugubres ils les empruntèrent au corps et à la terre!

Ils voulaient se sauver de leur misère et les étoiles étaient trop loin pour eux. Alors ils soupirèrent : «Oh qu'il

y ait des chemins célestes pour se glisser dans une autre vie et dans un autre bonheur!» — alors ils inventèrent leurs artifices et leurs petites boissons sanglantes!

Ils se crurent ravis loin de leur corps et de cette terre, ces ingrats. Mais à qui devaient-ils le spasme et la joie de leur ravissement! A leur corps et à cette terre.

Zarathoustra est indulgent pour les malades. Vraiment il ne se fâche pas, ni de leurs façons de se consoler, ni de leur ingratitude. Qu'ils guérissent et se surmontent et qu'ils se créent un corps supérieur!

Zarathoustra ne se fâche pas non plus contre celui qui se guérit quand celui-ci regarde avec tendresse son illusion et erre à minuit autour de la tombe de son dieu : mais ses larmes demeurent pour moi maladie et corps malade.

Il y eut toujours beaucoup de gens malades parmi ceux qui rêvent et qui languissent vers Dieu; ils haïssent avec fureur celui qui cherche la connaissance et la plus jeune des vertus qui s'appelle : loyauté.

Ils regardent toujours en arrière vers des temps obscurs : alors, en vérité, la folie et la foi étaient autre chose. La fureur de la raison apparaissait à l'image de Dieu et le doute était pêché.

Je connais trop bien ceux qui sont semblables à Dieu : ils veulent qu'on croit en eux et que le doute soit un pêché. Je sais trop bien à quoi ils croient eux-mêmes le plus.

Ce n'est vraiment pas à des arrière-mondes et aux gouttes du sang rédempteur : mais eux aussi croient le mieux au corps et c'est leur propre corps qu'ils considèrent comme la chose en soi.

Mais le corps est pour eux une chose maladive : et volontiers ils sortiraient de leur peau. C'est pourquoi ils écoutent les prédicateurs de la mort et ils prêchent eux-mêmes les arrière-mondes.

Ecoutez plutôt, mes frères, la voix du corps guéri : c'est une voix plus loyale et plus pure.

Le corps sain parle avec plus de loyauté et plus de pureté, le corps complet aux angles droits : il parle du sens de la terre. —

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

Des Contempteurs du Corps.

C'est aux contempteurs du corps que je veux dire mon opinion. Ils ne doivent pas changer de méthode pour apprendre et enseigner, mais seulement dire adieu à leur propre corps — et ainsi devenir muets.

«Je suis corps et âme» — ainsi parle l'enfant. Et pourquoi ne parlerait-on pas comme les enfants?

Mais celui qui est éveillé et conscient dit : Je suis corps tout entier et rien autre; l'âme n'est qu'un mot pour une parcelle du corps.

Le corps est un grand système de raison, une multiplicité avec un seul sens, une guerre et une paix, un troupeau et un berger.

Instrument de ton corps, tel est aussi ta petite raison que tu appelles esprit, mon frère, petit instrument et petit jouet de ta grande raison.

Tu dis «*moi*» et tu es fier de ce mot. Mais ce qui est plus grand c'est — ce à quoi tu ne veux pas croire — ton corps et son grand système de raison : il ne dit pas *moi*, mais il agit en *moi*.

Ce que les sens éprouvent, ce que reconnaît l'esprit, n'a jamais de fin en soi. Mais les sens et l'esprit vou-

draient te convaincre qu'ils sont la fin de toute chose : tellement ils sont vains.

Les sens et l'esprit ne sont qu'instruments et jouets : derrière eux se trouve encore le *soi*. Le *soi* cherche aussi avec les yeux des sens et il écoute avec les oreilles de l'esprit.

Toujours le *soi* écoute et cherche : il compare, soumet, conquiert et détruit. Il règne et gouverne aussi sur le *moi*.

Derrière tes sentiments et tes pensées, mon frère, se trouve un maître plus puissant, un sage inconnu — il s'appelle *soi*. Il habite dans ton corps, il est ton corps.

Il y a plus de raison dans ton corps que dans ta meilleure sagesse. Et qui donc sait à quoi bon ton corps a précisement besoin de ta meilleure sagesse?

Ton *soi* rit de ton *moi* et de ses bonds fiers. «Que me sont ces bonds et ces vols de la pensée? dit-il. Un détour vers mon but. Je suis la lisière du *moi* et le souffleur de ses idées.»

Le *soi* dit au *moi* : «éprouve des douleurs!» Et il souffre et réfléchit à ne plus souffrir — et c'est à cette fin qu'il *doit* penser.

Le *soi* dit au *moi* : «éprouve des joies!» Alors il se réjouit et réfléchit à se rejouir encore souvent — et c'est à cette fin qu'il *doit* penser.

Je veux dire un mot aux contempteurs du corps. Qu'ils méprisent, c'est ce qui fait leur estime. Qu'est-ce qui créa l'estime et le mépris et la valeur et la volonté?

Le *soi* créateur se créa l'estime et le mépris, il se créa la joie et la peine. Le corps créateur se créa l'esprit comme une main de sa volonté.

Encore dans votre folie et dans votre mépris, vous servez votre *soi*, vous autres contempteurs du corps. Je vous le dis : votre *soi* lui-même veut mourir et se détourne de la vie.

Il n'est plus capable de faire ce qu'il aimerait le mieux : — créer au-dessus de soi-même. Voilà son désir préféré, voilà toute son ardeur.

Mais il est trop tard pour cela : — ainsi votre *soi* veut disparaître, ô contempteurs du corps.

Votre *soi* veut disparaître, c'est pourquoi vous devintes contempteurs du corps! Car vous ne pouvez plus créer au-dessus de vous.

C'est pourquoi vous en voulez à la vie et à la terre. Une envie inconsciente est dans le regard louche de votre mépris.

Je ne suis pas votre chemin, contempteurs du corps! Vous n'êtes point pour moi des ponts vers le Surhumain! —

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

Des Joies et des Passions.

Mon frère, quand tu as une vertu, et quand elle est ta vertu, tu ne l s en commun avec personne.

A vrai dire, tu veux l'appeler par son nom et la caresser; tu veux la prendre par l'oreille et te divertir avec elle.

Et voici! Maintenant tu as son nom en commun avec le peuple, tu est devenu peuple et troupeau avec ta vertu!

Tu ferais mieux de dire : «inexprimable et sans nom est ce qui fait le tourment et la douceur de mon âme, et ce qui est aussi la faim de mes entrailles.»

Que ta vertu soit trop haute pour la familiarité des dénominations : et s'il te faut parler d'elle, n'aie pas honte d'en balbutier.

Parle donc et balbutie : »Ceci est *mon* bien que j'aime c'est ainsi qu'il me plaît tout à fait, c'est ainsi seulement que *je* veux le bien.

Je ne le veux point comme le commandement d'un dieu, ni comme une loi et une nécessité humaine : qu'il ne me soit point un indicateur vers des terres supérieures et vers des paradis.

C'est une vertu terrestre que j'aime : il y a en elle peu de sagesse et moins encore de sens commun.

Mais cet oiseau s'est construit son nid auprès de moi : c'est pourquoi je l'aime avec tendresse, maintenant il couve chez moi ses œufs dorés.»

C'est ainsi que tu dois balbutier, et louer ta vertu.

Autrefois tu avais des passions et tu les appelais des maux. Mais maintenant tu n'as plus que tes vertus : elles naquirent dans tes passions.

Tu mis dans ces passions ton but le plus haut : alors elles devinrent tes vertus et tes joies.

Et fusses-tu de la race des coléreux, de celle des voluptueux, des sectaires ou de ceux qui ont soif de vengeance :

Toutes tes passions finirent par devenir des vertus, tous tes diables des anges.

Jadis tu avais dans ta cave des chiens sauvages : mais ils finirent par se transformer en oiseaux et en aimables chanteuses.

C'est avec tes poisons que tu t'es préparé ton baume; tu as trait ta vache *affliction*, — maintenant tu bois le doux lait de ses mamelles.

Et rien de mal ne naît plus de toi, si ce n'est le mal qui naît de la lutte de tes vertus.

Mon frère, quand tu as du bonheur, tu as une vertu et rien de plus : ainsi tu passes plus facilement sur le pont.

Cela distingue d'avoir beaucoup de vertus, mais c'est un sort bien dur; et il y en a qui sont allés se tuer dans le désert puisqu'ils étaient fatigués d'être des combats et des champs de batailles de vertus.

Mon frère, la guerre et les batailles sont elles des maux? Ce mal est nécessaire, l'envie, et la méfiance, et la calomnie sont nécessaires parmi tes vertus.

Regarde comme chacune de tes vertus désire ce qu'il y a de plus haut : elle veut tout ton esprit, afin qu'il soit *son* héraut, elle veut toute ta force dans la colère, la haine et l'amour.

Jalouse est chaque vertu de l'autre vertu et la jalousie est une chose terrible. Les vertus, elles aussi, peuvent périr par la jalousie.

Celui qu'entoure la flamme de la jalousie, paréil au scorpion, finit par tourner contre lui-même le dard empoisonné.

Hélas, mon frère, ne vis-tu jamais une vertu se calomnier et se détruire elle-même?

L'homme est quelque chose qui doit être surmonté : c'est pourquoi il te faut aimer tes vertus — : car tu périras par elles. —

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

Du pâle Criminel.

Vous ne voulez point tuer, juges et sacrificateurs, avant que la bête n'ait hoché la têt ? Voyez, le pâle criminel a hoché la tête : de ses yeux parle le grand mépris.

«Mon *moi* est quelque chose qui doit être surmonté : mon *moi,* ce m'est le grand mépris des hommes : » Ainsi parlent ses yeux.

Ce fut son plus haut moment celui où il s'est jugé lui-même : ne laissez pas le sublime redescendre dans sa bassesse!

Il n'y a pas de salut pour celui qui souffre tellement de lui-même, si ce n'est la mort rapide.

Votre homicide, ô juges, doit être compassion et non vengeance. Et en tuant, regardez à justifier la vie même!

Il ne suffit pas de vous réconcilier avec celui que vous tuez. Que votre tristesse soit l'amour du Surhumain, ainsi vous justifiez votre survie!

Dites «ennemi» et non pas «scélérat»; dites «malade» et non pas «gredin»; dites «insensé» et non pas «pécheur».

Et toi, juge rouge, si tu disais à haute voix ce que tu as déjà fait en pensées : chacun crierait : «Otez ces immondices et ce ver empoisonné!»

Mais autre chose est la pensée, autre chose l'action, autre chose l'image de l'action. La roue de la causalité ne roule pas entre elles.

C'est une image qui fit pâlir cet homme pâle. Il était à la hauteur de son acte lorsqu'il le commit : mais il ne supporta pas son image après l'avoir accompli.

Toujours il se vit comme l'auteur d'un seul acte. J'appelle cela folie, car l'exception est devenue la règle de son être.

La ligne fascine la poule; le trait qu'il a porté fascine sa pauvre raison — c'est la folie *après* l'acte.

Ecoutez, juges! Il y a encore une autre folie : et cette folie est *avant* l'acte. Hélas, vous n'avez pas pénétré assez profondément dans cette âme!

Ainsi parle le juge rouge : «pourquoi ce criminel a-t-il tué? Il voulait dérober.» Mais je vous dis : son âme voulait du sang, et ne désirait point le vol : il avait soif du bonheur du couteau!

Mais sa pauvre raison ne comprit point cette folie et elle le décida. «Qu'importe le sang! dit-elle; ne veux-tu pas au moins voler en même temps? te venger?»

Et il écouta sa pauvre raison : son discours pesait sur lui comme du plomb, — alors il vola, en assassinant. Il ne voulait pas avoir honte de sa folie.

Et de nouveau le plomb de sa faute pèse sur lui, de nouveau sa pauvre raison est si engourdie, si paralysée, si lourde.

Si du moins il pouvait secouer la tête, son fardeau roulerait en bas : mais qui secoue cette tête?

Qu'est cet homme? Un monceau de maladies qui, par l'esprit, percent hors du monde : c'est là qu'elles veulent faire leur butin.

Qu'est cet homme? Un amas de serpents sauvages, qui rarement sont tranquilles ensemble — alors ils s'en vont, chacun de son côté, chercher du butin par le monde.

Voyez ce pauvre corps! Ce qu'il souffrit et ce qu'il désira, cette pauvre âme essaya de le comprendre, — elle l'interpréta comme la joie et l'envie criminelle vers le bonheur du couteau.

Celui qui tombe malade maintenant est surpris par le mal qui est mal maintenent : il veut faire mal avec ce qui lui fait mal. Mais il y eut d'autres temps, un autre bien et un autre mal.

Autrefois le doute était mal, et la volonté de *soi*. Alors le malade devenait hérétique et sorcière; comme hérétique et sorcière il souffrait et voulait faire souffrir.

Mais ceci ne veut pas entrer dans vos oreilles : Cela nuit à ceux d'entre vous qui sont bons, dites-vous. Mais que m'importe vos bons!

Chez vos bons bien des choses me dégoutent et ce n'est vraiment pas leur mal. Je voudrais qu'ils aient une folie qui les fasse périr, pareils à ce pâle criminel!

Vraiment je voudrais que leur folie s'appelât vérité, ou fidélité, ou justice : mais ils ont leur vertu pour vivre longtemps dans un misérable contentement de soi.

Je suis un garde-fou au bord du fleuve : que celui qui peut me saisir me saisisse! Je ne suis pas votre béquille. —

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

Lire et Ecrire.

De tout ce qui est écrit, je n'aime que ce que l'on écrit avec son propre sang. Ecris avec du sang et tu apprendras que le sang est esprit.

Il n'est pas facile de comprendre du sang étranger : je hais tous les paresseux qui lisent.

Celui qui connaît le lecteur, ne fait plus rien pour le lecteur. Encore un siècle de lecteurs — et l'esprit même sentira mauvais.

Que chacun ait le droit d'apprendre à lire, cela gâte à la longue, non seulement l'écriture, mais encore la pensée.

Jadis l'esprit était Dieu, puis il devint homme, maintenant il s'est fait populace.

Celui qui écrit en maximes avec du sang, ne veut pas être lu, mais appris par cœur.

Sur les montagnes le plus court chemin va d'un sommet à l'autre : mais pour cela il faut que tu aies de longues jambes. Les maximes doivent être des sommets, et ceux à qui l'on parle des hommes grands et robustes.

L'air léger et pur, le danger proche et l'esprit plein d'une joyeuse méchanceté : tout cela s'accorde bien.

Je veux avoir autour de moi des lutins, car je suis courageux. Le courage qui chasse les fantômes, se crée ses propres lutins, — le courage veut rire.

Je ne suis plus en communion d'âme avec vous, ce nuage que je vois au-dessous de moi, cette noirceur et cette lourdeur dont je ris — c'est votre nuage d'orage.

Vous regardez en haut quand vous aspirez à l'élévation. Et moi je regarde en bas puisque je suis élevé.

Qui de vous peut en même temps rire et être élevé?

Celui qui, plane sur les plus hautes montagnes, se rit de toutes les tragédies de la scène et de la vie.

Courageux, insoucieux, moqueur, violent — ainsi nous veut la sagesse : elle est femme et ne peut aimer qu'un guerrier.

Vous me dites : «la vie est dure à porter». Mais pour quoi auriez-vous le matin votre fierté et le soir votre soumission?

La vie est dure à porter : mais n'ayez donc pas l'air si tendre! Nous sommes tous des ânes et des ânesses chargés de fardeaux.

Qu'avons nous de commun avec le bouton de rose qui tremble puisqu'une goutte de rosée l'oppresse.

C'est vrai : nous aimons la vie, non puisque nous sommes habitués à la vie, mais à l'amour.

Il y a toujours un peu de folie dans l'amour. Mais il y a toujours un peu de raison dans la folie.

Et pour moi aussi, moi qui suis porté vers la vie, les papillons et les bulles de savon, et ce qui leur ressemble

parmi les hommes, me semble le mieux connaître le bonheur.

Voir voltiger ces petites âmes légères et folles, charmantes et mouvantes — c'est ce qui pousse Zarathoustra aux larmes et aux chansons.

Je ne pourrais croire qu'à un Dieu qui saurait danser.

Et lorsque je vis mon démon, je le trouvai sérieux, grave, profond et solennel : c'était l'esprit da la lourdeur, — c'est par lui que tombent toutes choses.

Ce n'est pas par la colère, mais par le rire que l'on tue. En avant, tuons l'esprit de la lourdeur!

J'ai appris à marcher : depuis lors je me laisse courir. J'ai appris à voler, depuis lors je ne veux pas être poussé pour changer de place.

Maintenant je suis léger, maintenant je vole, maintenant je me vois au-dessous de moi, maintenant un dieu danse en moi.

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

De l'Arbre sur la Montagne.

L'œil de Zarathoustra avait vu qu'un jeune homme l'évitait. Et comme un soir il traversait seul les montagnes qui entourent la ville appelée «la Vache multicolore» : voici, il trouva sur ses pas ce jeune homme, assis contre un arbre et jetant dans la vallée un regard fatigué. Zarathoustra saisit l'arbre où le jeune homme était assis et il dit :

«Si je voulais secouer cet arbre de mes mains, je ne le pourrais pas.

Mais le vent que nous ne voyons pas le tourmente et le plie comme il veut. Nous sommes le plus durement pliés et tourmentés par des mains invisibles.»

Alors le jeune homme se leva tout effaré et il dit : «J'entends Zarathoustra et à l'instant je pensais à lui.» Zarathoustra répondit :

«Pourquoi t'effrayes-tu ? — Il en est de l'homme comme de l'arbre.

Plus il veut monter dans les hauteurs et dans la clarté, plus profondément ses racines tendent vers la terre, vers en bas, vers l'obscurité et la profondeur, — vers le mal.»

«Oui, vers le mal! s'écria le jeune homme. Comment est-il possible que tu aies découvert mon âme?»

Zarathoustra se mit à sourire et dit : «Il y a des âmes qu'on ne découvrira jamais, à moins que l'on ne commence par les inventer.»

«Oui, vers le mal! s'écria derechef le jeune homme.

Tu disais la vérité, Zarathoustra. Je n'ai plus confiance en moi même depuis que je veux monter dans les hauteurs et personne n'a plus confiance en moi, — d'où cela vient-il donc?

Je me transforme trop vite : mon présent réfute mon passé. Je saute souvent des marches quand je monte, — c'est ce que les marches ne me pardonnent pas.

Quand je suis en haut, je me trouve toujours seul. Personne ne me parle, le froid de la solitude me fait trembler. Qu'est-ce que je veux donc dans les hauteurs?

Mon mépris et mon désir grandissent ensemble; plus je m'élève, plus je méprise celui qui s'élève. Que veut-il donc dans les hauteurs?

Combien j'ai honte de ma montée et de mes faux pas! Combien je ris de mon souffle haletant! Combien je hais celui qui vole! Combien je suis fatigué dans les hauteurs!»

Alors le jeune homme se tut. Et Zarathoustra regarda l'arbre près duquel ils étaient debout et il parla ainsi :

«Cet arbre là est seul sur la montagne; il grandit bien au-dessus des hommes et des bêtes.

Et s'il voulait parler, il n'aurait personne qui puisse le comprendre : tant il a grandi.

Maintenant il attend et il attend toujours, — qu'attend-il donc? Il habite trop près du siège des nuages : Il attend peut-être le premier coup de foudre?»

Quand Zarathoustra eut dit cela, le jeune homme s'écria avec des gestes véhéments : «Oui, Zarathoustra, tu dis la vérité. J'ai désiré ma chute, en voulant atteindre les hauteurs et tu es le coup de foudre que j'attendais! Regarde, que suis-je encore depuis que tu nous es apparu? C'est la *jalousie* qui m'a tué!» — Ainsi parla le jeune homme et il pleura amèrement. Zarathoustra, cependant, mit son bras autour de sa taille et l'emmena avec lui.

Et lorsque, ils eurent marché côte à côte durant quelques temps, Zarathoustra commença à parler ainsi :

J'en ai le cœur déchiré. Mieux que ne le disent tes paroles, ton œil me dit tout le danger que tu cours.

Tu n'est pas libre encore, tu *cherches* encore la liberté. Tes recherches t'ont rendu noctambule et trop éveillé.

Tu veux gravir la hauteur libre et ton âme a soif d'étoiles. Mais tes mauvais instincts, eux aussi, ont soif de liberté.

Tes chiens sauvages veulent être libres; ils aboient de joie dans leur cave, quand ton esprit tend à ouvrir toutes les prisons.

Pour moi, tu es encore un prisonnier qui songe à la liberté : hélas, l'âme de pareils prisonniers devient prudente, mais aussi rusée et mauvaise.

Celui qui a délivré son esprit doit encore se purifier. Il reste en lui beaucoup de prison et de bourbe : il faut encore que son œil se purifie.

Oui, je connais ton danger. Mais par mon amour et mon espoir, je t'en conjure : ne jette pas loin de toi ton amour et ton espoir!

Tu te sens encore noble, et les autres aussi te sentent noble, ceux qui t'en veulent et qui te regardent d'un mau-

vais œil. Sache qu'ils ont tous quelqu'un de noble dans leur chemin.

Les bons, eux aussi, ont quelqu'un de noble dans leur chemin : et même s'ils l'appellent bon, ce n'est que pour le mettre de côté.

Le noble veut créer quelque chose de neuf et une nouvelle vertu. Le bon désire le vieux et que le vieux soit conservé.

Mais le danger du noble n'est pas qu'il devienne bon, mais insolent, railleur et destructeur.

Hélas, j'ai connu des nobles qui perdirent leur plus haut espoir. Et maintenant ils ont calomnié tous les hauts espoirs.

Maintenant ils ont vécu, effrontés, en de courts désirs, et à peine s'ils se sont tracé un but d'un jour à l'autre.

«L'esprit est aussi une volupté» — ainsi disaient-ils. Alors leur esprit s'est brisé les ailes : maintenant il rampe ça et là souillant tout ce qu'il ronge.

Jadis ils songeaient à devenir des héros : maintenant ils sont des jouisseurs. Le héros pour eux est affliction et effroi.

Mais par mon amour et mon espoir, je t'en conjure : ne jette pas loin de toi le héros qui est dans ton âme! Sanctifie ton plus haut espoir! —

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

Des Prédicateurs de la Mort.

Il y a des prédicateurs de la mort et le monde est plein de ceux à qui il faut prêcher de se détourner de la vie.

La terre est pleine de superflus, la vie est gâtée par ceux qui sont de trop. Qu'on les attire hors de la vie, avec la «vie éternelle»!

«Jaunes» : c'est ainsi que l'on nomme les prédicateurs de la mort, ou bien «noirs». Mais je veux vous les montrer sous d'autres couleurs encore.

Ceux là sont terribles qui portent en eux la bête sauvage et qui n'ont pas de choix, si ce n'est entre les convoitises et les mortifications. Et même leurs convoitises sont encore des mortifications.

Ils ne sont pas même encore devenus des hommes, ces gens terribles : qu'ils prêchent l'aversion de la vie et qu'ils s'en aillent eux-mêmes!

Voici les phtisiques de l'âme : à peine sont-ils nés qu'ils commencent déjà à mourir et ils aspirent aux doctrines de la fatigue et du renoncement.

Ils aimeraient à être morts et nous devons sanctifier leur volonté! Gardons-nous de ressusciter ces morts et d'endommager ces cercueils vivants.

Ils rencontrent un malade ou bien un vieillard, ou un cadavre : et de suite ils disent «la vie est réfutée!»

Mais eux seuls sont réfutés, ainsi que leur regard qui ne voit qu'un seul aspect de l'existence.

Enveloppés d'épaisse mélancolie, et avides des petits hasards qui apportent la mort : ainsi ils attendent en serrant les dents.

Ou bien encore, ils tendent la main vers des sucreries et se moquent de leurs propres enfantillages : ils sont accrochés à la vie comme à un brin de paille et se moquent de tenir encore à un brin de paille.

Leur sagesse dit : «est fou qui reste vivant, mais nous sommes tellement fous! Et ceci est la plus grande folie de la vie!» —

«La vie n'est que souffrance» — disent d'autres et ils ne mentent pas : faites donc en sorte que *vous* cessiez d'être! Faites donc cesser la vie qui n'est que souffrance!

Et voici l'enseignement de votre vertu : «tu dois te tuer toi-même! Tu dois t'esquiver toi-même!»

«La luxure est un péché, — disent les uns qui prêchent la mort — mettons nous à l'écart et n'engendrons pas d'enfants!»

«Il est pénible d'enfanter, — disent les autres — pourquoi enfanter encore? On n'enfante que des malheureux!» Et eux aussi sont des prédicateurs de la mort.

«Il nous faut de la pitié — disent les troisièmes. Prenez ce que j'ai! Prenez ce que je suis! Je serai d'autant moins lié par la vie!»

S'ils avaient de la pitié — jusqu'au fond de leur être, ils feraient prendre la vie en dégout par leurs prochains. Etre méchants — ce serait là leur véritable bonté.

Mais ils veulent se débarrasser de la vie : que leur importe d'en lier d'autres plus étroitement encore avec leurs chaînes et leurs présents! —

Et vous aussi, vous dont la vie est inquiétude et travail sauvage : n'êtes-vous pas très fatigués de la vie? N'êtes vous pas très mûrs pour la prédication de la mort?

Vous tous, vous qui aimez le travail sauvage et tout ce qui est rapide, nouveau, étrange, — vous vous supportez mal vous-mêmes, votre activité est une fuite et la volonté de s'oublier soi-même.

Si vous aviez plus de foi en la vie, vous vous abandonneriez moins au moment. Mais pour l'attente vous n'avez pas assez de valeur intérieure — et pas même assez pour la paresse!

Partout résonne la voix de ceux qui prêchent la mort : et le monde est plein de ceux à qui il faut prêcher la mort.

Ou bien «la vie éternelle» : ce qui pour moi est la même chose, — pourvu qu'ils s'en aillent rapidement!

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

De la Guerre et des Guerriers.

Nons ne voulons pas être ménagés par nos meilleurs ennemis et pas non plus par ceux que nous aimons du fond du cœur. Laissez-moi donc vous dire la vérité!

Mes frères en la guerre! Je vous aime du fond du cœur, je suis et j'étais votre semblable. Je suis aussi votre meilleur ennemi. Laissez-moi donc vous dire la vérité!

Je n'ignore pas la haine et l'envie de votre cœur. Vous n'êtes pas assez grands pour ne pas connaître la haine et l'envie. Soyez donc assez grands pour ne pas en avoir honte!

Et si vous ne pouvez pas être les saints de la connaissance, soyez en du moins les guerriers. Ce sont les compagnons et les précurseurs de cette sainteté.

Je vois beaucoup de soldats : puissé-je voir beaucoup de guerriers! On appelle «uni-forme» ce qu'ils portent : que ce qu'ils cachent dessous ne soit pas uniforme!

Vous devez être de ceux dont l'œil cherche toujours un ennemi — *votre* ennemi. Et chez quelques-uns d'entre vous il y a de la haine à première vue.

Vous devez chercher votre ennemi et faire votre guerre, une guerre pour vos pensées! Et si votre pensée succombe, votre loyauté doit néanmoins crier victoire!

Vous devez aimer la paix comme un moyen de guerres nouvelles. Et la courte paix plus que la longue.

Je ne vous conseille pas le travail, mais la lutte. Je ne vous conseille pas la paix, mais la victoire. Que votre travail soit une lutte, que votre paix soit une victoire!

On ne peut se taire et rester tranquille, que quand on a des flèches et un arc : autrement on bavarde et on se dispute. Que votre paix soit une victoire!

Vous dites que c'est la bonne cause qui sanctifie même la guerre? Je vous dis : c'est la bonne guerre qui sanctifie toutes choses.

La guerre et le courage ont fait plus de grandes choses que l'amour du prochain. Ce n'est pas votre pitié, mais votre bravoure qui sauva jusqu'à présent les victimes.

Qu'est-ce qui est bien? demandez-vous. Etre brave, voilà qui est bien. Laissez dire aux petites filles : «Bien, c'est ce qui est en même temps joli et touchant.»

On vous appelle sans-cœur : mais votre cœur est vrai et j'aime la pudeur de votre cordialité. Vous avez honte de votre flux et d'autres rougissent de leur reflux.

Vous être laids? Eh bien, mes frères! Enveloppez-vous du sublime, le manteau de la laideur!

Quand votre âme grandit, elle devient impétueuse, et dans votre élévation, il y a de la méchanceté. Je vous connais.

Dans la méchanceté l'impétueux se rencontre avec le débile. Mais ils ne se comprennent pas. Je vous connais.

Vous ne devez avoir d'ennemis que pour les haïr et non pour les mépriser. Vous devez être fiers de votre ennemi, alors les succès de votre ennemi seront aussi vos succès.

La révolte — c'est la noblesse de l'esclave. Que votre noblesse soit l'obéissance! Que votre commandement lui-même soit de l'obéissance!

Un bon guerrier préfère «tu dois» à «je veux». Et vous devez vous faire commander tout ce que vous aimez.

Que votre amour de la vie soit l'amour de vos plus hautes espérances : et que votre plus haute espérance soit la plus haute pensée de la vie.

Votre plus haute pensée, il faut que moi je vous la commande — et c'est ceci : l'homme est quelque chose qui doit être surmonté.

Ainsi vivez votre vie d'obéissance et de guerre! Qu'importe la vie longue! Quel guerrier veut être épargné!

Je ne vous ménage point, je vous aime du fond du cœur, mes frères en la guerre! —

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

De la nouvelle Idole.

Il y a quelque part encore des peuples et des troupeaux, mais ce n'est pas chez nous, mes frères : chez nous il y a des Etats.

Etat? Qu'est-ce, cela? Allons! Ouvrez les oreilles, je vais vous parler de la mort des peuples.

L'Etat, c'est le plus froid des monstres froids : Il ment aussi froidement et voici le mensonge qui rampe de sa bouche : «Moi, l'Etat, je suis le Peuple.»

C'est un mensonge! Ils étaient des créateurs, ceux qui créèrent les peuples et qui suspendirent au-dessus d'eux une foi et un amour : ainsi ils servaient la vie.

Ce sont des déstructeurs, ceux qui placent des pièges pour le grand nombre et qui appellent cela un Etat : ils suspendent au-dessus d'eux un glaive et cent appétits.

Où il y a encore du peuple, il ne comprend pas l'Etat et il le déteste comme le mauvais œil et une dérogation aux coutumes et aux lois.

Je vous donne ce signe : chaque peuple a sa langue du bien et du mal : son voisin ne la comprend pas. Il s'est inventé sa langue pour ses coutumes et ses lois.

Mais l'Etat ment dans toutes ses langues du bien et du mal; et dans tout ce qu'il dit, il ment — et tout ce qu'il a, il l'a volé.

Tout en lui est faux; il mord avec des dents volées, le hargneux. Fausses sont même ses entrailles.

Une confusion des langues du bien et du mal — je vous donne ce signe, comme le signe de l'Etat. Vraiment c'est la volonté de la mort qu'indique ce signe, il appelle les prédicateurs de la mort!

Beaucoup trop d'hommes sont mis au monde: l'Etat a été inventé pour ceux qui sont superflus!

Voyez donc comme il les attire, les superflus! Comme il les enlace, comme il les mâche et les remâche.

«Sur la terre n'y a rien de plus grand que moi : je suis le doigt ordonnateur de Dieu» — ainsi hurle le monstre. Et ce ne sont pas seulement ceux qui ont de longues oreilles et des yeux courts qui tombent à genoux!

Hélas, en vous aussi, ô grandes âmes, il murmure ses sombres mensonges! Hélas, il devine les cœurs riches qui aiment à se répandre!

Oui, il vous devine, vous aussi, vainqueurs du Dieu ancien! Le combat vous a fatigué et maintenant votre fatigue sert encore la nouvelle idole!

Elle voudrait placer autour d'elle des héros et des hommes honorables, la nouvelle idole! Il aime à se chauffer au soleil de la bonne conscience, — le froid monstre!

Elle veut tout *vous* donner, si *vous* l'adorez, la nouvelle idole : Ainsi elle s'achète l'eclat de votre vertu et le fier regard de vos yeux.

Avec vous elle veut allécher les superflus! Oui, on a inventé là un tour de l'enfer, un coursier de la mort, cliquetant dans la parure des honneurs divins!

Oui, on a inventé une mort pour le grand nombre, une mort qui se vante être la vie, une servitude selon le cœur de tous les prédicateurs de la mort!

L'Etat, c'est partout où tous boivent du poison, les bons et les mauvais : l'Etat, où tous se perdent eux-mêmes, les bons et les mauvais : l'Etat, où le lent suicide de tous, s'appelle — «la vie».

Voyez donc ces superflus! Ils volent les œuvres des inventeurs et les trésors des sages : ils appellent leur vol civilisation — et tout leur devient maladie et revers!

Voyez donc ces superflus! Ils sont toujours malades, ils rendent leur bile et appellent cela des journaux. Ils se dévorent et ne peuvent pas même se digérer.

Voyez donc ces superflus! Ils acquièrent des richesses et en deviennent plus pauvres. Ils veulent la puissance et tout d'abord le levier de la puissance, beaucoup d'argent, — ces impuissants!

Voyez les grimper, ces singes agiles! Ils grimpent les uns sur les autres et s'attirent ainsi dans la boue et l'abîme.

Ils veulent tous s'approcher du trône : c'est leur folie, — comme si le bonheur était sur le trône! Souvent la boue est sur le trône — et souvent aussi le trône est dans la boue.

Ils sont tous des fous pour moi, des singes grimpeurs et bouillants. Leur idole sent mauvais, ce froid monstre : ils sentent tous mauvais, ces idolâtres.

Mes frères, voulez vous donc étouffer dans l'exhalaison de leurs gueules et de leurs appétits! Cassez plutôt les vitres et sautez en plein air!

Evitez donc la mauvaise odeur! Eloignez-vous de l'idolâtrie des superflus.

Evitez donc la mauvaise odeur! Eloignez-vous de la fumée de ces sacrifices humains!

Maintenant encore le monde est libre pour les grandes âmes. Pour ceux qui sont solitaires ou à deux, bien des places sont encore libres, des places où souffle l'odeur des mers silencieuses.

Une vie libre est encore ouverte aux grandes âmes. Vraiment, qui possède peu, est d'autant moins possédé : bénie soit la petite pauvreté!

Là bas, où finit l'Etat, commence seulement l'homme qui n'est pas superflu : là commence le chant de ceux qui sont nécessaires, la mélodie unique et indispensable.

Là bas où *finit* l'Etat, — regardez donc, mes fréres! Ne voyez-vous pas l'arc-en-ciel et le pont du Surhumain? —

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

Des Mouches de la Place publique.

Fuis, mon ami, dans ta solitude! Je te vois étourdi par le bruit des grands hommes et meurtri par les aiguillons des petits.

Dignement la forêt et le rocher savent se taire avec toi. Ressemble de nouveau à l'arbre que tu aimes, à l'arbre aux larges branches : il écoute silencieux, suspendu sur la mer.

Où cesse la solitude, commence la place publique; et où commence la place publique, commence aussi le bruit des grands comédiens et le bourdonnement des mouches venimeuses.

Dans le monde les meilleurs choses ne valent rien sans quelqu'un qui les représente : le peuple appelle ces représentants des grands hommes.

Le peuple comprend mal ce qui est grand, c'est-à-dire ce qui crée. Mais il a un sens pour tous les représentants, pour tous les comédiens des grandes choses.

Le monde tourne autour des inventeurs de valeurs nouvelles : — il tourne invisiblement. Mais autour des comédiens se tourne le peuple et la gloire : ainsi «va le monde».

Le comédien a de l'esprit, mais peu de conscience de l'esprit. Il croit toujours à ce par quoi il fait croire le plus fortement, — croire en *lui-même!*

Demain il a une foi nouvelle et après demain une foi plus nouvelle encore. Il a les sens rapides comme le peuple, et des températures variables.

Renverser — c'est ce qu'il appelle démontrer. Rendre fou — c'est ce qu'il appelle convaincre. Et le sang est pour lui le meilleur de tous les arguments.

Il appelle mensonge et néant une vérité qui ne glisse que dans de fines oreilles. Vraiment il ne croit qu'en des dieux qui font beaucoup de bruit dans le monde!

La place publique est pleine de bruyants bouffons — et le peuple se vante de ses grands hommes! Ils sont pour lui les maîtres du moment.

Mais le moment les presse : ainsi ils te pressent aussi. Ils veulent de toi un oui ou un non. Malheur à toi, veux-tu placer ta chaise entre un pour et un contre?

Ne sois pas jaloux de ceux qui pressent et sont sans réserve, ô amant de la vérité. Jamais encore la vérité ne s'est pendue au bras de qui était sans réserve.

A cause de ces imprévus, retourne dans ta sécurité : ce n'est que sur la place publique qu'on est assailli par des «oui?» ou des «non?»

Ce qui se passe dans les fontaines profondes s'y passe avec lenteur : il faut qu'elles attendent longtemps pour savoir *ce qui* est tombé dans leur profondeur.

Tout ce qui est grand se passe loin de la place publique et de la gloire : loin de la place publique et de la gloire demeurèrent de tous temps les inventeurs de valeurs nouvelles.

Fuis, mon ami, dans ta solitude : je te vois meurtri par des mouches venimeuses. Fuis là-haut où souffle un vent rude et fort!

Fuis dans ta solitude! Tu vivais trop près des petits et des pitoyables. Fuis devant leur vengeance invisible! A ton égard ils ne sont que vengeance.

N'élève plus le bras contre eux! Ils sont innombrables et ce n'est pas ta destinée d'être un chasse-mouches.

Innombrables sont ces petits et ces pitoyables; et de fiers édifices se sont vus détruits par des gouttes de pluie et des mauvaises herbes.

Tu n'es pas une pierre, mais déjà des gouttes nombreuses te crevassèrent. Des gouttes nombreuses te fêleront et te briseront encore.

Je te vois fatigué par les mouches venimeuses, je te vois déchiré et sanglant en maint endroit; et ta fierté ne veut pas même se mettre en colère.

Elles voudraient ton sang en toute innocence, leurs âmes anémiques réclament du sang — et elles piquent en toute innocence.

Mais toi qui es profond, tu souffres trop profondément, même des petites blessures; et avant que tu sois guéri, le même ver venimeux t'a rampé sur la main.

Tu me semblas trop fier pour tuer ces gourmands. Mais prends garde que cela ne devienne ta destinée de porter toute leur venimeuse injustice!

Ils bourdonnent autour de toi avec leurs louanges aussi : importunités, voilà leurs louanges. Ils veulent être près de ta peau et de ton sang.

Ils te flattent comme un dieu ou un diable; ils pleurnichent devant toi, comme devant un dieu ou un diable. Qu'importe! Ce sont des flatteurs et des pleurards, rien de plus.

Aussi font-ils souvent les aimables avec toi. Mais ce fut toujours la ruse des lâches. Oui, les lâches sont rusés!

Ils réfléchissent beaucoup à toi avec leur âme étroite — tu leur es toujours suspect! Tout ce qui fait beaucoup réfléchir, devient suspect.

Ils te punissent pour toutes tes vertus. Ils ne te pardonnent du fond du cœur que tes fautes.

Puisque tu es bienveillant et juste, tu dis : «Ils sont innocents de leur petite existence.» Mais leur âme étroite pense : «Toute grande existence est coupable.»

Même quand tu leur es bienveillant, ils se sentent encore méprisés par toi; et ils te rendent ton bienfait par des méfaits cachés.

Ta fierté sans paroles leur est toujours contraire; ils jubilent quand il t'arrive d'être assez modeste pour être vaniteux.

Ce que nous reconnaissons chez un homme, nous l'allumons aussi. Garde-toi donc des petits!

Devant toi ils se sentent petits et leur bassesse s'échauffe contre toi en une vengeance invisible.

Ne t'es-tu pas aperçu comme ils se taisaient, dès que tu t'approchais d'eux, et comme leur force les abandonnait, ainsi que la fumée abandonne un feu qui s'éteint?

Oui, mon ami, tu es la mauvaise conscience de tes prochains : car ils ne sont pas dignes de toi. C'est pourquoi ils te haïssent et ils aimeraient bien sucer ton sang.

Tes prochains seront toujours des mouches venimeuses; ce qui est grand en toi — ceci même doit les rendre plus venimeux et toujours plus semblables à des mouches.

Fuis, mon ami, dans ta solitude, et là haut où souffle un vent rude et fort. Ce n'est pas ta destinée d'être un chasse-mouches. —

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

De la Chasteté.

J'aime la forêt. Il est difficile de vivre dans les villes : Ceux qui sont en rut y sont trop nombreux.

Ne vaut-il pas mieux tomber entre les mains d'un meurtrier que dans les rêves d'une femme ardente?

Et regardez donc ces hommes : leur œil en témoigne — ils ne connaissent rien de meilleur sur la terre que de coucher avec une femme.

Ils ont de la boue au fond de l'âme, et malheur à eux si leur boue a de l'esprit!

Si du moins vous étiez une bête parfaite, mais pour être une bête il faut l'innocence.

Est-ce que je vous conseille de tuer vos sens? Je vous conseille l'innocence des sens.

Est-ce que je vous conseille la chasteté? Chez quelques-uns la chasteté est une vertu, mais chez beaucoup elle est presque un vice.

Ceux-ci sont continents peut-être : mais la chienne Sensualité se reflête, avec jalousie, dans tout ce qu'ils font.

Même dans les hauteurs de leur vertu et jusque dans leur esprit rigide, cet animal les suit avec sa discorde.

Et avec quel air gentil la chienne Sensualité sait mendier un morceau d'esprit, quand on lui refuse un morceau de chair.

Vous aimez les tragédies et tout ce que brise le cœur? Mais moi je suis méfiant envers votre chienne.

Vous avez des yeux trop cruels et, pleins de désirs, vous regardez vers ceux qui souffrent. Votre lubricité ne s'est-elle pas travestie pour s'appeler pitié?

Et je vous donne aussi cette parabole : Ils n'étaient pas en petit nombre, ceux qui voulaient chasser leurs démons et qui entrèrent eux-mêmes dans les pourceaux.

Si la chasteté pèse à quelqu'un, il faut l'en détourner, pour qu'elle ne devienne pas le chemin de l'enfer — c'est à dire la fange et la fournaise de l'âme.

Parlé-je de choses malpropres? Ce n'est pas ce qu'il y a de pire à mes yeux.

Ce n'est pas quand la vérité est malpropre, mais quand elle est basse, que celui qui cherche la connaissance n'aime pas à descendre dans ses eaux.

En vérité, il y en a qui sont chastes jusqu'au fond du cœur : ils sont plus doux de cœur, ils aiment mieux à rire et ils rient plus que vous.

Ils rient aussi de la chasteté et demandent : «Qu'est-ce que la chasteté!

La chasteté n'est-elle pas une vanité? Mais cette vanité est venue à nous, nous ne sommes pas venus à elle.

Nous avons offert à cet étranger l'hospitalité de notre cœur, maintenant il habite chez nous, — qu'il y reste autant qu'il voudra!»

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

De l'Ami.

«Un seul est toujours de trop autour de moi» — ainsi pense le solitaire. «Toujours une fois un — cela finit par faire deux!»

Je et *Moi* sont toujours en conversation trop assidue : comment serait-ce supportable s'il n'y avait pas un ami?

Pour le solitaire, l'ami est toujours le troisième : le troisième est le liège qui empêche la conversation des deux autres de s'abîmer dans les profondeurs.

Hélas, il y a trop de profondeurs pour tous les solitaires. C'est pourquoi ils aspirent à un ami et à sa hauteur.

Notre foi en les autres révèle ce à quoi nous aimerions bien croire en nous-mêmes. Notre désir d'un ami est notre révélation.

Souvent avec l'amitié on ne veut que sauter par dessus l'envie. Souvent on attaque et l'on se fait des ennemis pour cacher que l'on est soi-même attaquable.

«Sois au moins mon ennemi!» — ainsi parle le vrai respect, celui qui n'ose pas solliciter l'amitié.

Si l'on veut avoir un ami il faut aussi vouloir faire la guerre pour lui : et pour faire la guerre, il faut *pouvoir* être ennemi.

Il faut honorer l'ennemi dans l'ami. Peux-tu t'approcher de ton ami, sans passer à son bord?

En son ami on doit voir son meilleur ennemi. Tu dois être le plus près de son cœur quand tu lui résistes.

Tu ne veux pas porter de vêtement devant ton ami? Cela doit être l'honneur de ton ami que tu te donnes à lui tel que tu es? Mais c'est pourquoi il te souhaite au diable!

Qui ne se dissimule pas lui-même, révolte : tant vous avez de raisons de craindre la nudité! Oui, si vous étiez des dieux vous pourriez avoir honte de vos vêtements!

Tu ne saurais assez bien t'habiller pour ton ami : car tu dois lui être une flèche et un désir du Surhumain.

As-tu déjà vu dormir ton ami, — pour que tu apprennes comment il est? Quel est donc le visage de ton ami? C'est ton propre visage dans un miroir grossier et imparfait.

As-tu déjà vu dormir ton ami? Ne t'es-tu pas effrayé de l'air qu'il avait? Oh, mon ami, l'homme est quelque-chose qui doit être surmonté.

L'ami doit être passé maître dans la divination et dans le silence : tu ne dois pas vouloir tout voir. Ton rêve doit te révéler ce que fait ton ami quand il est éveillé.

Que ta pitié soit une divination : il faut que tu saches d'abord si ton ami veut de la pitié. Peut-être aime-t-il en toi l'œil fier et le regard de l'éternité.

Que la compassion avec l'ami se cache sous une rude enveloppe, tu dois user tes dents sur lui. Ainsi ta compassion sera pleine de finesses et de douceurs.

Es-tu pour ton ami air pur et solitude, pain et médicament? Il y en a qui ne peuvent pas délier leur propre chaîne et pourtant pour leurs amis ils sont des sauveurs.

Es-tu un esclave? Tu ne saurais être ami. Es-tu un tyran? Tu ne saurais avoir d'amis.

Depuis trop longtemps un esclave et un tyran étaient cachés dans la femme. C'est pourquoi la femme n'est pas encore capable d'amitié : elle ne connaît que l'amour.

Dans l'amour de la femme il y a de l'injustice et de l'aveuglement pour tout ce qu'elle n'aime pas. Et dans l'amour conscient de la femme il y a toujours, à côté de la lumière, la surprise, l'éclair et la nuit.

Le femme n'est pas encore capable d'amitié : Des chattes, voilà ce que sont toujours encore les femmes, des chattes et des oiseaux. Ou, quand cela va bien, des vaches.

La femme n'est pas encore capable d'amitié. Mais, dites-moi, vous autres hommes, qui, parmi vous, est donc capable d'amitié?

Hélas, oh hommes! votre pauvreté et votre avarice de l'âme! Ce que vous donnez à vos amis, je veux le donner même à mes ennemis sans en devenir plus pauvre.

Il y a de la camaraderie : qu'il y ait de l'amitié!

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

Mille et un But.

Zarathoustra vit beaucoup de pays et beaucoup de peuples: c'est ainsi qu'il découvrit le bien et le mal de beaucoup de peuples. Zarathoustra ne découvrit pas de plus grande puissance sur la terre, que le bien et le mal.

Aucun peuple ne pourrait vivre sans évaluer; mais s'il veut se conserver, il ne doit pas évaluer comme évalue son voisin.

Beaucoup de choses qu'un peuple appelait bonnes, pour un autre étaient honteuses et méprisables : voilà ce que j'ai trouvé. Ici, beaucoup de choses étaient appelées mauvaises et là bas elles étaient ornées du manteau de pourpre des honneurs.

Jamais un voisin n'a compris l'autre voisin : son âme s'est toujours étonné de la folie et de la méchanceté du voisin.

Une table des biens est suspendue au-dessus chaque peuple. Voici c'est la table de ce qu'il a surmonté; voici c'est la voix de sa volonté de puissance.

Est honorable ce qui lui semble difficile; ce qui est indispensable et difficile, s'appelle bien; et ce qui délivre de la plus profonde détresse, la chose la plus rare et la plus difficile, — est sanctifiée par lui.

Ce qui le fait règner, vaincre et briller, ce qui excite l'horreur et l'envie de son voisin : ceci occupe pour lui la plus haute et la première place, ceci est la mesure et le sens de toutes choses.

Vraiment, mon frère, si tu reconnais le besoin et le pays, le ciel et le voisin d'un peuple : tu devines aussi la loi de ce qu'il lui faut surmonter et pourquoi c'est sur ces degrés qu'il monte à ses espérances.

«Tu dois toujours être le premier et dépasser les autres : ton âme jalouse ne doit aimer personne, si ce n'est l'ami» — ceci fit trembler l'âme d'un Grec et le fit suivre le sentier de la grandeur.

«Dire la vérité et savoir bien manier l'arc et les flèches» — ceci semblait cher, et difficile en même temps, au peuple d'où vient mon nom — ce nom qui m'est en même temps cher et difficile.

«Honorer père et mère, leur être soumis jusqu'aux racines de l'âme» : cette table des victoires sur soi, un autre peuple la suspendit au-dessus de lui et il devint puissant et éternel.

«Etre fidèle et, à cause de la fidélité, mettre sang et honneur, même à des choses mauvaises et dangereuses» : par cet enseignement un autre peuple s'est surmonté, et, en se surmontant ainsi, il devint gros et lourd de grandes espérances.

En vérité les hommes se donnèrent tout leur bien et leur mal. En vérité ils ne le prirent point, ils ne le trouvèrent point, il ne tomba pas comme une voix du ciel.

C'est l'homme qui mit des valeurs dans les choses, afin de se conserver, — c'est lui qui créa un sens aux choses, un sens humain! C'est pourquoi il s'appelle «homme», c'est-à-dire, celui qui évalue.

Evaluer c'est créer : écoutez, créateurs! Evaluer, c'est le trésor et le joyau de toutes les choses évaluées.

C'est par l'évaluation que se donne la valeur : sans l'évaluation, la noix de l'existence serait creuse. Ecoutez, créateurs!

Le changement des valeurs, c'est le changement de celui qui crée. Toujours détruit celui qui doit être créateur.

Les créateurs furent d'abord des peuples et plus tard seulement des individus. En vérité, l'individu lui-même est la plus jeune des créations.

Des peuples jadis suspendirent au-dessus d'eux une table du bien. L'amour qui veut dominer et l'amour qui veut obéir se créèrent ensemble de telles tables.

Le plaisir du troupeau est plus ancien que le plaisir de l'individu. Et tant que la bonne conscience s'appelle troupeau, la mauvaise conscience seule dit : Moi.

En vérité le *moi* rusé, le *moi* sans amour qui veut son bien dans le bien du plus grand nombre : ce n'est pas là l'origine du troupeau, mais sa destruction.

Ce furent toujours des fervents et des créateurs qui créèrent le bien et le mal. Le feu de l'amour et le feu de la colère brûlent du nom de toutes les vertus.

Zarathoustra vit beaucoup de pays et beaucoup de peuples : Il n'a pas trouvé de plus grande puissance sur la terre que l'œuvre des fervents : «bien» et «mal» voilà son nom.

En vérité la puissance de ces louanges et de ces blâmes est pareil à un monstre. Dites-moi, mes frères, qui me le terrassera? Dites; qui jettera une chaîne sur les mille nuques de cette bête?

Il y a eu jusqu'à présent mille buts, car il y a eu mille peuples. Il ne manque que la chaîne des mille nuques, il manque le but unique. L'humanité n'a pas encore de but.

Mais, dites-moi donc, mes frères, si l'humanité manque de but, ne manque-t-elle pas elle-même encore? —

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

De l'Amour du Prochain.

Vous vous pressez autour du prochain et vous exprimez cela par de belles paroles. Mais je vous le dis : votre amour du prochain, c'est votre mauvais amour pour vous-même.

Vous fuyez chez le prochain devant vous-même et vous voudriez vous en faire une vertu : mais je pénètre votre «désintéressement».

Le *toi* est plus vieux que le *moi*; le *toi* est sanctifié, mais point encore le *moi* : ainsi l'homme s'empresse auprès du prochain.

Est-ce que je vous conseille l'amour du prochain? Plutôt encore je vous conseille la fuite du prochain et l'amour du lointain!

Plus haut que l'amour du prochain se trouve l'amour du lointain et de ce qui est à venir. Plus haut encore que l'amour de l'homme, je place l'amour des choses et des fantômes.

Ce fantôme qui court devant toi, mon frère, est plus beau que toi; pourquoi ne lui donnes-tu pas ta chair et tes os? Mais tu as peur et tu te sauves chez ton prochain.

Vous ne vous supportez pas vous-mêmes et vous ne vous aimez pas assez : maintenant vous voudriez séduire votre prochain par votre amour et vous dorer de son erreur.

Je voudrais que tous ces prochains et leurs voisins vous deviennent insupportables. Il vous faudrait alors créer par vous-même votre ami et son cœur débordant.

Vous invitez un témoin quand vous voulez dire du bien de vous-mêmes; et quand vous l'avez induit à bien penser de vous, c'est vous qui pensez bien de vous.

Celui-là seul ne ment pas qui parle contre sa conscience, mais surtout celui qui parle contre son inconscience. Et ainsi vous parlez de vous dans vos relations et vous trompez le voisin sur vous-mêmes.

Ainsi parle le fou : «Les rapports avec les hommes gâtent le caractère, surtout quand on n'en a pas».

L'un va chez le prochain parce qu'il se cherche, l'autre parce qu'il voudrait s'oublier. Votre mauvais amour pour vous-mêmes fait de votre solitude une prison.

Ce sont les plus lointains qui payent votre amour du prochain; et quand vous n'êtes que cinq ensemble un sixième doit mourir.

Je n'aime pas non plus vos fêtes : j'y ai trouvé trop de comédiens, et même les spectateurs se comportaient comme des comédiens.

Je ne vous enseigne pas le prochain, mais l'ami. Que l'ami vous soit la fête de la terre et un pressentiment du Surhumain.

Je vous enseigne l'ami et son cœur débordant. Mais il faut savoir être une éponge quand on veut être aimé par des cœurs débordants.

Je vous enseigne l'ami qui porte en lui un monde achevé, une enveloppe du bien, — l'ami créateur qui a toujours un monde achevé à donner.

Et comme pour lui le monde s'est déroulé, il s'enroule de nouveau, tel le devenir du bien par le mal, du but par le hasard.

Que l'avenir et la chose la plus lointaine soient pour toi la cause de ton aujourd'hui : c'est dans ton ami que tu dois aimer le Surhumain, comme ta raison d'être.

Mes frères, je ne vous conseille pas l'amour du prochain, je vous conseille l'amour du plus lointain.

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

La Voie du Créateur.

Veux-tu, mon frère, aller dans l'isolement? Veux-tu chercher le chemin qui mène à toi-même? Hésite encore un peu et écoute-moi.

«Qui cherche, se perd facilement lui-même. Tout isolement est une faute» : ainsi parle le troupeau. Et tu as longtemps fait partie du troupeau.

En toi aussi la voix du troupeau résonnera encore. Et quand tu diras : «Je n'ai plus *une* conscience avec vous», ce sera plainte et douleur.

Voici, cette conscience unique enfanta aussi cette douleur même : et la dernière lueur de cette conscience enflamme encore ton affliction.

Mais tu veux suivre la voix de ton affliction qui est la voie qui mène à toi-même. Montre-moi donc que tu en as le droit et la force!

Es-tu une force nouvelle et un droit nouveau? Un premier mouvement? Une roue qui roule sur elle-même? Peux-tu forcer des étoiles à tourner autour de toi?

Hélas, il y a tant de convoitises des hauteurs! Il y a tant de convulsions des ambitieux. Montre-moi que tu n'es ni parmi ceux qui convoitent, ni parmi les ambitieux!

Hélas, il y a tant de grandes pensées qui n'agissent pas plus qu'une vessie gonflée. Elles enflent et rendent plus vide encore.

Tu t'appelles libre? Je veux que tu me dises ta pensée maîtresse, et non pas que tu t'es échappé d'un joug.

Es-tu quelqu'un qui avait le droit de s'échapper d'un joug? Il y en a qui perdent leur dernière valeur en quittant leur sujétion.

Libre *de quoi?* Qu'importe cela à Zarathoustra! Mais ton œil clair doit m'annoncer : libre *pour quoi?*

Peux-tu te donner à toi-même ton bien et ton mal et suspendre ta volonté au-dessus de toi comme une loi? Peux-tu être ton propre juge et le vengeur de ta loi?

Il est terrible d'être seul avec le juge et le vengeur de sa propre loi. C'est ainsi qu'une étoile est projetée dans le vide et dans le souffle glacé de la solitude.

Aujourd'hui encore tu souffres du nombre, toi l'unique : aujourd'hui encore tu as tout ton courage et toutes tes espérances.

Pourtant ta solitude te fatiguera un jour, ta fierté se courbera et ton courage grincera des dents. Tu crieras un jour: «Je suis seul!»

Un jour tu ne verras plus ta hauteur et ta bassesse sera trop près de toi. Ton sublime même te fera peur comme un fantôme. Tu crieras un jour : «Tout est faux!»

Il y a des sentiments qui veulent tuer le solitaire; s'ils n'y réussissent pas, eh bien! qu'ils meurent eux-mêmes! Mais es-tu capable d'être assassin?

Mon frère, connais-tu déjà le mot «mépris»? Et le

tourment de ta justice d'être juste envers ceux qui te méprisent?

Tu forces beaucoup de gens à changer d'avis sur toi; c'est ce qu'ils te comptent durement. Tu t'es approché d'eux et quand même tu as passé : c'est ce qu'ils ne te pardonneront jamais.

Tu les dépasses : mais plus tu t'élèves, plus tu parais petit aux yeux des envieux. Mais celui qui vole est le plus haï.

«Comment voudriez-vous être justes envers moi! — c'est ainsi qu'il te faut parler — je choisis pour moi votre injustice, comme la part qui m'est dûe.»

Injustice et ordures, voilà ce qu'ils jettent après le solitaire : pourtant, mon frère, si tu veux être une étoile, il faut que tu les éclaires malgré tout!

Et garde-toi des bons et des justes! Ils aiment à crucifier ceux qui s'inventent leur propre vertu, — ils haïssent le solitaire.

Garde-toi aussi de la sainte simplicité! Tout ce qui n'est pas simple lui est impie; elle aime également à jouer avec le feu — des bûchers.

Et garde-toi aussi des accès de ton amour! Trop vite le solitaire tend la main à celui qu'il rencontre.

Il y a des hommes à qui tu ne dois pas donner la main, mais seulement la patte : et je veux que ta patte ait aussi des griffes.

Mais le plus dangereux ennemi que tu puisses rencontrer, sera toujours toi-même; c'est toi-même que tu guettes dans les cavernes et les forêts.

Solitaire, tu suis le chemin qui mène à toi-même! Et ton chemin passe devant toi-même et devant tes sept démons!

Tu seras hérétique envers toi-même, sorcier et devin, fou et incrédule, impie et méchant.

Il faut que tu veuilles te brûler dans ta propre flamme : comment voudrais-tu te renouveler sans t'être d'abord réduit en cendres!

Solitaire, tu suis le chemin du créateur : tu veux te créer un dieu de tes sept démons!

Solitaire, tu suis le chemin de l'amant : tu t'aimes toi-même, c'est pourquoi tu te méprises, comme seul méprisent les amants.

L'amant veut créer puisqu'il méprise! Que saurait-il de l'amour, s'il ne devait mépriser précisement ce qu'il aimait!

Va dans ton isolement, mon frère, avec ton amour et ta création; et il sera tard quand la justice te suivra en trainant la jambe.

Va dans ton isolement avec mes larmes, ô mon frère. J'aime celui qui veut créer au-dessus de lui-même et qui périt ainsi. —

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

La vieille et la jeune femme.

« Pourquoi glisses-tu furtivement dans le crépuscule, Zarathoustra? Et que caches-tu avec soin sous ton manteau?

« Est-ce un trésor que l'on t'a donné? Ou bien un enfant qui t'est né? Suivrais-tu maintenant toi-même le chemin des voleurs, ô ami du mal?» —

En vérité, mon frère! répondit Zarathoustra, c'est un trésor qui m'a été donné : une petite vérité, voilà ce que je porte.

Mais elle est récalcitrante comme un jeune enfant; et si je ne lui fermais la bouche, elle crierait à tue-tête.

En suivant aujourd'hui solitairement mon chemin, à l'heure où le soleil se couche, j'ai rencontré une vieille femme qui parla ainsi à mon âme :

« Zarathoustra a souvent parlé, même à nous autres femmes, mais jamais il ne nous a parlé de la femme.»

Je lui ai répondu: « Il ne faut parler de la femme qu'aux hommes.»

« Parle-moi aussi de la femme, dit-elle; je suis assez vieille pour oublier aussitôt ce que tu m'auras dit.»

Et je condescendis aux désirs de la vielle femme et je lui dis :

Chez la femme tout est une énigme, mais il y a un mot à cette énigme : ce mot est grossesse.

L'homme est pour la femme un moyen : le but est toujours l'enfant. Mais qu'est la femme pour l'homme?

L'homme véritable veut deux choses : le danger et le jeu. C'est pourquoi il veut la femme, le plus dangereux jouet.

L'homme doit être élevé pour la guerre et la femme pour le délassement du guerrier : tout le reste est folie.

Le guerrier n'aime pas les fruits trop doux. C'est pourquoi il aime la femme; la femme la plus douce a toujours quelque chose d'amer.

Mieux que l'homme, la femme comprend les enfants, mais l'homme est plus enfant que la femme.

Dans tout homme véritable un enfant est caché : un enfant qui veut jouer. Allez, ô femmes, découvrez l'enfant dans l'homme!

Que la femme soit un jouet, pur et menu, pareil au diamant, rayonnant des vertus d'un monde qui n'est pas encore.

Que les rayons d'une étoile scintillent dans votre amour! Que votre espoir soit : «Oh! que je mette au monde le Surhumain!»

Qu'il y ait de la bravoure dans votre amour! Avec votre amour vous devez aller au devant de celui qui vous inspire de la peur.

Que votre honneur soit dans votre amour. Généralement la femme n'entend presque rien à l'honneur. Mais que ce soit votre honneur d'aimer toujours plus que vous n'êtes aimé, et de n'être jamais les secondes.

Que l'homme craigne la femme, quand elle aime : c'est alors qu'elle fait tous les sacrifices et toute autre chose lui paraît sans valeur.

Que l'homme craigne la femme, quand elle hait : car au fond du cœur l'homme n'est que méchant, mais au fond du cœur la femme est mauvaise.

Qui la femme hait-elle le plus? — Ainsi parlait le fer à l'aimant : «Je te hais le plus, puisque tu attires et puisque tu n'es pas assez fort pour attacher à toi.»

Le bonheur de l'homme est : je veux; le bonheur de la femme est : il veut.

«Voici, le monde vient d'être parfait!» — ainsi pense toute femme qui obéit de tout cœur.

Et il faut que la femme obéisse et qu'elle trouve une profondeur à sa surface. L'âme de la femme est surface, une membrane mobile et orageuse sur une eau basse.

Mais l'âme de l'homme est profonde, son flot mugit dans des grottes souterraines : la femme pressent sa force, mais elle ne la comprend pas. —

Alors la vieille femme me répondit : «Zarathoustra a dit des choses gentilles, surtout pour celles qui sont assez jeunes pour cela.

Chose singulière Zarathoustra connaît peu les femmes, et pourtant il a raison dans ce qu'il dit sur elles! Est-ce parceque chez la femme nulle chose n'est impossible?

Et maintenant reçois en récompense une petite vérité! Je suis assez vieille pour te la dire!

Enveloppe la et ferme lui la bouche : autrement elle criera trop haut, cette petite vérité.»

«Donne-moi, femme, ta petite vérité!» dis-je. Et voici ce que me dit la vieille femme :

«Tu vas chez les femmes? N'oublie pas le fouet!» —

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

La Morsure de la Vipère.

Un jour Zarathoustra s'était endormi sous un figuier, car il faisait chaud, et il avait ramené le bras sur son visage. Mais une vipère le mordit au cou, ce qui fit pousser un cri de douleur à Zarathoustra. Lorsqu'il eut enlevé le bras de son visage, il regarda le serpent : alors le serpent reconnut les yeux de Zarathoustra, il se tordit maladroitement et voulut s'en aller. « Non point, dit Zarathoustra; je ne t'ai pas encore remercié! Tu m'as réveillé à temps, ma route est encore longue. » « Ta route est courte encore, dit tristement la vipère; mon poison tue. » Zarathoustra se mit à sourire. « Quand donc un dragon mourut-il du poison d'un serpent? — dit-il. Mais reprends ton poison! Tu n'es pas assez riche pour m'en faire cadeau. » Alors derechef la vipère lui enlaça le cou et elle lui lêcha sa blessure.

Lorsqu'un jour Zarathoustra raconta ceci à ses disciples, ils lui demandèrent : « Et quelle est la morale de ton histoire, ô Zarathoustra? » Zarathoustra leur répondit :

Les bons et les justes m'appellent le destructeur de la morale : mon histoire est immorale.

Mais si vous avez un ennemi, ne lui rendez pas le bien pour le mal; car il en serait humilié. Démontrez-lui, au contraire, qu'il vous a fait du bien.

Et plutôt que de faire honte, mettez-vous en colère.

Et quand on vous maudit, il ne me plaît pas que vous vouliez bénir. Maudissez plutôt un peu de votre côté!

Et si l'on vous inflige une grande injustice, ajoutez y vite cinq autres petites. Celui qui n'est oppressé que par l'injustice est affreux à voir.

Saviez vous déjà cela? Injustice partagée est demi droit. Et celui qui peut porter l'injustice doit prendre l'injustice sur lui!

Une petite vengeance est plus humaine que point de vengeance. Et si la punition n'est pas aussi un droit et un honneur pour le transgresseur, je ne veux pas de votre punition.

Il est plus noble de se donner tort que de garder raison, surtout quand on a raison. Seulement il faut être assez riche pour cela.

Je n'aime pas votre froide justice; dans les yeux de vos juges passe toujours le regard du bourreau et son couperet glacé.

Dites-moi où se trouve la justice qui est l'amour avec des yeux clairvoyants.

Inventez-moi donc l'amour qui porte non seulement toutes les punitions, mais aussi toutes les fautes!

Inventez-moi donc la justice qui acquite chacun, sauf celui *qui juge*!

Voulez-vous que je vous dise encore cela? Chez celui qui veut être juste au fond de l'âme, le mensonge même devient philanthropie.

Mais comment saurais-je être juste au fond de l'âme? Comment pourrais-je donner à chacun *le sien!* Que ceci me suffise : Je donne à chacun *le mien.*

Enfin, mes frères, gardez-vous d'être injustes envers les solitaires. Comment un solitaire saurait-il oublier? Comment pourrait-il rendre?

Un solitaire est comme un puits profond. Il est facile d'y jeter une pierre; mais si elle est tombée jusqu'au fond, dites-moi, qui donc voudra de nouveau la sortir?

Gardez-vous d'offenser le solitaire. Mais si vous l'avez offensé, eh bien! tuez-le aussi!

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

De l'Enfant et du Mariage.

J'ai une question pour toi seul, mon frère. Je jette cette question comme une sonde dans ton âme, afin que je connaisse sa profondeur.

Tu es jeune et tu désires enfant et mariage. Mais je te demande : Es-tu un homme qui ait *le droit* de désirer un enfant?

Es-tu le victorieux, le vainqueur de toi-même, le souverain des sens, le maître de tes vertus? C'est ce que je te demande.

Ou bien la bête et la nécessité parlent-elles de ton désir? Ou bien l'isolement? Ou bien la discorde avec toi-même?

Je veux que ta victoire et ta liberté aient le désir d'un enfant. Tu dois construire des monuments vivants à ta victoire et à ta délivrance.

Tu dois construire plus haut que toi. Mais il faut d'abord que tu sois construit toi-même, rectangulaire de corps et d'âme.

Tu ne dois pas seulement te reproduire et te transplanter, tu dois aussi te planter plus haut. Que le jardin du mariage te serve à cela.

Tu dois créer un corps supérieur, un premier mouvement, une roue qui roule sur elle-même, — tu dois créer un créateur.

Mariage : c'est ainsi que j'appelle la volonté à deux de créer l'unique qui est plus que ceux qui l'ont créé. Respect réciproque, c'est là le mariage, respect de ceux qui veulent d'une telle volonté.

Que ceci soit le sens et la vérité de ton mariage. Mais ce que ceux qui sont de trop appellent mariage, ces superflus! — comment appellerai-je cela?

Hélas, cette pauvreté de l'âme à deux! Hélas, cette ordure de l'âme à deux! Hélas, ce misérable contentement à deux!

Mariage, c'est ainsi qu'ils appellent tout cela; et ils disent que leurs unions sont contractées au ciel.

Eh bien, je n'en veux pas de ce ciel des superflus! Non, je n'en veux pas de ces bêtes enlacées de réseaux divins!

Que le Dieu reste loin de moi, le Dieu qui vient en boitant pour bénir ce qu'il n'a pas uni!

Ne riez pas de pareils mariages! Quel est l'enfant qui n'aurait pas raison de pleurer sur ses parents?

Cet homme me semblait respectable et mûr pour le sens de la terre : mais lorsque je vis sa femme, la terre me sembla une demeure pour les insensés.

Oui, je voudrais que la terre entre en convulsions quand un saint s'accouple à une oie.

Celui-ci partit comme un héros en chasse de vérités, et il ne captura qu'un petit mensonge paré. Il appelle cela son mariage.

Celui-là était froid dans ses relations et il choisissait avec discernement. Mais d'un seul coup il a gâté sa société pour toujours : Il appelle cela son mariage.

Celui-là cherchait une servante avec les vertus d'un ange. Mais tout d'un coup il devint la servante d'une femme, et maintenant il lui faudrait devenir ange lui-même.

J'ai trouvé maintenant tous les acheteurs pleins de sollicitude et ils ont tous des yeux rusés. Mais même le plus rusé achète sa femme à l'aveuglette.

Beaucoup de courtes folies — c'est ce que vous appellez de l'amour. Et votre mariage met fin à beaucoup de courtes folies, pour en faire une longue bêtise.

Votre amour de la femme et l'amour de la femme pour l'homme : oh, que ce soit de la pitié pour des dieux souffrants et voilés! Mais presque toujours deux bêtes se devinent.

Cependant votre meilleur amour n'est qu'une métaphore extasiée et une douloureuse ardeur. Il est un flambeau qui doit vous éclairer vers des chemins supérieurs.

Un jour vous devrez aimer au-dessus de vous! *Apprenez* donc d'abord à aimer! C'est pourquoi il vous fallut boire l'amer calice de votre amour.

Il y a de l'amertume dans le calice, même dans le calice du meilleur amour. C'est ainsi qu'il te fait désirer le Surhumain, c'est ainsi qu'il te fait soif, à toi le créateur!

Soif du créateur, flèche et désir du Surhumain : dis-moi, mon frère, est-ce là ta volonté du mariage?

Je sanctifie une telle volonté et un tel mariage. —

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

De la libre Mort.

Il y en a beaucoup qui meurent trop tard et quelques-uns qui meurent trop tôt. La doctrine qui dit : «meurs à temps!» semble encore étrange.

Meurs à temps : voilà ce qu'enseigne Zarathoustra.

En effet, celui qui ne vit jamais à temps, comment devrait-il mourir à temps? Qu'il ne soit donc jamais né! — Voilà ce que je conseille aux superflus.

Mais les superflus même font les importants avec leur mort, et même la noix la plus creuse prétend être cassée.

Ils accordent tous de l'importance à la mort : mais la mort n'est pas encore une fête. Les hommes ne savent point encore comment on consacre les plus belles fêtes.

Je vous montre la mort qui accomplit, la mort qui, pour les vivants, devient un aiguillon et une promesse.

Celui qui accomplit, meurt de *sa* mort, victorieux, entouré de ceux qui espèrent et qui promettent.

C'est ainsi qu'il faudrait apprendre à mourir; et il ne devrait pas y avoir de fête, sans qu'un tel mourant ne sanctifie les serments des vivants!

Mourir ainsi est la meilleure chose; mais la seconde est celle-ci : mourir au combat et répandre une grande âme.

Mais également haïe par le combattant et par le victorieux est votre mort grimaçante qui vient en rampant, comme un voleur — et qui pourtant s'approche en maître.

Je vous fais l'éloge de ma mort, de la libre mort, qui me vient puisque *je* veux.

Et quand voudrai-je vouloir? — Celui qui a un but et un héritier, veut pour but et héritier la mort à temps.

Et, par respect pour le but et l'héritier, il ne suspendra plus de couronnes fanées dans le sanctuaire de la vie.

En verité, je ne veux pas ressembler aux cordiers : ils tirent leurs fils en longueur et vont eux-mêmes toujours en arrière.

Il y en a aussi qui deviennent trop vieux pour leurs vérités et leurs victoires; une bouche édentée n'a plus droit à toutes les vérités.

Chacun qui veut avoir de la gloire, doit prendre à temps congé de l'honneur, et exercer l'art difficile de s'en aller au bon moment.

Il faut cesser de se faire manger, au moment où on vous trouve le plus de goût : ceux-là le savent qui veulent être aimés longtemps.

Il y a bien aussi des pommes aigres dont la destinée est d'attendre jusqu'au dernier jour de l'automne. Et elles deviennent en même temps mûres, jaunes et ridées.

Chez d'autres le cœur vieillit d'abord, chez d'autres l'esprit. Et quelques-uns sont vieux dans leur jeunesse : mais quand on est jeune très tard, on reste jeune très longtemps.

Il y en a qui manquent leur vie : un ver vénimeux leur ronge le cœur. Qu'ils tâchent au moins de mieux réussir dans leur mort.

Il y en a qui ne sont jamais doux, ils pourrissent déjà en été. C'est la lâcheté qui les retient à leur branche.

Il y en a beaucoup trop qui vivent et trop longtemps ils restent suspendus à leur branche. Qu'une tempête vienne et secoue de l'arbre tout ce qui est pourri et mangé par le ver!

Qu'il vienne des prédicateurs de la mort *rapide!* Ce seraient les vrais tempêtes et les vraies secousses sur l'arbre de la vie! Mais je n'entends prêcher que la mort lente et la patience avec tout ce qui est « terrestre ».

Hélas, vous prêchez la patience avec ce qui est terrestre? C'est le terrestre qui a trop de patience avec vous, blasphémateurs!

En vérité, il est mort trop tôt, cet Hébreu qu'honorent les prédicateurs de la mort lente, et pour un grand nombre, ce fut une fatalité qu'il mourut trop tôt.

Il ne connaissait encore que les larmes et la tristesse de l'Hébreu, avec la haine des bons et des justes, — cet Hébreu Jésus : alors il fut surpris par le désir de la mort.

Pourquoi n'est-il pas resté au désert, loin des bons et des justes! Peut-être aurait-il appris à vivre et à aimer la terre — et aussi le rire!

Croyez-m'en, mes frères! Il mourut trop tôt; il aurait lui-même rétracté sa doctrine, s'il avait vécu jusqu'à mon âge! Il était assez noble pour la rétraction!

Mais il n'était pas encore mûr. L'amour du jeune homme manque de maturité, et c'est ainsi aussi qu'il hait les hommes et la terre. Chez lui l'âme et les ailes de la pensée sont encore liées et lourdes.

Mais il y a plus d'enfant dans l'homme que dans le jeune homme, et moins de tristesse : il comprend mieux la mort et la vie.

Libre pour la mort et libre dans la mort, divin négateur, s'il n'est plus temps d'affirmer : ainsi il comprend la vie et la mort.

Que votre mort ne soit pas un blasphème des hommes et de la terre, mes amis : c'est ce que je réclame du miel de votre âme.

Votre esprit et votre vertu doivent encore enflammer votre agonie, comme la rougeur du couchant enflamme la terre : si non, votre mort vous aura mal réussi.

C'est ainsi que je veux mourir moi-même, afin qu'à cause de moi vous aimiez davantage la terre, amis; et je veux redevenir terre pour que je trouve mon repos en celle qui m'a engendré.

En vérité, Zarathoustra avait un but, il a lancé sa balle; maintenant, amis, vous êtes les héritiers de mon but, c'est à vous que je lance la balle dorée.

Je préfère à toute autre chose de vous voir lancer la balle dorée, mes amis! Et c'est pourquoi je demeure encore un peu sur la terre : pardonnez-le moi!

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

De la Vertu qui donne.

1.

Lorsque Zarathoustra eut pris congé de la ville que son cœur aimait et dont le nom est «la Vache multicolore» — beaucoup de ceux qui s'appelaient ses disciples l'accompagnèrent et lui firent la reconduite. C'est ainsi qu'ils arrivèrent à un carrefour : alors Zarathoustra leur dit qu'il voulait être seul maintenant, car il était ami des marches solitaires. Ses disciples, cependant, en lui disant adieu, lui firent cadeau d'un bâton dont la poignée d'or était un serpent s'enroulant autour du soleil. Zarathoustra se réjouit du bâton et s'appuya dessus; puis il dit à ses disciples :

Dites-moi donc, comment l'or atteignit-il la plus haute valeur? C'est parce qu'il est rare et inutile, étincelant et doux dans son éclat; il se donne toujours.

Ce n'est que comme symbole de la plus haute vertu que l'or atteignit la plus haute valeur. Luisant comme de l'or est le regard de celui qui donne. L'éclat de l'or conclut la paix entre la lune et le soleil.

La plus haute vertu est rare et inutile, elle est étincelante et d'un doux éclat : une vertu qui donne est la plus haute vertu.

En vérité je vous devine, mes disciples : vous aspirez

comme moi à la vertu qui donne. Qu'auriez-vous de commun avec les chats et les loups?

C'est votre soif à vous de vouloir devenir vous-mêmes des offrandes et des présents : c'est pourquoi vous avez soif d'amasser toutes les richesses dans vos âmes.

Votre âme aspire insatiablement à des trésors et à des joyaux, puisque votre vertu est insatiable dans sa volonté de donner.

Vous forcez toutes choses de s'approcher et d'entrer en vous, qu'elles recoulent de votre source, comme les dons de votre amour.

En vérité il faut qu'un tel amour qui donne, devienne brigand de toutes les valeurs; mais j'appelle sain et sacré cet égoïsme.

Il y a un autre égoïsme, un égoïsme trop pauvre et affamé qui veut toujours voler, cet égoïsme des malades, l'égoïsme malade.

Avec les yeux du voleur, il regarde sur tout ce qui brille, avec l'avidité de la faim, il mesure celui qui a de quoi manger largement; et toujours il rampe autour de la table de celui qui donne.

La maladie parle de cette envie et une invisible dégénérescence; l'envie du vol de cet égoïsme parle du corps maladif.

Dites-moi, mes frères, quelle chose nous semble mauvaise et la plus mauvaise de toutes? N'est-ce pas la *dégénérescence?* — Et nous concluons toujours à la dégénérescence quand l'âme qui donne est absente.

Notre chemin va vers en haut, de l'espèce à l'espèce supérieure. Mais le sens qui dégénère nous ~~est~~ épouvante, le sens qui dit : «Tout pour moi.»

Notre sens vole vers en haut : c'est ainsi qu'il est un symbole de notre corps, le symbole d'une élévation. Les symboles de ces élévations sont les noms des vertus.

Ainsi le corps traverse l'histoire, il devient et lutte. Et l'esprit — qu'est-il pour le corps? Il est le héraut des luttes et des victoires du corps, son compagnon et son écho.

Tous les noms du bien et du mal sont des symboles : ils n'expriment pas, ils ne font que des signes. Est fou qui veut leur demander la connaissance!

Mes frères, prenez garde aux heures où votre esprit veut parler en symboles : c'est là qu'est l'origine de votre vertu.

C'est là que votre corps est élevé et réssuscité; il ravit l'esprit de sa félicité, afin qu'il devienne créateur, qu'il évalue et qu'il aime, qu'il soit le bienfaiteur de toutes choses.

Quand votre cœur bouillonne, large et plein, pareil au grand fleuve, bénédiction et danger des riverains : c'est alors l'origine de votre vertu.

Quand vous vous élevez au-dessus de la louange et du blâme, et quand votre volonté, la volonté d'un homme qui aime, veut commander à toutes choses : c'est alors l'origine de votre vertu.

Quand vous méprisez ce qui est agréable, le lit mou, et quand vous ne pouvez pas vous reposer assez loin de la mollesse : c'est alors l'origine de votre vertu.

Quand vous voulez d'une seule volonté et quand ce changement de toute peine s'appelle nécessité pour vous : c'est alors l'origine de votre vertu.

En vérité, c'est là un nouveau «bien et mal»! En vérité, c'est un nouveau murmure profond et la voix d'une source nouvelle!

Elle est puissance, cette nouvelle vertu; elle est une pensée régnante et autour de cette pensée une âme avisée : un soleil doré et autour de lui le serpent de la connaissance.

* * *

2.

Ici Zarathoustra se tut quelques temps et il regarda ses disciples avec amour. Puis il continua à parler ainsi — et sa voix s'était transformée.

Mes frères, restez fidèles à la terre, avec toute la puissance de votre vertu! Que votre amour qui donne et votre connaissance servent le sens de la terre. Je vous en prie et vous en conjure.

Ne laissez pas votre vertu s'envoler des choses terrestes et battre des ailes contre des murs éternels! Hélas, il y eut toujours tant de vertu égarée!

Ramenez, comme moi, la vertu égarée sur la terre — oui, ramenez-la vers le corps et vers la vie; afin qu'elle donne un sens à la terre, un sens humain!

L'esprit et la vertu se sont égarés et mépris de mille façons différentes. Hélas, dans notre corps habite maintenant encore cette folie et cette méprise : elles sont devenues corps et volonté!

L'esprit et la vertu se sont tentés et égarés de mille façons différentes. Oui, l'homme était une tentative. Hélas, combien d'ignorances et d'erreurs se sont incorporées en nous!

Ce n'est pas seulement la raison des millénaires, c'est aussi leur folie qui éclate en nous. Il est dangereux d'être héritier.

Nous luttons encore pas à pas avec le géant hasard et sur toute l'humanité le non-sens régnait encore jusqu'à présent.

Que votre esprit et votre vertu servent le sens de la terre, mes frères : et la valeur de toutes choses se renouvellera par vous! C'est pourquoi vous devez être des combattants! C'est pourquoi vous devez être des créateurs.

Le corps se purifie par le savoir, il s'élève en essayant avec science; pour celui qui cherche la connaissance tous les instincts se sanctifient; l'âme de celui qui est élevé se réjouit.

Médecin, aide-toi toi-même et tu sauras secourir ton malade. Que ce soit son meilleur secours de voir de ses propres yeux celui qui se guérit lui-même.

Il y a mille sentiers qui n'ont jamais été parcourus, mille santés et mille terres cachées de la vie. L'homme et la terre des hommes n'ont pas encore été découverts et épuisés.

Veillez et écoutez, solitaires. Des souffles aux essors secrets viennent de l'avenir; un joyeux messager cherche de fines oreilles.

Solitaires d'aujourd'hui, vous qui vivez séparés, vous serez un jour un peuple. Vous qui vous êtes choisis vous-mêmes, vous formerez un jour un peuple choisi — et c'est de lui que naîtra le Surhumain.

En vérité, la terre deviendra un jour un lieu de guérison! Et déjà une odeur nouvelle l'entoure, une odeur salutaire, — et un nouvel espoir!

* * *

3.

Quand Zarathoustra eut dit ces paroles, il se tut, comme quelqu'un qui n'a pas dit son dernier mot. Longtemps il soupesa le bâton avec hésitation. Enfin il parla ainsi : — et sa voix s'était transformée.

Je vais seul maintenant, mes disciples! Vous aussi, vous partez seuls! Je le veux ainsi.

En vérité, je vous conseille : éloignez-vous de moi et défendez-vous de Zarathoustra! Et mieux encore : ayez honte de lui! Peut-être vous a-t-il trompé.

L'homme qui cherche la connaissance ne doit pas seulement savoir aimer ses ennemis, mais aussi haïr ses amis.

On a peu de reconnaissance pour un maître, quand on ne reste toujours qu'élève. Et pourquoi ne voulez-vous pas déchirer ma couronne?

Vous me vénérez; mais que serait-ce si votre vénération s'écroulait un jour? Prenez garde à ne pas être tués par une statue!

Vous dites que vous croyez en Zarathoustra? Mais qu'importe Zarathoustra! Vous êtes mes croyants : mais qu'importe tous les croyants!

Vous ne vous étiez pas encore cherchés : alors vous m'avez trouvé. Ainsi font tous les croyants; c'est pourquoi la foi est si peu de chose.

Maintenant je vous ordonne de me perdre et de vous trouver vous-mêmes; et ce n'est que quand vous m'aurez tous renié que je vous reviendrai.

En vérité, mes frères, je chercherai alors d'un autre œil mes brebris perdues; je vous aimerai alors d'un autre amour.

Et un jour vous devrez être mes amis et les enfants d'une seule espérance : alors je veux être auprès de vous une troisième fois pour fêter avec vous le grand midi.

Et ce sera le grand midi, quand l'homme sera au milieu de sa route entre la bête et le Surhumain, quand il fêtera, comme sa plus haute espérance, son chemin qui mène au couchant : car ce sera le chemin qui mène à un nouveau matin.

Alors celui qui disparaît se bénira lui-même, afin de passer de l'autre côté; et le soleil de sa connaissance sera dans son midi.

TOUS LES DIEUX SONT MORTS : MAINTENANT, VIVE LE SURHUMAIN!» Que ceci soit un jour, au grand midi, notre dernière volonté! —

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

Ainsi parlait Zarathoustra.

Deuxième partie.

« — et ce n'est que quand vous m'aurez tous reniés qui je vous reviendrai.

En vérité, mes frères, je chercherai alors d'un autre œil mes brebis perdues ; je vous aimerai alors d'un autre amour. »

Zarathoustra,
de la Vertu qui donne (I. p. 105.)

L'Enfant au Miroir.

Alors Zarathoustra retourna dans les montagnes et dans la solitude de sa caverne pour se dérober aux hommes, attendant comme le semeur qui a jeté sa semence. Mais son âme devint pleine d'impatience et pleine du désir de ceux qu'il aimait, puisqu'il avait encore beaucoup de choses à leur donner. Car ceci est ce qu'il y a de plus difficile : fermer par amour la main ouverte et garder la pudeur en donnant.

Ainsi s'écoulèrent pour le solitaire des mois et des années; mais sa sagesse grandissait et elle le faisait souffrir par sa plénitude.

Un matin cependant, réveillé avant l'aurore, il réfléchit longtemps étendu sur sa couche et enfin il dit à son cœur :

« Pourquoi me suis-je tant effrayé dans un rêve et qu'est-ce qui m'a réveillé? Un enfant qui portait un miroir ne s'est-il pas approché de moi?

« O Zarathoustra — me dit l'enfant — regarde-toi dans la glace! »

Mais lorsque j'ai regardé dans le miroir, j'ai poussé un cri et mon cœur s'est ébranlé : car ce n'était pas moi que j'y avais vu, mais la grimace et le rire sarcastique d'un démon.

En vérité, je comprends trop bien le sens et l'avertissement du rêve : ma *doctrine* est en danger, l'ivraie veut s'appeler froment.

Mes ennemis sont devenus puissants et ils ont défiguré l'image de ma doctrine, en sorte que mes préférés ont eu honte des présents que je leur ai fait.

J'ai perdu mes amis; l'heure est venue de chercher ceux que j'ai perdus!» —

En disant ces mots, Zarathoustra sursauta, non comme quelqu'un qui a peur et qui perd le souffle, mais plutôt comme un visionnaire et un barde dont s'empare l'Esprit. Etonnés son aigle et son serpent regardèrent de son côté : car, semblable à l'aurore, un bonheur prochain reposait sur son visage.

Que m'est-il donc arrivé, mes bêtes? — dit Zarathoustra. Ne suis-je pas transformé! La félicité ne m'est-elle pas venue comme une tempête?

Mon bonheur est fou et il ne dira que des folies : il est trop jeune encore — ayez donc patience avec lui!

Je suis meurtri par mon bonheur : que tous ceux qui souffrent soient mes médecins!

Je puis redescendre auprès de mes amis et aussi auprès de mes ennemis! Zarathoustra peut de nouveau parler et donner et faire du bien a ses bien-aimés!

Mon impatient amour déborde en torrents, s'écoulant des hauteurs dans les profondeurs, du lever au couchant. Mon âme bouillonne dans les vallées, quittant les montagnes silencieuses et les orages de la douleur.

J'ai trop longtemps langui et regardé dans le lointain. Trop longtemps la solitude m'a possédé : ainsi j'ai désappris le silence.

Je suis devenu tout entier tel une bouche et tel le mugissement d'une rivière qui jaillit des hauts rochers : je veux précipiter mes paroles dans les vallées.

Et que le fleuve de mon amour coule dans l'impraticable! Comment un fleuve ne trouverait-il pas enfin le chemin de la mer?

Il y a bien un lac en moi, un lac solitaire qui se suffit à lui-même; mais mon fleuve d'amour l'entraine avec lui — jusqu'à la mer!

Je suis des voies nouvelles et il me vient un langage nouveau; pareil à tous les créateurs je fus fatigué des langues anciennes. Mon esprit ne veut plus courir sur des semelles usées.

Tout langage m'est trop lent : — je saute dans ton carrosse, tempête! Et, toi aussi, je veux encore te fouetter de ma malice!

Je veux passer sur de vastes mers comme une exclamation ou un cri de joie, jusqu'à ce que je trouve les *Iles Bienheureuses,* où demeurent mes amis : —

Et mes ennemis parmi eux! Comme j'aime maintenant chacun de ceux à qui je puis parler! Mes ennemis, eux aussi, font partie de ma félicité.

Et quand je veux monter sur mon cheval le plus fougueux, c'est ma lance qui m'y aide le mieux : elle est toujours prête à servir mon pied : —

La lance que je jette contre mes ennemis! Combien je rends grâce à mes ennemis de pouvoir enfin la jeter!

Trop grande était l'impatience de mon nuage : parmi les rires des éclairs, je veux lancer dans les profondeurs des frissons de grèle.

Formidable, se soulèvera ma poitrine, formidable elle soufflera sa tempête sur les montagnes : c'est ainsi qu'elle sera soulagée.

En vérité, mon bonheur et ma liberté surviennent pareils à une tempête! Mais je veux que mes ennemies se figurent que *le méchant* se déchaîne sur leurs têtes.

Oui, vous aussi, mes amis, vous serez effrayés de ma sagesse sauvage; et peut-être prendrez-vous la fuite avec mes ennemis.

Ah, que je sache vous rappeler avec des flûtes de bergers! Que ma lionne sagesse apprenne à rugir avec tendresse. Nous avons appris tant de choses ensemble!

Ma sagesse sauvage devint pleine sur les montagnes solitaires; sur les pierres arides elle enfanta le plus jeune de ses petits.

Maintenant elle court, folle, par le désert aride et cherche sans cesse les molles pelouses — ma vieille sagesse sauvage!

Sur la molle pelouse de vos cœurs, mes amis! — sur votre amour, elle aimerait coucher ce qu'elle a de plus cher! —

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

Sur les Iles Bienheureuses.

Les figues tombent des arbres, elles sont bonnes et douces; et tandis qu'elles tombent leurs pelures rouges se déchirent. Je suis un vent du nord pour les figues mûres.

Ainsi, semblables à des figues, ces enseignements tombent vers vous, mes amis : prenez en le suc et la chair tendre! C'est l'automne autour de nous, c'est le ciel clair et l'après-midi.

Voyez quelle plénitude il y a autour de nous! Et qu'y a-t-il de plus beau, dans l'abondance, que de regarder dehors, sur les mers lointaines.

Jadis on disait Dieu, quand on regardait sur des mers lointaines; mais maintenant je vous ai appris à dire : Surhumain.

Dieu est une conjecture : mais je veux que votre conjecture n'aille pas plus loin que votre volonté créatrice.

Sauriez-vous *créer* un Dieu? — Ne me parlez donc pas de tous les dieux! Cependant vous pourriez créer le Surhumain.

Ce ne sera peut-être pas vous-mêmes, mes frères! Mais vous pourriez vous transformer en pères et en ancêtres du Surhumain : que ceci soit votre meilleure création! —

Dieu est une conjecture : mais je veux que votre conjecture soit limitée dans l'imaginable.

Sauriez-vous *imaginer* un Dieu? — Mais que ceci signifie pour vous la volonté du vrai que tout soit transformé en ce que l'homme peut penser, voir et sentir! Vous devez penser jusqu'au bout vos propres sens!

Et ce que vous appeliez monde doit être d'abord créé par vous : votre raison, votre image, votre volonté, votre amour doivent devenir votre monde même! Et, vraiment, ce sera pour votre félicité, vous qui cherchez la connaissance!

Et comment supporteriez-vous la vie sans cet espoir, vous qui cherchez la connaissance? Vous ne devriez être invétérés ni dans ce qui est incompréhensible, ni dans ce qui est irraisonnable.

Mais que je vous révèle tout mon cœur, ô mes amis : *s'il* existait des dieux, comment supporterai-je de ne pas être un dieu! *Donc* il n'y a pas de dieux.

C'est moi qui ai tiré cette conséquence, cela est vrai; mais maintenant elle me tire moi-même. —

Dieu est une conjecture : mais qui donc boirait sans en mourir tous les tourments de cette conjecture? Veut-on prendre sa foi au créateur, et à l'aigle son vol dans les lointains?

Dieu est une pensée qui courbe tout ce qui est droit, qui fait tourner tout ce qui est debout. Comment? Le temps n'existerait-il plus et tout ce qui est périssable serait mensonge?

Penser cela n'est que tourbillon et vertige des ossements humains et l'estomac en prend des nausées : en vérité conjecturer ainsi serait avoir le tournis.

J'appelle cela méchant et inhumain : tout cet enseignement de l'unique, du rempli, de l'immobile, du rassasié et de l'immuable.

Tout ce qui est immuable — n'est que symbole! Et les poètes mentent trop. —

Mais les meilleures paraboles doivent parler du temps et du devenir : elles doivent être une louange et une justification de tout ce qui est périssable!

Créer, c'est la grande délivrance de la douleur, et l'allégement de la vie. Mais afin que le créateur soit, il faut beaucoup de douleurs et de transformation.

Oui, il faut qu'il y ait dans votre vie beaucoup de morts amères, ô créateurs. Ainsi vous serez les défenseurs et les justificateurs de tout ce qui est périssable.

Pour que le créateur soit lui-même l'enfant qui renaît, il faut qu'il veuille être la mère avec les douleurs de la mère.

En vérité, ma voie a traversé cent âmes, cent berceaux et cent douleurs de l'enfantement. Mainte fois j'ai pris congé, je connais les dernières heures qui brisent le cœur.

Mais ainsi le veut ma volonté créatrice, ma destinée. Ou bien, pour vous le dire plus franchement : c'est cette destinée que veut ma volonté.

Tous mes sentiments souffrent en moi et sont en prison : mais mon vouloir arrive toujours libérateur et messager de joie.

«Vouloir» délivre : c'est là la vraie doctrine de la volonté et de la liberté — c'est ainsi que vous l'enseigne Zarathoustra.

Ne plus vouloir, et ne plus évaluer, et ne plus créer! ô que cette grande lassitude reste toujours loin de moi.

Dans la recherche de la connaissance je ne sens aussi que la joie de ma volonté, la joie d'engendrer et de devenir; et s'il y a de l'innocence dans ma connaissance, c'est parce qu'il y a en elle de la volonté d'engendrer.

Cette volonté m'a attiré loin de Dieu et des dieux; qu'y aurait-il donc à créer, s'il y avait des dieux?

Mais mon ardente volonté de créer me pousse toujours à nouveau vers les hommes; ainsi le marteau est poussée vers la pierre.

Hélas, ô hommes, une image sommeille pour moi dans la pierre, l'image de mes images! Hélas, qu'il lui faille dormir dans la pierre la plus dure et la plus laide!

Maintenant mon marteau se déchaine cruellement contre sa prison. La pierre se morcelle : que m'importe?

Je veux achever cette image : car une ombre m'a visité — la chose la plus silencieuse et la plus légère est venue auprès de moi!

La beauté du Surhumain m'a visité comme une ombre. Hélas, mes frères! Que m'importent encore — les dieux! —

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

Des Compatissants.

Mes amis, des paroles moqueuses sont venues aux oreilles de votre ami : «Voyez donc Zarathoustra! Ne passe-t-il pas au milieu de nous comme si nous étions des bêtes?»

Mais il vaudrait mieux dire : «Celui qui cherche la connaissance passe au milieu des hommes, comme on passe parmi les bêtes.»

Celui qui cherche la connaissance appelle l'homme : la bête aux joues rouges.

D'où lui vint ce nom? N'est-ce pas parce qu'il a eu honte trop souvent?

Oh mes amis! Ainsi parle celui qui cherche la connaissance : Honte, honte, honte — c'est là l'histoire de l'homme!

Et c'est pourquoi l'homme noble s'impose de ne pas humilier les autres hommes : il s'impose la pudeur de tout ce qui souffre.

En vérité, je ne les aime pas, les compatissants, qui sont bienheureux dans leur pitié : ils sont trop dépourvus de pudeur.

S'il faut que je sois compatissant je ne veux au moins pas que l'on dise que je le suis; et quand je le suis que ce soit à distance seulement.

J'aime bien aussi à voiler ma face et à m'enfuir avant d'être reconnu : faites de même, mes amis!

Que ma destinée m'amène toujours sur mon chemin de ceux qui, comme vous, ne souffrent pas, et de ceux avec qui je *puisse* partager espoirs, repas et miel!

En vérité, j'ai fait ceci et cela pour ceux qui souffrent : mais il m'a toujours semblé faire mieux, quand j'apprenais à mieux me réjouir.

Depuis qu'il y a des hommes, l'homme s'est trop peu réjoui : Ceci seul, mes frères, est notre péché originel.

Et quand nous apprenons mieux à nous réjouir, c'est alors que nous désapprenons le mieux de faire mal aux autres et d'inventer des douleurs.

C'est pourquoi je me lave les mains qui ont aidé celui qui souffre. C'est pourquoi je m'essuie même encore l'âme.

Car j'ai honte, à cause de sa honte, de ce que j'ai vu souffrir celui qui souffre; et lorsque je lui suis venu en aide, j'ai blessé durement sa fierté.

De grandes obligations ne rendent pas reconnaissant, mais vindicatif; et si même on n'oublie pas le petit bienfait, il devient cependant un ver rongeur.

«Soyez réservés pour prendre! Distinguez en acceptant!» — c'est ce que je conseille à ceux qui n'ont rien à donner.

Mais moi je suis de ceux qui donnent : j'aime à donner, en ami, aux amis. Pourtant que les étrangers et les pauvres cueillent eux-mêmes le fruit de mon arbre : cela est moins humiliant pour eux.

Mais on devrait supprimer entièrement les mendiants! En vérité, on se fâche de leur donner et l'on se fâche de ne pas leur donner.

Il en est de même des pécheurs et des mauvaises consciences! Croyez-moi, mes amis, les remords poussent à mordre.

Mais ce qu'il y a de pire, ce sont les pensées mesquines. En vérité, il vaut mieux faire mal que de penser petitement.

Il est vrai que vous dites : «La joie des petites méchancetés nous épargne mainte grande mauvaise action.» Mais en cela on ne devrait pas vouloir économiser.

La mauvaise action est comme un ulcère : elle démange et irrite et fait irruption, — elle parle franchement.

«Voici, je suis une maladie» — ainsi parle la mauvaise action; ceci est sa franchise.

Mais la petite pensée est pareille au champignon; elle rampe et se courbe et ne veut être nulle part — jusqu'à ce que tout le corps soit pourri et flétri par les petits champignons.

Cependant, je dis cette parole à l'oreille de celui qui est possédé du démon : «Il vaut mieux encore laisser grandir ton démon! Pour toi aussi, il existe encore un chemin de la grandeur!» —

Hélas, mes frères! On sait quelque chose de trop de chacun! Et il y en a qui deviennent transparents pour nous, mais ce n'est pas encore une raison pour que nous puissions les traverser.

Il est difficile de vivre avec les hommes, puisqu'il est si difficile de garder le silence.

Et nous ne sommes pas le plus injustes envers celui qui nous est antipathique, mais envers celui qui ne nous regarde en rien.

Cependant, si tu as un ami qui souffre, sois un asile pour sa souffrance, mais en quelque sorte un lit dur, un lit de camp : c'est ainsi que tu lui seras le plus utile.

Et si un ami te fait du mal, dis-lui : «Je te pardonne ce que tu m'as fait; mais que tu te le sois fait *à toi*, — cómment saurais-je pardonner cela!»

Ainsi parle tout grand amour : il surmonte même encore le pardon et la pitié.

Il faut contenir son cœur; car si on le laisse aller, combien vite on perd la tête!

Hélas, où fit-on sur la terre plus de folies que parmi ceux qui compatissent, et qu'est-ce qui fit plus de mal sur la terre que la folie de ceux qui compatissent?

Malheur à tous ceux qui aiment sans avoir une hauteur qui est au-dessus de leur pitié!

Ainsi me dit un jour le diable : «Dieu aussi a son enfer : c'est son amour pour les hommes.»

Et dernièrement je l'ai entendu dire ces mots : «Dieu est mort; c'est sa pitié pour les hommes qui a tué Dieu.» —

Gardez-vous donc de la pitié : c'est *elle* qui finira par amener sur l'homme un lourd nuage! En vérité, je connais les signes du temps!

Retenez aussi cette parole : tout grand amour est encore au-dessus de sa pitié : car ce qu'il aime, il veut encore le — créer!

«Je m'offre moi-même à mon amour, *et mon prochain tout comme moi*» — ainsi parlent tous les créateurs.

Cependant, tous les créateurs sont durs. —

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

Des Prêtres.

Un jour Zarathoustra dit une parabole à ses disciples et il leur parla ainsi : —

«Voici des prêtres : et bien que ce soient mes ennemis, passez devant eux silencieusement et l'épée dans le fourreau!

Parmi eux aussi il y a des héros; beaucoup d'entre eux souffrirent trop — : c'est pourquoi ils veulent faire souffrir les autres.

Ils sont de dangereux ennemis : rien n'est plus vindicatif que leur humilité. Et il arrive facilement que celui qui les attaque se souille lui-même.

Mais mon sang est parent du leur; et je veux que mon sang soit honoré même dans le leur.» —

Et lorsqu'ils eurent passé, Zarathoustra fut saisi de douleur; et après avoir lutté quelque temps avec sa douleur, il commença à parler ainsi :

Ces prêtres me font pitié. Il me sont de plus antipathiques : mais depuis que je suis parmi les hommes c'est là pour moi la moindre des choses.

Pourtant je souffre et j'ai souffert avec eux : ils sont pour moi prisonniers et marqués. Celui qu'ils appellent Sauveur les a mis aux fers : —

Aux fers des valeurs fausses et des paroles illusoires! Ah, que quelqu'un les sauve de leur Sauveur!

Quand la mer les démontait, ils crurent un jour atterrir à une île; mais voici, c'était un monstre endormi!

De fausses valeurs et des paroles illusoires : voici pour les mortels les monstres les plus dangereux, — longtemps la destinée sommeille et attend en eux.

Mais enfin elle s'est éveillée, elle arrive et dévore ce qui sur elle s'est construit des demeures.

Oh, voyez donc les demeures que ces prêtres se sont construites! Ils appellent églises leurs cavernes aux molles odeurs.

Oh, cette lumière factice, cet air épaissi! Ici l'âme ne *peut* pas voler jusqu'à sa propre hauteur.

Car leur croyance ordonne céci : «Montez les marches à genoux, vous qui êtes pécheurs!»

En vérité, je préfère encore voir l'impudique, que les yeux battus de leur honte et de leur dévotion!

Qui donc s'est créé de pareilles cavernes et de telles marches de pénitence. N'était-ce pas ceux qui voulaient se cacher et qui avaient honte du ciel pur?

Et seulement quand le ciel pur traversera de nouveau les voûtes brisées, quand il contemplera l'herbe et les pavots rouges qui croissent sur les murs en ruine, — alors seulement j'inclinerai de nouveau mon cœur vers les demeures de ce dieu.

Ils appelèrent Dieu ce qui les contredisait et leur faisait mal : et, en vérité, leur adoration avait quelque chose de très héroïque!

Et ils ne surent pas autrement aimer leur Dieu qu'en crucifiant l'homme!

Ils pensèrent vivre en cadavres, ils drapèrent leurs cadavres de noir; et même dans leurs discours je sens la mauvaise odeur des chambres mortuaires.

Et celui qui habite près d'eux, habite près de noirs étangs, d'où vient la douce mélancolie du chant du crapaud sonneur.

Il faudrait qu'ils me chantent de meilleurs chants, pour que j'apprenne à croire en leur Sauveur : il faudrait que ses disciples aient un air plus sauvé!

Je voudrais les voir nus : car seule la beauté devrait prêcher le repentir. Mais qui donc pourrait être convaincu par cette affliction masquée!

En vérité, leurs sauveurs eux-mêmes n'étaient pas issus de la liberté et du septième ciel de la liberté! En vérité ils ne marchèrent jamais sur les tapis de la connaissance!

L'esprit de ces sauveurs était fait de trous; mais dans chaque trou ils avaient placé leur folie, leur bouche-trou qu'ils ont appelé Dieu.

Leur esprit était noyé dans la pitié et quand ils enflaient et se gonflaient de pitié, toujours une grande folie nageait à la surface.

Avec ardeur ils ont chassé leur troupeau sur le sentier, en poussant des cris : comme s'il n'y avait qu'un seul sentier qui mène vers l'avenir! En vérité, ces bergers, eux aussi, faisaient encore partie des brebis!

Ces bergers avaient de petits esprits et des âmes spacieuses : mais, mes frères, quels petits pays furent, jusqu'à présent, même les âmes les plus spacieuses!

Sur le chemin qu'ils suivaient, ils ont inscrit des signes de sang, et leur folie enseignait qu'avec le sang on témoigne de la vérité.

Mais le sang est le plus mauvais témoin de la vérité; le sang empoisonne la doctrine la plus pure et la transforme en folie et en haine des cœurs.

Et lorsque quelqu'un traverse le feu pour sa doctrine, — qu'est-ce que cela prouve! C'est bien autre chose, en vérité, quand du propre incendie surgit la propre doctrine.

Le cœur bouillant et la tête froide : quand ces deux choses se rencontrent, naît le tourbillon qu'on appelle «Sauveur».

En vérité il y en eut de plus grands et de mieux nés que ceux que le peuple appelle sauveurs, ces tourbillons entraînants!

Et il faut que vous soyez sauvés et délivrés de plus grands encore que de ceux qui étaient les sauveurs, mes frères, si vous voulez trouver le chemin de la liberté!

Jamais encore il n'y a eu de Surhumain. Je les ai vus nus tous deux, le plus grand et le plus petit des hommes: —

Ils se ressemblent encore trop. En vérité, j'ai trouvé même le plus grand — trop humain! —

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

Des Vertueux.

C'est à coups de tonnerre et de feux d'artifice célestes qu'il faut parler aux sens flasques et endormis.

Mais la voix de la beauté parle bas: elle ne s'insinue que dans les âmes les plus éveillées.

Aujourd'hui mon bouclier doucement m'a ri et tressailli, c'était le frisson et le rire sacré de la beauté!

C'est de vous, ô vertueux, que riait ma beauté! Et ainsi m'arrivait sa voix : « Ils veulent encore être — payés! »

Vous voulez encore être payés, ô vertueux! Vous voulez être récompensés de votre vertu, avoir le ciel en place de la terre, et de l'éternité en place de votre aujourd'hui?

Et maintenant vous m'en voulez de ce que j'enseigne qu'il n'y a ni rétributeur ni comptable? Et, en vérité, je n'enseigne même pas que la vertu s[illegible] sa propre récompense.

Hélas! c'est là mon chagrin: on a astucieusement introduit la récompense et le châtiment au fond des choses — et même encore au fond de vos âmes, ô vertueux!

Mais, pareille au boutoir du sanglier, ma parole doit déchirer le fond de vos âmes; je veux être pour vous un soc de charrue.

Que tous les secrets de votre fond paraissent à la lumière; et quand vous serez étendus au soleil, fouillés et brisés, votre mensonge aussi sera séparé de votre vérité.

Car ceci est votre vérité : vous êtes trop *propres* pour la souillure des mots: vengeance, punition, récompense, représailles.

Vous aimez votre vertu, comme la mère aime son enfant; mais quand donc entendit-on qu'une mère voulait être payée de son amour?

Votre vertu, c'est votre vous-même qui vous est le plus cher. Vous avez en vous la soif de l'anneau : c'est pour revenir sur soi-même que tout anneau s'annelle et se tord.

Et toute œuvre de votre vertu est semblable à une étoile qui s'éteint : sa lumière est encore en route et elle suit toujours son orbite, — quand ne sera-t-elle plus en route?

Ainsi la lumière de votre vertu est encore en route, même quand l'œuvre est accomplie. Qu'elle soit donc oubliée et morte : son rayon de lumière est encore en voyage.

Que votre vertu soit votre vous-même et non quelque chose d'étranger, un épiderme et un manteau : voilà la vérité du fond de votre âme, ô vertueux! —

Mais il y en a certains aussi pour qui la vertu s'appelle un spasme sous le fouet : et vous avez trop écouté les cris de ceux-là!

Et il en est d'autres qui appellent vertu la paresse de leur vice; et quand une fois leur haine et leur jalousie s'étirent les membres, leur «justice» se réveille et se frotte les yeux somnolents.

Et il en est d'autres qui sont attirés vers en bas : leurs diables les tirent. Mais plus ils enfoncent, plus leur œil brille et leur désir convoite leur Dieu.

Hélas, le cri de ceux-là parvint aussi à votre oreille, ô vertueux: « Ce que je ne suis *pas*, c'est là ce qui est pour moi Dieu et vertu! »

Et il en est d'autres qui s'avancent lourdement et en grinçant, comme des chariots qui portent des pierres vers la vallée : ils parlent beaucoup de dignité et de vertu, — c'est leur frein qu'ils appellent vertu.

Et il en est d'autres qui sont semblables à des pendules que l'on remonte; ils font leur tictac et veulent que l'on appelle tictac — de la vertu.

En vérité, ceux-ci m'amusent : partout où je rencontrerai de ces pendules, je leur en remontrerai avec mon ironie; et il faudra bien qu'elles se mettent à ronfler.

Et d'autres sont fiers d'une poignée de justice, et à cause d'elle, ils blasphèment toutes choses : de sorte que le monde se noie dans leur injustice.

Hélas, quelle nausée, quand le mot vertu leur coule de la bouche! Et quand ils disent : « Je suis juste », cela sonne toujours comme : « Je suis vengé! »

Ils veulent crever les yeux de leurs ennemis avec leur vertu; et ils ne s'élèvent que pour abaisser les autres.

Et il en est d'autres encore qui croupissent dans leur marécage et qui parlent d'entre leurs roseaux : « Vertu — c'est se tenir tranquille dans le marécage.

Nous ne mordons personne et nous évitons celui qui veut mordre; et en toutes choses nous sommes de l'avis que l'on nous donne. »

Et il en est d'autres encore qui aiment les gestes et qui pensent : la vertu est une sorte de geste.

Leurs genoux sont toujours en adoration et leurs mains se joignent à la louange de la vertu, mais leur cœur n'en sait rien.

Et il en est d'autres de nouveau qui croient qu'il est vertueux de dire : «La vertu est nécessaire»; mais ils ne croient au fond qu'une seule chose, c'est que la police est nécessaire.

Et quelques-uns qui ne savent pas voir ce qu'il y a d'élevé en l'homme, parlent de vertu quand ils voient de trop près sa bassesse : ainsi ils appellent «vertu» leur mauvais œil.

Les uns veulent être édifiés et redressés et appellent cela de la vertu et les autres veulent être renversés — et ils appellent cela aussi de la vertu.

Et ainsi presque tous croient avoir quelque part à la vertu; et tous veulent pour le moins être connaisseurs en «bien» et en «mal».

Mais Zarathoustra n'est pas venu pour dire à tous ces menteurs et à ces insensés : «Que savez-*vous* de la vertu! Que *pourriez*-vous savoir de la vertu?» —

Il est venu, mes amis, pour que vous vous fatiguiez des vieilles paroles que vous avez apprises des menteurs et des insensés :

pour que vous vous fatiguiez des mots «récompense», «représailles», «punition», «vengeance dans la justice» —

pour que vous vous fatiguiez de dire «une action est bonne, parce qu'elle est désintéressée.»

Hélas, mes amis! Que *votre* vous-même soit dans l'action, ce que la mère est dans l'enfant : que ceci soit *votre* parole de vertu!

Vraiment, je vous ai bien pris cent paroles et les plus chers hochets de votre vertu; et maintenant vous me boudez comme boudent des enfants.

Ils jouaient près de la mer, — et la vague est venue, emportant leurs jouets dans les profondeurs : Maintenant ils pleurent.

Mais la même vague doit leur apporter de nouveaux jouets et répandre devant eux de nouveaux coquillages bariolés.

Ainsi ils seront consolés; et comme eux, vous aussi, mes amis, vous aurez vos consolations — et de nouveaux coquillages bariolés! —

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

De la Canaille.

La vie est une source de joie, mais partout où la canaille vient boire toutes les fontaines sont empoisonnées.

J'aime tout ce qui est propre; mais je ne puis voir les gueules grimaçantes et la soif des gens impurs.

Ils ont jeté leur regard au fond du puits, maintenant leur sourire odieux se reflète au fond du puits et me regarde.

Ils ont empoisonné l'eau sainte par leur concupiscence; et, en appelant joie leurs rêves malpropres, ils empoisonnèrent même les paroles.

La flamme s'indigne lorsqu'ils mettent au feu leurs cœurs humides; l'esprit lui-même bouillonne et fume quand la canaille s'approche du feu.

Le fruit devient douceâtre et blet dans leurs mains; leur regard évente et désèche l'arbre fruitier.

Et plus d'un de ceux qui se détournèrent de la vie, ne s'est detourné que de la canaille : il ne voulait point partager avec la canaille l'eau, la flamme et le fruit.

Et plus d'un qui se retira dans le désert pour y souffrir la soif avec les bêtes sauvages, voulait seulement ne point s'asseoir autour de la citerne en compagnie de chameliers malpropres.

Et plus d'un, qui s'avançait en exterminateur et en coup de grêle pour les champs de blé, voulait seulement pousser son pied dans la gueule de la canaille, afin de lui boucher le gosier.

Et ce n'est point là le morceau qui m'étranglait le plus: savoir que la vie elle-même a besoin d'inimitié, de trépas et de croix de martyrs : —

Mais j'ai demandé un jour, et j'étouffai presque de ma question : Comment? la vie aurait-elle *besoin* de la canaille?

Les fontaines empoisonnées, les feux puants, les rêves souillés et les vers dans le pain de la vie sont-ils nécessaires?

Ce n'est pas ma haine, mais mon dégoût qui dévorait ma vie! Hélas souvent je me suis fatigué de l'esprit, lorsque je trouvais que la canaille était spirituelle, elle aussi!

Et je tournais le dos aux dominateurs, lorsque je vis ce qu'ils appellent aujourd'hui dominer: trafiquer et marchander la puissance — avec la canaille!

Je demeurai parmi les peuples, étranger de langue et les oreilles closes, afin que le langage de leur trafic et leur marchandage pour la puissance me restassent étrangers.

Et, me tenant le nez, je traversai découragé le passé et l'avenir; en vérité le passé et l'avenir sentent la populace écrivassière!

Semblable à un estropié devenu sourd, aveugle et muet : tel j'ai vécu longtemps pour ne pas vivre avec la canaille du pouvoir, de la plume et de la joie.

Péniblement et avec prudence mon esprit est monté des marches; les aumônes de la joie furent sa consolation; la vie de l'aveugle s'écoulait appuyée sur un bâton.

Que m'est-il donc arrivé? Comment me suis-je délivré du dégoût? Qui a rajeuni mes yeux? Comment me suis-je envolé sur les hauteurs où il n'y a plus de canaille assise à la fontaine?

Mon dégoût lui-même m'a-t-il créé des ailes et des forces qui pressentaient les sources? En vérité, j'ai dû voler au plus haut pour retrouver la fontaine de la joie!

Oh, je l'ai trouvée, mes frères! Ici, au plus haut, jaillit pour moi la fontaine de la joie! Et il y a une vie où l'on s'abreuve sans la canaille!

Tu jaillis presque trop violemment, source de joie! Et souvent tu vides de nouveau la coupe en voulant la remplir!

Il faut encore que j'apprenne à t'approcher plus modestement : trop violemment mon cœur afflue à ta rencontre : —

Mon cœur où brûle mon été, cet été court, chaud, mélancolique et bienheureux: combien mon cœur estival désire ta fraîcheur, source de joie!

Passée, l'hésitante affliction de mon printemps! Passée la méchanceté de mes flocons de neige en juin! Je devins estival tout entier, et après-midi d'été!

Un été dans les plus grandes hauteurs, avec des froides sources et une bienheureuse tranquillité : oh, venez mes amis, que cette tranquillité devienne plus bienheureuse encore!

Car ceci est *notre* hauteur et notre patrie : notre demeure est trop haute et trop escarpée pour tous les impurs et leur soif.

Jetez donc vos purs regards dans la source de ma joie, amis! Comment s'en troublerait-elle? Elle vous sourira avec *sa* pureté.

Nous bâtissons notre nid sur l'arbre de l'avenir; des aigles nous apporteront dans leurs becs de la nourriture, à nous autres solitaires!

En vérité, ce ne seront point des nourritures que les impurs pourront partager! Car les impurs s'imagineraient dévorer du feu et se brûler les gueules!

En vérité, ici nous ne préparons point de demeures pour les impurs. Notre bonheur semblerait glacial à leurs corps et à leurs esprits!

Et nous voulons vivre au-dessus d'eux comme des vents forts, voisins des aigles, voisins du soleil : ainsi vivent les vents forts.

Et, semblable au vent, je veux encore un jour souffler parmi eux et couper la respiration à leur esprit avec mon esprit : ainsi le veut mon avenir.

En vérité, Zarathoustra est un vent fort pour tous les terrains bas; et il donne ce conseil à ses ennemis et à tout ce qui crache et vomit : « Gardez-vous de cracher *contre* le vent! »

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

Des Tarentules.

Regarde, voici le repaire de la tarentule! Veux-tu voir la tarentule? Voici la toile qu'elle a tissée : touche-la, pour qu'elle se mette à trembler.

Elle vient sans se faire prier : sois la bienvenue, tarentule! Le signe qui est sur ton dos est triangulaire et noir; et je sais aussi ce qu'il y a dans ton âme.

Il y a de la vengeance dans ton âme : partout où tu mords il se forme une croûte noire; avec la vengeance ton poison fait tourner l'âme!

C'est ainsi que je vous parle en parabole, vous qui faites tourner l'âme, prédicateurs de l'*égalité*! vous êtes pour moi des tarentules assoiffées de vengeances secrètes!

Mais je finirai par révéler vos cachettes: c'est pourquoi je vous ris au visage, avec mon rire des hauteurs!

C'est pourquoi je déchire votre toile pour que votre colère vous fasse sortir de votre caverne de mensonge, et que votre vengeance jaillisse derrière vos paroles de «justice».

Car, *que l'homme soit sauvé de la vengeance* : c'est pour moi le pont qui mène aux plus hauts espoirs. C'est un arc-en-ciel après de longs orages.

Cependant les tarentules veulent qu'il en soit autrement. «C'est précisément ce que nous appelons justice, quand le

monde se remplit des orages de notre vengeance» — ainsi les tarentules parlent entre elles.

«Nous voulons exercer notre vengeance sur tout ceux qui ne sont pas à notre mesure et les couvrir de nos outrages» — c'est ce que se jurent en leurs cœurs les tarentules.

Et encore : «Volonté d'égalité — ceci même deviendra dorénavant le nom de la vertu; et nous voulons élever nos cris contre tout ce qui est puissant!»

Prêtres de l'égalité, la tyrannique folie de votre impuissance réclame à grands cris l'«égalité» : votre plus secrète concupiscence de tyrans se cache derrière des paroles de vertu!

Vanité aigrie, envie contenue, peut-être la vanité et l'envie de vos pères, c'est de vous que sortent ces flammes et ces folies de vengeance.

Ce que le père a tu, le fils le proclame; et souvent j'ai trouvé révélé par le fils le secret du père.

Ils ressemblent aux enthousiastes; pourtant ce n'est pas le cœur qui les enthousiasme, — mais la vengeance. Et s'ils deviennent froids et subtils, ce n'est pas l'esprit, mais l'envie, qui les rend froids et subtils.

Leur jalousie les conduit aussi sur le chemin des penseurs; et ceci est le signe de leur jalousie — ils vont toujours trop loin : si bien qu'il faut enfin que leur fatigue s'endorme dans la neige.

Chacune de leurs plaintes a des accents de vengeance et chacune de leurs louanges a l'air de vouloir faire mal; et être juges semble pour eux le bonheur.

Voici cependant le conseil que je vous donne, mes amis, méfiez vous de tous ceux dont l'instinct de punir est puissant!

C'est une mauvaise engeance et une mauvaise race; ils ont sur leur visage les traits du bourreau et du ratier.

Méfiez vous de tous ceux qui parlent beaucoup de leur justice! En vérité ce n'est pas seulement le miel qui manque à leurs âmes.

Et s'ils s'appellent eux-mêmes «les bons et les justes» n'oubliez pas qu'il ne leur manque que la puissance pour être des pharisiens!

Mes amis, je ne veux pas que l'on me mêle et que l'on me confonde.

Il y en a qui prêchent ma doctrine de la vie : mais ce sont en même temps des prédicateurs de l'égalité et des tarentules.

Elles parlent en faveur de la vie, quoiqu'elles soient accroupies dans leurs cavernes et détournées de la vie, ces araignées venimeuses : car ainsi elles veulent faire mal.

Elles veulent faire mal à ceux qui ont maintenant la puissance : car c'est encore à eux que la prédication de la mort est le plus familière.

S'il en était autrement les tarentules enseigneraient autrement : car c'est précisément elles qui autrefois surent le mieux calomnier le monde et allumer les bûchers.

C'est avec ces prédicateurs de l'égalité que je ne veux pas être mêlé et confondu. Car ainsi *me* parle la justice : «Les hommes ne sont pas égaux».

Ils ne doivent pas non plus le devenir! Que serait donc mon amour du Surhumain si je parlais autrement?

C'est sur mille ponts et sur mille chemins qu'ils doivent se hâter vers l'avenir, et il faudra mettre entre eux toujours plus de guerres et d'inégalités : c'est ainsi que me fait parler mon grand amour!

Ils doivent devenir des inventeurs d'images et de fantômes dans leurs inimitiés, et, avec leurs images et leurs fantômes, ils devront combattre entre eux le plus grand combat!

Bon et mauvais, riche et pauvre, haut et bas et tous les noms de valeurs : autant d'armes et de symboles cliquetants pour indiquer que la vie doit toujours à nouveau se surmonter elle-même!

Elle veut, la vie elle-même, s'élever dans les hauteurs avec des piliers et des degrés : elle veut scruter les horizons lointains et regarder encore au delà des beautés bienheureuses, — *c'est pourquoi* il lui faut des hauteurs!

Et puisqu'il lui faut des hauteurs, il lui faut des degrés et des contradictions des degrés, des contradictions de ceux qui s'élèvent! La vie veut s'élever et, en s'élevant, elle veut se surmonter elle-même.

Et voyez donc, mes amis! où est la caverne de la tarentule, les ruines d'un vieux temple s'élèvent, — regardez donc avec des yeux illuminés!

En vérité celui qui dressa jadis ses pensées, édifices de pierre, vers les hauteurs, celui-là connut le secret de la vie, comme le plus sage d'entre tous!

Que dans la beauté, il y ait encore de la lutte et de l'inégalité et une guerre de puissance et de suprématie,

c'est ce qu'il nous enseigne ici dans le symbole le plus lumineux.

Comme les voûtes et les arceaux se brisent ici divinement dans la lutte : comme la lumière et l'ombre se combattent en un divin effort —

Ainsi, sûrs et beaux, soyons ennemis nous aussi, mes amis! Efforçons nous divinement les uns *contre* les autres! —

Malheur! voici que j'ai été moi-même mordu par la tarentule, ma vieille ennemie! Divinement sure et belle, elle m'a mordu au doigt!

«Il faut que l'on punisse, il faut que justice soit faite — ainsi pense-t-elle: ce n'est pas en vain qu'il chante ici des hymnes en l'honneur de l'inimitié!»

Oui, elle s'est vengée! Malheur! elle va me faire tourner l'âme avec de la vengeance!

Mais afin que je ne me tourne *point*, mes amis, liez-moi fortement à cette colonne! J'aime mieux encore être un stylite qu'un tourbillon de vengeance!

En vérité, Zarathoustra n'est pas un tourbillon et une trombe; et s'il est danseur, ce n'est pas un danseur de tarentelle! —

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

Des Sages célèbres.

Vous avez servi le peuple et la superstition du peuple, vous tous, sages célèbres! — vous n'avez *pas* servi la vérité! Et c'est précisément pourquoi l'on vous a honoré.

Et c'est pourquoi aussi on a supporté votre incrédulité puisqu'elle était un bon mot et un détour vers le peuple. C'est ainsi que le maître laisse faire ses esclaves et il s'amuse de leur pétulance.

Mais celui qui est haï par le peuple comme le loup par les chiens : c'est l'esprit libre, l'ennemi des entraves, celui qui n'adore pas et qui hante les forêts.

Le chasser de sa cachette — c'est ce que le peuple appela toujours le «sens de la justice» : toujours encore il excite contre l'esprit libre ses chiens les plus féroces.

«Car la vérité est là : puisque le peuple est là! Malheur! malheur à celui qui cherche!» — C'est ce que l'on a répété de tout temps.

Vous vouliez donner raison à votre peuple dans sa vénération : c'est ce que vous avez appelé «volonté de vérité», ô sages célèbres!

Et votre cœur s'est toujours dit : «Je suis venu du peuple : c'est de là aussi que m'est venue la voix de Dieu.»

Endurants et rusés, pareils à l'âne, vous avez toujours intercédé pour le peuple.

Et maint puissant qui voulait accorder l'allure de son char conformément au goût du peuple attela devant ses chevaux — un petit âne, un sage célèbre.

Et maintenant, ô sages célèbres, je voudrais que vous jetiez enfin tout à fait loin de vous la peau du lion!

La peau bigarrée de la bête fauve, et les touffes de poil de l'explorateur, du chercheur et du conquérant.

Hélas! pour apprendre à croire à votre «véracité», il me faudrait vous voir briser d'abord votre volonté vénératrice.

Véridique — c'est ainsi que j'appelle celui qui va dans les déserts sans Dieu, et qui a brisé son cœur vénérateur.

Dans le sable jaune brûlé par le soleil, il lui arrive de regarder avidement vers les îles aux sources abondantes où, sous les sombres feuillages, repose la vie.

Mais sa soif ne le convainc pas de devenir pareil à ces satisfaits; car où il y a des oasis il y a aussi des idoles.

Affamé, violent, solitaire, sans Dieu : ainsi se veut la volonté du lion.

Libre du bonheur des esclaves, délivré des dieux et des adorations, sans épouvante et épouvantable, grand et solitaire : telle est la volonté du véridique.

C'est dans le désert qu'ont toujours vécu les véridiques, les esprits libres, maîtres du désert; mais dans les villes habitent les sages célèbres et bien nourris, — les bêtes de trait.

Car ils tirent toujours, comme des ânes — le chariot du *peuple!*

Je ne leur en veux pas, non : mais ils restent des serviteurs et des êtres attelés, même si leur attelage reluit d'or.

Et souvent ils ont été de bons serviteurs, dignes de louanges. Car ainsi parle la vertu : «S'il faut que tu sois serviteur, cherche celui à qui tes services sont le plus utiles!

L'esprit et la vertu de ton maître doivent grandir parceque tu es à son service : c'est ainsi que tu grandis toi-même avec son esprit et sa vertu!»

Et vraiment, sages célèbres, serviteurs du peuple! Vous avez vous-même grandi avec l'esprit et la vertu du peuple — et le peuple a grandi par vous! Je dis cela à votre honneur!

Mais vous restez peuple, même dans vos vertus, peuple aux yeux faibles, — peuple qui ne sait point ce que c'est que l'*esprit!*

L'esprit, c'est la vie qui incise elle-même la vie : c'est par sa propre souffrance qu'elle grandit son propre savoir, — le saviez-vous déjà?

Et le bonheur de l'esprit est ceci : être oint par les larmes, être sacré victime de l'holocauste, — le saviez-vous déjà?

Et la cécité de l'aveugle, ses hésitations et ses tâtonnements rendront témoignage de la puissance du soleil qu'il a regardé, — le saviez-vous déjà?

Il faut que ceux qui cherchent la connaissance apprennent à *construire* avec des montagnes! c'est peu de chose quand l'esprit déplace des montagnes, — le saviez vous déjà?

Vous ne voyez que les étincelles de l'esprit : mais vous ignorez quel enclume il est, et vous ne connaissez pas la cruauté de son marteau!

En vérité vous ne connaissez pas la fierté de l'esprit! mais vous supporteriez encore moins la modestie de l'esprit, si la modestie de l'esprit voulait parler!

Et jamais encore vous n'avez pu jeter votre esprit dans des gouffres de neige : vous n'êtes pas assez chauds pour cela! Vous ignorez donc aussi les ravissements de sa fraîcheur.

Mais en toutes choses vous n'avez l'air de prendre trop de familiarités avec l'esprit; et souvent vous avez fait de la sagesse un hôpital et un refuge pour de mauvais poètes.

Vous n'êtes point des aigles : c'est pourquoi vous n'avez pas appris le bonheur dans l'épouvante de l'esprit. Celui qui n'est pas un oiseau ne doit pas planer sur les abîmes.

Vous me semblez tièdes : mais froid est le courant de toute connaissance profonde. Glaciales sont les fontaines intérieures de l'esprit et délicieuses pour les mains chaudes de ceux qui agissent.

Vous êtes là, honorables et rigides, l'échine droite, ô sages célèbres! — Vous n'êtes pas poussés par un vent fort et une volonté vigilante.

N'avez-vous jamais vu une voile passer sur la mer, tremblante, arrondie et gonflée par l'impétuosité du vent?

Pareil à la voile que fait trembler l'impétuosité de l'esprit, ma sagesse passe sur la mer — ma sagesse sauvage!

Mais, serviteurs du peuple, sages célèbres, — comment *pourriez* vous venir avec moi? —

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

Le Chant de la Nuit.

Il fait nuit : voici que s'élève plus haut la voix des fontaines jaillissantes : Et mon âme, elle aussi, est une fontaine jaillissante.

Il fait nuit : c'est maintenant que s'éveillent tous les chants des amoureux. Et mon âme, elle aussi, est un chant d'amoureux.

Il y a en moi quelque chose d'inapaisé et d'inapaisable qui veut élever sa voix. Il y a en moi un désir d'amour qui parle lui-même la langue de l'amour.

Je suis lumière : ah! si j'étais nuit! Mais ceci est ma solitude d'être enveloppé de lumière.

Ah! que je sois sombre et nocturne! comme je sucerais les mamelles de la lumière!

Et je vous bénirais encore, vous, petites étoiles qui scintillent là-haut, vers luisants! — et je serais bienheureux de vos cadeaux de lumière.

Mais je vis de ma propre lumière, j'absorbe en moi-même les flammes qui jaillissent de moi.

Je ne connais pas la joie de ceux qui prennent; et souvent j'ai rêvé que voler doit être une plus grande volupté encore que prendre.

Ma pauvreté c'est que ma main ne se repose jamais de donner; ma jalousie, ce sont ces yeux que je vois dans l'attente, et ce sont les nuits éclairées de désir.

O misère de tous ceux qui donnent! O obscurcissement de mon soleil! O désir de désirer! O faim intense dans la satiété!

Ils prennent de moi : est-ce que je touche encore à leur âme? Il y a un abîme entre donner et prendre; et le plus petit abîme est le plus difficile à combler.

Une faim naît de ma beauté : je voudrais faire mal à ceux que j'éclaire; je voudrais piller ceux que je comble de présents : — c'est ainsi que j'ai soif de méchanceté.

Retirant la main, lorsque déjà la main se tend; hésitant comme la cascade qui hésite encore dans sa chute : — c'est ainsi que j'ai soif de méchanceté.

Ma plénitude médite de telles vengeances : de telles malices naissent de ma solitude.

Mon bonheur de donner est mort à force de donner, ma vertu s'est fatiguée d'elle-même et de son abondance!

Celui qui donne toujours est en danger de perdre la pudeur; celui qui distribue toujours, à force de distribuer finit par avoir la main et le cœur calleux.

Mes yeux ne fondent plus en larmes sur la honte de ceux qui implorent; ma main est devenue trop dure pour le tremblement des mains pleines.

Où donc ont passé les larmes de mes yeux et le duvet de mon cœur? O solitude de tous ceux qui donnent! O silence de tous ceux qui brillent!

Bien des soleils gravitent dans l'espace vide : leur lumière parle à tout ce qui est obscur, — c'est pour moi seul qu'ils se taisent.

O ceci est l'inimitié de la lumière contre ce qui est lumineux! Impitoyablement elle suit sa voie.

Injustes au fond du cœur contre tout ce qui est lumineux, froids envers les soleils — ainsi vont tous les soleils.

Semblables à une tempête, les soleils suivent leurs orbites; ceci est leur route. Ils suivent leur volonté impitoyable; ceci est leur froideur.

Hélas! c'est vous seuls, obscurs et nocturnes qui créez la chaleur par la lumière! hélas! c'est vous seuls qui prenez un lait réconfortant aux mamelles de la lumière!

Ah! il y a de la glace autour de moi, ma main se brûle aux glaçons! ah! il y a de la soif en moi qui aspire après votre soif!

Il fait nuit : hélas! pourquoi me faut-il être lumière! et soif de la nuit! et solitude!

Il fait nuit : voici que mon désir jaillit comme une source, — mon désir de parler.

Il fait nuit : voici que s'élève plus haut la voix des fontaines jaillissantes. Et mon âme, elle aussi, est une fontaine jaillissante.

Il fait nuit : c'est maintenant que s'éveillent tous les chants des amoureux. Et mon âme, elle aussi, est un chant d'amoureux. —

Ainsi chantait Zarathoustra.

* * *

Le Chant de la Danse.

Un soir Zarathoustra traversa la forêt avec ses disciples; et voici qu'en cherchant une fontaine, il vint sur une verte prairie entourée d'arbres et de buissons silencieux : des jeunes filles y dansaient entre elles. Dès qu'elles eurent remarqué Zarathoustra, elles cessèrent leurs danses; mais Zarathoustra s'approcha avec un geste amical et dit ces paroles :

«Ne cessez pas de danser, charmantes jeunes filles! Ce n'est point un trouble-fête au mauvais œil qui est venu parmi vous, ce n'est point un ennemi des jeunes filles!

Je suis l'avocat de Dieu devant le Diable : et le Diable est l'esprit de la lourdeur. Comment saurais-je, ô légères! être l'ennemi des danses divines, ou l'ennemi des pieds mignons aux chevilles jolies?

Il est vrai que je suis une forêt et une nuit d'arbres obscurs; mais qui ne craint pas mon obscurité, trouvera sous mes cyprès des sentiers de roses.

Il saura trouver aussi le petit dieu que les jeunes filles préfèrent : il est couché près de la fontaine, les yeux fermés.

En vérité il s'est endormi en plein jour, le fainéant! A-t-il voulu prendre trop de papillons?

Ne soyez pas fâchées contre moi, belles danseuses, si je fustige un peu le petit dieu! il se mettra peut-être à crier et à pleurer, — mais il prête à rire, même en pleurant.

Et c'est les larmes aux yeux qu'il doit vous demander une danse; et moi-même j'accompagnerai sa danse d'une chanson :

Une chanson de danse et une satire sur l'esprit de la lourdeur, sur mon diable souverain et tout puissant dont ils disent qu'il est le «maître du monde».» —

Et voici la chanson que chanta Zarathoustra, tandis que dansaient ensemble Cupidon et les jeunes filles :

Un jour j'ai regardé dans tes yeux, ô vie! Et il me semblait tomber dans l'insondable!

Mais tu m'as retiré avec des hameçons dorés; tu avais un rire moqueur quand je te nommais insondable.

«C'est la parole de tous les poissons, disais-tu; ce qu'*ils* ne peuvent pénétrer est insondable.

Mais je ne suis que variable et sauvage et femme en toute chose, je ne suis pas une femme vertueuse :

Quoique je sois pour vous autres hommes «la profonde» ou «la fidèle», «l'éternelle», «la mystérieuse».

Mais vous autres hommes vous nous prêtez toujours vos propres vertus, hélas! vertueux que vous êtes!»

C'est ainsi qu'elle riait, l'incroyable, mais je ne la crois jamais, ni elle, ni son rire, quand elle parle mal d'elle-même.

Et lorsque je parlais en tête-à-tête à ma sagesse sauvage, elle me dit avec colère: «Tu veux, tu désires, tu aimes, c'est seulement pour cela que tu *loues* la vie!»

J'aurais presque répondu méchamment et dit la vérité à la coléreuse; et l'on ne peut pas répondre plus méchamment que quand on dit «la vérité» à sa sagesse.

Car il en est ainsi entre nous trois. Je n'aime du fond du cœur que la vie — et en vérité, surtout quand je la déteste!

Mais si je suis porté vers la sagesse et souvent trop porté vers elle, c'est parce qu'elle me rappelle trop la vie!

Elle a ses yeux, son rire et même son hameçon doré; qu'y puis-je si elles se ressemblent tellement toutes deux?

Et lorsque un jour la vie m'a demandé: «Qui est-ce donc, la sagesse?» — J'ai répondu avec empressement : «Hélas oui! la sagesse!

On est assoiffé d'elle et l'on ne se rassasie point, on regarde à travers des voiles, on veut la saisir à travers un filet.

Est-elle belle? Que sais-je! Mais les plus vieilles carpes se laissent encore attraper par elle.

Elle est variable et entêtée; je l'ai souvent vue se mordre les lèvres et de son peigne emmêler ses cheveux.

Peut-être est-elle méchante et fausse et femme en toutes choses; mais lorsqu'elle parle mal d'elle-même c'est alors qu'elle séduit le plus.»

Lorsque j'ai dit cela à la vie, elle a ri méchamment et elle a fermé les yeux. «De qui parles-tu donc? dit-elle, serait-ce de moi?

Et si tu avais raison — me dit-on *cela* en plein visage! Mais maintenant parle donc de ta propre sagesse!»

Hélas! et maintenant tu rouvris les yeux, ô vie bien-aimée! Et il me semblait que je retombais dans l'insondable. —

Ainsi chantait Zarathoustra. Mais lorsque la danse fut finie, les jeunes filles s'étant éloignées, il devint triste.

«Le soleil est caché depuis longtemps, dit-il enfin; la prairie est humide et la fraîcheur vient des forêts.

Il y a quelque chose d'inconnu autour de moi qui regarde, pensif. Comment! tu vis encore, Zarathoustra?

Pourquoi? A quoi bon? Par quoi? Où vas-tu? Où? Comment? N'est ce pas folie de vivre encore? —

Hélas, mes amis, c'est le soir qui s'interroge en moi. Pardonnez-moi ma tristesse!

Le soir est venu : pardonnez-moi que le soir soit venu!»

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

Le Chant du Tombeau.

« Là-bas est l'île des tombeaux, la silencieuse, là-bas sont aussi les tombeaux de ma jeunesse. C'est là-bas que je veux porter une couronne d'immortelles de la vie. »

Ayant ainsi décidé dans mon cœur — je traversai la mer. —

O vous, images et visions de ma jeunesse! O regards d'amour, moments divins! comme vous vous êtes vite évanouis! Aujourd'hui je songe à vous ainsi qu'à mes morts.

C'est de vous, mes morts préférés que me vient un doux parfum qui soulage le cœur et fait couler les larmes. En vérité il ébranle et soulage le cœur de celui qui navigue solitaire.

Je suis toujours le plus riche et le plus enviable — moi le solitaire. Car je vous *ai possédés* et vous me possédez encore : dites pour qui donc sont tombées de l'arbre de telles pommes d'or?

Je suis toujours l'héritier et le terrain de votre amour, florissant, en mémoire de vous, de sauvages vertus de toutes les couleurs, ô vous mes bien-aimés!

Hélas! nous étions faits pour rester proches les uns des autres, étranges et délicieuses merveilles; et vous ne vous êtes pas approchées de moi et de mon désir, comme des oiseaux timides — mais confiantes en celui qui avait confiance!

Oui, créés pour la fidélité comme moi et pour la tendre éternité: faut-il maintenant que je vous appelle d'après votre infidélité, ô regards et moments divins : je n'ai pas encore appris d'autre nom.

En vérité vous êtes morts trop vite pour moi, fugitifs. Pourtant vous ne m'avez pas fui et je ne vous ai pas fui : nous ne sommes pas coupables les uns envers les autres de notre infidélité.

On vous a étranglé pour *me* tuer, oiseaux de mes espoirs! Oui c'est vers vous, mes bien aimés que toujours la méchanceté lança des flèches — pour atteindre mon cœur!

Et elle a frappé juste! car vous avez toujours été ce qui m'était de plus cher, mon bien, ma possession : c'est *pourquoi* vous avez dû mourir jeunes et trop tôt!

Vers ce que j'avais de plus vulnérable on a lancé la flèche : ce fut vers vous dont la peau est pareille à un duvet, et plus encore au sourire qui meurt d'un regard!

Mais je veux dire cette parole à mes ennemis : Qu'est-ce que tuer un homme à côté de ce que vous m'avez fait?

Le mal que vous m'avez fait est plus grand qu'un assassinat; vous m'avez pris l'irréparable : — c'est ainsi que je vous parle, mes ennemis!

N'avez-vous point tué les visions de ma jeunesse et mes plus chers miracles! Vous m'avez pris mes compagnons de jeu, les esprits bienheureux! En leur mémoire, cette couronne et cette malédiction.

Cette malédiction contre vous, mes ennemis! Car vous avez raccourci mon éternité comme un son se brise dans la froide nuit! Elle ne m'est à peine venue que comme le regard d'un œil divin, — comme un clin d'œil!

Ainsi me dit un jour, à l'heure favorable, ma pureté : «Pour moi, tous les êtres doivent être divins.»

Alors vous m'avez assailli de fantômes impurs; hélas ! où donc s'est enfui cette heure favorable!

«Tous les jours doivent m'être sacrés» — ainsi me parla un jour la sagesse de ma jeunesse : en vérité, c'est la parole d'une sagesse joyeuse!

Mais alors vous, mes ennemis, vous m'avez volé mes nuits pour les changer en insomnies pleines de tourments : hélas où donc a fui cette sagesse joyeuse?

Autrefois je demandais des présages heureux : alors vous avez fait passer sur mon chemin un monstrueux, un néfaste hibou. Hélas, où donc s'enfuit alors mon tendre désir?

Un jour, j'ai fait vœu de renoncer à tous les dégoûts, alors vous avez transformé tout ce qui m'entoure en ulcères. Hélas! où donc s'enfuirent alors mes vœux les plus nobles?

C'est en aveugle que j'ai parcouru des chemins bienheureux : alors vous avez jeté des immondices sur le chemin de l'aveugle : et maintenant je suis dégoûté du vieux sentier de l'aveugle.

Et lorsque je fis la chose la plus difficile pour moi, lorsque je célébrai les victoires où je me suis vaincu : vous fîtes s'écrier ceux qui m'aimaient que je leur faisais le plus mal.

En vérité vous avez toujours agi ainsi, vous m'avez enfiellé mon meilleur miel et la diligence de mes meilleures abeilles.

Vous avez toujours envoyé vers ma charité les mendiants les plus impudents; autour de ma pitié vous avez fait se presser les effrontés les plus invétérés. C'est ainsi que vous avez blessé mes vertus dans leur foi.

Et quand j'offrais en sacrifice ce que j'avais de plus sacré : votre dévotion s'empressait d'y joindre de plus grasses offrandes : en sorte que les émanations de votre graisse étouffait ce que j'avais de plus sacré.

Et un jour je voulus danser comme jamais encore je n'avais dansé : Je voulus danser au delà de tous les cieux. Alors vous avez détourné mon plus cher chanteur.

Et il entonna son chant le plus lugubre et le plus sombre : hélas, il me corna dans l'oreille comme le cor le plus funèbre!

Chanteur meurtrier, instrument de malice, toi le plus innocent! Déjà j'étais prêt pour la meilleure danse : alors avec tes notes tu as tué mon extase!

Ce n'est que dans la danse que je sais dire les symboles des choses les plus sublimes : — mais maintenant mon plus haut symbole est resté sans que mes membres le figurent!

Ma plus haute espérance est restée pour moi sans que je l'ai proférée et sans rédemption. Et toutes les visions et toutes les consolations de ma jeunesse sont mortes!

Comment donc ai-je supporté ceci, comment donc ai-je surmonté et assumé de pareilles blessures? Comment mon âme est-t-elle ressuscitée de ces tombes?

Oui! il y a en moi quelque chose d'invulnérable, quelque chose qu'on ne peut enterrer et qui fait sauter les rochers : cela s'appelle *ma volonté*. Cela passe à travers les années, silencieux et immuable.

Elle veut marcher de son allure, sur mes propres jambes, mon ancienne volonté; son sens est dur et invulnérable.

Je ne suis invulnérable qu'au talon. Tu y vis toujours, égal à toi-même, toi la patiente! tu as toujours passé par toutes les tombes!

C'est en toi que vit encore ce qui ne s'est pas délivré pendant ma jeunesse, et vivante et jeune tu es assise là, pleine d'espoir, sur les jaunes décombres des tombeaux.

Oui, tu es encore pour moi la destructrice de tous les tombeaux : Salut à toi ma volonté! Et ce n'est que là où il y a des tombeaux, qu'il y a résurrection. —

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

De la Victoire sur soi-même.

Vous appelez «volonté de vérité» ce qui vous pousse et vous rend ardent, vous les plus sages.

Volonté d'imaginer l'être : c'est ainsi que j'appelle votre volonté!

Vous voulez *rendre* imaginable tout ce qui est : car vous doutez avec une juste méfiance que ce soit déjà imaginable.

Mais tout ce qui est vous voulez le soumettre et le plier à votre volonté. Le rendre poli et soumis à l'esprit comme son miroir et son image.

C'est là toute votre volonté, vous les plus sages, c'est là votre volonté de puissance; et même quand vous parlez du bien et du mal et des appréciations de valeurs.

Vous voulez encore créer le monde devant lequel vous pouvez vous agenouiller, c'est là votre dernier espoir et votre dernière ivresse.

Les simples, cependant, le peuple, — sont semblables au fleuve où un canot continue à voguer : et dans le canot sont assises, solennelles et masquées, les appréciations des valeurs.

Vous avez mis votre volonté et vos valeurs sur le fleuve du devenir; une vieille volonté de puissance me révèle ce que le peuple croit bon et mauvais.

C'est vous, les plus sages, qui avez mis de tels hôtes dans ce canot; vous les avez ornés de parures et de noms somptueux, — vous et votre volonté dominante!

Maintenant le fleuve porte plus loin votre canot : il lui *faut* le porter. Peu importe que la vague brisée écume et contredise sa quille avec colère.

Ce n'est pas le fleuve qui est votre danger et la fin de votre bien et de votre mal, vous les plus sages : mais c'est cette volonté même, la volonté de puissance, — la volonté vitale, inépuisable et créatrice.

Mais afin que vous compreniez ma parole du bien et du mal, je vous dirai ma parole de la vie et de la coutume de tout ce qui est vivant.

J'ai suivi ce qui est vivant, je l'ai poursuivi sur les grands et les petits chemins, afin de connaître ses coutumes.

Quand la vie se taisait, j'ai recueilli son regard sur un miroir à cent facettes, afin que son œil me parle. Et son œil m'a parlé.

Mais partout où j'ai trouvé ce qui est vivant, j'ai entendu la parole d'obéissance. Tout ce qui est vivant est une chose obéissante.

Et voici la seconde chose : On commande à celui qui ne sait pas s'obéir à lui-même. C'est là la coutume de ce qui est vivant.

Voici ce que j'entendis en troisième lieu : Commander est plus difficile qu'obéir. Car celui qui commande porte encore le poids de tous ceux qui obéissent, et cette charge l'écrase facilement : —

Commander m'est toujours apparu comme un danger et un risque. Et toujours, quand ce qui est vivant commande, ce qui est vivant risque sa vie.

Et quand ce qui est vivant se commande à soi-même, il faut encore que ce qui est vivant expie son autorité. Il faut que ce soit juge, vengeur, et victime de ses propres lois.

Comment cela arrive-t-il donc? me suis-je demandé. Qu'est ce qui décide ce qui est vivant à obéir, à commander et à être obéissant même, en commandant?

Ecoutez donc mes paroles, vous les plus sages! Examinez sérieusement si je suis entré au cœur de la vie, jusqu'aux racines de son cœur!

Partout où j'ai trouvé ce qui est vivant, j'ai trouvé de la volonté de puissance; et même dans la volonté de celui qui obéit j'ai trouvé la volonté d'être maître.

Que le plus fort domine le plus faible, c'est ce que veut sa volonté qui veut être maîtresse de ce qui est plus faible. C'est là la seule joie dont il ne veuille pas être privée.

Et comme le plus petit s'abandonne au plus grand, car le plus grand veut jouir du plus petit et le dominer, ainsi le plus grand s'abandonne encore et risque sa vie pour la puissance.

C'est là l'abandon du plus grand : qu'il y ait témérité et danger et que le plus grand joue sa vie.

Et où il y a sacrifice et service rendu et regard d'amour, il y a aussi volonté d'être maître. C'est sur des chemins détournés que le plus faible se glisse dans la forteresse et jusque dans le cœur du plus puissant — c'est là qu'il vole la puissance.

Et la vie elle-même m'a confié ce secret : «Voici, dit-elle, je suis *ce qui doit toujours se surmonter soi-même.*

«Assurément, vous appelez cela volonté de créer ou instinct du but, du plus sublime, du plus lointain, du plus multiple : mais tout cela n'est qu'une seule chose et un seul secret.

«Je préfère encore disparaître que de renoncer à cette chose unique : et en vérité où il y a déclin et chute des feuilles, c'est là que se sacrifie la vie — pour la puissance!

«Qu'il faille que je sois lutte, devenir et but et contradiction des buts : hélas! celui qui devine ma volonté devine aussi les chemins *tortueux* qu'il lui faut suivre!

«Quelle que soit la chose que je crée et la façon dont je l'aime, il faut que bientôt j'en sois l'adversaire et l'adversaire de mon amour : ainsi le veut ma volonté.

«Et toi aussi, qui cherches la connaissance, tu n'es que le sentier et la piste de ma volonté : en vérité ma volonté de puissance marche aussi sur les traces de ta volonté du vrai!

«Il n'a assurément pas rencontré la vérité, celui qui parlait de la «volonté de vie», cette volonté — n'existe pas.

«Car : ce qui n'est pas ne peut pas vouloir; mais comment ce qui est dans la vie pourrait-il encore désirer la vie!

«Ce n'est que là où il y a de la vie qu'il y a de la volonté : mais ce n'est pas la volonté de vie, mais — c'est ce que j'enseigne — la volonté de puissance.

«Il y a bien des choses que le vivant apprécie plus haut que la vie elle-même; mais c'est dans les appréciations elles-mêmes que parle — la volonté de puissance!» —

C'est ce que la vie un jour m'a enseigné : et c'est par là, vous les plus sages, que je résous l'énigme de votre cœur.

En vérité, je vous le dis : le bien et le mal qui seraient impérissables — n'existent pas ! Il faut qu'ils se surmontent toujours de nouveau en eux-mêmes.

Avec vos valeurs et vos paroles du bien et du mal, vous usez de force, vous, les appréciateurs de valeur : ceci est votre amour caché, l'éclat, le tremblement et le débordement de votre âme.

Mais une puissance plus forte grandit de vos valeurs et une nouvelle victoire sur soi-même qui brise les œufs et les coquilles d'œufs.

Et celui qui doit être créateur dans le bien et dans le mal : en vérité celui-ci doit être d'abord destructeur et briser les valeurs.

Ainsi la plus grande malignité fait partie de la plus grande bénignité : mais cette bénignité est la bénignité du créateur. —

Parlons-en, vous les plus sages, quoiqu'il nous en coûte; se taire est plus dur encore; toutes les vérités que l'on a tues deviennent vénimeuses.

Et que tout se brise, qui peut être brisé par nos vérités ! Il y a encore bien des maisons à bâtir ! —

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

Des Hommes sublimes.

Tranquille est le fond de ma mer : qui donc devinerait qu'il cache des monstres plaisants!

Inébranlable est ma profondeur, mais elle est brillante d'énigmes et d'éclats de rire.

J'ai vu aujourd'hui un homme sublime, un solennel, un expiateur de l'esprit : comme mon âme s'est ri de sa laideur!

La poitrine bombée, semblable à ceux qui aspirent : il se tenait là, l'homme sublime, silencieux :

Orné de laides vérités, son butin de chasse, et riche de vêtements déchirés; il y avait aussi sur lui beaucoup d'épines — mais je ne vis point de roses.

Il n'a pas encore appris le rire et la beauté. Le visage sombre, ce chasseur est rentré de la forêt de la connaissance.

Il est revenu de la lutte avec des bêtes sauvages : mais son air sérieux reflète encore la bête sauvage — une bête insurmontée!

Toujours il se tient là, comme un tigre qui veut faire un bond; mais je n'aime pas ces âmes tendues; leurs réticences ne sont pas de mon goût.

Et vous me dites, amis, que «des goûts et des couleurs il ne faut pas discuter». Mais toute vie est lutte pour les goûts et les couleurs!

Le goût, c'est à la fois le poids, la balance et le peseur; et malheur à toute chose vivante qui voudrait vivre sans la lutte à cause des poids, des balances et des peseurs!

S'il se fatiguait de sa sublimité, cet homme sublime : c'est alors seulement que commencerait sa beauté, — et c'est alors seulement que je voudrais le goûter, que je lui trouverais du goût.

Et ce n'est que quand il se détournera de lui-même qu'il sautera par dessus son ombre, et, en vérité, ce sera dans *son* soleil.

Trop longtemps il était assis à l'ombre, l'expiateur de l'esprit a vu pâlir ses joues; et l'attente l'a presque fait mourir de faim.

Il y a encore du mépris dans ses yeux et le dégoût se cache sur ses lèvres. Il est vrai qu'il repose maintenant, mais son repos ne s'est pas encore couché au soleil.

Il devrait faire comme le taureau; et son bonheur devrait sentir la terre et non le mépris de la terre.

Je voudrais le voir semblable à un taureau blanc, qui souffle et mugit devant la charrue : et son mugissement devrait chanter la louange de tout ce qui est terrestre!

Son visage est encore obscur; l'ombre de la main se joue sur son visage. Son regard est encore dans l'ombre.

Son action elle-même n'est encore qu'une ombre sur lui : la main obscurcit celui qui agit. Il n'a pas encore surmonté son acte.

J'aime bien en lui l'échine du taureau : mais maintenant j'aimerais voir aussi le regard de l'ange.

Il faut aussi qu'il désapprenne sa volonté de héros : il doit être pour moi un homme élevé et non un sublime seulement : — l'éther même devrait le soulever, cet homme sans volonté!

Il a vaincu des monstres, il a deviné des énigmes : mais il lui faudrait sauver aussi ses monstres et ses énigmes; il faudrait qu'il les transforme en enfants divins.

Sa connaissance n'a pas encore appris à sourire et à être sans jalousie; son flot de passion ne s'est pas encore calmé dans la beauté.

En vérité, ce n'est pas dans la satiété que son désir doit se taire et sombrer, mais dans la beauté. La grâce fait partie de la générosité de ceux qui ont la pensée élevée.

Le bras passé sur la tête : c'est ainsi que le héros devrait se reposer, c'est ainsi qu'il devrait encore surmonter son repos.

Mais c'est pour le héros que la *beauté* est la chose la plus difficile. La beauté est insaisissable pour tout être violent.

Un peu plus, un peu moins, ce peu est beaucoup, c'est même l'essentiel.

Rester les muscles inactifs et la volonté déchargée : c'est ce qu'il y a de plus difficile pour vous autres hommes sublimes.

Quand la puissance se fait clémente, quand elle descend dans le visible : j'appelle beauté une telle condescendance.

Je n'exige la beauté de personne autant que de toi, de toi qui es puissant : que ta bonté soit ta dernière victoire sur toi-même.

Je te crois capable de toutes les méchancetés, c'est pourquoi j'exige de toi le bien.

En vérité j'ai souvent ri des débiles qui se croient bons parce qu'ils ont la patte infirme!

Tu dois imiter la vertu de la colonne : elle devient plus belle et toujours plus fine, mais plus dure et plus résistante intérieurement à mesure qu'elle s'élève.

Oui, homme sublime, un jour tu seras beau et tu présenteras le miroir à ta propre beauté.

Alors ton âme frémira de désirs divins; et il y aura de l'adoration dans ta vanité!

Car ceci est le secret de l'âme; quand le héros l'a abandonnée, c'est alors seulement que s'approche en rêve — le super-héros. —

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

Du pays de la Civilisation.

J'ai volé trop loin dans l'avenir : un frisson d'horreur m'a assailli.

Et lorsque j'ai regardé autour de moi, voici, le temps était mon seul contemporain.

Alors je suis retourné, fuyant en arrière — et j'allais toujours plus vite : c'est ainsi que je suis venu auprès de vous, vous les hommes actuels, je suis venu dans le pays de la civilisation.

Pour la première fois, je vous ai regardé avec l'œil qu'il fallait, et avec de bons désirs : en vérité je suis venu avec le cœur languissant.

Et que m'est-il arrivé? Malgré la peur que j'ai eu — j'ai dû me mettre à rire! Mon œil n'a jamais rien vu d'aussi bariolé!

Je ne cessai de rire tandis que mon pied tremblait et que mon cœur tremblait lui aussi : «Est-ce donc ici le pays de tous les pots de couleurs?» — dis-je.

Le visage et les membres peinturlurés de cinquante façons : c'est ainsi que vous étiez assis-là à mon étonnement, vous les hommes actuels!

Et avec cinquante miroirs autour de vous, cinquante miroirs qui flattaient et imitaient votre jeu de couleurs!

En vérité vous ne pouviez porter de meilleurs masques, que votre propre visage, hommes actuels! Qui donc saurait vous — *reconnaître?*

Barbouillés des signes du passé que recouvrent de nouveaux signes : ainsi vous vous êtes bien cachés de tous les interprètes!

Et même si l'on savait scruter les entrailles, qui donc croirait que vous avez des entrailles! Vous semblez pétris de couleurs et de papiers collés ensemble.

Tous les temps et tous les peuples regardent pêle-mêle à travers vos voiles; toutes les coutumes et toutes les croyances parlent pêle-mêle à travers vos attitudes.

Celui qui vous ôterait vos voiles, vos surcharges, vos couleurs et vos attitudes, ne garderait que ce qu'il faut pour effrayer les oiseaux.

En vérité je suis moi-même un oiseau effrayé qui, une fois, vous a vus nus et sans couleurs; et je me suis enfui lorsque ce squelette m'a fait des gestes d'amour.

Car je préférerais être journalier dans l'enfer et chez les ombres du passé! — Les habitants de l'enfer ont plus de consistance que vous!

Ceci est pour moi l'amertume de mes entrailles que je ne puis vous supporter ni nus, ni habillés, vous autres hommes actuels!

Tout ce qui est inquiétant dans l'avenir, et tout ce qui a jamais épouvanté des oiseaux égarés, inspire en vérité plus de quiétude et plus de calme que votre «réalité».

Car c'est ainsi que vous parlez : «Nous sommes entièrement *réels*, sans croyance et sans superstition» : c'est ainsi que vous vous rengorgez, sans même avoir de gorges!

Oui, comment serait-il *possible* que vous croyiez, bariolés comme vous l'êtes! — vous qui êtes des peintures de tout ce qui a jamais été cru.

Vous êtes des réfutations mouvantes de la foi elle-même; et la rupture de toutes les pensées. *Etres éphémères,* c'est ainsi que *je* vous appelle, vous «hommes de la réalité!»

Toutes les époques déblatèrent les unes contre les autres dans vos esprits; et les rêves et les bavardages de toutes les époques étaient plus réels encore que votre raison éveillée!

Vous êtes stériles : c'est *pourquoi* vous manquez de foi. Mais celui qui devait créer avait aussi toujours ses rêves et ses étoiles — et il avait foi en la foi! —

Vous êtes des portes entr'ouvertes où attendent les fossoyeurs. Et cela est *votre* réalité : «Tout vaut la peine de disparaître.»

Ah! comme vous êtes debout devant moi, hommes stériles, squelettes vivants! Et il y en a certainement parmi vous qui s'en sont rendu compte eux-mêmes.

Ils disaient : «Un dieu m'aurait-il enlevé quelque chose pendant que je dormais? En vérité il y en aurait assez pour en faire une femme!

La pauvreté de mes côtes est singulière!» ainsi parla déjà maint homme actuel.

Oui, vous me faites rire, hommes actuels! et surtout quand vous vous étonnez de vous-mêmes!

Malheur à moi si je ne pouvais rire de votre étonnement et s'il me fallait avaler tout ce que vos écuelles contiennent de répugnant!

Mais je vous prends à la légère, puisque j'ai des *choses lourdes* à porter; et que m'importe si des insectes et des mouches se posent sur mon fardeau!

En vérité mon fardeau n'en sera pas plus lourd! Et ce n'est pas de vous, mes contemporains, que me viendra la grande fatigue. —

Hélas, où dois-je encore monter avec mon désir? Je regarde du haut de tous les sommets pour m'enquérir de patries et de terres natales.

Mais je n'en ai trouvé nulle part : je suis errant dans toutes les villes, et à toutes les portes je suis sur mon départ.

Les hommes actuels vers qui tout à l'heure mon cœur était poussé me sont maintenant étrangers et excitent mon rire; et je suis chassé des patries et des terres natales.

Je n'aime donc plus que le *pays de mes enfants,* la terre inconnue parmi les mers lointaines : c'est elle que ma voile doit chercher sans cesse.

Je veux me racheter auprès de mes enfants d'avoir été le fils de mes pères : je veux racheter de tout l'avenir — *ce* présent! —

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

De l'immaculée Connaissance.

Lorsque hier la lune s'est levée il me semblait qu'elle voulût mettre au monde un soleil, tant elle était couchée là, large et lourde.

Mais elle mentait avec sa grossesse; et plutôt encore je croirais à l'homme dans la lune qu'à la femme.

Il est vrai qu'il est très peu homme lui aussi, ce timide noctambule. En vérité il passe sur les toits avec une mauvaise conscience.

Car il est plein de convoitise et de jalousie, ce moine dans la lune; il convoite la terre et toutes les joies de ceux qui aiment.

Non, je ne l'aime pas, ce chat de gouttières; ils me degoûtent, tous ceux qui épient les fenêtres entr'ouvertes.

Pieux et silencieux, il passe sur des tapis d'étoiles : — mais je déteste tous les hommes qui marchent sans bruit, et qui ne font pas même sonner leurs éperons.

Les pas d'un homme loyal parlent; mais le chat marche à pas furtifs. Voyez, la lune s'avance, déloyale comme un chat. —

Je vous donne cette parabole, à vous autres hypocrites sensibles, vous qui cherchez la «connaissance pure»! C'est vous que j'appelle — lascifs!

Vous aimez aussi la terre et tout ce qui est terrestre : je vous ai bien devinés! — mais il y a dans votre amour de la honte et de la mauvaise conscience, — vous ressemblez à la lune.

On a convaincu votre esprit de mépriser tout ce qui est terrestre, mais on n'a pas convaincu vos entrailles : pourtant *elles* sont ce qu'il y a de plus fort en vous!

Et maintenant votre esprit a honte d'obéir à vos entrailles et il suit des chemins dérobés et trompeurs pour échapper à sa propre honte.

«Ce serait pour moi la chose la plus haute — ainsi se parle à lui-même votre esprit mensonger — de regarder la vie sans convoitise et non comme les chiens avec la langue pendante :

«Etre heureux dans la contemplation, avec la volonté morte, sans rapacité et sans envie égoïste — froid et gris sur tout le corps, mais avec des yeux enivrés de lune.

«Ce serait pour moi la bonne part — ainsi s'éconduit lui-même celui qui a été éconduit — d'aimer la terre comme l'aime la lune et de ne toucher sa beauté que des yeux.

«Et c'est ce que j'appelle l'*immaculée* connaissance de toutes choses, ne rien vouloir des choses que de pouvoir me coucher devant elles ainsi qu'un miroir aux cent regards.» —

«O hypocrites sensibles et lascifs! Il vous manque l'innocence dans le désir : et c'est pourquoi vous calomniez le désir!

En vérité vous n'aimez pas la terre comme des créateurs, des générateurs, joyeux de créer!

Où y a-t-il de l'innocence? Où il y a la volonté d'engendrer. Et celui qui veut créer au dessus de lui-même, celui-là a pour moi la volonté la plus pure.

Où y a-t-il de la beauté? La où *il faut que je veuille* de toute ma volonté; où je veux aimer et disparaître, afin qu'une image ne reste pas seulement image.

Aimer et disparaître : c'est ce qui s'accorde depuis des éternités. Vouloir aimer, c'est aussi être prêt à la mort. C'est ainsi que je vous parle, poltrons!

Mais votre regard louche et efféminé veut être «contemplatif»! Et ce que l'on peut toucher avec des yeux pusillanimes doit être appelé «beau»! O vous qui souillez les nobles noms!

Mais ceci doit être votre malédiction, vous les immaculés qui cherchez la connaissance pure, que vous n'arriviez jamais à engendrer : quoique vous soyez couchés à l'horizon larges et lourds.

En vérité vous remplissez votre bouche de nobles paroles : et nous devrions croire que votre cœur déborde, menteurs?

Mais *mes* paroles sont des paroles grossières, méprisées et informes, et j'aime à recueillir ce qui, dans vos festins, tombe sous la table.

Avec mes paroles j'arrive toujours encore — à dire la vérité aux hypocrites! Oui, mes arêtes, mes coquilles et mes feuilles de houx doivent — vous chatouiller le nez, hypocrites!

Il y a toujours de l'air vicié autour de vous et autour de vos festins : car vos pensées lascives, vos mensonges et vos dissimulations sont dans l'air!

Ayez donc tout d'abord le courage d'avoir foi en vous-mêmes — en vous-mêmes et en vos entrailles! Celui qui n'a pas foi en lui-même ment toujours.

Vous avez mis devant vous le masque d'un dieu, hommes «purs» : votre affreuse larve rampante s'est cachée sous le masque d'un dieu.

En vérité, vous trompez, «contemplatifs»! Zarathoustra lui aussi a été dupe de vos peaux divines; il n'a pas deviné quels serpents remplissaient cette peau.

Dans vos jeux, je croyais voir jouer l'âme d'un dieu, vous qui cherchez la connaissance pure! Je ne connaissais pas de meilleur art que vos artifices!

Votre distance me cachait des immondices de serpent et de mauvaises odeurs : et je ne savais pas que la ruse d'un lézard rôdait, lascive, par ici.

Mais je me suis *approché* de vous : alors le jour m'est venu — et maintenant il vient pour vous, — les amours de la lune sont sur leur déclin!

Regardez donc! Elle est là, surprise et pâle — devant l'aurore!

Car déjà l'aurore monte ardente, — *son* amour pour la terre approche! Tout amour de soleil est innocence et désir de créateur.

Regardez donc comme l'aurore passe impatiente sur la mer! Ne sentez-vous pas la soif et la chaude haleine de son amour?

Elle veut aspirer la mer, et boire ses profondeurs : et le désir de la mer s'élève avec mille mamelles.

Car la mer *veut* être baisée et aspirée par le soleil; elle *veut* devenir air et hauteur et sentier de lumière, et lumière elle-même!

En vérité, pareil au soleil, j'aime la vie et toutes les mers profondes.

Et ceci est pour *moi* la connaissance : tout ce qui est profond doit monter — à ma hauteur! —

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

Des Savants.

Tandis que j'étais endormi, une brebis s'est mise à brouter la couronne de lierre de ma tête, — et en mangeant elle disait : «Zarathoustra n'est plus un savant».

En disant cela, elle s'en alla, dédaigneuse et fière. Un enfant m'a raconté ceci.

J'aime à être étendu là où jouent les enfants, le long du mur lézardé, sous les chardons et les rouges pavots.

Je suis encore un savant pour les enfants et aussi pour les chardons et les pavots rouges. Ils sont innocents même dans leur méchanceté.

Je ne suis plus un savant pour les brebis : ainsi le veut mon sort. — Qu'il soit béni!

Car ceci est la vérité : je suis sorti de la maison des savants en claquant la porte derrière moi.

Trop longtemps mon âme affamée fut assise à leur table, je ne suis pas comme eux, dressé pour la connaissance comme pour casser des noix.

J'aime la liberté et l'air sur la terre fraîche; j'aime encore mieux dormir sur des peaux de bœufs que sur leurs honneurs et leurs dignités.

Je suis trop ardent et trop consumé de mes propres pensées : j'y perds souvent haleine. Alors il me faut aller au grand air et hors de toutes les chambres pleines de poussière.

Mais ils sont assis au frais, à l'ombre fraîche : ils veulent partout n'être que des spectateurs et se gardent bien de s'asseoir où le soleil darde sur les marches.

Semblables à ceux qui stationnent dans la rue et qui regardent bouche béante les gens qui passent : ainsi ils attendent aussi bouche béante les pensées des autres.

Les touche-t-on des mains, ils font involontairement de la poussière autour d'eux, comme des sacs de farine; mais qui donc se douterait que leur poussière vient du grain et de la jeune félicité des champs d'été?

S'ils se montrent sages, je suis horripilé de leurs petites sentences et de leurs vérités : leur sagesse a souvent une odeur comme si elle sortait d'un marécage : et en vérité j'ai entendu déjà les grenouilles croasser en elle!

Ils sont adroits et leurs doigts sont subtils : que veut *ma* simplicité auprès de leur complexité! Leurs doigts s'entendent à tout ce qui est filage et nouage et tissage : ainsi ils tricotent les bas de l'esprit!

Ce sont de bons mouvements d'horlogerie : pourvu que l'on ait soin de bien les remonter! Alors ils indiquent l'heure sans feinte et avec un bruit modeste.

Ils travaillent, semblables à des moulins et à des pilons : qu'on leur jette seulement du grain! — ils savent bien moudre le grain et le transformer en blanche farine.

Ils se regardent attentivement, les uns les autres, les doigts avec méfiance. Inventifs en petites malices, ils

épient ceux dont la science est boiteuse — ils guettent comme des araignées.

Je les ai toujours vu préparer du poison avec précaution; et toujours ils couvraient leurs doigts de gants de verre.

Ils savent aussi jouer avec des dés pipés; et je les ai vus jouer avec tant d'ardeur qu'ils en étaient couverts de sueur.

Nous sommes étrangers les uns aux autres et leurs vertus me sont encore plus contraires que leurs faussetés et leurs dés pipés.

Et lorsque je demeurais parmi eux, je demeurais au-dessus d'eux. C'est pour cela qu'ils m'en ont voulu.

Ils ne veulent pas entendre que quelqu'un marche au-dessus de leurs têtes; et c'est pourquoi ils mirent du bois, de la terre et des ordures entre moi et leurs têtes.

Ainsi ils étouffèrent le bruit de mes pas; et jusqu'à présent ce sont les plus savants qui m'ont le moins bien entendu.

Ils ont mis entre eux et moi toutes les faiblesses et toutes les fautes des hommes : — dans leurs demeures ils appellent cela «faux plancher».

Mais malgré tout je marche *au-dessus* de leurs têtes avec mes pensées; et même si je voulais marcher sur mes propres défauts, je marcherais encore au-dessus d'eux et de leurs têtes.

Car les hommes ne sont *point* égaux : ainsi parle la justice. Et ce que je veux ils n'auraient pas le droit de le vouloir! —

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

Des Poètes.

«Depuis que je connais mieux le corps, — disait Zarathoustra à l'un de ses disciples — l'esprit n'est plus pour moi esprit que dans une certaine mesure; et tout ce qui est «impérissable» — ceci aussi n'est que symbole.

«Je t'ai déjà entendu parler ainsi, répondit le disciple; et alors tu as ajouté : «Mais les poètes mentent trop». Pourquoi donc disais-tu que les poètes mentent trop?»

«Pourquoi? dit Zarathoustra. Tu demandes pourquoi? Je ne fais pas partie de ceux qu'on a le droit de questionner sur leur pourquoi.

Ce que j'ai vécu est-il donc d'hier? Il y a longtemps que j'ai vécu les raisons de mes opinions.

Ne faudrait-il pas que je sois un tonneau de mémoire pour pouvoir garder avec moi mes raisons?

J'ai déjà trop de peine à garder mes opinions; il y a bien des oiseaux qui s'envolent.

Et il m'arrive aussi d'avoir dans mon colombier une bête qui n'en fait pas partie et qui m'est étrangère; elle tremble lorsque j'y mets la main.

Pourtant que te disait un jour Zarathoustra? Que les poètes mentent trop. — Mais Zarathoustra lui aussi est un poète.

Crois-tu donc qu'il ait dit la vérité à cet égard? Pourquoi le crois-tu?»

Le disciple répondit : «Je crois en Zarathoustra.» Mais Zarathoustra secoua la tête et se mit à sourire.

La foi ne me sauve point, dit-il, la foi en moi-même moins que tout autre.

Mais en admettant que quelqu'un dise sérieusement que les poètes mentent trop : il aurait raison, — *nous* mentons trop.

Nous savons aussi trop peu de choses et nous apprenons trop mal : donc il faut que nous mentions.

Et qui donc parmi nous autres poètes n'aurait pas falsifié son vin. Bien des mixtures empoisonnées ont été faites dans nos caves, l'indescriptible a été réalisé.

Et puisque nous savons peu de choses, nous aimons du fond du cœur les pauvres d'esprit, surtout quand ce sont des jeunes femmes!

Et nous désirons même les choses que les vieilles femmes se racontent le soir. C'est ce que nous appelons en nous-même l'éternel féminin.

Et comme s'il existait un chemin secret qui mène au savoir et qui se *dérobe* à ceux qui apprennent quelque chose : de même nous croyons au peuple et à sa «sagesse».

Mais les poètes croient tous que celui qui est étendu sur l'herbe, ou sur une pente solitaire en dressant l'oreille, apprend quelque chose de ce qui se passe entre le ciel et la terre.

Et s'il leur vient des émotions tendres, les poètes croient toujours que la nature elle-même est amoureuse d'eux :

Et qu'elle se glisse à leur oreille pour y murmurer des choses secrètes et des paroles caressantes. Ils s'en vantent et s'en glorifient devant tous les mortels!

Hélas! il y a tant de choses entre le ciel et la terre que les poètes sont les seuls à avoir rêvées!

Et surtout *au dessus* du ciel : car tous les dieux sont des symboles et des artifices de poète.

En vérité nous sommes toujours attirés vers en haut — c'est à dire vers le pays des nuages : c'est là que nous plaçons nos ballons multicolores et nous les appelons dieux et Surhumains.

Car ils sont assez légers pour ces sièges! — tous ces dieux et ces Surhumains.

Hélas! comme je suis fatigué de tout ce qui est insuffisant et qui veut à toute force être événement! Hélas! comme je suis fatigué des poètes!

Quand Zarathoustra eut dit cela, son disciple fut irrité contre lui, mais il se tut. Et Zarathoustra se tut aussi; et ses yeux s'étaient tournés à l'intérieur comme s'il regardait dans le lointain. Enfin il se mit à soupirer et à prendre haleine.

Je suis d'aujourd'hui et de jadis, dit-il alors; mais il y a quelque chose en moi qui est de demain et d'après-demain et de l'avenir.

Je suis fatigué des poètes, des anciens et des nouveaux : Pour moi ils sont tous superficiels et tous des mers desséchées.

Ils n'ont pas assez pensé en profondeur : c'est pourquoi leur sentiment n'est pas descendu jusque dans les tréfonds.

Un peu de volupté et un peu d'ennui : c'est ce qu'il y eut encore de meilleur dans leurs méditations.

Leurs arpèges ne me semblent que souffle et fuite de fantômes; que savaient-ils jusqu'à présent de l'ardeur des sons! —

Ils ne sont pas non plus assez propres pour moi : ils troublent tous leurs eaux pour les faire paraître profondes.

Ils aiment à se faire passer pour conciliateurs, mais ils restent toujours pour moi des gens de moyen-termes et de demi-mesures, troubleurs et malpropres! —

Hélas! j'ai jeté mon filet dans leurs mers pour attraper de bons poissons, mais toujours j'ai retiré la tête d'un dieu ancien.

C'est ainsi que la mer a donné une pierre à l'affamé. Et ils semblent eux-mêmes venir de la mer.

Il est certain qu'on y trouve des perles : c'est ce qui fait qu'ils ressemblent d'autant plus à de durs crustacés. Chez eux j'ai souvent trouvé au lieu d'âme de l'écume salée.

Ils ont pris à la mer sa vanité; la mer n'est-elle pas le paon des paons?

Même devant le plus laid de tous les buffles, elle étale sa roue; elle ne se fatiguera jamais de son éventail de dentelles, d'or et de soie.

Le buffle regarde avec colère, il est tout près du sable en son âme, plus près encore du fourré, mais le plus près du marécage.

Que lui importe la beauté et la mer et l'ornement du paon! Tel est le symbole que je donne aux poètes.

En vérité leur esprit lui-même est le paon des paons et une mer de vanité!

L'esprit du poète veut des spectateurs : seraient-ce même des buffles! —

Pourtant je me suis fatigué de cet esprit : et je vois venir un temps où il sera fatigué de lui-même.

J'ai déjà vu les poètes se transformer et diriger leur regard contre eux-mêmes.

J'ai vu venir des expiateurs de l'esprit : c'est des poètes qu'ils sont sortis. —

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

Des grands Evénements.

Il y a une île dans la mer — non loin des Iles Bienheureuses de Zarathoustra — où fume sans cesse une montagne de flammes. Le peuple, et surtout les vieilles femmes parmi le peuple, disent de cette île qu'elle est placée comme un rocher devant la porte de l'enfer : mais la voie étroite qui descend à cette porte traverse elle-même la montagne de flammes.

A cette époque donc, tandis que Zarathoustra séjournait dans les Iles Bienheureuses, il arriva qu'un vaisseau jeta son ancre dans l'île où se trouve la montagne fumante; et son équipage descendit à terre pour tirer des lapins. Pourtant à l'heure de midi, tandis que le capitaine et ses gens se trouvaient de nouveau ensemble, ils virent soudain un homme traverser l'air en s'approchant d'eux et une voix prononça distinctement ces paroles : «Il est temps, il est grand temps!» Lorsque la vision fut le plus près d'eux — elle passait très vite pareille à une ombre dans la direction de la montagne de flammes — ils reconnurent avec un grand effarement que c'était Zarathoustra; car ils l'avaient tous déjà vu, excepté le capitaine lui-même, ils l'aimaient, comme le peuple aime, mêlant à parties égales l'amour et la crainte.

«Voyez donc! dit le vieux pilote, voilà Zarathoustra qui va en enfer!» —

Et à la même époque où ces matelots atterrissaient à l'île de flammes, le bruit courut que Zarathoustra avait disparu; et lorsqu'on s'informa auprès de ses amis, ils racontèrent qu'il avait pris le large pendant la nuit à bord d'un vaisseau, sans dire où il voulait aller.

Ainsi il y eut une certaine inquiétude; mais après trois jours cette inquiétude s'augmenta de l'histoire des marins — et tout le peuple racontait alors que le diable avait emporté Zarathoustra. Il est vrai que ses disciples se mirent à rire de ces bruits et l'un d'eux dit même: «Je crois plutôt encore que c'est Zarathoustra qui a emporté le diable.» Mais au fond de l'âme, ils étaient tous pleins d'inquiétude et de langueur : leur joie fut donc grande lorsque, après cinq jours, Zarathoustra parut au milieu d'eux.

Et ceci est le récit de la conversation de Zarathoustra avec le chien de feu :

La terre, dit-il, a une peau; et cette peau a des maladies. Une de ces maladies s'appelle par exemple: «homme».

Et une autre de ces maladies s'appelle «chien de feu» : c'est à propos de ce chien que les hommes se sont dit et se sont laissé dire bien des mensonges.

C'est pour approfondir ce secret que j'ai passé la mer : et j'ai vu la vérité nue, en vérité! pieds nus jusqu'au cou.

Je sais maintenant ce qui en est du chien de feu; et de même de tous les démons de révolte et d'immondice, dont les vieilles femmes ne sont pas seules à avoir peur.

Sors de ta profondeur, chien de feu! me suis-je écrié, et avoue combien ta profondeur est profonde! D'où tires-tu ce que tu craches vers nous?

Tu bois abondamment à la mer : c'est ce que révèle le sel de ta faconde! En vérité pour un chien des profondeurs tu prends trop ta nourriture de la surface!

Je te prends tout au plus pour le ventriloque de la terre, et toujours, lorsque j'ai entendu parler les démons de révolte et d'immondice, je les ai trouvé semblables à toi, avec ton sel, tes mensonges et ta platitude.

Vous savez hurler, et obscurcir avec des cendres! Vous êtes les meilleures gueules, et vous avez suffisamment appris l'art de faire bouillir de la fange.

Partout où vous êtes, il faut toujours qu'il y ait de la fange près de vous, et des choses spongieuses, étouffantes et resserrées : Ce sont elles qui veulent être mises en liberté.

«Liberté!» c'est votre cri préféré : mais j'ai désappris la foi aux «grands événements», dès qu'il y a beaucoup de hurlements et de fumée autour d'eux.

Crois-moi bien, bruit de l'enfer! les plus grands événements — ce ne sont pas ceux qui font le plus de bruit, mais ce sont nos heures les plus silencieuses.

Ce n'est pas autour des inventeurs de bruits nouveaux, c'est autour des inventeurs de valeurs nouvelles que tourne le monde; il tourne *sans bruit.*

Et avoue le donc! Il n'était toujours arrivé que peu de choses lorsque ton bruit et ta fumée se dissipaient! Qu'importe qu'une ville soit devenue momie et qu'une colonne soit couchée dans la fange!

Et j'ajoute encore ces paroles pour les destructeurs de colonnes. Ceci est bien la plus grande folie de jeter du sel dans la mer et des colonnes dans la fange.

La colonne était couchée dans la fange de votre mépris : mais sa loi veut que pour elle renaisse du mépris la vie et la beauté vivante!

Elle se lève maintenant avec des traits plus divins et une souffrance plus séduisante; et en vérité! elle vous remerciera encore de l'avoir renversée, destructeurs!

Mais c'est le conseil que je donne aux rois et aux Églises, et à tout ce qui s'est affaibli par l'âge et par la vertu — laissez vous donc renverser, afin que vous reveniez à la vie et que la vertu vous revienne! —

C'est ainsi que j'ai parlé devant le chien de feu : alors il m'interrompit en grommelant et me demanda : «Église? Qu'est-ce donc cela?»

«Église? repondis-je, c'est une espèce d'État, et l'espèce la plus mensongère. Mais, tais-toi, chien de feu, tu connais déjà ton espèce mieux que personne!

L'État est un chien hypocrite comme toi-même, comme toi-même il aime à parler en fumée et en hurlements, — pour faire croire comme toi qu'il parle des entrailles des choses.

Car il veut absolument être la bête la plus importante sur terre, l'État; et on le lui croit aussi.» —

Lorsque j'eus dit cela, le chien de feu parut fou de jalousie. «Comment? s'écria-t-il, la bête la plus importante sur terre? Et on le croit aussi?» Et il sortit de son gosier tant de vapeurs et de voix épouvantables que je crus qu'il allait étouffer de colère et d'envie.

Enfin il commença à se taire et ses hoquets diminuèrent; mais dès qu'il se fût tu je dis en riant :

«Tu te mets en colère, chien de feu : donc j'ai raison sur toi!

Et, afin que je garde raison, écoute moi parler d'un autre chien de feu : celui-là parle réellement du cœur de la terre.

Son haleine est d'or et une pluie d'or, ainsi le veut son cœur. Les cendres et la fumée et l'écume chaude que sont-elles encore pour lui?

Un rire voltige de lui comme une nuée colorée; il est hostile à tes gargouillements, à tes crachats, à tes intestins délabrés!

Cependant l'or et le rire — il les prend du cœur de la terre, car, afin que tu le saches, — *le cœur de la terre est d'or!*»

Lorsque le chien de feu entendit cela, il ne supporta plus de m'écouter. Honteusement il rentra sa queue et se mit à dire d'un ton décontenancé : «Ouah! Ouah! en rampant vers sa caverne. —

Ainsi racontait Zarathoustra. Mais ses disciples l'écoutèrent à peine : tant était grande leur envie de lui parler des matelots, des lapins et de l'homme volant.

«Que dois-je en penser? dit Zarathoustra. Suis-je donc un fantôme?

Mais cela a dû être mon ombre. Vous avez entendu parler déjà du voyageur et de son ombre?

Une chose est certaine : il faut que je la tienne plus sévèrement, autrement elle me gâtera encore ma réputation.»

Et encore une fois Zarathoustra secoua la tête avec étonnement : «Que dois-je en penser? répéta-t-il.

Pourquoi donc le fantôme a-t-il crié : «Il est temps! Il est grand temps!»

Pour quoi est-il donc — grand temps?» —

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

Le Devin.

«— et je vis une grande tristesse descendre sur les hommes. Les meilleurs se fatiguèrent de leurs œuvres.

Une doctrine fut mise en circulation et à côté d'elle une croyance : «Tout est vide, tout est égal, tout est passé!»

Et de toutes les collines résonnait la réponse : «Tout est vide, tout est égal, tout est passé!»

Il est vrai que nous avons moissonné : mais pourquoi nos fruits ont-ils pourri et bruni? Qu'est-ce qui est tombé la nuit dernière de la lune mauvaise?

Tout travail a été vain, notre vin a tourné et est devenu du poison, le mauvais œil a jauni nos champs et nos cœurs.

Nous avons tous desséché; et si le feu tombe sur nous nos cendres s'en iront en poussière : — Oui, nous avons fatigué même le feu.

Toutes les fontaines se sont desséchées pour nous et la mer s'est retirée. Tous les sols veulent déchirer, mais les abîmes ne veulent pas nous engloutir!

«Hélas! où y a-t-il encore une mer où l'on puisse se noyer?», ainsi résonne notre plainte — qui passe sur les plats marécages.

En vérité nous nous sommes déjà trop fatigués pour mourir, maintenant nous continuons à vivre éveillés — dans des caveaux funéraires!» —

Ainsi Zarathoustra entendit parler un devin; et sa prédiction lui alla droit au cœur et elle le transforma. Il erra triste et fatigué; et il devint semblable à ceux dont avait parlé le devin.

En vérité, dit-il à ses disciples, il s'en faut de peu que ce long crépuscule ne descende. Hélas! comment ferai-je pour sauver ma lumière de l'autre côté!

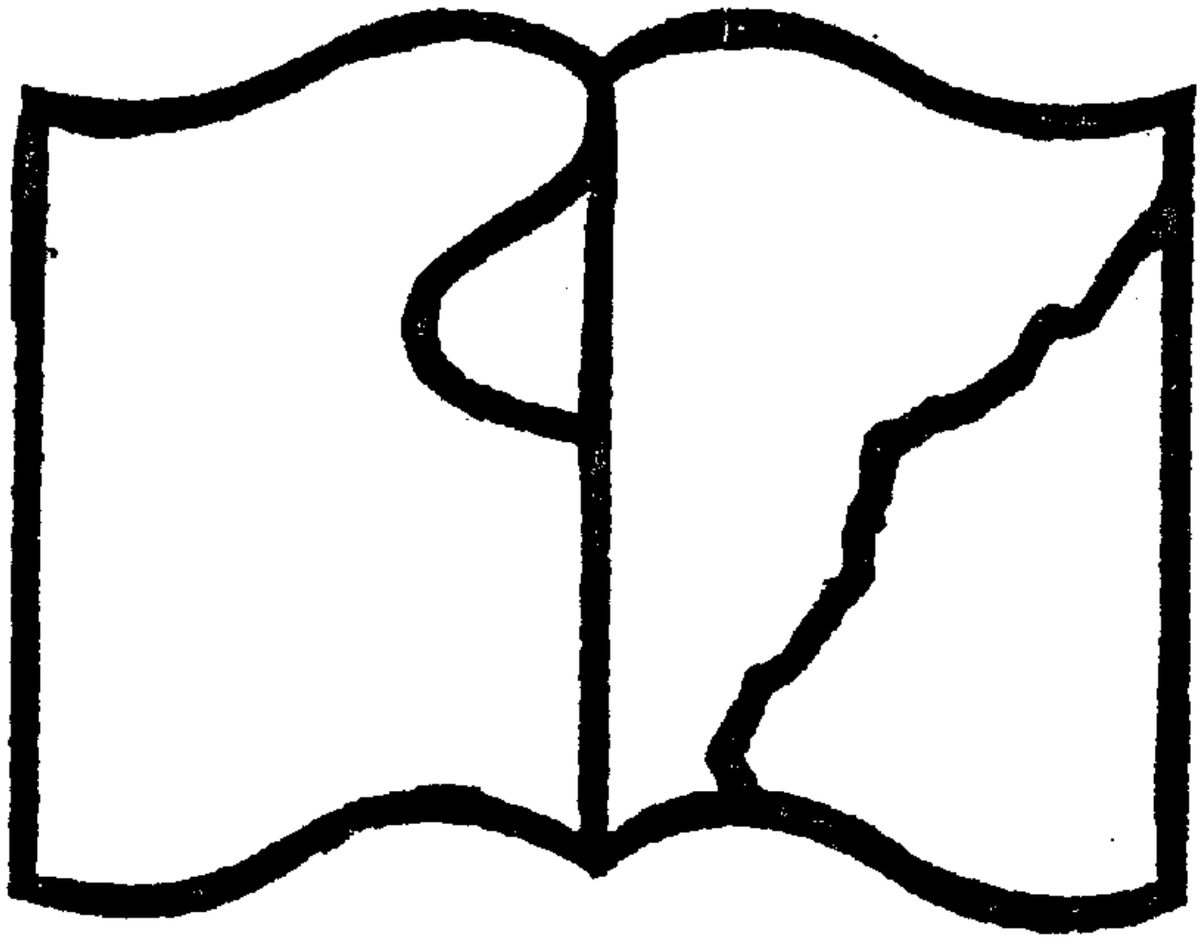
Comment ferai-je pour qu'elle n'étouffe pas dans cette tristesse. Elle doit encore être la lumière des mondes lointains et éclairer les nuits les plus lointaines!

Ainsi, préoccupé dans son cœur, Zarathoustra se mit à errer ça et là; et pendant trois jours il ne prit ni nourriture ni boisson, il fut sans repos et perdit la parole. Enfin il lui arriva de tomber dans un profond sommeil. Mais ses disciples passaient de longues veilles, assis autour de lui et ils attendaient avec inquiétude qu'il se réveillât pour se remettre à parler et pour guérir de sa tristesse.

Mais voici le discours que leur tint Zarathoustra lorsqu'il se réveilla; cependant sa voix leur semblait venir du lointain :

Ecoutez donc le rêve que j'ai fait, amis, et aidez-moi à en deviner le sens!

Ils est encore une énigme pour moi, ce rêve; son sens est caché en lui et voilé; il ne vole pas encore librement au-dessus de lui.



Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11

J'avais renoncé à toute vie; tel fut mon rêve. J'étais devenu veilleur et gardien des tombes, là-bas sur la solitaire montagne du château de la Mort.

C'est là-haut que je gardais les cercueils de la Mort : les sombres voûtes étaient pleines de ses trophées de victoire. A travers les cercueils de verre les vies vaincues me regardaient.

Je respirais l'odeur d'éternités en poussières : mon âme était là, lourde et poussiéreuse. Et qui donc aurait pu alléger son âme là-bas?

La clarté de minuit était toujours autour de moi et, accroupie à ses côtés, la solitude; et de plus un râlant silence de mort, le pire de mes amis.

Je portais des clefs avec moi, les plus rouillées de toutes les clefs; et je savais ouvrir avec elles les portes les plus grinçantes.

Pareils à des cris rauques et méchants, les sons couraient par de longs corridors, quand s'ouvraient les ailes de la porte : l'oiseau avait de mauvais cris, il ne voulait pas être réveillé.

Mais c'était plus épouvantable encore et mon cœur se serrait davantage quand tout se taisait et que revenait le silence et que seul j'étais assis dans ce perfide silence.

C'est ainsi que se passa le temps, lentement, s'il peut encore être question de temps : qu'en sais-je, moi! Mais enfin eut lieu ce qui me réveilla.

Trois fois des coups frappèrent à la porte ainsi que le tonnerre, les voûtes retentirent et hurlèrent trois fois de suite : alors je m'approchai de la porte.

Alpa! m'écriais-je, qui porte sa cendre vers la montagne? Alpa! Alpa! qui porte sa cendre vers la montagne?

Et je serrais la clef, et j'ébranlais la porte et je m'efforçais. Mais la porte ne s'ouvrait pas d'un doigt!

Alors l'ouragan lui écarta les ailes avec violence : avec des sifflements et des cris aigus qui coupaient l'air, il me jeta un noir cercueil :

Et en sifflant, et en hurlant le cercueil se brisa et cracha mille éclats de rire.

Mille grimaces d'enfants, d'anges, de hiboux, de fous et de papillons énormes ricanaient à ma face et me persiflaient.

Je m'en effrayais horriblement : je fus précipité à terre et je criais d'épouvante comme jamais je n'avais crié.

Mais mon propre cri me réveilla : — et je revins à moi. —

Ainsi Zarathoustra raconta son rêve, puis il se tut : car il ne connaissait pas encore la signification de son rêve. Mais le disciple qu'il aimait le plus se leva vite, saisit la main de Zarathoustra et dit :

«C'est ta vie elle-même qui nous explique ton rêve, ô Zarathoustra!

N'es tu pas toi-même le vent aux sifflements aigus qui arrache les portes du château de la Mort?

N'es-tu pas toi-même le cercueil plein de méchancetés multicolores et plein des angéliques grimaces de la vie?

En vérité, pareil à mille éclats de rire d'enfants, Zarathoustra vient d[illegible]s chambres mortuaires, riant

de tous ces veilleurs et de tous ces gardiens des tombes, de tous ceux qui agitent leurs clefs avec un cliquetis sinistre.

Tu les effrayeras et tu les renverseras de ton rire; la syncope et le réveil prouveront ta puissance sur eux.

Et même quand viendra le long crépuscule et la fatigue mortelle, tu ne disparaîtras pas de notre ciel, affirmateur de la vie!

Tu nous as fait voir de nouvelles étoiles et de nouvelles splendeurs nocturnes; en vérité tu as étendu sur nos têtes le rire lui-même, comme une tente multicolore.

Maintenant des rires d'enfants jailliront toujours des cercueils; maintenant viendra, toujours victorieux des fatigues mortelles, un vent puissant: Tu en es toi-même le témoin et le devin!

En vérité *tu les as rêvés eux-mêmes,* tes ennemis : ce fut ton plus pénible rêve!

Mais comme tu t'es réveillé d'eux et que tu es revenu à toi-même, ainsi ils doivent se réveiller d'eux-mêmes — et venir à toi! » —

Ainsi parlait le disciple; et tous les autres se pressaient autour de Zarathoustra et ils saisissaient ses mains et ils voulaient le convaincre de quitter son lit et sa tristesse pour revenir à eux. Cependant Zarathoustra était assis droit sur sa couche avec des yeux étranges. Pareil à quelqu'un qui revient d'une longue absence, il regarda ses disciples et interrogea leurs visages; et il ne les reconnaissait pas encore. Mais lorsqu'ils le soulevèrent et qu'ils le placèrent sur ses jambes, son œil se transforma

tout à coup; il comprit tout ce qui était arrivé, et se caressant la barbe, il dit d'une voix forte :

«Allons! tout cela viendra en son temps; mais veillez, mes disciples, à ce que nous fassions un bon repas, et bientôt! c'est ainsi que je pense expier mes mauvais rêves!

Pourtant le devin doit manger et boire à mes côtés : et en vérité je lui montrerai une mer où il pourra se noyer!»

Ainsi parlait Zarathoustra. Mais alors il regarda longtemps en plein visage le disciple qui lui avait expliqué son rêve, et, ce faisant, il secoua la tête. —

* * *

De la Rédemption.

Un jour que Zarathoustra passait sur le grand pont, les infirmes et les mendiants l'entourèrent et un bossu lui parla et lui dit :

«Vois, Zarathoustra ! Le peuple lui aussi profite de tes enseignements et commence à croire en ta doctrine : mais afin qu'il te croie entièrement il manque encore une chose — il te faut nous convaincre aussi, nous autres infirmes ! Tu en as là un beau choix et, en vérité, c'est une belle occasion de t'essayer sur plus d'une tête ! Tu peux guérir des aveugles, faire courir des boiteux et tu peux alléger un peu celui qui a une trop lourde charge derrière lui : — Ce serait, je crois, la bonne façon, de faire que les infirmes croient en Zarathoustra !»

Mais Zarathoustra repondit ainsi à celui qui avait parlé : Si l'on enlève au bossu sa bosse, on lui prend en même temps son esprit — c'est ainsi qu'enseigne le peuple. Et si l'on rend ses yeux à l'aveugle, il voit sur terre trop de choses mauvaises : en sorte qu'il maudit celui qui l'a guéri. Celui cependant qui fait courir le boiteux lui fait le plus grand tort : car à peine sait il courir que ses vices l'emportent. — Voilà ce que le peuple enseigne sur les infirmes. Et pourquoi Zarathoustra n'apprendrait-il pas du peuple ce que le peuple a appris de Zarathoustra ?

Mais, depuis que j'habite parmi les hommes, c'est pour moi la moindre des choses de voir : «qu'à celui-ci manque un œil, à celui-là une oreille, un troisième n'a plus de jambes et il y en a d'autres qui ont perdu la langue, ou bien le nez, ou bien la tête.»

Je vois et j'ai vu de pires choses et il y en a de si épouvantables que je ne voudrais pas parler de chacune et pas même me taire sur plusieurs : c'est-à-dire des hommes qui manquent de tout, sauf qu'ils ont quelque chose de trop — des hommes qui ne sont rien d'autre qu'un grand œil ou une grande bouche ou un gros ventre, ou n'importe quoi de grand, — je les appelle des infirmes à rebours.

Et lorsqu'en venant de ma solitude je passais pour la première fois sur ce pont : je n'en crus pas mes yeux, je ne cessai de regarder et je finis par dire : «Ceci est une oreille! Une oreille aussi grande qu'un homme!» Je regardais de plus près et, en vérité, derrière l'oreille se mouvait encore quelque chose qui était petit à faire pitié, pauvre et débile. Et, en vérité, l'oreille énorme se trouvait sur une petite tige mince, — et cette tige était un homme! En regardant à travers une lunette on pouvait même reconnaître une toute petite figure envieuse; et aussi une petite âme boursoufflée qui tremblait au bout de la tige. Le peuple cependant me dit que la grande oreille était, non seulement un homme, mais un grand homme, un génie. Mais je n'ai jamais cru le peuple, lorsqu'il parlait de grands hommes — et j'ai gardé mon idée que c'était un infirme à rebours qui avait de tout trop peu et trop d'une chose.

Lorsque Zarathoustra eut ainsi parlé au bossu et à ceux dont il était l'interprète et le mandataire, il se tourna du côté de ses disciples avec un profond mécontement et leur dit :

En vérité, mes amis, je marche parmi les hommes comme parmi des fragments et des membres d'homme !

Ceci est pour mon œil la chose la plus épouvantable de voir les hommes brisés et dispersés comme s'ils étaient couchés sur un champ de carnage.

Et si mon œil fuit du présent au passé : il trouve toujours la même chose : des fragments, des membres et des hasards épouvantables — mais point d'hommes !

Le présent et le passé sur la terre — hélas ! mes amis — voilà pour *moi* la chose la plus insupportable; et je ne saurais point vivre si je n'étais pas un visionnaire de ce qui doit fatalement venir.

Visionnaire, volontaire, créateur, avenir lui-même et pont vers l'avenir — hélas ! en quelque sorte aussi un infirme debout sur ce pont : Zarathoustra est tout cela.

Et vous aussi, vous vous demandiez souvent : «Qui est pour nous Zarathoustra ? comment pouvons-nous le nommer ?» Et comme chez moi, vos réponses ont été des questions.

Est-il celui qui promet ou celui qui accomplit ? un conquérant ou bien un héritier ? l'automne ou bien le soc d'une charrue ? un médecin ou bien un convalescent ?

Est-il poète ou bien dit-il la vérité ? est-il libérateur ou dompteur ? bon ou méchant ?

Je marche parmi les hommes, fragments de l'avenir: de cet avenir que je contemple dans mes visions.

Et toutes mes pensées tendent à rassembler et à unir en une seule chose ce qui est fragment et énigme et épouvantable hasard.

Et comment supporterais-je d'être homme si l'homme n'était pas aussi poète, devineur d'énigmes et rédempteur du hasard !

Sauver ceux qui sont passés, et transformer tout «ce qui était» en «ce que je voulais que ce fût»! — c'est cela seulement que j'appellerai rédemption !

Volonté — c'est ainsi que s'appelle le libérateur et le messager de joie : C'est là ce que je vous enseigne, mes amis ! Mais apprenez cela aussi : la volonté elle-même est encore prisonnière.

Vouloir délivre : mais comment s'appelle ce qui enchaîne même le libérateur ?

«Ce fut» : c'est ainsi que s'appelle le grincement de dents et la plus solitaire affliction de la volonté. Impuissante envers tout ce qui a été fait — la volonté est pour tout ce qui est passé un méchant spectateur.

La volonté ne peut pas vouloir agir en arrière ; qu'elle ne puisse pas briser le temps et le désir du temps, — c'est là la plus solitaire affliction de la volonté.

Vouloir délivre : la volonté elle-même qu'imagine-t-elle pour se délivrer de son affliction et pour narguer son cachot?

Hélas ! tout prisonnier devient un fou ! La volonté prisonnière elle aussi se délivre avec folie.

Que le temps ne recule pas, c'est là sa colère ; «ce qui fut» — ainsi s'appelle la pierre que la volonté ne peut soulever.

Et c'est pourquoi, par rage et par dépit, elle soulève des pierres et elle se venge de celui qui n'est pas comme elle rempli de rage et de dépit.

Ainsi la volonté libératrice est devenue malfaisante ; et elle se venge sur tout ce qui est capable de souffrir de ne pouvoir revenir elle-même en arrière.

Ceci, oui ceci seul est la *vengeance* même : la répulsion de la volonté contre le temps et son «ce fut».

En vérité, il y a une grande folie dans notre volonté ; et cela devint la malédiction de tout ce qui est humain que cette folie ait appris à avoir de l'esprit !

L'esprit de la vengeance : mes amis, c'est là ce qui fut jusqu'à présent la meilleure réflexion des hommes ; et, *partout* où il y a douleur, il devrait toujours y avoir châtiment.

«Châtiment», c'est ainsi que s'appelle elle-même la vengeance : avec un mot mensonger elle simule une bonne conscience.

Et comme chez celui qui veut il y a de la souffrance, puisqu'il ne peut vouloir en arrière, — la volonté elle-même et toute vie devraient être — punition !

Et ainsi un nuage après l'autre s'est accumulé sur l'esprit : jusqu'à ce que la folie ait proclamé : «Tout passe, c'est pourquoi tout mérite de passer !»

«Ceci est la justice même, qu'il faille que le temps dévore ses enfants» : ainsi a proclamé la folie.

«Les choses sont ordonnées moralement d'après le droit et le châtiment. Hélas, où est la délivrance du fleuve des choses et de «l'existence», ce châtiment?» Ainsi a proclamé la folie.

«Peut-il y avoir rédemption s'il y a un droit éternel ? Hélas ! on ne peut soulever la pierre du passé : il faut aussi que tous les châtiments soient éternels !» Ainsi a proclamé la folie.

«Nul acte ne peut être détruit : comment pourrait-il être supprimé par le châtiment! Ceci, oui ceci est ce qu'il y a d'éternel dans l'«existence», ce châtiment, que l'existence doive redevenir éternellement action et châtiment!

«A moins que la volonté ne finisse par se délivrer elle-même, et que le vouloir devienne non-vouloir —» : cependant mes frères, vous connaissez ces chansons de la folie!

Je vous ai conduits loin de ces chansons lorsque je vous ai enseigné : «La volonté est créatrice.»

Tout ce «qui fut» est fragment et énigme et épouvantable hasard — jusqu'à ce que la volonté créatrice ajoute : «Mai c'est ainsi que je le voulais!»

— Jusqu'à ce que la volonté créatrice ajoute : «Mais c'est ainsi que je le veux! C'est ainsi que je le voudrai.»

Pourtant a-t-elle déjà parlé ainsi? Et quand cela arrivera-t-il? La volonté est-elle déjà délivrée de sa propre folie?

La volonté est-elle déjà devenue pour elle-même rédemptrice et messagère de joie? A-t-elle désappris l'esprit de vengeance et tous les grincements de dents?

Et qui donc lui a enseigné la réconciliation avec le temps et quelque chose de plus haut que ce qui est réconciliation?

Il faut que la volonté, qui est la volonté de puissance, veuille quelque chose de plus haut que la réconciliation, —: mais comment? Qui lui enseignera encore à vouloir en arrière?

— Mais en cet endroit de son discours Zarathoustra s'arrêta soudain, semblable à quelqu'un qui s'effraie ex-

trêmement. Avec des yeux épouvantés, il regarda ses disciples ; son regard pénétrait comme avec des flèches leurs pensées et leurs arrières-pensées. Mais au bout d'un moment il recommença déjà à rire et il dit avec calme :

«Il est difficile de vivre parmi les hommes, parce qu'il est si difficile de se taire. Surtout pour un bavard.» —

Ainsi parlait Zarathoustra. Mais le bossu avait écouté la conversation en se cachant le visage ; lorsqu'il entendit rire Zarathoustra, il éleva son regard avec curiosité et dit lentement :

«Pourquoi Zarathoustra nous parle-t-il autrement qu'à ses disciples ?»

Zarathoustra répondit : Qu'y a-t-il là d'étonnant? Avec des bossus on peut bien parler d'un ton biscornu !»

«Bien ! dit le bossu ; et avec des élèves on peut faire le pion.

Mais pourquoi Zarathoustra parle-t-il autrement à ses disciples qu'à lui-même ?»

* * *

De la Sagesse des hommes.

Ce n'est pas la hauteur : c'est la pente qui est terrible!

La pente d'où le regard se précipite dans le *vide* et d'où la main se tend vers le *sommet*. C'est là que le vertige de sa double volonté saisit le cœur.

Hélas! mes amis, devinez-vous aussi la double volonté de mon cœur?

Ceci, ceci est *ma* pente et mon danger que mon regard se précipite vers le sommet, tandis que ma main voudrait s'accrocher et se soutenir — dans le vide!

C'est à l'homme que s'accroche ma volonté, je me lie à l'homme avec des chaînes, puisque je suis attiré vers le Surhumain; car c'est là que veut aller mon autre volonté.

Et c'est *pourquoi* je vis aveugle parmi les hommes, comme si je ne les connaissais point : afin que ma main ne perde pas entièrement sa foi en les choses solides.

Je ne vous connais pas, vous autres hommes; c'est là l'obscurité et la consolation qui m'enveloppe souvent.

Je suis assis devant le portique pour tous les coquins et je demande : Qui veut me tromper?

Ceci est ma première sagesse humaine de me laisser tromper pour ne pas être obligé de me tenir sur mes gardes à cause des trompeurs.

Hélas! si j'étais sur mes gardes devant l'homme: comment l'homme pourrait-il être une ancre pour mon ballon! Je serais trop facilement arraché, attiré en haut et au loin!

Qu'il faille que je sois sans prudence, c'est là la providence qui est au-dessus de ma destinée.

Et celui qui ne veut pas mourir de soif parmi les hommes doit apprendre à boire dans tous les verres; et qui veut rester pur parmi les hommes doit apprendre à se laver avec de l'eau sale.

Et voici ce que je me suis souvent dit en consolation : «Eh bien! Allons! Vieux cœur! Un malheur ne t'a pas réussi : jouis en comme d'un — bonheur!»

Cependant ceci est mon autre sagesse humaine : je ménage les *vaniteux* plus que les fiers.

La vanité blessée n'est-elle pas mère de toutes les tragédies? Mais où la fierté est blessée, croît quelque chose de meilleur qu'elle.

Pour que la vie soit bonne à regarder il faut que son jeu soit bien joué : mais pour cela il faut de bons acteurs.

J'ai trouvé bons acteurs tous les vaniteux : ils jouent et veulent qu'on aime à les regarder, — tout leur esprit est dans cette volonté.

Ils se représentent, ils s'inventent; auprès d'eux j'aime à regarder la vie, — ainsi se guérit la mélancolie.

C'est pourquoi je ménage les vaniteux, puisqu'ils sont les médecins de ma mélancolie, et puisqu'ils m'attachent à l'homme comme à un spectacle.

Et puis : qui mesure dans toute sa profondeur la modestie du vaniteux ! Je veux du bien au vaniteux et j'ai pitié de lui à cause de sa modestie.

C'est de vous qu'il veut apprendre sa foi en soi; il se nourrit de vos regards, c'est de votre main qu'il mange l'éloge.

Il croit encore en vos mensonges, dès que vous mentez bien sur son compte : car au fond de son cœur il soupire : «Que suis-*je*?»

Et si ceci est la vraie vertu qui ne sait rien d'elle-même, eh bien ! le vaniteux ne sait rien de sa modestie ! —

Mais ceci est ma troisième sagesse humaine que je ne laisse pas votre timidité me degoûter de la vue des *méchants*.

Je suis bienheureux de voir les miracles que fait éclore l'ardent soleil : ce sont des tigres, des palmiers et des serpents à sonnettes.

Parmi les hommes aussi il y a de belles couvées d'ardent soleil et chez les méchants bien des choses merveilleuses.

Il est vrai que, de même que les plus sages parmi vous ne me paraissaient pas tout à fait si sages : ainsi j'ai trouvé la méchanceté des hommes au-dessous de sa réputation.

Et souvent je me suis demandé en secouant la tête : pourquoi sonnez-vous encore, serpents à sonnettes?

En vérité, il y a un avenir, même pour le mal, et le midi le plus ardent n'est pas encore découvert pour l'homme.

Combien y a-t-il de choses que l'on nomme aujourd'hui déjà les pires des méchancetés et qui pourtant ne sont que larges des douze pieds et longues de trois mois ! Mais un jour viendront au monde de plus grands dragons.

Car pour que le Surhumain ait son dragon, le sur-dragon qui soit digne de lui : il faut que beaucoup d'ardents soleils réchauffent les humides forêts vierges !

Il faut que vos sauvages soient devenus des tigres et vos crapauds venimeux des crocodiles : car il faut que le bon chasseur ait une bonne chasse !

Et en vérité, justes et bons ! Il y a chez vous bien des choses qui prêtent à rire et surtout votre crainte de ce qui jusqu'à présent a été appelé «démon» !

Votre âme est si loin de ce qui est grand que le Surhumain vous serait *épouvantable* dans sa bonté !

Et vous autres sages et savants, vous fuiriez devant l'ardeur ensoleillée de la sagesse où le Surhumain baigne la joie de sa nudité !

Vous autres hommes supérieurs que mon regard a rencontré ! ceci est mon doute sur vous et mon rire secret : je devine que vous traiteriez mon Surhumain de — démon !

Hélas ! je me suis fatigué de ces supérieurs et des meilleurs d'entre eux : j'ai le désir de monter de leur «hauteur», toujours plus haut, loin d'eux, vers le Surhumain !

Un frisson m'a pris lorsque je vis nus les meilleurs d'entre eux : alors des ailes m'ont poussé pour planer ailleurs dans des avenirs lointains.

Dans des avenirs plus lointains, dans des midis plus méridionaux que jamais artiste n'en a rêvé : là-bas où les dieux ont honte de tous les vêtements !

Mais je veux vous voir travestis, *vous,* ô hommes mes frères et mes prochains, et bien parés, et vaniteux, et dignes, vous les «bons et justes». —

Et je veux être assis parmi vous, travesti moi-même, afin de vous *méconnaître* et de me méconnaître moi-même : car ceci est ma dernière sagesse humaine. —

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

L'Heure la plus silencieuse.

Que m'est-il arrivé, mes amis? Vous me voyez bouleversé, chassé au loin, obéissant malgré moi, prêt à m'en aller — hélas! à m'en aller loin de *vous!*

Oui, il faut que Zarathoustra retourne encore une fois à sa solitude, mais cette fois-ci l'ours retourne sans joie à sa caverne!

Que m'est-il arrivé? Qui m'oblige à cela? — Hélas! ma maîtresse en colère le veut ainsi, elle m'a parlé; vous ai-je jamais dit son nom?

Hier, vers le soir, *mon heure la plus silencieuse* m'a parlé: c'est là le nom de ma terrible maîtresse.

Et voilà ce qui s'est passé, — car il faut que je vous dise tout pour que votre cœur ne s'endurcisse point contre celui qui s'en va précipitamment!

Connaissez-vous la terreur de celui qui s'endort? —

Il s'effraye jusqu'à la plante des pieds, car le sol vient à lui manquer et le rêve commence.

Je vous dis ceci en parabole. Hier à l'heure la plus silencieuse le sol m'a manqué : le rêve commença.

L'aiguille s'avançait, l'horloge de ma vie respirait —, jamais je n'ai entendu un tel silence autour de moi : en sorte que mon cœur s'en effrayait.

Alors on me dit sans voix : «*Tu le sais, Zarathoustra!*» —

Et je criais d'effroi à ces chuchottements, et le sang fuyait de mon visage, mais je me tus.

Alors, on me dit encore sans voix : «Tu le sais, Zarathoustra, mais tu ne le dis point!» —

Et je répondis enfin, comme un entêté : «Oui, je le sais, mais je ne veux pas le dire!»

Alors on me dit de nouveau sans voix : «Tu ne *veux* pas, Zarathoustra? Est-ce vrai? Ne te cache pas dans ton entêtement!» —

Je pleurai, je tremblai comme un enfant et je dis : «Hélas! je voudrais bien, mais comment le puis-je? Fais-moi grâce de cela! C'est au-dessus de mes forces!»

Alors on me dit de nouveau sans voix : «Qu'importe de toi, Zarathoustra? Dis ta parole et brise toi!» —

Et je répondis : «Hélas est-ce *ma* parole? Qui suis-*je?* J'en attends un plus digne que moi; je ne suis pas digne même de me briser.»

Alors on me dit de nouveau sans voix : Qu'importe de toi? Tu n'es pas encore assez humble pour moi. l'humilité a la peau la plus dure.» —

Et je répondis : «Que n'a pas déjà porté la peau de mon humilité! J'habite aux pieds de ma hauteur : l'élévation de mes sommets, personne ne me l'a jamais indiquée, mais je connais bien mes vallées.»

Alors on me dit de nouveau sans voix : «O Zarathoustra, qui a des montagnes à déplacer, déplace aussi des vallées et des bas-fonds.» —

Et je répondis : «Ma parole n'a pas encore déplacé de montagnes et ce que j'ai dit n'a pas atteint les hommes. Il est vrai que je suis allé chez les hommes, mais je ne les ai pas encore atteints.»

Alors on me dit de nouveau sans voix : «Qu'*en* sais-tu? La rosée tombe sur l'herbe au moment le plus silencieux de la nuit.» —

Et je répondis : «Ils se sont moqués de moi lorsque j'ai découvert et suivi ma propre voie; et en vérité mes pieds tremblaient alors.

Et ils m'ont dit ceci : tu ne sais plus le chemin, et maintenant tu ne sais même plus marcher!»

Alors on me dit de nouveau sans voix : «Qu'importent leurs moqueries! Tu es quelqu'un qui a désappris d'obéir: maintenant tu dois commander.

Ne sais-tu pas qui est celui dont tous ont le plus besoin? Celui qui ordonne les grandes choses.

Accomplir de grandes choses est difficile : mais ce qu'il y a de plus difficile encore, c'est d'ordonner de grandes choses.

C'est ce qu'il y a chez toi de plus impardonnable: tu as la puissance et tu ne veux pas régner.» —

Et je répondis : «Il me manque la voix du lion pour commander.»

Alors on me dit encore comme en un murmure : «Ce sont les paroles les plus silencieuses qui apportent la tempête. Ce sont les pensées qui viennent avec des pieds de colombes qui dirigent le monde.

O Zarathoustra, il faut que tu ailles comme une ombre de ce qui doit venir; ainsi tu commanderas et en commandant tu iras de l'avant.» —

Et je répondis : «J'ai honte.»

Alors on me dit de nouveau sans voix : «Il faut que tu redeviennes enfant et sans honte.

La fierté de la jeunesse est encore sur toi, tu es devenu jeune très tard : mais celui qui veut devenir enfant doit aussi surmonter sa jeunesse.» —

Et je réfléchis longtemps tout en tremblant. Enfin je répétai ma première réponse : «Je ne veux pas!»

Alors il y eut un rire autour de moi. Malheur! comme ce rire me déchirait les entrailles et me fendait le cœur!

Et une dernière fois on me dit : «O Zarathoustra, tes fruits sont mûrs, mais toi tu n'es pas mûr pour tes fruits!

Il faut donc que tu retournes à la solitude; car il faut que tu t'assouplisses davantage.» —

Et encore il y eut un rire qui s'enfuyait : alors tout fut tranquille autour de moi comme d'un double silence. Mais moi j'étais couché par terre, baigné de sueur.

— Maintenant vous avez tout entendu. C'est pourquoi il faut que je retourne à ma solitude. Je ne vous ai rien caché, mes amis.

Cependant je vous ai aussi appris à savoir *qui* est toujours le plus discret parmi les hommes — et qui veut l'être!

Hélas! mes amis! J'aurais encore quelque chose à vous dire, j'aurais encore quelque chose à vous donner! Pour-

quoi est-ce que je ne vous le donne pas? Suis-je donc avare?

Mais lorsque Zarathoustra eut dit ces paroles, la puissance de sa douleur s'empara de lui et la pensée de bientôt quitter ses amis, en sorte qu'il se mit à pleurer à sanglots; et personne n'arrivait à le consoler. Pourtant de nuit il s'en alla tout seul, en quittant ses amis.

* * *

Ainsi parlait Zarathoustra.

Troisième partie.

«Vous regardez en haut quand vous aspirez à l'élévation. Et moi je regarde en bas puisque je suis élevé.

Qui de vous peut en même temps rire et être élevé?

Celui qui plane sur les plus hautes montagnes, se rit de toutes les tragédies de la scène et de la vie.»

Zarathoustra,
Lire et Ecrire (I. p. 49).

Le Voyageur.

C'est à minuit que Zarathoustra prit son chemin par dessus la crête de l'île pour arriver le matin de très bonne heure à l'autre rive : car c'est là-bas qu'il voulait s'embarquer. Il y avait là une bonne rade où des vaisseaux étrangers aimaient aussi à jeter l'ancre; ils emmenaient avec eux quelques-uns d'entre ceux des Iles Bienheureuses qui voulaient passer la mer. Zarathoustra tout en montant la montagne songea en route aux nombreux voyages solitaires qu'il avait accompli depuis sa jeunesse, et combien de montagnes, de crêtes et de sommets il avait déjà gravi.

Je suis un voyageur et un grimpeur de montagnes, dit-il à son cœur, je n'aime pas les plaines et il semble que je ne puisse pas rester tranquille longtemps.

Et quels que soient ma destinée ou l'événement qui m'arrive, — ce sera toujours pour moi un voyage ou une ascension : on finit par ne plus vivre que ce qui est en vous.

Le temps est passé où les hasards pouvaient encore m'arriver; et que *m'adviendrait*-il encore qui ne m'appartienne déjà?

Il ne fait que revenir, il est enfin de retour — mon propre moi, et toutes les parties de lui-même qui furent longtemps à l'étranger et dispersées parmi toutes les choses et tous les hasards.

Et je sais encore une chose : je suis maintenant devant mon dernier sommet et devant ce qui m'a été épargné le plus longtemps. Hélas! il faut que je suive mon chemin le plus dur! Hélas! j'ai commencé mon plus solitaire voyage!

Mais celui qui est de mon espèce n'échappe pas à une pareille heure, l'heure qui lui dit : «Maintenant seulement tu suis ton chemin de la grandeur! Le sommet et l'abîme — maintenant ils se sont confondus!

Tu suis ton chemin de la grandeur: maintenant ce qui était jusqu'à présent ton dernier danger est devenu ton dernier asile!

Tu suis ton chemin de la grandeur : il faut maintenant que ceci soit ton meilleur courage qu'il n'existe plus de chemins derrière toi!

Tu suis ton chemin de la grandeur : ici personne ne doit se glisser à ta suite! Tes pas eux-mêmes ont effacé ton chemin derrière toi, et au-dessus de ton chemin il est écrit : Impossibilité.

Et si dorénavant toutes les échelles te manquent, il faudra que tu saches grimper sur ta propre tête : comment voudrais-tu autrement monter plus haut?

Sur ta propre tête et au-delà, par dessus ton propre cœur! Maintenant ta chose la plus douce va devenir la plus dure.

Celui qui s'est toujours beaucoup ménagé, son excès de ménagement finit par le rendre maladif. Béni soit ce qui rend dur! Je ne vante pas le pays où coulent le beurre et le miel!

Pour voir *beaucoup de choses* il faut apprendre à voir loin de *soi* : — cette dureté est nécessaire pour tous ceux qui gravissent les montagnes.

Mais celui qui cherche la connaissance avec des yeux indiscrets, comment saurait-il voir des choses plus que leur premier plan !

Mais toi, ô Zarathoustra ! tu voulais voir toutes les raisons et l'arrière-plan des choses : il te faut donc passer sur toi-même pour monter — au delà, plus haut, jusqu'à ce que même tes étoiles soient *au-dessous* de toi !

Oui ! Regarder en bas sur moi-même et sur mes étoiles : ceci seul serait pour moi le *sommet,* ceci est resté pour moi mon *dernier* sommet à gravir ! —

Ainsi se parlait à lui-même Zarathoustra, tandis qu'il montait, consolant son cœur avec de dures maximes : car il avait le cœur blessé comme cela ne lui était jamais arrivé. Et lorsqu'il arriva sur la hauteur de la crête, voici, l'autre mer était étendue devant lui : il resta immobile et se tut longtemps. Mais à cette hauteur la nuit était froide et claire et étoilée.

Je reconnais mon sort, dit-il enfin avec tristesse. Allons ! je suis prêt. Ma dernière solitude vient de commencer.

Ah ! cette mer triste et noire au-dessous de moi ! Ah ! ce sombre et nocturne mécontentement ! Ah ! destinée, océan ! C'est vers vous qu'il faut que je *descende !*

Je suis devant ma plus haute montagne et devant mon plus long voyage : c'est pourquoi il faut que je descende plus bas que je ne suis jamais monté :

— plus bas dans la douleur que je ne suis jamais descendu, jusque dans son onde la plus noire! Ainsi le veut ma destinée : Eh bien! Je suis prêt.

D'où viennent les plus hautes montagnes? c'est ce que j'ai demandé jadis. Alors j'appris qu'elles viennent de la mer.

Ce témoignage est écrit dans leurs rochers et dans les murailles de leurs sommets. C'est du plus bas que le plus haut doit atteindre son sommet. —

Ainsi parlait Zarathoustra au sommet de la montagne où il faisait froid; mais lorsqu'il arriva près de la mer et qu'il finit par être seul parmi les récifs, il se sentit fatigué de sa route et plus rempli de désir encore qu'auparavant.

Tout dort encore maintenant, dit-il; la mer aussi est endormie. Son œil regarde vers moi, étrange et somnolent.

Mais son haleine est chaude, je le sens. Et je sens aussi qu'elle rêve. Elle s'agite en rêvant sur de durs coussins.

Ecoute! Ecoute! Comme les mauvais souvenirs lui font pousser des gémissements! ou bien sont-ce de mauvais présages?

Hélas! je suis triste avec toi, sombre monstre, et je m'en veux à moi-même à cause de toi.

Hélas! pourquoi ma main n'a-t-elle pas assez de force! Que j'aimerais vraiment te délivrer des mauvais rêves! —

Tandis que Zarathoustra parlait ainsi, il se mit à rire sur lui-même avec mélancolie et amertume. Comment! Zarathoustra! dit-il, tu veux encore chanter des consolations à la mer?

Hélas! Zarathoustra, fou riche d'amour, ivre de confiance! Mais tu fus toujours ainsi : tu t'es toujours approché familièrement de toutes les choses terribles.

Tu voulais caresser tous les monstres. Un souffle de chaude haleine, un peu de molle fourrure aux pattes — : et immédiatement tu étais prêt à aimer et à attirer.

L'*amour* est le danger du plus solitaire; l'amour de tout *pourvu qu'il cela vive!* Elles prêtent vraiment à rire, ma folie et ma modestie dans l'amour! —

Ainsi parlait Zarathoustra et il se mit à rire une seconde fois : mais alors il pensa à ses amis abandonnés, et, comme si dans ses pensées, il avait péché contre eux, il fut fâché contre lui-même a cause de sa pensée. Et aussitôt il advint qu'en riant il se mit à pleurer : — Zarathoustra pleura amèrement de colère et de désir.

* * *

De la Vision et de l'Énigme.

1.

Lorsque, parmi les matelots, il fut notoire que Zarathoustra se trouvait sur le vaisseau — car en même temps que lui un homme des Iles Bienheureuses était venu à bord —, il y eut une grande curiosité et une grande attente. Mais Zarathoustra se tut pendant deux jours et il fut froid et sourd de tristesse, en sorte qu'il ne répondit ni aux regards ni aux questions. Le soir du second jour cependant, ses oreilles s'ouvrirent de nouveau quoiqu'il se tût encore : car on pouvait entendre bien des choses étranges et dangereuses sur ce vaisseau qui venait de loin et qui voulait aller plus loin encore. Mais Zarathoustra était l'ami de tous ceux qui font de longs voyages et qui ne daignent pas vivre sans danger. Et voici ! finalement, tout en écoutant, sa propre langue fut déliée et la glace de son cœur se brisa : — alors il commença à parler ainsi:

A vous, chercheurs hardis et aventureux, qui que vous soyez qui vous êtes embarqués avec des voiles astucieuses sur les mers épouvantables, —

à vous, ivres d'énigmes, heureux des demi-jours, vous dont l'âme est attirée par des flûtes dans tous les remous trompeurs :

— car vous ne voulez pas suivre à tâtons et d'une main peureuse le fil conducteur; et partout où vous pouvez *deviner*, vous détestez de *conclure* —

c'est à vous seuls que je raconte l'énigme que j'ai vue, — la vision du plus solitaire. —

Le visage sombre, j'ai traversé dernièrement le blême crépuscule, — sombre et dur, avec les lèvres serrées. Plus d'un soleil s'était couché pour moi.

Un sentier qui montait avec insolence à travers les éboulis, un sentier méchant et solitaire qui ne voulait plus ni herbe ni buissons, un sentier de montagne criait sous le défi de mes pas.

Marchant muet sur le crissement moqueur des cailloux, écrasant la pierre qui le faisait glisser, ainsi mon pas se contraignait à monter.

Plus haut : — résistant à l'esprit qui l'attirait vers en bas, vers l'abîme, à l'esprit de la lourdeur, mon démon et mon ennemi mortel.

Plus haut : — quoiqu'il fut assis sur moi, moitié nain, moitié taupe, paralysé, paralysant, versant du plomb dans mon oreille, dans mon cerveau, goutte à goutte, des pensées de plomb.

«O Zarathoustra, me chuchotait-il d'un ton moqueur, syllabe par syllabe, pierre de la sagesse! tu t'es lancé en l'air, mais toute pierre jetée doit — retomber!

O Zarathoustra, pierre de la sagesse, pierre lancée, destructeur d'étoiles! C'est toi-même que tu as lancé si haut, — mais toute pierre jetée doit — retomber.

Condamné à toi-même et à ta propre lapidation : ô Zarathoustra, tu as jeté bien loin la pierre, — mais elle retombera sur *toi!* »

Alors le nain se tut; et cela dura longtemps. Pourtant son silence m'oppressait; ainsi lorsqu'on est deux, on est en vérité plus solitaire que lorsqu'on est seul!

Je montai, je montai davantage, en rêvant et en pensant, — mais tout m'oppressait. Je ressemblais à un malade que fatigue l'âpreté de sa souffrance, et qu'un cauchemar réveille de son premier sommeil. —

Mais il y a quelque chose en moi que j'appelle courage: c'est ce qui a tué jusqu'à présent en moi tout mouvement d'humeur. Ce courage me fit enfin m'arrêter et dire : «Nain! toi, ou bien moi!» —

Car le courage est le meilleur meurtrier, — le courage qui *attaque* : car dans toute attaque il y a fanfare.

L'homme cependant est la bête la plus courageuse, c'est ainsi qu'il a vaincu toutes les bêtes. Aux sons de la fanfare, il a surmonté toutes les douleurs; mais la douleur humaine est la plus profonde douleur.

Le courage tue aussi le vertige au bord des abîmes : et où l'homme ne serait-il pas au bord des abîmes? Regarder même — n'est-ce pas regarder des abîmes?

Le courage est le meilleur des meurtriers : le courage tue aussi la pitié. Et la pitié est le plus profond abîme: aussi profondément que l'homme voit dans la vie, il voit dans la souffrance.

Le courage cependant est le meilleur meurtrier, le courage qui attaque : il finira par tuer la mort, car il dit :

«Comment? était-ce là la vie. Allons! Recommençons encore une fois!»

Dans une telle maxime, il y a beaucoup de fanfare. Que celui qui a des oreilles entende. —

* * *

2.

«Arrête-toi! nain! dis-je. Moi ou bien toi! Mais moi je suis le plus fort de nous deux — : tu ne connais pas ma pensée la plus profonde! *Celle-là* tu ne saurais la porter!» —

Alors arriva ce qui me rendit plus léger : le nain me sauta des épaules, l'indiscret! Il s'accroupit sur une pierre devant moi. Mais à l'endroit où nous nous arrêtions se trouvait comme par hasard un portique.

«Vois ce portique! nain! repris-je : il a deux visages. Deux chemins se réunissent ici : personne encore ne les a suivis jusqu'au bout.

Cette longue rue qui descend, elle dure une éternité et cette autre longue rue qui monte — c'est une autre éternité.

Ils se contredisent, ces chemins; ils se butent l'un contre l'autre : — et c'est là, à ce portique, qu'ils se rencontrent. Le nom du portique se trouve écrit au-dessus, il s'appelle : «instant».

Mais si quelqu'un suivait l'un de ces chemins — toujours et toujours plus loin : crois-tu, nain, que ces chemins se contrediraient toujours?» —

«Tout ce qui est droit ment, murmura le nain avec mépris. Toute vérité est courbée, le temps lui-même est un cercle.»

«Esprit de la lourdeur! dis-je avec colère, ne prends pas la chose trop à la légère! Ou bien je te laisse là, pied-bot, — et c'est moi qui t'ai porté *là-haut!*

Vois cet instant! repris-je. De ce portique du moment une longue et éternelle rue retourne *en arrière* : derrière nous il y a une éternité.

Toute chose qui *sait* courir, ne doit-elle pas déjà avoir parcouru cette rue? Toute chose qui *peut* arriver ne doit-elle pas déjà être arrivée, accomplie, passée?

Et si tout a déjà été ici : que penses-tu, nain, de cet instant? Ce portique lui aussi ne doit-il pas déjà — avoir été ici?

Et toutes choses ne sont-elles pas enchevêtrées de telle façon que cet instant tire après lui toutes les choses de l'avenir? *Donc* — — aussi lui-même?

Car toute chose qui *sait* courir ne *doit*-elle pas aussi suivre une seconde fois — cette longue rue qui monte! —

Et cette lente araignée qui rampe au clair de lune, et ce clair de lune lui-même, et moi et toi, réunis sous le portique, chuchotant de choses éternel — ne faut-il pas que nous ayons tous déjà été là?

— Ne devons-nous pas revenir et courir dans cette autre rue qui monte devant nous, dans cette longue rue lugubre — ne faut-il pas qu'éternellement nous revenions? —»

Ainsi parlais-je et d'une voix toujours plus basse, car j'avais peur de mes propres pensées et de mes arrières-

pensées. Alors soudain j'entendis un chien *hurler* tout près de là.

Ai-je jamais entendu un chien hurler ainsi? Mes pensées retournèrent en arrière. Oui! Lorsque j'étais enfant, dans ma plus lointaine enfance :

— c'est alors que j'entendis un chien hurler ainsi. Et je le vis aussi, le poil hérissé, la tête dressée, tremblant, au milieu de la nuit la plus silencieuse, où les chiens eux-mêmes croient aux fantômes :

— en sorte que j'eus pitié de lui. Car, tout à l'heure, la pleine lune s'est levée au-dessus de la maison avec un silence de mort; tout à l'heure elle s'est arrêtée, disque enflammé, — sur le toit plat, comme sur un bien étranger: —

C'est alors ce qui exaspéra le chien! car les chiens croient aux voleurs et aux fantômes. Et lorsque j'entendis de nouveau hurler ainsi, je fus de nouveau pris de pitié.

Où donc avaient passé maintenant le nain, le portique, l'araignée et tous les chuchotements? Avais-je donc rêvé? M'étais-je éveillé? Je me trouvai soudain parmi de sauvages rochers, seul, abandonné au clair de lune solitaire.

Mais un homme gisait là! Et voici! le chien bondissant, hérissé, gémissant, — maintenant il me voyait venir — se remit à hurler, se mit à *crier* : — ai-je jamais entendu un chien crier ainsi au secours?

Et, en vérité, je n'ai jamais rien vu de semblable à ce que je vis là. Je vis un jeune berger, qui se tordait, râlant et convulsé, le visage décomposé, un lourd serpent noir pendant de sa bouche.

Ai-je jamais vu tant de dégoût et de pâle épouvante sur *un* visage? Il avait peut-être dormi? Et le serpent lui est entré dans le gosier — il s'y est attaché.

Ma main se mit à tirer le serpent, à tirer — en vain! elle n'arrivait pas à arracher le serpent du gosier. Alors quelque chose se mit à crier en moi : «Mords! Mords toujours!

Arrache lui la tête! Mords toujours!» — Ainsi quelque chose se mit à crier en moi; mon épouvante, ma haine, mon dégoût, ma pitié, tout mon bien et mon mal, se mirent à crier en moi d'un seul cri. —

Braves, qui m'entourez! chercheurs hardis et aventureux et qui que vous soyez qui vous êtes embarqués avec des voiles astucieuses sur les mers inexplorées! vous qui êtes heureux des énigmes!

Devinez-moi donc l'énigme que je vis alors et expliquez moi la vision du plus solitaire!

Car ce fut une vision et une prévision : — *quel* symbole était-ce que je vis alors? Et *quel* est celui qui doit venir?

Qui est le berger à qui le serpent est entré dans le gosier? *Quel* est l'homme dont le gosier subira ainsi ce qu'il y a de plus noir et de plus lourd?

— Le berger cependant se mit à mordre comme mon cri le lui conseillait, il mordit d'un bon coup de dent! Il cracha loin de lui la tête du serpent — : et bondit en l'air. —

Il n'était plus ni homme ni berger, — il était transformé, rayonnant, il *riait!* Jamais encore homme sur terre ne se mit à rire comme *lui!*

O mes frères, j'ai entendu un rire qui n'était pas le rire d'un homme, — — et maintenant une soif me ronge, un désir qui sera toujours insatiable.

Le désir de ce rire me ronge : oh! comment pourrai-je encore supporter de vivre? Et comment supporterais-je de mourir maintenant! —

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

De la Béatitude involontaire.

Avec de pareilles énigmes et de semblables amertumes dans le cœur, Zarathoustra passa la mer. Mais lorsqu'il fut éloigné de quatre journées des Iles Bienheureuses et de ses amis, il avait surmonté toute sa douleur — : victorieux et le pied ferme, il était de nouveau debout sur sa destinée. Et c'est alors que Zarathoustra parla ainsi à sa conscience pleine d'allégresse :

Je suis de nouveau seul et je veux l'être, seul avec le ciel clair et avec la mer libre; et de nouveau l'après-midi est autour de moi.

C'est l'après-midi que pour la première fois j'ai trouvé mes amis, c'était l'après-midi aussi une autre fois : — à l'heure où toute lumière devient plus tranquille.

Car les parcelles de bonheur qui sont encore en route entre le ciel et la terre, se cherchent un asile dans une âme lumineuse : Maintenant *le bonheur* a rendu toute lumière plus tranquille.

O après-midi de ma vie! Un jour *mon* bonheur, lui aussi, est descendu dans la vallée pour se chercher un asile : alors il a trouvé ces âmes ouvertes et hospitalières.

O après-midi de ma vie! Que n'ai-je donné afin d'avoir une seule chose : cette vivante plantation de mes pensées et cette lumière matinale de mes plus hautes espérances!

Un jour le créateur a cherché les compagnons et les enfants de *son* espérance. Et voici, il advint qu'il ne put les trouver, si ce n'est en commençant par les créer lui-même.

Je suis donc au milieu de mon œuvre, allant vers mes enfants et revenant de chez eux : c'est à cause de ses enfants qu'il faut que Zarathoustra s'accomplisse lui-même.

Car on n'aime du fond du cœur que son enfant et son œuvre; et où il y a un grand amour de soi, c'est signe de fécondité : voilà ce que j'ai remarqué.

Mes enfants fleurissent encore dans leur premier printemps, les uns près des autres, secoués ensemble par le vent, ces arbres de mon jardin et de mon meilleur terrain.

Et en vérité! Où il y a de tels arbres, les uns près des autres, là *il y a* des Iles Bienheureuses!

Mais un jour je veux les déplanter et les placer chacun pour soi : pour que chacun apprenne la solitude, la fierté et la précaution.

Noueux et tordu, avec une dureté flexible, chacun doit se dresser auprès de la mer, phare vivant de la vie invincible.

Là-bas, où les tempêtes se précipitent dans la mer, où le pied de la montagne est baigné des flots, il faudra que chacun monte la garde de jour et de nuit, veillant pour faire *son* examen de conscience.

Il faut qu'il soit réconnu et éprouvé, pour que l'on sache s'il est de ma race et de mon origine, — s'il est maître d'une longue volonté, silencieux même quand il parle, et cédant de façon à *prendre* lorsqu'il donne : —

— afin de devenir un jour mon compagnon, créant et chômant avec Zarathoustra — : quelqu'un qui écrira ma volonté sur mes tables, pour l'accomplissement total de toutes choses.

Et à cause de lui et de ses semblables il faut que je m'accomplisse *moi*-même : c'est pourquoi je me dérobe maintenant à mon bonheur, m'offrant à tous les malheurs — pour *ma* dernière épreuve et *mon* dernier examen de conscience.

Et, en vérité, il était temps que je partisse, et l'ombre du voyageur et le temps le plus long et l'heure la plus silencieuse, — tous m'ont dit : «Il est grand temps!»

Le vent a soufflé dans le trou de serrure et m'a dit : «Viens!» La porte s'est ouverte sournoisement et a dit : «Va!»

Mais j'étais enchaîné à l'amour pour mes enfants : c'est le désir qui m'attachait par ce lien, le désir d'amour, afin de devenir la proie de mes enfants et de me perdre pour eux.

Désirer — c'est déjà pour moi : m'être perdu. *Je vous ai, mes enfants!* Dans cette possession, tout doit être certitude et rien ne doit être désir.

Mais le soleil de mon amour brûlait sur ma tête, Zarathoustra cuisait dans son propre jus, — alors des ombres et des doutes ont passé sur moi.

Déjà je désirais le froid et l'hiver : «O que le froid et l'hiver me fassent de nouveau grelotter et claquer des dents!» soupirai-je : — alors des brumes glaciales s'élevèrent de moi.

Mon passé brisa ses tombes, mainte douleur enterrée vivante se réveilla — : elle n'avait fait que dormir cachée sous des linceuls.

Ainsi tout me criait en des signes : «Il est temps!» Mais moi — je n'entendais pas : jusqu'à ce qu'enfin mon abîme se mît à remuer et que ma pensée me mordît.

Hélas! pensée venue de mon abîme, toi qui es *ma* pensée! Quand trouverai-je la force de t'entendre creuser et de ne plus trembler.

Le cœur me bat jusqu'à la gorge quand je t'entends creuser! Ton silence même veut m'étrangler, toi qui es silencieuse comme mon abîme est silencieux!

Jamais encore je n'ai osé t'appeler à la *surface* : il m'a suffi de te porter en moi! Je n'ai pas encore été assez fort pour la dernière audace du lion, pour la dernière témérité.

Ta lourdeur m'a toujours été assez terrible : mais un jour je veux trouver la force et la voix du lion pour te faire monter à la surface!

Quand j'aurai surmonté cela en moi, je surmonterai une plus grande chose encore, et une *victoire* sera le sceau de mon accomplissement! —

Jusque là j'erre encore sur des mers incertaines; le hasard me lêche et me cajole; je regarde en avant, en arrière —, je ne vois pas encore de fin.

L'heure de ma dernière lutte n'est pas encore venue, — ou bien me vient-elle en ce moment? En vérité, avec une beauté maligne, la mer et la vie qui m'entourent me regardent!

O après-midi de ma vie! O bonheur avant le soir! O port en pleine mer! O paix dans l'incertitude! Comme je me méfie de vous tous!

En vérité je me méfie de votre beauté maligne! Je ressemble à l'amant qui se méfie du sourire trop velouté.

Comme il pousse devant lui la bien-aimée, tendre même encore dans sa dureté, le jaloux —, ainsi je pousse devant moi cette heure bienheureuse.

Loin de moi, heure bienheureuse! Avec toi m'est venue une béatitude malgré moi! Je suis là, prêt à ma plus profonde douleur : — tu es venue à contretemps pour moi!

Loin de moi, heure bienheureuse! Cherche plutôt un asile là-bas — chez mes enfants! Vas en hâte! Bénis les avant le soir et donne leur *mon* bonheur!

Déjà le soir approche : le soleil se couche. Mon bonheur — s'en est allé! —

Ainsi parlait Zarathoustra. Et il attendit son malheur toute la nuit : mais il attendit en vain. La nuit resta claire et silencieuse, et le bonheur lui-même s'approcha de lui de plus en plus. Vers le matin cependant Zarathoustra se mit à rire en son cœur et il dit d'un ton ironique : «Le bonheur me court après. Cela vient de ce que je ne cours pas après les femmes. Or le bonheur est une femme.»

* * *

Avant le Lever du soleil.

O ciel au-dessus de moi, ciel clair, ciel profond! abîme de lumière! En te contemplant je frissonne de désir divin.

Me jeter à ta hauteur — c'est là *ma* profondeur! M'abriter sous ta pureté, — c'est là *mon* innocence!

Le dieu est voilé par sa beauté : *ainsi* tu caches tes étoiles. Tu ne parles point : *ainsi* tu m'annonces ta sagesse.

Aujourd'hui tu t'es levé pour moi, muet sur les mers écumantes; ton amour et ta pudeur se révèlent à mon âme écumante.

Tu es venu à moi, beau et voilé dans ta beauté, tu me parles muet, te révélant par ta sagesse :

O que n'ai-je deviné toutes les pudeurs de ton âme! tu es venu à moi *avant* le soleil, moi qui suis le plus solitaire.

Nous sommes amis depuis toujours : notre tristesse, notre épouvante et notre fond nous sont communs; le soleil même nous est commun.

Nous ne nous parlons pas parce que nous savons trop de choses — : nous nous taisons et, par des sourires, nous nous communiquons notre savoir.

N'es-tu pas la lumière de mon feu? n'es-tu pas l'âme-sœur de mon intelligence?

Nous avons tout appris ensemble; ensemble nous avons appris à nous élever au-dessus de nous, vers nous-mêmes et à sourire, sans nuage : —

— à sourire vers en bas, sans nuages, au travers des yeux clairs et des lointains immenses, quand au-dessous de nous bouillonnent comme la pluie, la contrainte et le but et la faute.

Et quand je marchais seul, de *quoi* mon âme avait-elle faim dans les nuits et sur les sentiers d'erreur? Et quand je gravissais des montagnes *qui* cherché-je sur les sommets, si ce n'est toi?

Et tous mes voyages et toutes mes ascensions : qu'étaient-ce autre chose qu'un besoin et un expédient pour le malhabile : — toute ma volonté ne veut que *voler*, voler dans le ciel!

Et qu'est ce que je haïssais plus que les nuages qui passent et tout ce qui te ternit? Et je haïssais même ma propre haine puisqu'elle te ternissait!

J'en veux aux nuages qui passent, ces chats sauvages qui rampent : ils nous prennent à nous deux ce qui nous est commun, — l'immense et infinie affirmation des choses.

Nous en voulons à ces médiateurs et a ces mêleurs, les nuages qui passent : à ces êtres mixtes et indécis, qui ne savent ni bénir ni maudire du fond du cœur.

Je préfère encore être assis dans une tonne sans voir le ciel, ou dans un abîme, que de te voir toi, ciel de lumière, terni par les nuages qui passent!

Et souvent j'ai eu envie de les fixer avec des éclairs dorés, et, pareil au tonnerre, de battre la timbale sur leur ventre de chaudron : —

— timbalier en colère, puisqu'ils me dérobent ton affirmation, ciel pur au-dessus de moi! ciel clair! abîme de lumière! — puisqu'ils te dérobent *mon* affirmation!

Car je préfère encore le bruit et le tonnerre et les outrages du mauvais temps, à ce repos de chats circonspect et hésitant ; et, parmi les hommes eux aussi, ce sont ces êtres mixtes et indécis, marchant à pas de loups, ces nuages qui passent, doutant et hésitant que je hais le plus.

Et «qui ne sait bénir, doit *apprendre* à maudire!» — ce clair enseignement m'est tombé d'un ciel clair, cette étoile brille à mon ciel, même dans les nuits noires.

Mais mois je bénis et j'affirme toujours, pourvu que tu sois autour de moi, ciel pur, ciel clair, abîme de lumière! — c'est alors que je porterai dans tous les abîmes ma bienfaisante affirmation.

Je suis devenu celui qui bénit et qui affirme : et pour cela j'ai longtemps lutté; je fus un lutteur, afin d'avoir un jour les mains libres pour bénir.

Ceci cependant est ma bénédiction : être au-dessus de chaque chose comme son propre ciel, son toit arrondi, sa cloche d'azur et son éternelle quiétude : et bienheureux celui qui bénit ainsi!

Car toutes choses sont baptisées à la source de l'éternité et par delà le bien et le mal; mais le bien et le mal ne sont eux-mêmes que des ombres fugitives, d'humides afflictions et des nuages passagers.

En vérité, c'est une bénédiction et non une malédiction lorsque j'enseigne : «Sur toutes choses, se trouve le ciel hasard, le ciel innocence, le ciel à-peu-près, le ciel pétulance.»

«Par hasard» — c'est là la plus vieille noblesse du monde, je l'ai rendue à toutes choses, je l'ai délivrée de la servitude du but.

Cette liberté et cette sérénité célestes, je les ai placées comme des cloches d'azur sur toutes choses, lorsque j'ai enseigné qu'au-dessus d'elles, et par elles, aucune «volonté éternelle» — ne voulait.

J'ai mis en place de cette volonté, cette pétulance et cette folie, lorsque j'ai enseigné : «Une chose est impossible partout — et cette chose est le sens raisonnable!»

Un peu de raison cependant, un grain de sagesse, dispersé d'étoile en étoile, — ce levain est mêlé à toutes choses : c'est à cause de la folie que la sagesse est mêlée à toutes choses!

Un peu de sagesse est possible; mais j'ai trouvé dans toutes choses cette certitude bienheureuse : elles préfèrent *danser* sur les pieds du hasard.

O ciel au-dessus de moi, ciel pur et haut! Ceci est maintenant pour moi ta pureté qu'il n'existe pas d'éternelle araignée et de toile d'araignée de la raison : —

— que tu es un lieu de danse pour les hasards divins, que tu es une table divine pour le jeu de dés et les joueurs divins! —

Mais tu rougis? Ai-je dit des choses inexprimables? Ai-je maudit en voulant te bénir?

Ou bien est-ce la honte d'être deux qui te fait rougir? — Me dis-tu de m'en aller et de me taire puisque maintenant — le *jour* vient?

Le monde est profond — : et plus profond que le jour ne l'a jamais pensé. Il y a des choses qui ne doivent pas avoir la parole devant le jour. Mais le jour vient : séparons-nous donc!

O ciel au-dessus de moi, ciel pudique et ardent! O bonheur avant le soleil levant! Le jour vient : séparons-nous donc! —

Ainsi parlait Zarathoustra!

* * *

De la Vertu qui rapetisse.

1.

Lorsque Zarathoustra revint sur la terre ferme, il ne se dirigea pas droit vers sa montagne et sa caverne, mais il fit beaucoup de courses et de questions, s'informant de ceci et de cela, ainsi qu'il disait de lui-même en plaisantant : «Voici un fleuve qui, par beaucoup de sinuosités, recoule à sa source!» Car il voulait apprendre ce qui était arrivé à l'*homme* pendant son absence : s'il était devenu plus grand ou plus petit. Et un jour il aperçut une rangée de maisons nouvelles; alors il s'étonna et dit :

Que signifient ces maisons? En verité, nulle grande âme ne les a bâties en symbole d'elle-même!

Un enfant idiot les aurait-il tirées de sa boîte à jouets? Alors qu'un autre enfant les remette dans sa boîte!

Et ces chambres et ces mansardes : des *hommes* peuvent-ils en sortir et y entrer? Elles me semblent faites pour des vers à soie ou pour des chats friands qui, eux aussi, se laissent manger.

Et Zarathoustra s'arrêta et réfléchit. Enfin il dit avec tristesse : «*Tout* est devenu plus petit!

Je vois partout des portes plus basses : celui qui est de *mon* espèce peut encore y passer, mais — il faut qu'il se courbe!

Oh! quand retournerai-je dans ma patrie ou il ne faudra plus que je me courbe — que je me courbe devant les *petits!*» — Et Zarathoustra soupira, regarda dans le lointain. —

Le même jour cependant il prononça son discours sur la vertu qui rapetisse.

2.

Je passe au milieu de ce peuple et je tiens mes yeux ouverts : ils ne me pardonnent pas de ne pas être envieux de leurs vertus.

Ils mordent après moi parce que je leur dis : pour de petites gens, de petites vertus sont nécessaires, — et parce que je comprends difficilement que de petites gens soient *nécessaires!*

Je ressemble encore au coq dans une basse-cour étrangère que les poules même poursuivent à coups de becs; mais je n'en veux pas pour cela à ces poules.

Je suis poli envers elles comme envers tout petit désagrément; être épineux envers les petits me semble une sagesse digne des hérissons.

Ils parlent tous de moi quand ils sont assis le soir autour du foyer, — ils parlent de moi, mais personne ne pense — à moi!

C'est là le nouveau silence que j'ai appris à connaître : le bruit qu'ils font autour de moi déploie un manteau sur mes pensées.

Ils tapagent entre eux : «Que nous veut ce sombre nuage? Veillons à ce qu'il ne nous amène pas une épidémie!»

Et dernièrement une femme tira contre elle son enfant qui voulait aller à moi : «Enlevez les enfants! cria-t-elle; de tels yeux brûlent les âmes des enfants.»

Ils toussent quand je parle : ils croient que la toux est une objection contre les grands vents, — ils ne devinent rien du bruissement de mon bonheur!

«Nous n'avons pas encore le temps pour Zarathoustra», — voilà leur objection; mais qu'importe un temps qui «n'a pas le temps» pour Zarathoustra?

Lors même qu'ils me glorifient : comment pourrais-je m'endormir sur *leur* gloire? Leur louange est pour moi une ceinture épineuse : elle me démange encore quand je l'enlève.

Et cela aussi je l'ai appris parmi eux : celui qui loue fait semblant de rendre, mais en réalité il veut qu'on lui donne davantage!

Demandez à mon pied si leur manière de louer et d'allècher lui plaît! Vraiment, selon une telle mesure et un tel tic-tac, il ne veut ni danser, ni se tenir tranquille.

Ils essaient de me louer leur petite vertu et de m'attirer vers elle; ils voudraient bien entraîner mon pied au tic-tac du petit bonheur.

Je passe au milieu de ce peuple et je tiens mes yeux ouverts : ils sont devenus plus *petits* et ils continuent à devenir toujours plus petits : — *c'est leur doctrine du bonheur et de la vertu qui en est cause.*

C'est qu'ils sont aussi modestes dans la vertu, — car ils veulent avoir leurs aises. Mais seule une vertu modeste se comporte avec les aises.

Ils apprennent aussi à marcher à leur manière et à marcher en avant : c'est ce que j'appelle aller *clopin-clopant* —. C'est ainsi qu'ils sont un obstacle à tous ceux qui se hâtent.

Et il y en a qui vont en avant, regardant en arrière, le cou tendu : volontiers je me heurterai à de tels corps.

Les pieds et les yeux ne doivent ni mentir ni se démentir. Mais il y a beaucoup de mensonges parmi les petites gens.

Quelques uns d'entre eux veulent, mais la plupart ne sont que voulus. Quelques uns d'entre eux sont sincères, mais la plupart sont de mauvais comédiens.

Il y a parmi eux des comédiens sans le savoir et des comédiens sans le vouloir —, ceux qui sont sincères sont toujours rares, surtout les comédiens sincères.

Les qualités de l'homme sont rares ici : c'est pourquoi les femmes se masculinisent. Car celui seulement qui est assez homme, *affranchira* dans la femme — la *femme.*

Et voici la pire des hypocrisies que j'ai trouvé parmi eux : même ceux qui ordonnent feignent les vertus de ceux qui obéissent.

«Je sers, tu sers, nous servons,» — ainsi psalmodie, là aussi, l'hypocrisie des dominants, — et malheur! quand le premier maître n'est que le premier serviteur!

Hélas! la curiosité de mon regard s'est égaré aussi vers leur hypocrisie; et j'ai bien deviné leur bonheur de mouche et leur bourdonnement vers les vitres ensoleillées.

Je vois tant de bonté, tant de faiblesse! Tant de justice et de compassion, tant de faiblesse!

Ils sont ronds, loyaux et bienveillants les uns envers les autres, comme les grains de sable sont ronds, loyaux et bienveillants envers les grains de sable.

Embrasser modestement un petit bonheur, — c'est ce qu'ils appellent «résignation»! et en même temps ils louchent déjà modestement vers un nouveau petit bonheur.

Au fond, dans leur simplicité, ils n'ont qu'un désir : que personne ne leur fasse mal. C'est pourquoi ils sont prévenants envers chacun et ils lui font du bien.

Mais cela est de la *lâcheté* : quoique cela s'appelle «vertu». —

Et quand il leur arrive de parler avec rudesse, ces petites gens : *je* n'entends dans leur voix que leur enrouement, — car chaque coup de vent les rend enroués!

Ils sont rusés, leurs vertus ont des doigts rusés. Mais il leur manque les poings : leurs doigts ne savent pas se cacher derrière leurs poings.

La vertu c'est pour eux ce qui rend modeste et apprivoisé : c'est ainsi qu'ils ont fait du loup un chien et de l'homme même le meilleur animal domestique de l'homme.

«Nous avons placé notre chaise au *milieu* — c'est ce que me dit leur hilarité — et aussi loin des gladiateurs mourants que des truies joyeuses.»

Mais cela est — de la *médiocrité* : bien que cela s'appelle modération. —

3.

Je passe au milieu de ce peuple et je laisse tomber maintes paroles : mais ils ne savent ni prendre ni retenir.

Ils s'étonnent que je ne sois pas venu pour blâmer les débauches et les vices; et en vérité je ne suis pas venu non plus pour mettre en garde contre les pickpockets.

Ils s'étonnent que je ne sois pas prêt à déniaiser et à aiguiser leur sagesse : comme s'ils n'avaient pas encore assez de sages subtiles dont la voix grince comme des crayons d'ardoise!

Et quand je crie : «Maudissez tous les lâches démons qui sont en vous et qui voudraient volontiers gémir, croiser les mains et adorer» : alors ils crient : «Zarathoustra est impie.»

Et leurs professeurs de résignation crient plus fort, mais c'est précisément à eux qu'il me plaît de crier à l'oreille : Oui! *Je suis* Zarathoustra, l'impie!

Ces professeurs de résignation! Partout où il y a petitesse, maladie et teigne, ils rampent comme des poux; et mon dégoût seul m'empêche de les écraser.

Eh bien! voici le sermon que je fais pour *leurs* oreilles : je suis Zarathoustra l'impie qui dit : «Qui est-ce qui est plus impie que moi, pour que je me réjouisse de son enseignement?»

Je suis Zarathoustra, l'impie : où trouverai-je mes semblables? Mes semblables sont tous ceux qui se donnent eux-mêmes leur volonté et qui se défont de toute résignation.

Je suis Zarathoustra, l'impie : je fais bouillir dans *ma* marmite tout ce qui est hasard. Et ce n'est que lorsque c'est cuit à point que je lui souhaite la bienvenue comme *ma* nourriture.

Et en vérité maint hasard s'est approché de moi en maître : mais *ma volonté* lui parla d'une façon plus domina-

trice encore, — et aussitôt il se mettait à genoux devant moi en suppliant —

— me suppliant de lui donner asile et accueil cordial, et me parlant d'une manière flatteuse : «Vois donc, Zarathoustra, il n'y a qu'un ami pour venir ainsi chez un ami!» —

Mais pourquoi parler, quand personne n'a *mes* oreilles! Ainsi je veux crier à tous les vents :

Vous devenez toujours plus petits, petites gens! vous vous émiettez, vous qui aimez vos aises! Vous périrez encore —

— à cause de la multitude de vos petites vertus, de vos petites omissions, à cause de votre continuelle petite résignation.

Vous ménagez trop, vous cédez trop : c'est de cela qu'est fait le sol où vous croîssez! Mais pour qu'un arbre devienne *grand,* il doit pousser de dures racines autour de durs rochers!

Même ce que vous omettez aide à tisser la toile de l'avenir des hommes; même votre néant est une toile d'araignée et une araignée qui vit du sang de l'avenir.

Et quand vous prenez, c'est comme si vous voliez, ô petits vertueux; pourtant, même parmi les fripons, l'*honneur* parle : «Il faut voler seulement là où on ne peut pas piller.»

«Cela se donne» — telle est aussi une doctrine de la résignation. Mais moi je vous dis, à vous qui aimez vos aises : *cela se prend* et cela prendra de vous toujours davantage!

Hélas, que ne vous défaites-vous pas de tous ces demi-

vouloirs, que ne vous décidez-vous pas pour la paresse comme pour l'action!

Hélas, que ne comprenez-vous pas ma parole : Faites toujours ce que vous voudrez, — mais soyez d'abord de ceux qui *peuvent vouloir*!»

«Aimez toujours votre prochain comme vous-mêmes, — mais soyez d'abord de ceux qui s'*aiment eux-mêmes* —

— qui s'aiment avec le grand amour, avec le grand mépris!» Ainsi parle Zarathoustra, l'impie. —

Mais pourquoi parler, quand personne n'a *mes* oreilles! Il est encore une heure trop tôt pour moi.

Je suis parmi ce peuple mon propre précurseur, mon propre chant du coq dans les rues obscures.

Mais *leur* heure vient! Et vient aussi la mienne! D'heure en heure ils deviennent plus pétits, plus pauvres, plus stériles, — pauvre herbe! pauvre terre!

Bientôt ils seront devant moi comme de l'herbe sèche, comme une steppe, et en vérité, fatigués d'eux-mêmes, — et plutôt que d'eau, altérés de *feu!*

O heure bienheureuse de la foudre! O mystère d'avant midi! — un jour je ferai encore d'eux des feux courants et des prophètes aux langues de flammes : —

— ils prophétiseront encore avec des langues de flammes: il vient, il est proche, le *Grand Midi!*

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

Sur le Mont des Oliviers.

L'hiver, hôte malin, est assis dans ma demeure; mes mains sont bleues de l'étreinte de son amitié.

Je l'honore, cet hôte malin, mais j'aime à le laisser seul. J'aime à lui échapper; et si l'on court *bien,* on finit par lui échapper!

Avec les pieds chauds, les pensées chaudes, je cours où le vent se tient coi, — vers le coin ensoleillé de mon mont des Oliviers.

C'est là que je ris de mon hôte rigoureux, et je lui suis reconnaissant d'attraper chez moi les mouches et de faire taire beaucoup de petits bruits.

Car il n'aime pas à entendre bourdonner une mouche ou même deux; il rend solitaire jusqu'à la rue, en sorte que le clair de lune se met à y avoir peur la nuit.

Il est un hôte dur, — mais je l'honore, et je ne prie pas le dieu ventru du feu comme font les efféminés.

Il vaut mieux encore un peu claquer des dents que d'adorer des idoles! — telle est ma nature. Et j'en veux surtout à tous les dieux du feu, à l'esprit ardent, bouillonnant et morne.

Quand j'aime quelqu'un je l'aime en hiver mieux qu'en été; je me moque mieux de mes ennemis et plus courageusement, depuis que l'hiver est dans ma maison.

Courageusement, en vérité, même quand je me blottis dans mon lit — : même alors mon bonheur retiré rit et fanfaronne encore, et mon rêve mensonger se met à rire.

Ramperais-je? Jamais encore dans ma vie je n'ai rampé devant les puissants; et si j'ai jamais menti, c'était par amour. C'est pourquoi je suis content même dans un lit d'hiver.

Un lit ordinaire me chauffe plus qu'un lit luxueux, car je suis jaloux de ma pauvreté. Et c'est en hiver qu'elle m'est le plus fidèle.

Je commence chaque jour avec une méchanceté, je me moque de l'hiver par un bain froid : c'est ce qui fait grogner mon ami sévère.

J'aime aussi à le chatouiller avec un petit cierge : afin qu'il permette enfin au ciel de sortir de l'aube cendrée.

Car c'est surtout le matin que je suis méchant : à la première heure, quand les seaux grincent à la fontaine, et que les chevaux hennissent par les rues grises : —

J'attends alors avec impatience que le ciel lumineux se lève, le ciel d'hiver à la barbe grise, le vieillard à la tête blanche, —

— le ciel d'hiver, silencieux, qui tait parfois même son soleil!

Est-ce de lui que j'ai appris les longs silences lumineux? Ou bien est-ce de moi qu'il les a appris? Ou bien chacun de nous les a-t-il inventés lui-même?

L'origine de toutes bonnes choses est multiple, — toutes les bonnes choses pétulantes sautent de plaisir dans l'existence : comment ne feraient-elles cela — qu'une seule fois!

Le long silence, lui aussi, est une bonne chose pétulante. Et, pareil à un ciel d'hiver, regarder d'un visage clair avec des yeux ronds : —

— taire comme lui son soleil et son inflexible volonté de soleil : en vérité j'ai *bien* appris cet art et cette malice d'hiver!

C'est mon art et ma plus chère méchanceté que mon silence ait appris à ne pas se trahir par le silence.

Par des paroles et des dés cliquetants je m'amuse à duper les gens solennels qui attendent : je veux que ma volonté et mon but échappent à leur sévère attention.

Afin que personne ne puisse regarder dans l'abîme de mes raisons et de ma dernière volonté, — j'ai inventé le long et clair silence.

J'ai trouvé plus d'un intelligent qui voilait son visage et qui troublait son eau, afin que personne ne puisse regarder au travers et au fond.

Mais c'est chez lui précisément que venaient les rusés méfiants et les casse-noix : on lui pêchait ses poissons les plus cachés!

Cependant les clairs, les braves, les transparents — ceux-là sont pour moi les silencieux les plus rusés : leur fond est si *profond* que l'eau même la plus claire ne les — trahit point. —

Silencieux ciel d'hiver à la barbe de neige, tête blanche aux yeux ronds au-dessus de moi! O divin symbole de mon âme et de la pétulance de mon âme!

Et ne *faut*-il pas que je me cache, comme quelqu'un qui a avalé de l'or, — afin qu'on ne m'ouvre pas l'âme?

Ne *faut*-il pas que je porte des échasses, pour qu'ils ne voient *pas* mes longues jambes, — tous ces tristes envieux autour de moi?

Toutes ces âmes enfumées, renfermées, usées, moisies, aigries — comment leur envie *saurait*-elle supporter mon bonheur?

C'est pourquoi je ne leur montre que l'hiver et la glace qui sont sur mes sommets — je ne leur montre *pas* que ma montagne est encore entourée de toutes les ceintures de soleil!

Ils n'entendent siffler que mes tempêtes hivernales : et ne savent *pas* que je passe aussi sur de chaudes mers, pareil à des vents du sud langoureux, lourds et ardents.

Ils ont pitié de mes accidents et de mes hasards : — mais *mes* paroles disent : «Laissez venir à moi le hasard : il est innocent comme un petit enfant!»

Comment *sauraient*-ils supporter mon bonheur si je ne mettais autour de mon bonheur des accidents et des misères hivernales, des toques d'ours blanc et des enveloppes de ciel de neige?

— si je n'avais moi-même pitié de leur *apitoiement ;* l'apitoiement de ces tristes envieux?

— si moi-même je ne soupirais et ne grelottais pas devant eux, en me *laissant* envelopper patiemment dans leur pitié?

Ceci est la sage pétulance et la bienveillance de mon âme, qu'elle ne *cache point* son hiver et ses vents glacés; elle ne cache même pas ses engelures.

Pour l'un la solitude est la fuite de la maladie, pour l'autre la fuite devant la maladie.

Qu'ils m'*entendent* gémir et soupirer devant la froidure de l'hiver, tous ces pauvres et louches vauriens autour de moi! Avec de tels gémissements et de tels soupirs, je fuis leurs chambres chauffées.

Qu'ils me plaignent et me prennent en pitié à cause de mes engelures : «Il finira par *geler* à la glace de sa connaissance!» — c'est ainsi qu'ils gémissent.

Pendant ce temps, je cours ça et là, les pieds chauds sur mon mont des Oliviers; dans le coin ensoleillé de mon mont des Oliviers, je chante et je me moque de toute compassion. —

Ainsi chantait Zarathoustra.

* * *

En Passant.

Traversant ainsi lentement bien des peuples et mainte ville, Zarathoustra retournait par des détours vers ses montagnes et sa caverne. Et voici en passant il arriva aussi à l'improviste à la porte de la *grande ville :* mais lorsqu'il fut arrivé là, un fou écumant sauta sur lui les bras étendus en lui barrant le passage. C'était le même fou que le peuple appelait «le singe de Zarathoustra» : car il imitait un peu les manières et la chûte de sa phrase et aimait aussi à emprunter au trésor de sa sagesse. Le fou cependant parla ainsi à Zarathoustra :

«O Zarathoustra, c'est ici qu'est la grande ville : tu n'as rien à chercher ici et tout à perdre.

Pourquoi voudrais-tu patauger dans cette fange? Aie donc pitié de tes jambes! crache plutôt sur la porte de la ville et — retourne sur tes pas!

Ici c'est un enfer pour les pensées solitaires. Ici on fait cuire vivantes les grandes pensées et on les réduit en bouillie.

Ici pourrissent tous les grands sentiments : ici on ne laisse cliqueter que les petits sentiments dessèchés!

Ne sens-tu pas déjà l'odeur des abattoirs et des gargotes de l'esprit. Les vapeurs des esprits abattus ne font-elles pas fumer cette ville?

Ne vois-tu pas les âmes suspendues comme des torchons flasques et malpropres? — et ils se servent de ces torchons pour faire des journaux.

N'entends tu pas comme ici l'esprit devient jeu de mots? il se fait jeu en de repoussants calembours! — et de ces rinçures ils font des journaux!

Ils se provoquent et ne savent pas à quoi. Ils s'échauffent et ne savent pas pourquoi. Ils font tinter leur fer-blanc et sonner leur or.

Ils sont froids et se cherchent de la chaleur dans les eaux-de-vie ; ils sont échauffés et cherchent la fraîcheur chez les esprits frigides; l'opinion publique leur donne la fièvre et les rend tous ardents.

Tous les désirs et tous les vices ont élu domicile ici; mais il y a ici aussi des vertueux, il y a ici beaucoup de vertus habiles et occupées : —

Beaucoup de vertus occupées avec des doigts pour écrire, des culs-de-plomb et des ronds-de-cuir, comblés de petites décorations et pères de filles empaillées et sans derrières.

Il y a ici aussi beaucoup de piété, et beaucoup de courtisanerie dévote et de bassesses devant le Dieu des armées.

Car c'est d'«en haut» que pleuvent les étoiles et les gracieux crachats; c'est vers en haut que vont les désirs de toutes les poitrines sans étoiles.

La lune a sa cour et la cour a ses satellites : mais le peuple mendiant et toutes les habiles vertus mendiantes prient vers tout ce qui vient de la cour.

«Je sers, tu sers, nous servons» — ainsi prient vers le souverain toutes les vertus habiles : afin que l'étoile méritée s'accroche enfin à la poitrine étroite!

Mais la lune tourne autour de tout ce qui est terrestre : c'est ainsi aussi que le souverain tourne autour de ce qu'il y a de plus terrestre : — mais ceci est l'or des épiciers.

Le dieu des armées n'est pas le dieu des lingots ; le souverain propose, mais l'épicier — dispose!

Au nom de tout ce que tu as de clair, de fort et de bon en toi, ô Zarathoustra! crache sur cette ville des épiciers et retourne en arrière!

Ici le sang coule vicié, mince et mousseux à travers les artères : crache sur la grande ville qui est le grand dépotoir où s'accumule toute l'écume!

Crache sur la ville des âmes déprimées et des poitrines étroites, des yeux pointus et des doigts gluants —

— sur la ville des importuns et des impertinents, des écrivassiers et des braillards, des ambitieux exaspérés : —

— sur la ville où se réunit tout ce qui est carié, mal famé, lascif, sombre, pourri, ulcéré, conspirateur : —

— crache sur la grande ville et retourne sur tes pas!» — —

Mais en cet endroit Zarathoustra interrompit le fou écumant et lui ferma la bouche.

«Tais-toi enfin! s'écria Zarathoustra, il y a longtemps que ta parole et ton allure me dégoûtent!

Pourquoi as-tu si longtemps vécu au bord du marécage, en sorte que tu es toi-même devenu grenouille et crapaud?

Ne coule-t-il pas maintenant dans tes propres veines un sang de marécages, vicié et mousseux, de sorte que tu aies ainsi appris à croasser et à blasphémer?

Pourquoi n'es-tu pas allé dans la forêt? Pourquoi n'as tu pas labouré la terre? La mer n'est-elle pas pleine de vertes îles?

Je méprise ton mépris; et si tu m'avertis, — pourquoi ne t'es tu pas averti toi-même?

C'est de l'amour seul que doit me venir le vol de mon mépris et de mon oiseau avertisseur : et non du marécage! —

On t'appelle mon singe, fou écumant : mais je t'appelle mon porc grognant, — par ton grognement tu finis par me gâter mon éloge de la folie.

Qu'était-ce donc qui te fit grogner d'abord? Que personne ne t'ait assez *flatté* : — c'est pourquoi tu t'es assis a côté de ces ordures, afin d'avoir des raisons pour grogner, —

— afin d'avoir de nombreuses raisons de *vengeance!* Car la vengeance, fou vaniteux, c'est toute ton écume, je t'ai bien deviné!

Mais ta parole de fou me nuit à *moi,* même là où tu as raison! Et si même la parole de Zarathoustra avait mille fois raison: *toi* tu me *ferais* toujours tort avec ma parole!»

Ainsi parlait Zarathoustra, et regardant la grande ville, il soupira et se tut longtemps. Enfin il dit ces mots :

Je suis dégoûté aussi de cette grande ville et non seulement de ce fou. Ici et là il n'y a rien à améliorer, rien à rendre pire.

Malheur à cette grande ville! — Et je voudrais voir déjà la colonne de feu qui l'incendiera!

Car il faut que de telles colonnes de feu précèdent le grand midi. Mais ceci a son temps et sa propre destinée. —

Je te donne cependant cet enseignement en guise d'adieu, à toi fou : où l'on ne peut plus aimer, on doit — *passer!* —

Ainsi parlait Zarathoustra et il passa devant le fou et devant la grande ville.

* * *

Des Transfuges.

1.

Hélas! comme tout ce qui naguère, sur cette prairie, était encore vert et coloré est déjà fané et gris maintenant? Et combien de miel d'espérance ai-je porté d'ici à ma ruche!

Tous ces jeunes cœurs sont déjà devenus vieux, — et pas même vieux! fatigués seulement, communs et commodes : — ils expliquent cela en disant : «Nous sommes redevenus pieux».

Naguère encore je les vis à la première heure marcher sur des jambes courageuses : mais leurs jambes de la connaissance se sont fatiguées et maintenant ils calomnient même encore leur bravoure du matin.

En vérité plus d'un élevait jadis encore les jambes comme un danseur, le rire lui faisait signe dans ma sagesse : — alors il se mit à réfléchir. Je viens de le voir courbé — rampant vers la croix.

Ils voltigeaient jadis autour de la lumière et de la liberté, comme des moucherons et de jeunes poètes. Un peu plus vieux, un peu plus froids : et déjà ils sont assis derrière le poêle, comme des calotins et des cagots.

Ont-ils perdu courage parce que la solitude m'a englouti comme l'aurait fait une baleine? Auraient-ils prêté l'oreille, pleins de désirs, longtemps et *en vain,* pour entendre mes trompettes et mes cris de héraut?

— Hélas! Il y en a toujours très peu dont le cœur ait un long courage et une longue impétuosité; et c'est en eux aussi que l'esprit demeure persévérant. Tout le reste est *lâcheté.*

Tout le reste : ce sont toujours les plus nombreux, le quotidien, le superflu, ceux qui sont de trop. — Tous ceux-là sont des lâches! —

Celui qui est de mon espèce rencontrera sur son chemin des aventures comme les miennes : en sorte que ses premiers compagnons devront être des cadavres et des acrobates.

Ses seconds compagnons cependant, — ceux-ci s'appelleront ses *croyants :* une vivante multitude, beaucoup d'amour, beaucoup de folie, beaucoup de vénération enfantine.

C'est à ces croyants que celui qui est de mon espèce parmi les hommes ne devra pas attacher son cœur; c'est à ces printemps et à ces prairies multicolores que celui qui connaît l'espèce humaine, faible et fugitive, ne devra pas croire!

S'ils *pouvaient* autrement, ils *voudraient* aussi autrement. Ce qui n'est qu'à demi gâte tout ce qui est entier. Quand des feuilles se fanent, — pourquoi se plaindrait-on!

Laisse les aller et tomber, ô Zarathoustra, et ne te plains pas! Souffle plutôt parmi eux avec des vents qui frôlent, —

— souffle parmi ces feuilles, ô Zarathoustra, que tout ce qui est *fané* s'en aille de toi plus vite encore! —

* * *

2.

«Nous sommes redevenus pieux» — ainsi confessent les transfuges; et beaucoup d'entre eux sont encore trop lâches pour confesser ainsi.

C'est ceux-ci que je regarde dans le blanc des yeux, — c'est à ceux-ci que je le dis en plein visage et dans la rougeur de leur joue : vous êtes de ceux qui *prient* de nouveau!

Cependant c'est une honte de prier! Non pour tout le monde, mais pour toi et moi, et pour tous ceux qui ont leur conscience dans la tête. Pour *toi,* c'est une honte de prier!

Tu le sais bien : le lâche démon en toi qui aime à joindre les mains ou à croiser les bras et aimerait à avoir une vie plus facile : — ce lâche démon te dit «Il *est* un Dieu!»

Mais *ainsi* tu fais partie de ceux qui craignent la lumière, de ceux à qui la lumière ne laisse jamais de repos; maintenant il faut que tu plonges quotidiennement ta tête plus profondément dans la nuit et les brumes!

Et, en vérité, tu as bien choisi ton heure : car les oiseaux de nuit ont repris leur vol. L'heure des êtres nocturnes est venue, l'heure du chômage où ils ne — «chôment» pas.

Je l'entends et je le sens : l'heure est venue des chasses et des processions, non des chasses sauvages, mais des chasses douces et débiles, reniflant dans les coins sans faire plus de bruit que le murmure de prière, —

— des chasses aux cagots, pleins d'âme : toutes les souricières des cœurs sont de nouveau braquées! Et partout où je soulève un rideau, une petite phalène se précipite dehors.

Etait-elle blottie là avec une autre petite phalène? Car partout je sens de petites communautés cachées; et partout où il y a des réduits, il y a des nouveaux bigots avec l'odeur des bigots.

Ils sont assis ensemble pendant des soirées entières et ils se disent : «Redevenons comme les petits enfants et invoquons le bon Dieu!» — Ils ont la bouche et l'estomac gâtés par les pieux confiseurs.

Ou bien, durant de longs soirs, ils regardent les ruses d'une araignée aux aguets, qui prêche la sagesse aux araignées même, en leur enseignant : «Sous les croix, il fait bon tisser sa toile!»

Ou bien ils sont assis pendant des journées entières à pêcher à la ligne au bord des marécages, et ils croient que c'est là être *profond;* mais celui qui pêche où il n'y a pas de poisson, j'estime qu'il n'est même pas superficiel!

Ou bien ils apprennent joyeusement à jouer de la harpe chez un chansonnier qui aimerait bien s'insinuer dans le cœur des petites jeunes femmes : — car ce chansonnier est fatigué des vieilles femmes et de leur louanges.

Ou bien ils apprennent à frissonner chez un sage à moitié détraqué qui attend, dans des chambres obscures, que les esprits apparaissent — tandis que leur esprit disparaît entièrement!

Ou bien ils écoutent un vieux charlatan, musicien ambulant à qui la tristesse du vent a enseigné la lamentation des tons; maintenant il siffle d'après le vent et il prêche la tristesse d'un ton triste.

Et quelques-uns d'entre eux se sont même fait veilleurs de nuit : ils savent maintenant souffler dans les cornes,

circuler la nuit et réveiller de vieilles choses endormies depuis longtemps.

J'ai entendu hier dans la nuit, le long des vieux murs du jardin, cinq paroles à propos de ces vieilles choses : elles venaient de ces vieux veilleurs de nuit tristes et secs.

«Pour un père, il ne veille pas assez sur ses enfants : des pères humains font cela mieux que lui!» —

«Il est trop vieux. Il ne s'occupe plus du tout de ses enfants» — ainsi répondit l'autre veilleur de nuit.

«*A-t-il* donc des enfants? Personne ne peut le prouver s'il ne le prouve lui-même! Depuis longtemps je voudrais qu'il le prouvât une fois à fond.»

«Prouver? A-t-il jamais prouvé quelque chose, *celui-là?* Les preuves lui sont difficiles; il tient beaucoup à ce que l'on *croie* en lui.»

«Oui, oui! La foi le sauve, la foi en lui-même. C'est l'habitude des vieilles gens! Nous sommes faits de même!» —

— Ainsi parlèrent l'un à l'autre les deux veilleurs de nuit, ennemis de la lumière, puis ils soufflèrent tristement dans leurs cornes : c'est ce qui arriva hier dans la nuit, le long des vieux murs du jardin.

Quant à moi, mon cœur se tordait de rire; il voulait se briser, mais ne savait comment; et cet accès d'hilarité me secouait le diaphragme.

En vérité, ce sera ma mort, d'étouffer de rire, en voyant des ânes ivres et en entendant ainsi des veilleurs de nuit douter de Dieu.

Le temps n'est-il pas depuis *longtemps* passé, même pour de pareils doutes? Qui aurait le droit de réveiller encore dans leur sommeil d'aussi vieilles choses ennemies de la lumière?

Il y a longtemps que c'en est fini des dieux anciens : — et, en vérité, ils ont eu une bonne et joyeuse fin divine !

Ils ne passèrent pas par le «crépuscule» pour aller vers la mort, — c'est un mensonge de le dire ! Au contraire : ils se sont tués eux-mêmes à force de — *rire !*

Cela arriva lorsque la parole la plus impie fut prononcée par un dieu même, — la parole : «Il n'y a qu'un Dieu! Tu n'auras point d'autres dieux devant ma face !»

— une vieille barbe de dieu, coléreux et jaloux, s'est oubliée ainsi : —

Alors tous les dieux se mirent à rire et en branlant sur leurs sièges, ils s'écrièrent : «N'est-ce pas là précisément la divinité, qu'il y ait des dieux — qu'il n'y ait pas de Dieu?»

Que celui qui a des oreilles pour entendre entende. —

Ainsi parlait Zarathoustra dans la ville qu'il aimait et qui est appelée la «Vache multicolore». Car de là il n'avait plus que deux jours de marche pour retourner à sa caverne auprès de ses animaux; mais il avait l'âme sans cesse pleine d'allégresse de se savoir si près de son retour. —

* * *

Le Retour.

O solitude! Toi ma *patrie*, solitude! J'ai trop longtemps vécu sauvage en de sauvages pays étrangers, pour ne pas retourner à toi avec des larmes!

Maintenant menace-moi du doigt ainsi qu'une mère, et souris-moi comme sourit une mère et dis seulement : «Qui était-ce, celui qui jadis s'est échappé de moi comme un tourbillon? —

«— celui qui, en s'en allant, s'est écrié : trop longtemps j'ai tenu compagnie à la solitude, alors j'ai désappris le silence! C'est *cela* — que tu as sans doute appris maintenant?

«O Zarathoustra, je sais tout : et que tu te sentais plus *abandonné* dans la multitude, toi l'unique, que jamais tu ne l'as éte avec moi!

«Autre chose est l'abandon, autre chose la solitude : C'est *cela* — que tu as appris maintenant! Et que parmi les hommes tu seras toujours sauvage et étranger :

«— sauvage et étranger même quand ils t'aiment, car avant tout ils veulent être *ménagés!*

«Mais ici tu es chez toi et dans ta demeure; ici tu peux tout dire et t'épancher tout entier, ici nul n'a honte de sentiments cachés et tenaces.

«Ici toutes choses s'approchent à ta parole, avec des caresses, elles te cajolent : car elles veulent monter sur ton dos. Monté sur tous les symboles tu chevauches ici vers toutes les vérités.

«Avec droiture et franchise tu peux parler ici à toutes choses : et, en vérité, cela leur semble être des louanges lorsqu'on parle à toutes choses — avec droiture.

«Autre chose, cependant, est l'abandon. Car te souviens-tu, ô Zarathoustra? Lorsque alors ton oiseau se mit à crier au-dessus de toi, lorsque tu étais dans la forêt, sans savoir où aller, incertain, tout près d'un cadavre : —

«— lorsque tu disais : que mes aminaux me conduisent! J'ai trouvé plus de danger parmi les hommes que parmi les animaux : — C'était *là* de l'abandon!

«Et te souviens-tu, ô Zarathoustra? Lorsque tu étais assis sur ton île, fontaine de vin parmi les seaux vides, donnant à ceux qui ont soif et te répandant sans compter :

«— jusqu'à ce que tu fus enfin assis, seul altéré parmi les hommes ivres et que tu te plaignis nuitamment : «N'y a-t-il pas plus de bonheur à prendre qu'à donner? Et n'y a-t-il pas plus de bonheur encore à voler qu'à prendre?» — C'était *là* de l'abandon!

«Et te souviens-tu, ô Zarathoustra? Lorsque vint ton heure la plus silencieuse qui te chassa de toi-même, lorsqu'elle te dit avec de méchants chuchotements : «Parle et brise!» —

«— lorsqu'elle te degoûta de ton attente et de ton silence et qu'elle découragea ton humble courage : C'était *là* de l'abandon!» —

O solitude! Toi ma patrie, solitude! Comme ta voix me parle, céleste et tendre!

Nous ne nous questionnons point, nous ne nous plaignons point d'un à l'autre, ouvertement nous passons ensemble les portes ouvertes.

Car tout est ouvert chez toi et il fait clair; et les heures, elles aussi, s'écoulent ici plus légères. Car dans l'obscurité, le temps vous paraît plus lourd qu'à la lumière.

Ici se révèle à moi l'essence et l'expression de toutes choses : tout ce qui est veut s'exprimer ici, et tout ce qui devient veut apprendre de moi à parler.

Là-bas cependant — tout discours est vain! La meilleure sagesse c'est d'oublier et de passer : c'est *là* — ce que j'ai appris!

Qui voudrait tout comprendre chez les hommes devrait tout prendre. Mais pour cela j'ai les mains trop propres.

Je n'aime déjà pas respirer leur haleine; hélas! pourquoi ai-je vécu si longtemps parmi leur bruit et leur mauvaise haleine!

O la bienheureuse solitude qui m'entoure! O les pures odeurs qui m'entourent! O comme ce silence aspire l'air pur à pleins poumons! O comme il écoute, ce silence bienheureux!

Là-bas cependant — tout parle et rien n'est entendu. Qu'on annonce sa sagesse à sons de cloches : les épiciers sur la place publique en couvriront le son par le bruit des gros sous!

Chez eux tout parle, personne ne sait plus comprendre, Tout tombe à l'eau, rien ne tombe plus dans de profondes fontaines.

Chez eux tout parle, rien ne réussit et ne s'achève plus. Tout caquète, mais qui veut encore rester au nid à couver ses œufs?

Chez eux tout parle, tout est dilué. Et ce qui hier était encore trop dur, pour le temps lui-même et pour ses dents, pend aujourd'hui, déchiqueté et rongé, de la bouche des hommes d'aujourd'hui.

Chez eux tout parle, tout est divulgué. Et ce qui jadis était appelé mystère et secret des âmes profondes, appartient aujourd'hui aux trompettes des rues et à d'autres papillons.

O nature humaine! chose singulière! bruit dans les rues obscures! Te voilà derrière moi : — mon plus grand danger est resté derrière moi!

Les ménagements et la pitié furent toujours mon plus grand danger, et tous les êtres humains veulent être ménagés et pris en pitié.

Avec des vérités contenues, des mains de fou et un cœur affolé, riche en petits mensonges de la pitié : — ainsi j'ai toujours vécu parmi les hommes.

J'étais assis parmi eux, déguisé, prêt à *me* méconnaître pour *les* supporter, aimant à me dire pour me persuader : «Toi, fou, tu ne connais pas les hommes!»

On désapprend les hommes quand on vit parmi les hommes. Il y a trop de premiers plans chez les hommes, — que veulent *là* les vues lointaines et perçantes!

Et s'ils me méconnaissaient : dans ma folie, je les ménageais plus que moi-même à cause de cela : habitué que j'étais à la dureté envers moi-même, et me vengeant souvent sur moi-même de ce ménagement.

Piqué de mouchesv enimeuses, et rongé, comme la pierre, par les nombreuses gouttes de la méchanceté, ainsi j'étais assis parmi eux et je me disais encore : «Tout ce qui est petit est innocent de sa petitesse!»

C'est surtout ceux qui s'appelaient «les bons» que j'ai trouvé être les mouches les plus venimeuses : ils piquent en toute innocence, ils mentent en toute innocence; comment *sauraient*-ils être — justes envers moi!

La pitié enseigne à mentir à ceux qui vivent parmi les bons. La pitié rend l'air lourd à toutes les âmes libres. Car la bêtise des bons est insondable.

Me cacher moi-même et ma richesse — *voilà* ce que j'ai appris là-bas : car j'ai trouvé chacun pauvre d'esprit. Ce fut là le mensonge de ma pitié de savoir chez chacun, — de voir et de sentir chez chacun ce qui était pour lui *assez* d'esprit, ce qui était *trop* d'esprit pour lui!

Leurs sages rigides, je les ai appelés sages, non rigides, — c'est ainsi que j'ai appris à avaler des mots. Leurs fossoyeurs : je les ai appelés chercheurs et savants, — c'est ainsi que j'ai appris à changer les mots.

Les fossoyeurs prennent des maladies à force de creuser des fosses. Sous de vieux décombres dorment des exhalaisons malsaines. Il ne faut pas remuer le marais. Il faut vivre sur les montagnes.

C'est avec des narines heureuses que je respire de nouveau la liberté des montagnes! Mon nez est enfin délivré de l'odeur de tous les êtres humains!

Chatouillée par l'air vif comme par des vins mousseux, mon âme *éternue,* — et s'acclame en criant : «A ta santé!»

Ainsi parlait Zarathoustra

Des trois Maux.

1.

En rêve, dans mon dernier rêve du matin, je me trouvais aujourd'hui sur un promontoire, — au delà du monde, je tenais une balance dans la main et je *pesais* le monde.

O pourquoi l'aurore est-elle venue trop tôt pour moi ? son ardeur m'a réveillé, la jalouse! Elle est toujours jalouse de l'ardeur de mes rêves du matin.

Mesurable pour celui qui a le temps, pesable pour un bon peseur, attingible pour des ailes vigoureuses, devinable pour de divins casse-noisettes : ainsi mon rêve a trouvé le monde : —

Mon rêve, un hardi navigateur, mi-vaisseau, mi-rafale, silencieux comme le papillon, impatient comme le faucon : quelle patience et quel loisir il a eu aujourd'hui pour peser le monde!

Ma sagesse lui aurait-elle parlé en secret, ma sagesse du jour, riante et éveillée qui se moque de tous les «mondes infinis»? Car elle dit : «Où il y a de la force le *nombre* finit par devenir maître, car c'est lui qui a le plus de force.»

Avec quelle sûreté mon rêve a regardé ce monde fini! Ce n'était ni curiosité, ni indiscrétion, ni crainte, ni prière : —

— comme si une grosse pomme s'offrait à ma main, une pomme d'or, mûre, à peau fraîche et veloutée : — ainsi s'offrit à moi le monde : —

— comme si un arbre me faisait signe, un arbre à larges branches, à volonté ferme, courbé en appui et en reposoir pour le voyageur fatigué : ainsi le monde était placé sur mon promontoire : —

— comme si de gracieuses mains portaient un coffret à ma rencontre, — un coffret ouvert pour le ravissement des yeux pudiques et vénérateurs : ainsi le monde se porta à ma rencontre : —

— pas assez énigme pour chasser l'amour des hommes, pas assez solution pour endormir la sagesse des hommes : — une chose humainement bonne, tel me fut aujourd'hui le monde que l'on calomnie tellement !

Combien je suis reconnaissant à mon rêve du matin d'avoir ainsi pesé le monde à la première heure ! Il est venu à moi comme une chose humainement bonne, ce rêve et ce consolateur de cœur !

Et, afin que je fasse comme lui de jour, et que ce qu'il a de meilleur me serve d'exemple : je veux mettre maintenant dans la balance les trois plus grands maux et peser humainement bien. —

Celui qui enseigna à bénir enseigna aussi à maudire : quels sont les trois choses les plus maudites sur la terre? Ce sont elles que je veux mettre sur la balance.

La volupté, le désir de domination, l'egoïsme : ces trois choses ont été les plus maudites et les plus calomniées jusqu'à présent, — ce sont ces trois choses que je veux peser humainement bien.

Eh bien! Voici mon promontoire et voilà la mer : *elle* roule vers moi, moutonneuse, caressante, cette vieille et fidèle chienne, ce monstre à cent têtes que j'aime.

Eh bien! C'est ici que je veux tenir la balance sur la mer houleuse, et je choisis aussi un témoin qui regarde, — c'est toi, arbre solitaire, au parfum puissant et à la large voûte, arbre que j'aime! —

Sur quel pont le présent va-t-il vers l'avenir? Quel est la force qui contraint ce qui est haut à s'abaisser vers ce qui est bas? Et qu'est-ce qui force la chose la plus haute — à grandir encore davantage? —

Maintenant la balance se tient immobile et en équilibre : j'y ai jeté trois lourdes questions, l'autre plateau porte trois lourdes réponses.

* * *

2.

Volupté — c'est pour tous les pénitents en cilice qui méprisent le corps, l'aiguillon et la mortification, c'est le «monde» maudit chez tous les hallucinés de l'arrière-monde : car elle nargue et éconduit tous les hérétiques.

Volupté — c'est pour la canaille le lent feu où on la brûle; pour tout le bois vermoulu et les torchons nauséabonds le grand fourneau ardent.

Volupté — c'est pour les cœurs libres quelque chose d'innocent et de libre, le bonheur du jardin de la terre, la débordante reconnaissance de l'avenir pour le présent.

Volupté — ce n'est un poison doucereux que pour les flétris, mais pour ceux qui ont la volonté du lion, c'est le plus grand cordial, le vin des vins, qu'on économise religieusement.

Volupté — c'est la plus grande félicité symbolque pour le bonheur et l'espoir supérieur. Car il y en a beaucoup à qui est promis le mariage et plus que le mariage, —

— bien des choses qui se sont plus étrangères à elles-mêmes que ne l'est l'homme à la femme : et qui donc a jamais entièrement compris à quel point l'homme et la femme se sont *étrangers ?*

Volupté — cependant je veux mettre des clôtures autour de mes pensées et aussi autour de mes paroles : pour que les cochons et les éxaltés n'envahissent pas mes jardins ! —

Désir de dominer — c'est le fouet cuisant pour les plus durs de tous les cœurs endurcis, l'épouvantable martyr qui se réserve au plus cruel lui-même, la sombre flamme des bûchers vivants.

Désir de dominer — c'est le frein méchant mis aux peuples les plus vains, c'est lui qui raille toutes les vertus incertaines, à cheval sur toutes les fiertés.

Désir de dominer — c'est le tremblement de terre qui rompt et disjoint tout ce qui est caduc et creux, c'est le briseur irrité de tous les sépulcres blanchis qui gronde et punit, le point d'interrogation jaillissant à côté de réponses prématurées.

Désir de dominer — dont le regard fait ramper et se courber l'homme, qui l'asservit et l'abaisse au-dessous du serpent et du cochon : jusqu'à ce qu'enfin le grand mépris clame en lui —.

Désir de dominer — c'est le terrible maître qui enseigne le grand mépris, qui prêche en plein visage aux villes et aux empires : «Ote-toi!» — jusqu'à ce qu'enfin ils s'écrient eux-mêmes : «Que je m'ôtes *moi!*»

Désir de dominer — qui monte aussi vers les purs et les solitaires pour les attirer, qui monte vers les hauteurs de la satisfaction de soi, ardent comme un amour qui trace sur le ciel d'attirantes joies empouprées.

Désir de dominer — mais qui voudrait appeler cela un *désir,* quand c'est vers en bas que la hauteur aspire à la puissance! En verité il n'y a rien de fiévreux et de maladif dans de pareils désirs, dans de pareilles descentes!

Que la hauteur solitaire ne s'esseule pas éternellement et ne se contente pas de soi; que la montagne descende vers la vallée et les vents des hauteurs vers les terrains bas : —

O qui donc trouverait le vrai nom pour baptiser et honorer un pareil désir! «Vertu qui donne» — c'est ainsi que Zarathoustra appela jadis cette chose inexprimable.

Et c'est alors qu'il arriva aussi — en vérité ce fut pour la première fois! —, que sa parole fit la louange de *l'égoïsme,* le bon et sain égoïsme qui jaillit de l'âme puissante : —

— de l'âme puissante, unie au corps élevé, au corps beau, victorieux et réconfortant, autour de qui toute chose devient miroir :

— le corps souple et convaincant, le danseur dont le symbole et l'expression est l'âme joyeuse d'elle-même. La joie égoïste de tels corps, de tels âmes s'appelle elle-même : «vertu.»

Avec ce qu'elle dit du bon et du mauvais, cette joie égoïste se protège elle-même comme si elle s'entourait de bois sacrés; avec les noms de son bonheur, elle bannit loin d'elle tout ce qui est méprisable.

Elle bannit loin d'elle tout ce qui est lâche; elle dit : Mauvais — *c'est ce qui est* lâche! Méprisable lui semble celui qui peine, soupire et se plaint toujours et qui ramasse même les plus petits avantages.

Elle méprise aussi toute sagesse lamentable : car en vérité il y a aussi la sagesse qui fleurit dans l'obscurité; une sagesse d'ombre nocturne qui soupire toujours : «Tout est vain!»

Elle ne tient pas en estime la craintive méfiance et ceux qui veulent des serments au lieu de regards et de mains tendues : et non plus la sagesse trop méfiante, — car c'est ainsi que font les âmes lâches.

L'obséquieux lui paraît plus bas encore, le chien qui se met tout de suite sur le dos, l'humble; et il y a aussi de la sagesse qui est humble, rampante, pieuse et obséquieuse.

Mais elle hait jusqu'au dégoût celui qui ne veut jamais se défendre, qui avale les crachats venimeux et les mauvais regards, le patient trop patient qui supporte tout et se contente de tout; car ce sont là coutumes de valets.

Que quelqu'un soit servile devant des dieux et des pieds divins ou devant des hommes et de stupides opinions d'hommes : à *toute* servilité il crache au visage, ce bienheureux égoïsme!

Mauvais — : c'est ainsi qu'elle appelle tout ce qui est abaissé, cassé, chiche et servile, les yeux clignotants et soumis, les cœurs contrits, et cette créatures fausses et

fléchissantes qui embrassent avec de larges lèvres peureuses.

Et sagesse fausse : — c'est ainsi qu'elle appelle tous les bon mots des valets, des vieillards et des fatigués ; et surtout l'absurde folie pédante des prêtres !

Les faux sages, cependant, tous les prêtres, les fatigués du monde et ceux dont l'âme est pareille à celle des femmes et des valets, — ô comme leurs intrigues ont toujours poursuivi l'égoïsme !

Et ceci précisément devait être la vertu et s'appeler vertu, qu'on poursuive l'égoïsme ! Et «désinteressés» — c'est ainsi que souhaitaient d'être, avec de bonnes raisons, tous ces poltrons et toutes ces araignées fatiguées de vivre !

Mais c'est pour eux tous que vient maintenant le jour, le changement, l'épée du jugement, *le grand midi* : c'est là que bien des choses seront manifestes !

Et celui qui glorifie le Moi et qui sanctifie l'égoïsme, celui-là en vérité dit ce qu'il sait, le devin : « *Voici, il vient, il s'approche, le grand midi !* »

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

De l'Esprit de Lourdeur.

1.

Ma bouche — est celle du peuple : je parle trop grossièrement et trop cordialement pour les élégants. Mais ma parole semble plus étrange encore aux écrivassiers et aux plumitifs.

Ma main — est une main de fou : malheur à toutes les tables et à toutes les murailles, et à tout ce qui peut donner place à des ornements et à des gribouillages de fou !

Mon pied — est un sabot de cheval; avec lui je trotte et je galope par monts et par vaux, de ci, de là, et le plaisir me met le diable au corps pendant ma course rapide.

Mon estomac — est peut-être l'estomac d'un aigle. Car il préfère à tout autre la chair de l'agneau. Mais certainement, c'est un estomac d'oiseau.

Nourri de choses innocentes et de peu, prêt à voler et impatient de m'envoler — c'est ainsi que je suis ; comment ne serais-je pas un peu comme un oiseau !

Et c'est surtout parce que je suis l'ennemi de l'esprit de lourdeur, que je suis comme un oiseau : ennemi à mort en vérité, ennemi juré, ennemi né ! Où donc mon inimitié ne s'est-elle pas déjà envolée et dispersée.

C'est là-dessus que je pourrais chanter un chant — — et je *veux* le chanter : quoique je sois seul dans une maison vide et qu'il faille que je le chante à mes propres oreilles.

Il y a bien aussi d'autres chanteurs qui n'ont le gosier souple, la main éloquente, l'œil expressif et le cœur éveillé que quand la maison est pleine : — à ceux-là je ne ressemble pas. —

2.

Celui qui apprendra à voler aux hommes de l'avenir aura déplacé toutes les bornes; pour lui les bornes même s'envoleront dans l'air, il baptisera de nouveau la terre — il l'appellera «la légère».

L'autruche court plus vite que le coursier le plus rapide, mais elle aussi fourre encore lourdement sa tête dans la lourde terre : ainsi de l'homme qui ne sait pas encore voler.

La terre et la vie lui semblent lourdes, et c'est ce que *veut* l'esprit de lourdeur! Celui cependant qui veut devenir léger comme un oiseau, doit s'aimer soi-même : — c'est ainsi que j'enseigne, *moi*.

Non pas s'aimer de l'amour des malades et des fiévreux : car chez ceux-là l'amour-propre même sent mauvais!

Il faut apprendre à s'aimer soi-même, d'un amour sain et bien portant : afin d'apprendre à se supporter soi-même et de ne point vagabonder — c'est ainsi que j'enseigne.

Un tel vagabondage s'appelle «amour du prochain» : c'est par ce mot d'amour qu'on a le mieux menti et dissimulé, et ce furent surtout ceux que tout le monde a supporté avec peine.

Et, en vérité, ce n'est point un commandement pour aujourd'hui et pour demain — *apprendre* à s'aimer. C'est au contraire de tous les arts le plus subtil, le plus rusé, le dernier et le plus patient.

Car, pour son possesseur, toute possession est bien cachée; et de tous les trésors celui qui vous est propre est découvert le plus tard, — voilà l'ouvrage de l'esprit de lourdeur.

Presque au berceau, on nous dote déjà de lourdes paroles et de lourdes valeurs : «bien» et «mal» — c'est ainsi que s'appelle ce patrimoine. C'est à cause de ces valeurs qu'on nous pardonne de vivre.

Et c'est pour leur défendre à temps de s'aimer eux-mêmes, qu'on laisse venir à soi les petits enfants : voilà l'ouvrage de l'esprit de lourdeur.

Et nous — nous traînons fidèlement ce dont on nous charge, sur de dures épaules et par-dessus d'arides montagnes! Et si nous transpirons on nous dit : «Oui, la vie est lourde à porter!»

Mais ce n'est que l'homme lui-même qui est lourd à porter! C'est qu'il traîne avec lui, sur ses épaules, trop de choses étrangères. Pareil au chameau, il s'agenouille et se laisse bien charger.

Surtout l'homme fort et capable, plein de vénération : il charge sur ses épaules trop de paroles et de valeurs *étrangères* et lourdes, — maintenant la vie lui semble un désert!

Et, en vérité! bien des choses qui vous sont *propres* sont aussi lourdes à porter! Et l'intérieur de l'homme ressemble beaucoup à l'huître, rebutant, flasque et difficile à saisir, —

— en sorte qu'une noble écorce aux nobles ornements est obligée d'intercéder pour le reste. Mais cet art aussi doit être appris : *posséder* de l'écorce, une belle apparence et un sage aveuglement!

Chez l'homme on est aussi trompé sur plusieurs choses, puisque il y a bien des écorces qui sont pauvres et tristes, et qui sont trop de l'écorces. Il y a beaucoup de force et de bonté cachées qui ne sont jamais devinées; les mets les plus délicats ne trouvent pas d'amateurs.

Les femmes savent cela, les plus délicates : un peu plus grasses, un peu plus maigres — ah! comme il y a beaucoup de destinée dans si peu de choses!

L'homme est difficile à découvrir, et le plus difficile encore pour lui-même; souvent l'esprit ment au sujet de l'âme. Voilà l'ouvrage de l'esprit de lourdeur.

Mais celui-là s'est découvert lui-même qui dit : Ceci est *mon* bien et *mon* mal : Par ces paroles il a fait taire la taupe et le nain qui disent : «Bien pour tous, mal pour tous.»

En vérité, je n'aime pas non plus ceux pour qui toutes choses sont bonnes et qui appellent ce monde le meilleur des mondes. Je les appelle les satisfaits de tout.

La satisfaction, qui sait tout goûter : ce n'est pas là le meilleur goût! J'honore les langues, les estomacs récalcitrants et difficiles qui ont appris à dire : «Moi» et «Oui» et «Non».

Mais tout mâcher et tout digérer — c'est faire comme les cochons! Dire toujours *I-A*, c'est ce que l'âne seul et ceux de son espèce apprennent! —

C'est le jaune intense et le rouge chaud que *mon* goût désire, — il mêle du sang à toutes les couleurs. Mais celui qui crépit sa maison de blanc révèle par là qu'il a une âme crépie de blanc.

Les uns amoureux de momies, les autres de fantômes ; et tous également ennemis de la chair et du sang — comme ils sont tous contraires à mon goût! Car j'aime le sang.

Et je ne veux pas demeurer où chacun crache : ceci est maintenant *mon* goût, — je préférerais encore vivre parmi les voleurs et les parjures. Personne n'a d'or dans la bouche.

Mais les lêcheurs de crachats me répugnent plus encore; et la bête la plus répugnante que j'aie trouvée parmi les hommes, je l'ai appelée parasite : elle ne voulait pas aimer et elle voulait vivre de l'amour.

J'appelle malheureux tous ceux qui n'ont à choisir qu'entre deux choses : devenir des bêtes féroces ou de féroces dompteurs de bête; auprès d'eux je ne voudrais pas dresser ma tente.

J'appelle malheureux aussi ceux qui sont obligés d'*attendre* toujours, — ils me sont contraires tous ces péagers et ces épiciers, ces rois et tous ces autres gardeurs de pays et de boutiques.

En vérité, j'ai aussi foncièrement appris à attendre — mais à m'attendre, *moi*. Et j'ai surtout appris à me tenir debout, à marcher, à courir, à sauter, à grimper et à danser.

Car ceci est ma doctrine : qui veut apprendre à voler un jour, doit d'abord apprendre à se tenir debout, à marcher, à courir, à sauter, à grimper et à danser : on n'apprend pas à voler du premier coup!

Avec des échelles de corde j'ai appris à escalader plus d'une fenêtre, avec des jambes agiles j'ai grimpé sur de hauts mâts : être assis sur les hauts mâts de la connaissance ne me semblait pas une petite félicité, —

— flamber sur de hauts mâts comme de petites flammes : une petite lumière seulement, mais pourtant une grande consolation pour les vaisseaux échoués et les naufragés! —

Je suis arrivé à ma vérité par bien des chemins et de bien des manières : je ne suis pas monté par une seule échelle à la hauteur d'où mon œil regarde dans le lointain.

Et ce n'est qu'à contre-cœur que j'ai demandé les chemins, — cela me fut toujours contraire! J'ai toujours préféré interroger et essayer les chemins eux-mêmes.

Essayer et interroger, ce fut là toute ma façon de marcher : — et, en vérité, il faut aussi *apprendre* à répondre à de pareilles questions! Car ceci est — de mon goût :

— ce n'est ni un bon, ni un mauvais goût, mais c'est *mon* goût, dont je n'ai ni à être honteux ni à me cacher.

«Cela — est maintenant *mon* chemin, — *où* est le vôtre?» Voilà ce que je répondais à ceux qui me demandaient «le chemin». Car *le* chemin — le chemin n'existe pas.

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

Des vieilles et des nouvelles Tables.

1.

Je suis assis là et j'attends, entouré de vieilles tables brisées et aussi de nouvelles tables à demi écrites. Quand viendra mon heure?

— l'heure de ma descente, de mon déclin : car je veux retourner encore une fois auprès des hommes.

C'est ce que j'attends maintenant : car il faut d'abord que me viennent les signes annonçant que *mon* heure est venue, — le lion rieur avec l'essaim de colombes.

En attendant je parle comme quelqu'un qui a le temps, je me parle à moi-même. Personne ne me raconte de choses nouvelles : je me raconte donc à moi-même. —

* * *

2.

Lorsque je suis venu auprès des hommes je les ai trouvés assis sur une vieille présomption : Ils croyaient tous savoir depuis longtemps ce qui est bien et mal pour l'homme.

Toute discussion sur la vertu leur semblait une chose vieille et fatiguée, et celui qui voulait bien dormir parlait encore du «bien» et du «mal» avant d'aller se coucher.

J'ai secoué la torpeur de ce sommeil lorsque j'ai enseigné : *Personne ne sait encore* ce qui est bien et mal : — si ce n'est le créateur!

Mais c'est lui qui crée le but des hommes et qui donne son sens et son avenir à la terre : c'est lui seulement qui *crée* le bien et le mal de toutes choses.

Et je leur ai ordonné de renverser leurs vieilles chaires, et, partout où se trouvait cette vieille présomption, je leur ai ordonné de rire de leurs grands maîtres de la vertu, de leurs saints, de leurs poètes et de leurs sauveurs du monde.

Je leur ai ordonné de rire de leurs sages austères et je les mettais en garde contre les noirs épouvantails plantés sur l'arbre de la vie.

Je me suis assis au bord de leur grande allée de cercueils avec les charognes et même avec les vautours — et j'ai ri de tout leur passé et de la splendeur effritée de ce passé qui tombe en ruines.

En vérité, pareil aux pénitenciers et aux fous, j'ai anathématisé ce qu'ils ont de grand et de petit, — la petitesse de ce qu'ils ont de meilleur, la petitesse de ce qu'ils ont de pire, voilà ce dont je riais.

Mon sage désir jaillissait de moi avec des cris et des rires; née sur les montagnes, une sagesse sauvage vraiment! — mon grand désir aux ailes bruissantes.

Et souvent il m'a emporté bien loin, au delà, vers en haut, au milieu du rire : alors il m'arrivait de voler en frémissant comme une flèche, à travers des extases ivres de soleil :

— au delà, dans les lointains avenirs que nul rêve n'a vus, dans des midis plus chauds que jamais imagier n'en a rêvés : là-bas où les dieux dansants ont honte de tous les vêtements : —

— afin que je parle en paraboles que je balbutie et que je boîte comme les poètes; et, en vérité, j'ai honte d'être obligé d'être encore poète! —

Où tout devenir me semblait danses et malices divines, et le monde lâché et effréné et se réfugiant vers lui-même : —

— comme une éternelle fuite et une éternelle recherche de soi-même de dieux nombreux, comme une bienheureuse contradiction de soi, une répétition et un retour vers soi-même de dieux nombreux : —

Où tout temps me semblait une bienheureuse moquerie des instants, où la nécessité était la liberté même, qui se jouait avec bonheur de l'aiguillon de la liberté : —

Où j'ai retrouvé aussi mon vieux démon et mon ennemi-né, l'esprit de lourdeur et tout ce qu'il a créé : la contrainte, la loi, la nécessité, la conséquence, le but, la volonté, le bien et le mal : —

Car ne faut-il pas qu'il y ait des choses *sur* lesquelles on puisse danser et passer? Ne faut-il pas qu'il y ait à cause de ce qui sont légers et les plus légers — des taupes et de *lourds* nains?

* * *

3.

C'est là aussi que j'ai ramassé sur ma route le mot de «Surhumain» et cette doctrine : l'homme est quelque chose qui doit être surmonté,

— l'homme est un pont et non un but : se disant bienheureux de son midi et de son soir, une voie vers de nouvelles aurores :

— la parole de Zarathoustra sur le grand Midi et ce que j'ai encore suspendu au-dessus des hommes, semblable à un second couchant de pourpre.

En vérité je leur fis voir aussi de nouvelles étoiles et de nouvelles nuits; et sur les nuages, le jour et la nuit, j'ai étendu le rire, comme une tente multicolore.

Je leur ai enseigné toutes *mes* pensées et toutes *mes* aspirations : à réunir et à joindre tout ce qui chez l'homme n'est que fragment et énigme et lugubre hasard, —

— en poète, en devineur d'énigmes, en rédempteur du hasard, je leur ai appris à être créateurs de l'avenir et à sauver, en créant, tout ce qui *fut*.

Sauver le passé dans l'homme et transformer tout «ce qui était» jusqu'à ce que la volonté dise : «Mais c'est ainsi que je voulais que ce fut! C'est ainsi que je le voudrai —».

— C'est ceci que j'ai appelé salut pour eux, c'est ceci seul que je leur ai enseigné à appeler salut. — —

Maintenant j'attends *mon* salut —, afin de retourner une dernière fois auprès d'eux.

Car encore *une* fois je veux retourner auprès des hommes : c'est *parmi eux* que je veux disparaître et, en mourant, je veux leur offrir le plus riche de mes dons!

C'est du soleil que j'ai appris cela, quand il se couche, du soleil trop riche : de sa richesse inépuisable il répand alors de l'or dans la mer, —

— en sorte que même les plus pauvres pêcheurs rament alors avec des rames *dorées*! Car c'est cela que j'ai vu jadis et, pendant que je regardais, mes larmes coulaient sans cesse. — —

Pareil au soleil, Zarathoustra lui aussi veut disparaître : maintenant il est assis là à attendre, entouré de vieilles tables brisées et de nouvelles tables, — à demi-écrites.

* * *

4.

Regardez, voici une nouvelle table : mais où sont mes frères qui la porteront avec moi dans la vallée et dans les cœurs de chair? —

Ainsi l'exige mon grand amour pour les plus éloignés : *ne ménage point ton prochain!* L'homme est quelque chose qui doit être surmonté.

On peut arriver à se surmonter par des chemins et des moyens nombreux : c'est à *toi* à y parvenir! Mais le bouffon seul pense : «On peut aussi *sauter* par-dessus l'homme».

Surmonte-toi toi-même, même dans ton prochain : il ne faut pas te laisser donner un droit que tu es capable de conquérir!

Ce que tu fais, personne ne peut te le rendre. Voici, il n'y a pas de récompense.

Celui qui ne peut pas se commander doit obéir. Et il y en a qui *savent* se commander, mais il s'en faut encore de beaucoup qu'ils sachent aussi s'obéir!

* * *

5.

Telle est la manière des âmes nobles : elles ne veulent rien avoir *pour rien,* et moins-que toute autre chose, la vie.

Celui qui fait partie de la populace veut vivre pour rien; mais nous autres, à qui la vie s'est donnée, — nous réfléchissons toujours à *ce* que nous pourrions donner de mieux *en échange!*

Et, en vérité, c'est une noble parole, celle qui dit : «Ce que la vie *nous* a promis *nous* voulons le tenir — à la vie!»

On ne doit pas vouloir jouir, où l'on ne fait pas jouir. Et — l'on ne doit pas *vouloir* jouir!

Car la jouissance et l'innocence sont les deux choses les plus pudiques : aucune des deux ne veut être cherchée. Il faut les *posséder* —, mais il vaut mieux encore *chercher* la faute et la douleur! —

* * *

6.

O mes frères, le précurseur est toujours sacrifié. Or nous sommes des précurseurs.

Nous saignons tous au secret autel des sacrifices, nous brûlons et nous rôtissons tous en l'honneur des vieilles idoles.

Ce que nous avons de mieux est encore jeune : c'est ce qui irrite les vieux gosiers. Notre chair est tendre, notre peau n'est qu'une peau d'agneau : — comment ne tenterions-nous pas de vieux prêtres idolâtres!

Il habite encore *en nous-mêmes,* le vieux prêtre idolâtre qui se prépare à faire un festin de ce que nous avons de mieux. Hélas! mes frères, comment des précurseurs ne seraient-ils pas sacrifiés!

Mais ainsi le veut notre qualité; et j'aime ceux qui ne veulent point se conserver. Ceux qui sombrent, je les aime de tout mon cœur : car ils vont de l'autre côté.

* * *

7.

Etre véridiques : peu de gens le *savent!* Et celui qui le sait ne veut pas l'être! Moins que tous les autres, les bons.

O ces bons! — *Les hommes bons ne disent jamais la vérité;* être bon d'une telle façon est une maladie pour l'esprit.

Ils cèdent, ces bons, ils se rendent, leur cœur répète et leur raison obéit : mais celui qui obéit *ne s'entend pas lui-même!*

Tout ce qui pour les bons est mal doit se réunir pour faire naître *une* vérité : ô mes frères, êtes-vous assez méchants pour *cette* vérité?

L'audace téméraire, la longue méfiance, le cruel non, le dégoût, l'incision dans la vie, — comme il est rare que tout *cela* soit réuni! C'est de telles semences cependant que — naît la vérité.

A côté de la mauvaise conscience, naquit jusqu'à présent toute science! Brisez, brisez-moi les vieilles tables, vous qui cherchez la connaissance!

* * *

8.

Quand il y a des planches jetées sur l'eau, quand des passerelles et des balustrades passent sur le fleuve : en vérité, alors on n'ajoutera foi à personne lorsqu'il dira que «tout coule».

Au contraire, les imbéciles même le contredisent. «Comment! s'écrient-ils, tout coule? Les planches et les balustrades sont pourtant au-dessus du fleuve!»

«Au-dessus du fleuve tout est solide, toutes les valeurs des choses, les ponts, les notions, tout ce qui est «bien» et «mal» : tout cela est *solide!*» —

Et quand vient l'hiver, le dompteur des fleuves, les plus malicieux apprennent à se méfier; et, en vérité, ce ne sont pas seulement les imbéciles qui disent alors : «Tout ne serait-il pas — *immobile?*»

«Au fond tout est immobile» —, c'est là un véritable enseignement d'hiver, une bonne chose pour les temps stériles, une bonne consolation pour le sommeil hivernal et les sédentaires.

«Au fond tout est immobile» — : mais le vent du dégel proteste *contre* cette parole!

Le vent du dégel, un taureau qui ne laboure point, — un taureau furieux et destructeur qui brise la glace avec des cornes en colère! La glace cependant — — *brise les passerelles!*

O mes frères! *tout* ne *coule*-t-il pas maintenant? Toutes les balustrades et toutes les passerelles ne sont-elles pas tombées à l'eau? Qui se *tiendrait* encore au «bien» et au «mal»?

«Malheur à nous! gloire à nous! le vent du dégel souffle!» — Prêchez ainsi, mes frères, à travers toutes les rues.

* * *

9.

Il y a une vieille folie qui s'appelle bien et mal. La roue de cette folie a tourné jusqu'à présent autour des devins et des astrologues.

Jadis on *croyait* aux devins et aux astrologues; et c'est *pourquoi* l'on croyait que tout était fatalité: tu dois, car il le faut!

Puis on se méfia de tous les devins et de tous les astrologues et c'est *pourquoi* l'on crut que tout était liberté: tu peux, car tu veux!

O mes frères! sur les étoiles et l'avenir on n'a fait jusqu'à présent que des suppositions sans jamais savoir: et c'est *pourquoi* sur le bien et le mal on n'a fait que des suppositions sans jamais savoir!

* * *

10.

«Tu ne déroberas point! Tu ne tueras point!» Ces paroles étaient appelées saintes jadis: devant elles on courbait les genoux et la tête, et l'on ôtait ses souliers.

Mais je vous demande: où y eut-il jamais de meilleurs brigands et de meilleurs assassins dans le monde, que ne l'étaient ces saintes paroles?

N'y a-t-il pas dans la vie elle-même — vol et assassinat? Et, en sanctifiant ces paroles, n'a-t-on pas assassiné la *vérité* elle-même?

Ou bien était-ce prêcher la mort que de sanctifier tout ce qui contredisait et déconseillait la vie? — O mes frères, brisez, brisez-moi les vieilles tables.

* * *

11.

Ceci est ma pitié avec tout le passé que je le vois abandonné, —

— abandonné à la grâce, à l'esprit et à la folie de toutes les générations de l'avenir, qui transformeront tout ce qui fut en pont d'eux-mêmes!

Un grand despote pourrait venir, un démon malin qui forcerait tout le passé par sa grâce et par sa disgrâce : jusqu'à ce qu'il devienne pour lui un pont, un signal, un héros et un cri de coq.

Mais ceci est l'autre danger et mon autre pitié : — les pensées de celui qui fait partie de la populace ne remontent qu'au grand-père, — mais avec le grand-père finit le temps.

Ainsi tout le passé est abandonné : car il pourrait arriver un jour que la populace devînt maître et que tout le temps se noyât dans des eaux basses.

C'est pourquoi, mes frères, il faut une nouvelle *noblesse,* adversaire de tout ce qui est populace et despote, et qui écrive de nouveau le mot «noble» sur de nouvelles tables.

Car il est besoin de beaucoup de nobles *pour qu'il y ait de la noblesse!* Ou bien, comme j'ai dit jadis en parabole : «Ceci précisément est de la divinité, qu'il y ait beaucoup de dieux, mais pas de Dieu!»

* * *

12.

O mes frères! je vous investis d'une nouvelle noblesse que je vous montre : vous devez être pour moi des créateurs et des éducateurs, — des semeurs de l'avenir, — en vérité non d'une noblesse que vous puissiez acheter comme des épiciers avec de l'or d'épicier : car ce qui a son prix a peu de valeur.

Ce n'est pas votre origine qui fera dorénavant votre honneur, mais votre but! Votre volonté et votre pas qui veut vous dépasser, — que ceci fasse votre nouvel honneur!

En vérité, ce n'est pas que vous ayez servi un prince — qu'importent encore les princes! — ou bien que vous soyez devenu le rempart de ce qui est, afin que ce qui est soit plus solide!

Non que votre race soit devenue courtisane à la cour et que vous ayez appris à être multicolores comme le flamant, debout pendant de longues heures au bord de l'étang plat.

— Car *savoir* se tenir debout est un mérite chez les courtisans; et tous les courtisans croient qu'avoir la *permission* d'être assis — fait partie de la félicité après la mort! —

Ce n'est pas non plus qu'un esprit qu'ils appellent saint ait conduit vos ancêtres en des terres promises, que *je* ne loue pas; car dans le pays où a poussé le pire de tous les arbres, la croix, — il n'y a rien à louer!

— Et, en vérité, où que ce «Saint-Esprit» ait conduit ces chevaliers, de pareils cortèges étaient toujours — *précédés* de chèvres, d'oies, de fous et de toqués! —

O mes frères! ce n'est pas en arrière que votre noblesse doit regarder, mais au *dehors!* Vous devez être des expulsés de toutes les patries et de tous les pays de vos ancêtres!

Vous devez aimer le pays de vos *enfants :* que cet amour soit votre nouvelle noblesse, — le pays inexploré dans les mers lointaines, c'est lui que je dis à vos voiles de chercher et de chercher encore!

Vous devez *racheter* auprès de vos enfants d'être les enfants de vos pères : c'est *ainsi* que vous délivrerez tout le passé! Je place au-dessus de vous cette table nouvelle!

* * *

13.

«Pourquoi vivre? tout est vain! Vivre — c'est battre de la paille; vivre — c'est se brûler et ne pas arriver à se chauffer.» —

Ces bavardages vieillis passent toujours encore pour de la «sagesse»; ils sont vieux, ils sentent le renfermé, c'est *pourquoi* on les honore davantage. La pourriture, elle aussi, rend noble. —

Des enfants pouvaient parler ainsi : ils *craignent* le feu puisqu'il les a brûlés! Il y a beaucoup d'enfantillage dans les vieux livres de la sagesse.

Et celui qui bat toujours la paille comment aurait-il le droit de se moquer lorsqu'on bat le blé! On devrait baillonner de tels fous!

Ceux-là se mettent à table et n'apportent rien, pas même une bonne faim : — et maintenant ils blasphèment : «Tout est vain!»

Mais bien manger et bien boire, ô mes frères, cela n'est en vérité pas un art vain! Brisez, brisez-moi les tables des éternellement mécontents!

* * *

14.

«Pour les purs, tout est pur» — ainsi parle le peuple. Mais moi je vous dis : pour les porcs tout est porc!

C'est pourquoi les exaltés et les humbles qui ont aussi le cœur penché, prêchent ainsi : «Le monde lui-même est un monstre fangeux.»

Car tous ceux-là ont l'esprit malpropre; surtout ceux qui n'ont ni trêve ni repos qu'ils n'aient vu le monde *par derrière,* — ces hallucinés de l'arrière-monde!

C'est a *eux* que je le dis en plein visage, quoique cela ne soit pas très bienséant : en ceci le monde ressemble à l'homme, il a un derrière, — *ceci* est vrai!

Il y a dans le monde beaucoup de fange : *ceci* est vrai! mais ce n'est pas à cause de cela que le monde est un monstre fangeux!

Il est sage qu'il y ait dans le monde beaucoup de choses qui sentent mauvais : le dégoût lui-même crée des ailes et des forces qui pressentent des sources!

Même chez les meilleurs il y a quelque chose qui dégoûte; et le meilleur même est quelque chose qui doit être surmonté! —

O mes frères! il est sage qu'il y ait beaucoup de fange dans le monde! —

* * *

15.

J'ai entendu de pieux hallucinés de l'arrière-monde dire à leur conscience des paroles comme celle-ci, et, en vérité, sans malice ni raillerie, — quoiqu'il n'y ait rien de plus faux sur la terre, ni rien de pire.

«Laissez donc le monde être le monde! Ne remuez même pas le petit doigt contre lui!»

«Laissez étrangler les gens qui voudra, qui voudra les égorger, les frapper, les maltraiter et les écorcher : ne remuez même pas le petit doigt pour vous y opposer. Ainsi ils apprennent à renoncer au monde.»

«Et ta propre raison tu devrais la ravaler et l'égorger; car cette raison est de ce monde; — ainsi tu apprends toi-même à renoncer au monde.» —

— Brisez, brisez moi, ô mes frères, ces vieilles tables des dévots! Brisez dans vos bouches les paroles des calomniateurs du monde!

* * *

16.

«Qui apprend beaucoup, désapprend tous les désirs violents» — c'est ce qu'on se murmure aujourd'hui dans toutes les rues obscures.

«La sagesse fatigue, rien ne vaut la peine; tu ne dois pas convoiter!» — j'ai trouvé suspendu cette nouvelle table, même sur les places publiques.

Brisez, ô mes frères, brisez même cette *nouvelle* table! Les gens fatigués du monde l'ont suspendue, les prêtres de la mort et les estaffiers : car voici, c'est aussi un appel à la servilité! —

Ils ont mal appris et ils n'ont pas appris les meilleures choses, tout trop tôt et tout trop vite : ils ont mal *mangé,* c'est ainsi qu'ils se sont gâté l'estomac, —

— car leur esprit est un estomac gâté : c'est *lui* qui conseille la mort! Car, en vérité, mes frères, l'esprit *est* un estomac!

La vie est une source de joie : mais pour celui qui laisse parler son estomac gâté, le père de la tristesse, toutes les sources sont empoisonnées.

Connaître : c'est une *joie* pour celui qui a la volonté du lion. Mais celui qui s'est fatigué n'est que «voulu» lui-même, toutes les vagues jouent avec lui.

Et c'est ainsi que font tous les hommes faibles : ils se perdent sur leurs chemins. Et leur lassitude finit par demander : «Pourquoi avons-nous jamais suivi ce chemin? Tout est égal!»

C'est à *eux* qu'il est agréable d'entendre prêcher : «Rien ne vaut la peine! Vous ne devez pas vouloir!» Ceci cependant est un appel à la servilité.

O mes frères! Zarathoustra arrive comme un coup de vent frais pour tous ceux qui sont fatigués de leur chemin; il fera éternuer encore bien des nez!

Mon haleine libre souffle aussi à travers les murs, dans les prisons et dans les esprits prisonniers!

La volonté délivre : car la volonté est créatrice; c'est là ce que j'enseigne. Et ce n'est *que* pour créer qu'il vous faut apprendre!

Et c'est aussi de moi seulement qu'il vous faut *apprendre* à apprendre, à bien apprendre! — Que celui qui a des oreilles entende.

* * *

17.

La barque est prête, — elle vogue là-bas de l'autre côté, peut-être vers le grand néant. — Mais qui veut s'embarquer vers ce «peut-être»?

Personne de vous ne veut s'embarquer sur la barque de mort! Comment voulez-vous alors être *fatigués du monde!*

Fatigués du monde! Et vous n'êtes pas même encore ravis à la terre! Je vous ai toujours trouvés désireux de la terre, amoureux de votre propre fatigue de la terre!

Ce n'est pas en vain que vous avez la lèvre pendante : un petit souhait terrestre lui pèse encore! Et dans votre regard ne flotte-t-il pas un petit nuage de joie terrestre que vous n'avez pas encore oubliée?

Il y a sur terre beaucoup de bonnes inventions, les unes utiles, les autres agréables : c'est pourquoi il faut aimer la terre.

Et quelques inventions sont si bonnes qu'elles sont comme le sein de la femme, à la fois utiles et agréables.

Mais vous autres qui êtes fatigués du monde et paresseux! Il faut vous caresser de verges! à coup de verges il faut vous rendre les jambes alertes.

Car si vous n'êtes pas des malades et des créatures usées, dont la terre est fatiguée, vous êtes de rusés paresseux ou bien des jouisseurs, des chats gourmands et sournois. Et si vous ne voulez pas recommencer à *courir* joyeusement, vous devez — disparaître!

Il ne faut pas vouloir être le médecin des incurables : ainsi enseigne Zarathoustra : — disparaissez donc!

Mais il faut plus de *courage* pour faire une fin, qu'un vers nouveau : c'est ce que savent tous les médecins et tous les poètes. —

* * *

18.

O mes frères, il y a des tables créées par la fatigue et des tables créées par la paresse, la paresse pourrie : quoiqu'elles parlent de la même façon elles veulent être écoutées de façons différentes. —

Voyez ce langoureux! Il n'est plus éloigné de son but que d'un empan, mais, à cause de sa fatigue, il s'est couché, boudeur dans le sable : ce brave!

De fatigue, il baille sur son chemin, sur la terre, sur son but et sur lui-même : il ne veut pas faire un pas de plus, — ce brave!

Maintenant le soleil darde sur lui, et les chiens voudraient lêcher sa sueur : mais il est couché là dans son entêtement et préfère se consumer : —

— se consumer à un empan de son but! En vérité, il faudra que vous le tiriez par les cheveux vers son ciel, — ce héros!

En vérité, il vaut mieux encore que vous le laissiez là où il s'est couché, pour que le sommeil lui vienne, le sommeil consolateur, avec un bruissement de pluie rafraîchissante :

Laissez le coucher jusqu'à ce qu'il se réveille de lui-même, — jusqu'à ce qu'il réfute de lui-même toute fatigue et tout ce qui enseignait la fatigue en lui!

Seulement, mes frères, chassez loin de lui les chiens, les paresseux sournois, et toute cette vermine grouillante : —

— toute la vermine grouillante des gens «cultivés», qui se nourrit de la sueur des héros! —

* * *

19.

Je trace des cercles autour de moi et de saintes frontières; il y en a toujours moins qui montent avec moi sur des montagnes toujours plus hautes : j'élève une chaîne de montagnes toujours plus saintes. —

Mais où que vous vouliez monter avec moi, mes frères : veillez à ce qu'il n'y ait pas de *parasites* qui montent avec vous!

Un parasite : c'est un ver rampant et insinuant, qui veut s'engraisser de tous vos recoins malades et blessés.

Et *ceci* est son art de deviner où les âmes qui montent sont fatiguées : c'est dans votre affliction et dans votre mécontentement, dans votre fragile pudeur, qu'il construit son nid répugnant.

Où le fort est faible, où le noble est trop indulgent, — c'est là qu'il construit son nid répugnant : le parasite habite, où le grand a de petits recoins malades.

Quelle est la plus haute espèce chez l'être et quelle est la plus basse? Le parasite est la plus basse espèce, mais celui qui est de la plus haute espèce nourrit le plus de parasites.

Car l'âme qui a la plus longue échelle et qui peut descendre le plus bas : comment ne porterait-elle pas sur elle le plus de parasites? —

— l'âme la plus vaste qui peut courir, s'égarer et errer le plus loin en elle-même; elle qui est la plus nécessaire qui se précipite par plaisir dans le hasard : —

— l'âme qui est, qui plonge dans le devenir; l'âme qui possède, qui *veut* entrer dans le vouloir et dans le désir : —

— l'âme qui se fuit elle-même et qui se rejoint elle-même dans le plus large cercle; l'âme la plus sage que la folie invite le plus doucement : —

— l'âme qui s'aime le plus elle-même, en qui toutes choses ont leur montée et leur descente, leur flux et leur reflux : — ô comment la plus *haute âme* n'aurait-elle pas les pires parasites?

* * *

20.

O mes frères, suis-je donc cruel? Mais je vous dis : ce qui tombe il faut encore le pousser!

Tout ce qui est d'aujourd'hui — tombe et se décompose : qui donc voudrait le retenir? Mais moi — moi je *veux* encore le pousser!

Connaissez-vous la volupté qui précipite les roches dans des profondeurs à pic? — Ces hommes d'aujourd'hui : regardez donc comme ils roulent dans mes profondeurs!

Je suis un prélude pour de meilleurs joueurs, ô mes frères! un exemple! *Faites* selon mon exemple!

Et s'il y a quelqu'un à qui vous n'appreniez pas à voler, apprenez lui — à *tomber plus vite!* —

* * *

21.

J'aime les braves : mais il ne suffit pas d'être bon sabreur, — il faut aussi savoir *qui* l'on frappe!

Et souvent il y a plus de bravoure à s'abstenir et à passer : *afin de* se réserver pour un ennemi plus digne!

Vous ne devez avoir que des ennemis dignes de haine, mais point d'ennemis dignes de mépris : il faut que vous soyiez fiers de votre ennemi : c'est ce que j'ai enseigné une fois déjà.

Il faut vous réserver pour un ennemi plus digne, ô mes amis : c'est pourquoi il y en a beaucoup devant lesquels il faut passer, —

— surtout devant la canaille nombreuse qui vous tapage à l'oreille en vous parlant du peuple et des nations.

Gardez vos yeux de leur «pour» et de leur «contre»! Il y a là beaucoup de justice et d'injustice : celui qui est spectateur se fâche.

Etre spectateur et frapper dans la masse — c'est l'œuvre d'un instant : c'est pourquoi allez-vous en dans les forêts et laissez reposer votre épée!

Suivez *vos* chemins! Et laissez les peuples et les nations suivre les leurs! — des chemins obscurs, en vérité, ou nul espoir ne scintille plus!

Que l'épicier règne, où tout ce qui brille — n'est plus qu'or d'épicier! Ce n'est plus le temps des rois : ce qui aujourd'hui s'appelle peuple ne mérite pas de roi.

Regardez donc comme ces nations imitent maintenant elles-mêmes les épiciers : elles ramassent les plus petits avantages dans toutes les balayures!

Elles s'épient, elles s'imitent, — c'est ce qu'elles appellent «bon voisinage». O bienheureux temps lointain où un peuple se disait : «C'est sur des nations que je veux être — *maître !*»

Car, ô mes frères, ce qu'il y a de meilleur doit régner, ce qu'il y a de meilleur *veut* aussi régner! Et où il y a une autre doctrine, ce qu'il y a de meilleur — *fait défaut.*

* * *

22.

Si *ceux-ci* — avaient le pain gratuit, malheur! Après quoi crieraient-*ils* ? De quoi s'entretiendraient-ils si ce n'était de leur entretien? et il faut qu'ils aient la vie dure!

Ce sont des bêtes de proie : dans leur «travail» — il y a aussi du rapt; dans leurs gains — il y a aussi de la ruse! C'est pourquoi ils doivent avoir la vie dure!

Ils doivent donc devenir de meilleures bêtes de proie, de plus fines et de plus rusées, des bêtes plus *semblables à l'homme :* car l'homme est la meilleure bête de proie.

L'homme a déjà pris leurs vertus à toutes les bêtes, c'est pourquoi, de tous les animaux, l'homme a eu la vie la plus dure.

Seuls les oiseaux sont encore au-dessus de lui. Et si l'homme apprenait aussi à voler, malheur! *à quelle hauteur* — sa rapacité volerait-elle!

* * *

23.

C'est ainsi que je veux l'homme et la femme : l'un apte à la guerre, l'autre apte à engendrer, mais tous deux aptes à danser avec la tête et les jambes.

Et que chaque jour où l'on n'a pas dansé une fois au moins soit perdu pour nous! Et que toute vérité qui n'amène pas au moins une hilarité nous semble fausse!

* * *

24.

A la façon dont vous concluez vos mariages, regardez à ce que ce ne soit pas une mauvaise *conclusion!* Vous avez conclu trop tôt : il s'en *suit* donc — une rupture!

Et il vaut mieux encore rompre le mariage que de se courber et de mentir! — Voilà ce qu'une femme m'a dit : «Il est vrai que j'ai brisé les liens du mariage, mais les liens du mariage m'avaient d'abord brisée — moi!»

J'ai toujours trouvé que ceux qui étaient mal assortis étaient altérés de la pire vengeance : ils se vengent sur tout le monde de ce qu'ils ne peuvent plus marcher séparément.

C'est pourquoi je veux que ceux qui sont de bonne foi disent : «Nous nous aimons : *veillons* à nous garder en affection! Ou bien notre promesse serait-elle une méprise?»

— «Donnez-nous un délai, une petite union pour que nous voyions si nous sommes capables d'une longue union! C'est une grande chose que d'être toujours à deux!»

C'est ainsi que je conseille à tous ceux qui sont de bonne foi; et que serait donc mon amour du Surhumain et de tout ce qui doit venir si je conseillais et si je parlais autrement!

Il ne faut pas seulement vous multiplier, mais vous *élever* — ô mes frères que vous soyez aidés en cela par le jardin du mariage.

* * *

25.

Celui qui a acquis l'expérience des anciennes origines, voici, celui-là finira par chercher les sources de l'avenir et des origines nouvelles. —

O mes frères, il ne se passera plus beaucoup de temps jusqu'à ce que jaillissent de nouveaux peuples, jusqu'à ce que de nouvelles sources mugissent dans leurs profondeurs.

Car le tremblement de terre — c'est lui qui enfouit bien des fontaines et qui crée beaucoup de soif : il élève aussi à la lumière des forces intérieures et des secrets.

Le tremblement de terre révèle des sources nouvelles. Dans le cataclysme de peuples anciens, des sources nouvelles font irruption.

Et celui qui s'écrie : «Regardez donc, voici *une* fontaine pour beaucoup d'altérés, *un* cœur pour beaucoup de langoureux, *une* volonté pour beaucoup d'instruments» : — c'est autour de lui que s'assemble un *peuple,* c'est-à-dire beaucoup d'hommes qui essayent.

Qui sait commander et qui doit obéir — *c'est ce qu'on essaye là.* Hélas! avec combien de recherches, de divinations, de conseils, d'expériences et de tentatives nouvelles!

La société humaine est une tentative, voilà ce que j'enseigne, — une longue recherche; mais elle cherche celui qui commande! —

— une tentative, ô mes frères! et *non* un «contrat»! Brisez, brisez-moi de telles paroles des cœurs lâches et des demi-mesures!

* * *

26.

O mes frères! chez qui est donc le plus grand danger de tout avenir humain? N'est-ce pas chez les bons et les justes? —

— chez ceux qui parlent et qui sentent dans leur cœur: «Nous savons déjà ce qui est bon et juste, nous le possédons aussi; malheur à ceux qui veulent encore chercher ici!»

Et quel que soit le mal que puissent faire les méchants: le mal que font les bons est le plus nuisible des maux!

Et quel que soit le mal que puissent faire les calomniateurs du monde; le mal que font les bons est le plus nuisible des maux!

O mes frères, quelqu'un a une fois regardé dans le cœur des bons et des justes et il dit: «Ce sont les pharisiens.» Mais on ne le comprit point.

Les bons et les justes eux-mêmes ne devaient pas le comprendre: leur esprit est prisonnier de leur bonne conscience. La bêtise des bons est une sagesse insondable.

Mais ceci est la vérité: il *faut* que les bons soient des pharisiens, — ils n'ont pas de choix!

Il faut que les bons crucifient celui qui s'invente sa propre vertu! Ceci *est* la vérité!

Un autre cependant qui découvrit leur pays, le pays, le cœur et le terrain des bons et des justes: ce fut celui qui demanda: «Qui haïssent-ils le plus?»

C'est le *créateur* qu'ils haïssent le plus: celui qui brise des tables et de vieilles valeurs, le briseur, — c'est lui qu'ils appellent criminel.

Car les bons — ne *peuvent* par créer : ils sont toujours le commencement de la fin : —

— ils crucifient celui qui écrit des valeurs nouvelles sur des tables nouvelles, ils sacrifient l'avenir pour *eux-mêmes,* — ils crucifient tout l'avenir des hommes!

Les bons — furent toujours le commencement de la fin. —

* * *

27.

O mes frères, avez-vous aussi compris cette parole? et ce que j'ai dit un jour du «dernier homme»? — —

Chez qui y a-t-il les plus grands dangers pour l'avenir des hommes? N'est-ce pas chez les bons et les justes?

Brisez, brisez-moi les bons et les justes! — O mes frères, avez-vous aussi compris cette parole?

* * *

28.

Vous fuyez devant moi? Vous êtes effrayés? Vous tremblez devant cette parole?

O mes frères, ce n'est que lorsque je vous ai dit de briser les bons et les tables des bons, que j'ai embarqué l'homme sur sa pleine mer.

Et c'est maintenant seulement que lui vient la grande terreur, le grand regard circulaire, la grande maladie, le grand dégoût, le grand mal de mer.

Les bons vous ont montré des côtes trompeuses et de fausses sécurités; vous étiez nés dans les mensonges des bons et vous vous y êtes abrités. Les bons ont faussé et dénaturé toutes choses jusqu'à la racine.

Mais celui qui découvrit le pays «homme», découvrit en même temps le pays «l'avenir des hommes». Maintenant vous devez être pour moi des matelots braves et patients !

Marchez droit à temps, ô mes frères, apprenez à marcher droit ! La mer est houleuse : il y en a beaucoup qui ont besoin de vous pour se redresser.

La mer est houleuse : tout est dans la mer. Eh bien ! allez, vieux cœurs de matelots !

Qu'importe la patrie ! Nous voulons gouverner *là-bas,* où est le *pays de nos enfants !* au large, là-bas, plus fougueux que la mer, tempête notre grand désir.

* * *

29.

«Pourquoi si dur ? — dit un jour au diamant le charbon de cuisine ; ne sommes-nous pas intimement parents ? —»

Pourquoi si mous ? O mes frères, ainsi vous demande-je, *moi* : n'êtes-vous donc pas — mes frères ?

Pourquoi si mous, si fléchissants, si mollissants ? Pourquoi y a-t-il tant de reniement, tant d'abnégation dans votre cœur ? si peu de destinée dans votre regard ?

Et si vous ne voulez pas être des destinées, des inexorables : comment pourriez-vous un jour *vaincre* avec moi ?

Et si votre dureté ne veut pas étinceler, et trancher, et inciser : comment pourriez-vous un jour *créer* avec moi ?

Car les créateurs sont durs. Et cela doit vous sembler béatitude d'empreindre votre main en des siècles, comme en de la cire molle, —

— béatitude d'écrire sur la volonté des millénaires, comme sur de l'airain —, plus dur que de l'airain, plus noble que l'airain. Le plus dur seul est le plus noble.

O mes frères, je place au-dessus de vous cette table nouvelle : *DEVENEZ DURS!*

* * *

30.

O toi ma volonté! Trêve de toute misère, toi *ma* nécessité! Garde-moi de toutes les petites victoires!

Hasard de mon âme que j'appelle destinée! Toi qui es en moi et au-dessus de moi! Garde-moi et réserve-moi pour *une* grande destinée!

Et ta dernière grandeur, ma volonté, conserve la pour la fin, — pour que tu sois implacable *dans* ta victoire! Hélas! qui ne succombe pas à sa victoire!

Hélas! quel œil ne s'est pas obscurci dans cette ivresse de crépuscule? Hélas! quel pied n'a pas trébuché et n'a pas désappris la marche dans la victoire! —

— Pour qu'un jour je sois prêt et mûr lors du grand Midi : prêt et mûr comme l'airain chauffé à blanc, comme le nuage gros d'éclairs et le pis gonflé de lait : —

— prêt à moi-même et à ma volonté la plus cachée : un arc brûlant pour sa flèche, une flèche brûlant pour son étoile : —

— une étoile prête et mûre dans son midi, ardente et transpercée, bienheureuse de la flèche céleste qui la détruit : —

— soleil elle-même et implacable volonté de soleil, prête à détruire dans la victoire !

O volonté ! trêve de toute misère, toi *ma* necessité ! Réserve-moi pour *une* grande victoire ! — —

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

Le Convalescent.

1.

Un matin, peu de temps après son retour dans sa caverne, Zarathoustra sauta de sa couche comme un fou, se mit à crier d'une voix terrible, gesticulant comme si quelqu'un qui était encore couché au lit ne voulait pas s'en lever; et la voix de Zarathoustra retentissait au point que ses animaux effrayés s'approchèrent de lui et que de toutes les grottes et de toutes les cachettes qui avoisinaient la caverne de Zarathoustra, tous les animaux s'enfuirent, — volant, voltigeant, rampant et sautant, selon qu'ils avaient des pieds ou des ailes. Mais Zarathoustra prononça ces paroles :

Monte, pensée vertigineuse, sors de ma profondeur! Je suis ton coq et ton crépuscule du matin, ver endormi : lève-toi! Ma voix finira bien par te réveiller!

Arrache les tampons de tes oreilles : écoute! Car je veux t'entendre! Lève-toi! Il y a assez de tonnerre ici pour que même les tombes apprennent à entendre!

Efface de tes yeux le sommeil et tout ce qui est myope et aveugle! Ecoute-moi aussi avec tes yeux : ma voix est un remède, même pour ceux qui sont nés aveugles.

Et quand une fois tu seras éveillé, tu le resteras éternellement. Ce n'est pas *mon* habitude de réveiller des aïeules de leur sommeil, pour leur dire — de se rendormir !

Tu remues, tu t'étires et tu râles ? Lève-toi ! tu ne dois pas râler — tu dois me parler ! Zarathoustra t'appelle Zarathoustra l'impie !

Moi Zarathoustra, l'affirmateur de la vie, l'affirmateur de la douleur, l'affirmateur du cercle — c'est toi que j'appelle, toi la plus profonde de mes pensées !

Salut à moi ! Tu viens, — je t'entends ! Mon abîme *parle*. J'ai retourné vers la lumière ma dernière profondeur !

Salut à moi ! Viens ! Donne-moi la main — — Ah ! Laisse ! Ah ! Ah ! — — Dégoût ! Dégoût ! Dégoût ! — — — Malheur à moi !

* * *

2.

Mais à peine Zarathoustra avait-il dit ces mots qu'il tomba par terre comme un mort, et il resta longtemps comme mort. Lorsqu'il revint à lui, il était pâle et tremblant, et il resta couché et ne voulut longtemps ni manger ni boire. Ceci dura pendant sept jours ; ses animaux cependant ne le quittèrent ni le jour ni la nuit, si ce n'est que l'aigle s'éleva dans les airs pour chercher de la nourriture. Et il déposait sur la couche de Zarathoustra tout ce qu'il trouvait et ce qu'il arrivait à prendre : en sorte que Zarathoustra finit par être couché sous des baies jaunes et rouges, des grappes, des pommes d'api, des herbes odorantes et des pommes de pin. Mais à ses pieds, deux brebis que l'aigle avait péniblement dérobées à leurs bergers étaient étendues.

Enfin, après sept jours, Zarathoustra se redressa sur sa couche, prit une pomme d'api dans la main, se mit à la flairer et trouva son odeur agréable. Alors les animaux crurent que l'heure était venue de lui parler.

«O Zarathoustra, dirent-ils, voilà que depuis sept jours tu es couché là avec des yeux lourds : ne veux-tu pas enfin te remettre sur tes jambes?

Sors de ta caverne : le monde t'attend comme un jardin. Le vent se joue des lourds parfums qui veulent venir à toi; et tous les ruisseaux voudraient te courir après.

Toutes les choses s'ennuient après toi, parce que tu es resté seul pendant sept jours, — sors de ta caverne! Toutes les choses veulent être tes médecins!

Une nouvelle certitude est-elle venue vers toi, amère et lourde? Tu t'es couché là comme une pâte qui lève, ton âme se gonflait et débordait de tous ses bords. —»

— «O mes animaux, répondit Zarathoustra, continuez à babiller ainsi et laissez-moi écouter! Votre babillage me réconforte : où l'on babille, le monde me semble étendu devant moi comme un jardin.

Comme c'est agréable qu'il y ait des mots et des sons : les mots et les sons ne sont-ils pas les arcs-en-ciel et des ponts illusoires entre ce qui est éternellement séparé?

A chaque âme appartient un autre monde, pour chaque âme toute autre âme est un arrière-monde.

C'est entre les choses les plus semblables que l'illusion est la plus belle; car sur le plus petit abîme il est le plus difficile à jeter un pont.

Pour moi — comment y aurait-il quelque chose en dehors de moi? Il n'y a pas d'en dehors! Mais tous les sons nous font oublier cela; comme il est agréable que nous puissions oublier!

Les noms et les sons n'ont ils pas été donnés aux choses, pour que l'homme s'en réconforte? Parler est une belle folie : en parlant l'homme danse sur toutes les choses.

Comme toute parole est douce, comme tous les mensonges des sons paraissent doux! Les sons font danser notre amour sur des arcs-en-ciel multicolores.» —

— «O Zarathoustra, dirent alors les animaux, pour ceux qui pensent comme nous, toutes les choses dansent elles-mêmes : cela vient et se tend la main, et rit, et s'enfuit — et revient.

Tout va, tout revient, la roue de l'existence tourne éternellement. Tout meurt, tout refleurit, éternellement coulent les saisons de l'existence.

Tout se brise, tout se reconstruit; éternellement se bâtit la même maison de l'existence. Tout se sépare, tout se salue de nouveau; l'anneau de l'existence se reste éternellement fidèle à lui-même.

A chaque moment commence l'existence; autour de chaque *ici* tourne la boule *là-bas*. Le centre est partout. Le sentier de l'éternité est tortueux.» —

— «O espiègles que vous êtes, orgues de Barbarie! répondit Zarathoustra en souriant de nouveau, comme vous savez bien ce qui devait s'accomplir en sept jours : —

— et comme ce monstre s'est glissé dans ma gorge pour m'étrangler! Mais d'un coup de dent je lui ai coupé la tête et je l'ai crachée loin de moi.

Et vous, — vous en avez déjà fait une rengaine ! Mais maintenant je suis couché là, fatigué d'avoir mordu et d'avoir craché, malade encore de ma propre délivrance.

Et vous avez été spectateurs de tout cela ? O mes animaux, êtes-vous cruels, vous aussi ? Avez-vous voulu contempler ma grande douleur comme font les hommes ? Car l'homme est le plus cruel de tous les animaux.

C'est en assistant à des tragédies, à des combats de taureaux et à des crucifixions que, jusqu'à présent, il s'est senti le plus à l'aise sur la terre ; et lorsqu'il s'inventa l'enfer, voici, ce fut là son ciel sur la terre.

Quand le grand homme crie — : vite le petit accourt à ses côtés ; et l'envie lui fait pendre la langue hors de la gorge. Mais il appelle cela sa «compassion».

Voyez le petit homme, surtout le poète — avec combien d'ardeur ses paroles accusent-elles la vie ! Ecoutez-le, mais n'oubliez pas d'entendre le plaisir qu'il y a dans toute accusation !

Ces accusateurs de la vie : la vie les surmonte en un clin d'œil. «Tu m'aimes ? dit-elle, l'impertinente ; attends un peu, je n'ai pas encore le temps pour toi.»

L'homme est envers lui-même l'animal le plus cruel ; et, chez tout ce qui s'appelle « pécheur », « porteur de croix» et «pénitant», n'oubliez pas d'entendre la volupté qu'il y a dans ces plaintes et dans ces accusations !

Et moi-même — est-ce que je veux être par là l'accusateur de l'homme ? Hélas ! mes animaux, le plus grand mal est nécessaire pour le plus grand bien de l'homme, c'est là la seule chose que j'ai apprise jusqu'à présent, —

— le plus grand mal est la meilleure *force* de l'homme, la pierre la plus dure pour le plus haut créateur; il faut que l'homme devienne meilleur *et* plus méchant : —

Je n'ai pas été attaché à *cette* croix, qui est de savoir que l'homme est méchant, — mais j'ai crié comme personne encore n'a crié :

«Ah! combien ce qu'il a de plus méchant est petit! Ah! combien ce qu'il a de meilleur est petit!»

Le grand dégoût de l'homme — c'est *ce dégoût* qui m'a étouffé et qui m'était entré dans le gosier; et aussi ce que prédisait le devin : «Tout est égal, rien ne vaut la peine, le savoir étouffe!»

Un long crépuscule boîtait devant moi, une tristesse fatiguée et ivre jusqu'à la mort qui parlait, en bâillant la bouche ouverte.

«Il revient éternellement, l'homme dont tu es fatigué, l'homme petit» — ainsi bâillait ma tristesse, traînant le pied sans pouvoir s'endormir.

La terre humaine se transformait pour moi en caverne, sa poitrine s'enfonçait, tout ce qui était vivant devenait pour moi pourriture, ossements humains et passé en ruine.

Mes soupirs se penchaient sur toutes les tombes humaines et ne pouvaient plus se redresser; mes soupirs et mes questions croassaient, étouffaient, rongeaient et se plaignaient jour et nuit :

— «Hélas! l'homme revient éternellement! L'homme petit revient éternellement!» —

Je les ai vus nus jadis, le plus grand et le plus petit des hommes : trop semblables l'un à l'autre, — trop humains, même le plus grand!

Trop petit le plus grand ! — Ce fut là ma lassitude de l'homme ! Et l'éternel retour, même du plus petit ! — Ce fut là ma lassitude de toute existence !

Hélas ! dégoût ! dégoût ! dégoût ! » — — ainsi parlait Zarathoustra, soupirant et frissonnant, car il se souvenait de sa maladie. Mais alors ses animaux ne le laissèrent pas continuer.

« Cesse de parler, convalescent ! — ainsi lui répondirent ses animaux, mais sors d'ici, vas où t'attend le monde, semblable à un jardin.

Vas auprès des rosiers, des abeilles et des essaims de colombes ! mais surtout auprès des oiseaux chanteurs : afin d'apprendre leur *chant !*

Car le chant est pour les convalescents ; que celui qui se porte bien parle. Et si celui qui se porte bien veut des chants, c'en seront d'autres cependant que ceux du convalescent. »

— « O espiègles que vous êtes, orgues de Barbarie, taisez-vous donc ! — répondit Zarathoustra en riant de ses animaux. Comme vous savez bien quelle consolation je me suis inventée moi-même en sept jours !

Qu'il me faille chanter de nouveau, c'est *là* la consolation que j'ai inventée pour moi, c'est *là* la guérison. Voulez-vous donc aussi en faire une rengaine ? »

— « Cesse de parler, lui répondirent derechef ses animaux ; toi qui es convalescent, apprête-toi plutôt une lyre, une lyre nouvelle !

Car regarde, Zarathoustra ! Pour tes chants nouveaux, il faut une lyre nouvelle.

Chante et déborde, Zarathoustra, guéris ton âme avec des chants nouveaux : afin que tu puisses porter ta grande destinée qui n'a encore été la destinée de personne !

Car tes animaux savent bien qui tu es, Zarathoustra, et ce que tu dois devenir : voici, *tu es le maître de l'éternel retour des choses* —, ceci est maintenant *ta* destinée !

Qu'il faille que tu enseignes le premier cette doctrine, — comment cette grande destinée ne serait-elle pas aussi ton plus grand danger et ta maladie !

Vois, nous savons ce que tu enseignes : que toutes les choses reviennent éternellement et que nous revenons nous-mêmes avec elles, que nous avons déjà été là une infinité de fois et que toutes choses ont été là avec nous.

Tu enseignes qu'il y a une grande année du devenir, un monstre de grande année : il faut que, semblable à un sablier, elle se retourne toujours à nouveau pour s'écouler et se vider à nouveau : —

— en sorte que toutes ces années se ressemblent entre elles, en grand et aussi en petit, — en sorte que nous sommes semblables à nous-mêmes, dans toute grande année, en grand et aussi en petit.

Et si tu voulais mourir maintenant, ô Zarathoustra : voici nous savons aussi comment tu parlerais à toi-même : — mais tes animaux te supplient de ne pas mourir encore !

Tu parlerais sans trembler et tu respirerais plutôt d'allégresse : car un grand poids et une grande lourdeur seraient enlevés de toi, de toi qui es le plus patient ! —

«Maintenant je meurs et je disparais, dirais-tu, et dans un instant je ne serai plus rien. Les âmes sont aussi mortelles que les corps.

Mais le nœud des causes où je suis enchevêtré revient, — il me recréera! Je fais moi-même partie des causes de l'éternel retour des choses.

Je reviendrai avec ce soleil, avec cette terre, avec cet aigle, avec ce serpent — *non* pour une vie nouvelle, ni pour une vie meilleure ou semblable :

— je reviendrai éternellement pour cette même vie pareille, en grand et aussi en petit, afin d'enseigner de nouveau l'éternel retour de toutes choses, —

— afin de redire la parole du grand Midi de la terre et des hommes, afin d'enseigner de nouveau aux hommes le Surhumain.

J'ai dit ma parole, ma parole me brise : ainsi le veut ma destinée éternelle —, je disparais en annonciateur!

L'heure est venue maintenant, l'heure où celui qui disparaît se bénit lui-même. Ainsi — *finit* le déclin de Zarathoustra.» — —

Lorsque les animaux eurent prononcé ces paroles ils se turent et attendirent que Zarathoustra leur dise quelque chose : mais Zarathoustra n'entendit pas qu'ils se taisaient. Il était couché tranquille, les yeux fermés, comme s'il dormait, quoiqu'il ne fût pas endormi : car il s'entretenait avec son âme. Le serpent cependant et l'aigle, lorsqu'ils le trouvèrent ainsi silencieux, firent honneur au grand silence qui l'entourait et se retirèrent avec précaution.

* * *

Du Grand Désir.

O mon âme, je t'ai appris à dire «aujourd'hui», comme «autrefois» et «jadis» et à danser ta ronde par-dessus tout ce qui était ici, là et là-bas.

O mon âme, je t'ai délivrée de tous les recoins, j'ai éloigné de toi la poussière, les araignées et le demi-jour.

O mon âme, j'ai lavé de toi la petite pudeur et la vertu des recoins et je t'ai persuadé d'être nue devant les yeux du soleil.

Avec la tempête qui s'appelle «esprit», j'ai soufflé sur ta mer houleuse; j'en ai chassé tous les nuages et j'ai même étranglé l'égorgeur qui s'appelle «péché».

O mon âme, je t'ai donné le droit de dire «non» comme la tempête et de dire «oui» comme dit «oui» le ciel ouvert : tu es maintenant calme comme la lumière et tu passes à travers les tempêtes négatrices.

O mon âme, je t'ai rendu la liberté sur ce qui est créé et sur ce qui est incréé : et qui connaît comme toi la volupté de l'avenir?

O mon âme, je t'ai enseigné le mépris qui ne vient pas comme la vermoulure, le grand mépris aimant qui aime le plus où il méprise le plus.

O mon âme, je t'ai appris à persuader de telle sorte que les causes mêmes se rendent à ton avis : semblable au soleil qui persuade même la mer à monter à sa hauteur.

O mon âme, j'ai enlevé de toi toute obéissance, toute génuflexion et toute servilité; je t'ai donné moi-même le nom de «trève de misère» et de «destinée».

O mon âme, je t'ai donné des noms nouveaux et des jouets multicolores, je t'ai appelée «destinée», et «circonférence des circonférences», et «nombril du temps», et «cloche d'azur».

O mon âme, j'ai donné toute la sagesse à boire à ton domaine terrestre, tous les vins nouveaux et aussi les vins de la sagesse, les vins forts de temps immémorial.

O mon âme, j'ai versé sur toi toutes les clartés et toutes les obscurités, tous les silences et tous les désirs : — alors tu as grandi pour moi comme un cep de vigne.

O mon âme, tu es là maintenant, lourde et pleine d'abondance, un cep de vigne aux mamelles gonflées, aux grappes de raisin pleines et d'un brun doré : —

— pleine et écrasée de ton bonheur, dans l'attente et dans l'abondance, honteuse encore dans ton attente.

O mon âme, il n'y a maintenant plus nulle part d'âme qui soit plus aimante, plus enveloppante et plus large! Où donc l'avenir et le passé seraient-ils plus près l'un de l'autre que chez toi?

O mon âme, je t'ai tout donné et toutes mes mains se sont dépouillées pour toi : — et maintenant! Maintenant tu me dis en souriant, pleine de mélancolie : «Qui de nous deux doit dire merci? —

— n'est ce pas au donateur à remercier celui qui a accepté d'avoir bien voulu prendre? N'est-ce pas un besoin de donner? N'est-ce pas — pitié de prendre?» —

O mon âme, je comprends le sourire de ta mélancolie: ton abondance tend maintenant elle-même les mains, pleines de désirs!

Ta plénitude jette ses regards sur les mers mugissantes, elle cherche et attend; le désir infini de la plénitude jette un regard à travers le ciel souriant de tes yeux!

Et, en vérité, ô mon âme! Qui donc verrait ton sourire sans fondre en larmes? Les anges eux-mêmes fondent en larmes à cause de la trop grande bonté de ton sourire.

C'est ta bonté, ta trop grande bonté, qui ne veut ni se lamenter, ni pleurer : et pourtant, ô mon âme, ton sourire désire les larmes, et ta bouche tremblante les sanglots.

«Tout pleur n'est-il pas une plainte? Et toute plainte une accusation?» C'est ainsi que tu te parles à toi-même et c'est pourquoi tu préfères sourire, ô mon âme, sourire que de répandre ta peine —

— répandre en des flots de larmes toute la peine que te cause ta plénitude et toute l'anxiété de la vigne qui la fait soupirer après le vigneron et la serpe du vigneron!

Mais si tu ne veux pas pleurer, pleurer jusqu'à l'épuisement ta mélancolie de pourpre, il faudra que tu *chantes*, ô mon âme! — Vois-tu, je souris moi-même, moi qui t'ai prédit cela :

— chanter d'une voix mugissante, jusqu'à ce que toutes les mers deviennent silencieuses, pour écouter ton grand désir, —

— jusqu'à ce que, sur les mers silencieuses et ardentes, plâne la barque, la merveille dorée, dont l'or s'entoure du sautillement de toutes les choses bonnes, malignes et singulières : —

— et de beaucoup d'animaux, grands et petits, et de tout ce qui a des jambes légères et singulières, pour pouvoir courir sur les sentiers de violettes, —

— vers la merveille dorée, vers la barque volontaire et vers son maître : mais c'est lui qui est le vigneron qui attend avec sa serpe de diamant, —

— ton grand libérateur, ô mon âme, l'ineffable — — pour qui les chants de l'avenir sauront seulement trouver des noms ! Et, en vérité, déjà ton haleine a le parfum des chants de l'avenir, —

— déjà tu brûles et tu rêves, déjà ta soif boit à tous les puits consolateurs aux échos graves, déjà ta mélancolie se repose dans la béatitude des chants de l'avenir ! — —

O mon âme, je t'ai tout donné, et même ce qui était mon dernier bien, et toutes mes mains se sont dépouillées pour toi : — *que je t'aie dit de chanter,* voici, ce fut mon dernier don !

Que je t'aie dit de chanter, parle donc, parle : *qui* de nous deux maintenant doit dire — merci ? — Mieux encore : chante pour moi, chante mon âme ! Et laisse-moi te remercier ! —

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

L'autre Chant de Danse.

1.

«Je viens de regarder dans tes yeux, ô vie : j'ai vu scintiller de l'or dans tes yeux nocturnes, — à cette volupté mon cœur a cessé de battre :

— j'ai vu une barque d'or scintiller sur des eaux nocturnes, un berceau doré qui enfonçait, tirait de l'eau et faisait signe !

Tu jetais un regard vers mon pied fou de danse, un regard berceur, fondant. riant et interrogateur :

Deux fois seulemen., de tes petites mains, tu remuas ta cresselle — et déjà mon pied se dandinait, ivre de danse. —

Mes talons se cambraient, mes orteils écoutaient pour te comprendre : le danseur ne porte-t-il pas son oreille — dans ses orteils !

C'est vers toi que j'ai sauté : alors tu t'es reculé de mon élan ; et c'est vers moi que sifflaient les languettes de tes cheveux fuiants et volants !

D'un bond je me suis reculé de toi et de tes serpents : tu te dressais déjà à demi détournée, les yeux pleins de désirs.

Avec des regards crochus — tu m'enseignes des voies détournées ; sur des voix détournées mon pied apprend — des ruses !

Je te crains quand tu es près, je t'aime quand tu es loin ; ta fuite m'attire, tes recherches m'arrêtent : — je souffre, mais pour toi que ne souffrirais-je pas volontiers !

Toi, dont la froideur allume, dont la haine séduit, dont la fuite attache, dont les moqueries — émeuvent :

— qui ne te haïrait pas, grande lieuse, enveloppeuse, séduisante, chercheuse qui trouve ! Qui ne t'aimerait pas, innocente, impatiente, hâtive pécheresse aux yeux d'enfant !

Où m'entraînes-tu maintenant, enfant modèle, enfant mutin ? Et te voilà qui me fuis de nouveau, doux étourdi, jeune ingrat !

Je te suis en dansant, même sur une piste incertaine. Où es-tu ? Donne-moi la main ! Ou bien un doigt seulement !

Il y a là des cavernes et des fourrés : nous allons nous égarer ! — Halte ! Arrête-toi ! Ne vois-tu pas voltiger des hiboux et des chauve-souris ?

Toi, hibou que tu es ! Chauve-souris ! Tu veux me narguer ? Où sommes-nous ? C'est des chiens que tu as appris à hurler et à glapir.

Aimablement tu claquais devant moi de tes petites dents blanches, tes yeux méchants pétillent vers moi à travers ta petite crinière bouclée !

Quelle danse par monts et par vaux ! je suis le chasseur : — veux-tu être mon chien ou mon chamois ?

A côté de moi maintenant! Et plus vite que cela, méchante sauteuse! Maintenant en haut! Et de l'autre côté! — Malheur! En sautant je suis tombé moi-même!

O regarde comme je suis étendu! regarde, pétulante, comme j'implore ta grâce! J'aimerais bien à suivre avec toi — des sentiers plus agréables!

— les sentiers de l'amour à travers de silencieux buissons de couleur! Ou bien là-bas, ceux qui longent le lac : des poissons dorés y nagent et y dansent!

Tu es fatiguée maintenant? Il y a là-bas des brebis et des couchers de soleil : n'est-il pas beau de dormir quand les bergers jouent de la flûte?

Tu es si fatiguée? Je vais t'y porter, laisse seulement flotter les bras! Et as-tu soif? — j'aurais bien quelque chose, mais ta bouche ne veut pas le boire!

— O ce maudit serpent, cette sorcière glissante, rapide et agile! Où t'es-tu fourrée? Mais sur mon visage je sens deux marques de ta main, deux taches rouges!

Je suis vraiment fatigué d'être toujours ton berger moutonnier! Sorcière! j'ai chanté pour toi jusqu'à présent, maintenant pour *moi* tu dois — crier!

Tu dois danser et crier au rythme de mon fouet! Je n'ai pourtant pas oublié le fouet? — Non!» —

* * *

2.

Voilà ce que me répondit alors la vie, en se bouchant ses oreilles délicates :

«O Zarathoustra! Ne claque donc pas si épouvantablement de ton fouet! Tu le sais bien: le bruit assassine les pensées, — et voilà que me viennent de si tendres pensées.

Nous sommes tous les deux de vrais propres à rien, de vrais fainéants. C'est par delà le bien et le mal que nous avons trouvé notre île et notre verte prairie — nous les avons trouvées tous seuls à nous deux! C'est pourquoi il faut que nous nous aimions l'un l'autre!

Et si même nous ne nous aimons pas du fond du cœur —, faut-il donc s'en vouloir, quand on ne s'aime pas du fond du cœur?

Et que je t'aime, que je t'aime souvent trop, c'est ce que tu sais : et la raison en est que je suis jaloux de ta sagesse. Ah! cette vieille folle sagesse!

Si une fois ta sagesse se sauvait de toi, hélas! vite mon amour, lui aussi, se sauverait de toi.» —

Alors la vie regarda pensive derrière elle et autour d'elle et elle dit à voix basse : «O Zarathoustra, tu ne m'es pas assez fidèle!

Il s'en faut de beaucoup que tu ne m'aimes autant que tu le dis; je sais que tu songes à me quitter bientôt.

Il y a un vieux bourdon, lourd, très lourd : il sonne la nuit là-haut, jusque dans ta caverne : —

— Quand tu entends cette cloche sonner les heures à minuit, tu y songes entre une heure et minuit —

— tu y songes, ô Zarathoustra, je sais que tu veux bientôt m'abandonner !» —

«Oui, répondis-je en hésitant, mais tu le sais aussi —» Et je lui dis quelque chose à l'oreille, en plein dans ses touffes de cheveux embrouillées, dans ses touffes jaunes et folles.

«Tu *sais* cela, ô Zarathoustra? Personne ne sait cela — —»

Et nous nous sommes regardés, nous avons jeté nos regards sur la verte prairie, où passait la fraîcheur du soir, et nous avons pleuré ensemble. — Mais alors la vie m'était plus chère que ne m'a jamais été toute ma sagesse. —

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

3.

Un !

O homme ! Prends garde !

Deux !

Que dit minuit profond ?

Trois !

«J'ai dormi, j'ai dormi —,

Quatre !

«D'un rêve profond je me suis éveillé : —

Cinq !

«Le monde est profond,

Six !

«Et plus profond que ne pensait le jour.

Sept !

«Profonde est sa douleur —

Huit !

«La joie — plus profonde que l'affliction.

Neuf !

«La douleur dit : Passe et finis !

Dix !

«Mais toute joie veut l'éternité —

Onze !

«— veut la profonde éternité !»

Douze !

* * *

Les sept Sceaux.

(ou: le chant de l'alpha et de l'omega.)

1.

Si je suis un devin et plein de cet esprit divinatoire qui chemine sur une haute crête entre deux mers, —

qui chemine entre le passé et l'avenir, comme un lourd nuage, — ennemi de tous les étouffants bas-fonds, de tout ce qui est fatigué et qui ne peut ni mourir ni vivre :

prêt à l'éclair dans le sein obscur, prêt au rayon de clarté rédempteur, gonflé d'éclairs qui disent *oui!* qui rient *oui!* prêt à des foudres divinatrices : —

— mais bienheureux celui qui est ainsi gonflé! Et, en vérité, il faut qu'il soit longtemps suspendu au sommet, comme un lourd orage, celui qui doit un jour allumer la lumière de l'avenir! —

O, comment ne serais-je pas ardent de l'éternité, ardent du nuptial anneau des anneaux, — l'anneau du devenir et du retour?

Jamais encore je n'ai trouvé la femme de qui je voudrais avoir des enfants, si ce n'est cette femme que j'aime: car je t'aime, ô éternité!

CAR JE T'AIME, Ô ÉTERNITÉ!

* * *

2.

Si jamais ma colère a violé des tombes, reculé des bornes de frontières et jeté de vieilles tables brisées dans des profondeurs à pic :

Si jamais ma moquerie a éparpillé des paroles décrépies, si je suis venu comme un balai pour les araignées, et comme un vent purificateur pour les cavernes mortuaires, vieilles et moisies :

Si je fus jamais assis plein d'allégresse, à l'endroit où sont enterrés des dieux anciens, bénissant et aimant le monde, à côté des monuments d'anciens calomniateurs du monde : —

— car j'aimerai même les églises et les tombeaux des dieux, quand le ciel regardera d'un œil clair à travers leurs voûtes brisées ; j'aime à être assis sur les églises détruites, semblable à l'herbe et au rouge pavôt —

O comment ne serais-je pas ardent de l'éternité, ardent du nuptial anneau des anneaux, — l'anneau du devenir et du retour ?

Jamais encore je n'ai trouvé la femme de qui je voudrais avoir des enfants, si ce n'est cette femme que j'aime : car je t'aime, ô éternité !

Car je t'aime, ô Éternité !

* * *

3.

Si jamais un souffle est venu vers moi, un souffle de ce souffle créateur, de cette nécessité divine qui force même les hasards à danser les danses d'étoiles :

Si jamais j'ai ri du rire de l'éclair créateur que suit en grondant, mais avec obéissance, le long tonnerre de l'action :

Si jamais j'ai joué aux dés avec des dieux, à la table divine de la terre, en sorte que la terre tremblait et se brisait, soufflant en l'air des fleuves de flammes : —

— car la terre est une table divine, tremblante de nouvelles paroles créatrices et d'un bruit de dés divins : —

O comment ne serais-je pas ardent de l'éternité, ardent du nuptial anneau des anneaux, — l'anneau du devenir et du retour?

Jamais encore je n'ai trouvé la femme de qui je voudrais avoir des enfants, si ce n'est cette femme que j'aime : car je t'aime, ô éternité!

CAR JE T'AIME, Ô ÉTERNITÉ!

* * *

4.

Si jamais j'ai bu d'un long trait de cette cruche écumante d'épices et de mixtures, où toutes choses sont bien mélangées :

Si jamais ma main a mêlé le plus lointain au plus proche, le feu à l'esprit, la joie à la peine et les pires choses aux meilleures :

Si je suis moi-même un grain de ce sable rédempteur, qui fait que toutes choses se mêlent bien dans la cruche des mixtures : —

— car il existe un sel qui lie le bien au mal; et le mal lui-même est digne de servir d'épice et de faire déborder l'écume de la cruche : —

O comment ne serais-je pas ardent de l'éternité, ardent du nuptial anneau des anneaux, — l'anneau du devenir et du retour?

Jamais encore je n'ai trouvé la femme de qui je voudrais avoir des enfants, si ce n'est cette femme que j'aime : car je t'aime, ô éternité!

CAR JE T'AIME, Ô ÉTERNITÉ!

* * *

5.

Si j'aime la mer et tout ce qui ressemble à la mer, et le plus encore quand fougueuse elle me contredit :

Si je porte en moi cette joie de chercheur, cette joie qui pousse la voile vers l'inconnu, s'il y a dans ma joie une joie de navigateur :

Si jamais mon allégresse s'écria : «Les côtes ont disparu — maintenant ma dernière chaîne est tombée —

— l'immensité sans bornes bouillonne autour de moi, bien loin de moi scintillent le temps et l'espace, allons! en route! vieux cœur!» —

O comment ne serais-je pas ardent de l'éternité, ardent du nuptial anneau des anneaux, — l'anneau du devenir et du retour?

Jamais encore je n'ai trouvé la femme de qui je voudrais avoir des enfants, si ce n'est cette femme que j'aime : car je t'aime, ô éternité!

CAR JE T'AIME, Ô ÉTERNITÉ!

* * *

6.

Si ma vertu est une vertu de danseur, si souvent j'ai sauté des deux pieds dans des ravissements d'or et d'émeraude :

Si ma méchanceté est une méchanceté riante qui se sent chez elle sous des branches de roses et des haies de lys :

— car dans le rire tout ce qui est méchant se trouve ensemble, mais sanctifié et affranchi par sa propre béatitude :

Et si ceci est mon alpha et mon oméga, que tout ce qui est lourd devienne léger, que tout corps devienne danseur, tout esprit oiseau : et, en vérité, ceci est mon alpha et mon oméga ! —

O comment ne serais-je pas ardent de l'éternité, ardent du nuptial anneau des anneaux, l'anneau du devenir et du retour ?

Jamais encore je n'ai trouvé la femme de qui je voudrais avoir des enfants, si ce n'est cette femme que j'aime : car je t'aime, ô éternité !

Car je t'aime, ô Éternité !

* * *

7.

Si jamais j'ai déployé des ciels tranquilles au-dessus de moi, volant de mes propres ailes dans mon propre ciel :

Si j'ai nagé en me jouant dans de profonds lointains de lumière, si la sagesse d'oiseau de ma liberté est venu : —

— car ainsi parle la sagesse de l'oiseau : «Voici, il n'y a pas d'en haut, il n'y a pas d'en bas ! Jette-toi alentour, en avant, en arrière, léger que tu es ! Chante ! ne parle plus !

— «toutes les paroles ne sont-elles pas faites pour ceux qui sont lourds ? Toutes les paroles ne mentent-elles pas à celui qui est léger ! Chante ! ne parle plus !» —

O comment ne serais-je pas ardent de l'éternité, ardent du nuptial anneau des anneaux, l'anneau du devenir et du retour ?

Jamais encore je n'ai trouvé la femme de qui je voudrais avoir des enfants, si ce n'est cette femme que j'aime : car je t'aime, ô éternité !

CAR JE T'AIME, Ô ÉTERNITÉ !

* * *

Ainsi parlait Zarathoustra.

Quatrième et dernière partie.

Hélas, où fit-on sur la terre plus de folies que parmi ceux qui compatissent, et qu'est-ce qui fit plus de mal sur la terre que la folie de ceux qui compatissent?

Malheur à tous ceux qui aiment sans avoir une hauteur qui est au-dessus de leur pitié!

Ainsi me dit un jour le diable: «Dieu aussi a son enfer: c'est son amour pour les hommes.»

Et dernièrement je l'ai entendu dire ces mots: «Dieu est mort; c'est sa pitié pour les hommes qui a tué Dieu.»

Ainsi parlait Zarathoustra II p. 120.

L'Offrande du Miel.

— Et de nouveau des mois et des années passèrent sur l'âme de Zarathoustra et il ne s'en apercevait pas; ses cheveux cependant devenaient blancs. Un jour qu'il était assis sur une pierre devant sa caverne, regardant au dehors en silence — car de ce point on voyait la mer, bien loin par-dessus des abîmes tortueux —, ses animaux pensifs tournèrent autour de lui et finirent par se placer devant lui.

«O Zarathoustra, dirent-ils, cherches-tu ton bonheur des yeux?» — «Qu'importe le bonheur, répondit-il, il y a longtemps que je n'aspire plus au bonheur, j'aspire à mon œuvre.» — «O Zarathoustra, reprirent derechef les animaux, tu dis cela comme quelqu'un qui est saturé de bien. N'est tu pas couché dans un lac de bonheur teinté d'azur?» — «Petits espiègles, répondit Zarathoustra en souriant, comme vous avez bien choisi la parabole! Mais vous savez aussi que mon bonheur est lourd et qu'il n'est pas comme une vague liquide : il me pousse et il ne veut pas s'en aller de moi, adhérent comme de la poix fondue.» —

Alors ses animaux tournèrent derechef autour de lui, pensifs, et de nouveau il se placèrent devant lui. «O Zarathoustra, dirent-ils, c'est donc là ce qui *explique* pourquoi tu deviens toi-même toujours plus jaune et plus foncé, quoique tes cheveux se donnent l'air d'être blancs et faits de

chanvre? Vois donc, tu es assis dans ta poix et dans ton malheur!» — «Que dites-vous là mes animaux, s'écria Zarathoustra en riant, en vérité j'ai blasphémé en parlant de poix. Ce qui m'arrive, arrive à tous les fruits qui mûrissent. C'est le *miel* dans mes veines qui rend mon sang plus épais et aussi mon âme plus silencieuse.» — «Il doit en être ainsi, ô Zarathoustra, reprirent les animaux, en se pressant à lui; mais ne veux-tu pas aujourd'hui monter sur une haute montagne? L'air est pur et aujourd'hui on voit le monde, mieux que jamais.» — «Oui, mes animaux, repartit Zarathoustra, vous conseillez à merveille et tout à fait selon mon cœur : je veux monter aujourd'hui sur une haute montagne! Mais veillez à ce que j'y trouve du miel à ma portée, du miel de ruches dorées, jaune et blanc et bon et d'une fraîcheur glaciale. Car sachez que là-haut je veux présenter l'offrande du miel.» —

Cependant, lorsque Zarathoustra fut arrivé au sommet, il renvoya les animaux qui l'avaient accompagné, et il vit qu'il se trouvait être seul maintenant : — alors il rit de tout cœur, regarda autour de lui et parla ainsi :

J'ai parlé d'offrandes et d'offrandes de miel; mais ce n'était là qu'une ruse de mon discours et, en vérité, une folie utile! Déjà je puis parler plus librement là-haut que devant les retraites des ermites et les animaux domestiques des ermites.

Que parlais-je de sacrifier? Je gaspille ce que l'on me donne, moi le gaspillateur aux mille bras : comment oserais-je encore appeler cela — sacrifier!

Et lorsque j'ai demandé du miel c'était une amorce que je demandais, des ruches dorées et douces dont les ours grognons et les oiseaux prodigieux et farouches sont friands :

— la meilleure amorce comme les chasseurs et les pêcheurs en ont besoin. Car si le m de est comme une sombre forêt peuplée de bêtes, jardin délice de tous les chasseurs sauvages, il me semble ressembler plutôt encore a une mer riche et sans fond,

— une mer pleine de poissons multicolores et de crabes dont les dieux même auraient envie, en sorte qu'à cause d'elle ils deviendraient pêcheurs et ils jetteraient leurs filets : tant le monde et riche en prodiges grands et petits!

Surtout le monde des hommes, la mer des hommes : — c'est vers *elle* que je jette ma ligne dorée en disant : ouvre-toi, abîme humain!

Ouvre-toi et jette moi tes poissons et tes crabes scintillants! Avec ma meilleure amorce j'attrape aujourd'hui pour moi les plus prodigieux poissons humains!

— je jette au loin mon bonheur même, je le jette dans tous les lointains, entre l'orient, le midi et l'occident, pour voir s'il n'y aura pas beaucoup de poissons humains qui apprendront à tirer et à se débattre au bout de mon bonheur.

Jusqu'à ce que, mordant à mon hameçon pointu et caché, il leur faille monter jusqu'à *ma* hauteur, les plus multicolores goujons des profondeurs auprès du plus méchant des pêcheurs de poissons humains.

Car je suis *celà* dès l'origine et jusqu'au fond du cœur, tirant, attirant, soulevant et élevant, un tireur, un dresseur et un éducateur, qui jadis ne s'est pas dit en vain : « Deviens qui tu es! »

Donc, que les hommes *montent* maintenant auprès de moi; car j'attends encore les signes qui me disent que le moment de ma descente est venu; je ne disparais pas encore moi-même parmi les hommes, comme il le faut.

C'est pourquoi j'attends ici, rusé et moqueur, sur les hautes montagnes, sans être ni impatient ni patient, mais plutôt comme quelqu'un qui a aussi désappris la patience, — puisqu'il ne «pâtit» plus.

Car ma destinée me laisse du temps : m'aurait-elle oublié? Ou bien, assise à l'ombre derrière une grosse pierre, attrape-t-elle des mouches?

Et, en vérité, j'en suis reconnaissant à ma destinée éternelle, qu'elle ne me pourchasse et ne me pousse point et qu'elle me laisse du temps pour faire des farces et des méchancetés : en sorte qu'aujourd'hui j'ai gravi cette haute montagne pour y prendre du poisson.

Un homme a-t-il jamais pris du poisson sur de hautes montagnes? Et, même si ce que je veux là-haut est une folie : il vaut mieux cela que si là en-bas je devenais solennel et vert et jaune à force d'attendre —

— bouffi de colère à force d'attendre, comme le hurlement d'une sainte tempête qui vient de la montagne, comme un impatient qui crie vers les vallées : «Ecoutez ou je vous frappe avec les verges de Dieu!»

Non que j'en veuille à cause de cela à de pareilles indignés : je les estime juste assez pour que j'en rie! Je comprends qu'ils soient impatients, ces grands tambours bruyants qui auront la parole aujourd'hui ou jamais!

Mais moi et ma destinée — nous ne parlons pas à «l'aujourd'hui», nous ne parlons pas non plus à «jamais» : nous avons de la patience pour parler et nous en avons le temps, largement le temps. Car il faudra pourtant qu'il vienne un jour et il n'aura pas le droit de passer.

Qui devra venir un jour et n'aura pas le droit de passer? Notre grand hasard, c'est notre grand et lointain Règne de l'Homme, le règne de Zarathoustra qui dure mille ans — —

Si ce «lointain» est lointain encore, que m'importe! Il n'en est pas moins solide pour moi —, confiant, des deux pieds je suis debout sur cette base,

— sur une base éternelle, sur de dures roches primitives, sur ces monts anciens, les plus hauts et les plus durs, de qui s'approchent tous les vents, comme d'une limite météorologique, s'informant des destinations et des lieux d'origine.

Ris ici, ris, ma claire et bien portante méchanceté! Jette du haut des hautes montagnes ton scintillant rire moqueur! Amorce avec ton scintillement les plus beaux poissons humains!

Et tout ce qui, dans toutes les mers, m'appartient à *moi*, ma chose à moi dans toutes les choses — prends *cela* pour moi, amène-moi cela là-haut : c'est ce qu'attend le plus méchant de tous les pêcheurs.

Au large, au large, mon hameçon! Descends, vas au fond, amorce de mon bonheur! Egoutte ta plus douce rosée, miel de mon cœur! Mords hameçon, au ventre de toute noire affliction.

Au large, au large, mon œil! O que de mers autour de moi, quels avenirs humains à l'aurore! Et au-dessus de moi — quel silence rosé! Quel silence sans nuages!

* * *

Le Cri de Détresse.

Le lendemain Zarathoustra était de nouveau assis sur sa pierre devant la caverne, tandis que ses animaux erraient dehors dans le monde, afin de rapporter des nourritures nouvelles, — et aussi du miel nouveau : car Zarathoustra avait gaspillé et dissipé le vieux miel jusqu'au dernier grain. Mais, tandis qu'il était assis là, un bâton dans sa main, suivant le tracé que l'ombre de son corps faisait sur la terre, plongé dans une profonde méditation, et, en vérité! ni sur lui-même, ni sur son ombre — il tressaillit soudain et fut saisi de frayeur : car il avait vu une autre ombre à côté de la sienne. Et, se retournant rapidement en se levant, il vit le devin debout à côté de lui, le même qu'il avait une fois nourri et désaltéré à sa table, le proclamateur de la grande lassitude qui enseignait : « Tout est égal, rien ne vaut pas la peine, le monde n'a pas de sens, le savoir étrangle. » Mais depuis lors son visage s'était transformé; et lorsque Zarathoustra lui regarda dans les yeux, son cœur fut effrayé derechef : tant les prédictions funestes et les foudres en cendre passaient sur ce visage.

Le devin qui avait compris ce qui se passait dans l'âme de Zarathoustra, passa sa main sur son visage, comme s'il eut voulu l'effacer; Zarathoustra fit de même de

son côté. Lorsqu'ils se furent ainsi ressaisis et fortifiés tous deux, ils se donnèrent les mains pour montrer qu'ils voulaient se reconnaître.

«Sois le bienvenu, dit Zarathoustra, devin de la grande lassitude, tu ne dois pas avoir été une fois, en vain, mon hôte et mon commensal. Aujourd'hui aussi mange et bois dans ma demeure et pardonne qu'un vieillard joyeux soit assis à table avec toi!» — «Un vieillard joyeux? répondit le devin en secouant la tête : qui que tu sois ou qui que tu veuilles être, ô Zarathoustra, tu ne le seras plus longtemps là-haut, — dans peu de temps ta barque ne sera plus à l'abri!» — «Suis-je donc à l'abri?» demanda Zarathoustra en riant. — «Les vagues autour de ta montagne montent et montent, répondit le devin, les vagues de l'immense misère et de l'affliction : elles finiront bientôt par soulever ta barque et par t'enlever avec elle.» — Alors Zarathoustra se tut et s'étonna. — «N'entends-tu encore rien? continua le devin : n'est-ce pas un bruissement et un bourdonnement qui vient de l'abîme?» — Zarathoustra se tut encore et écouta : alors il entendit un cri prolongé que les abîmes se jetaient et se renvoyaient, car aucun d'eux ne voulait le garder : tant il avait un son funeste.

«Fatal proclamateur, dit enfin Zarathoustra, c'est là le cri de détresse et l'appel d'un homme; il sort probablement d'une mer noire. Mais que m'importe la détresse des hommes! Le dernier péché qui m'a été réservé, — sais-tu quel est son nom?»

«*Compassion!*» répondit le devin d'un cœur débordant et levant les deux mains : — «O Zarathoustra, je viens pour te faire commettre ton dernier péché!» —

A peine ces paroles avaient-elles été prononcées que ce cri retentit de nouveau, plus long et plus anxieux qu'auparavant et déjà beaucoup plus près. « Entends-tu, entends-tu, ô Zarathoustra? s'écria le devin, c'est à toi que s'adresse le cri, c'est toi qu'il appelle : viens, viens, viens, il est temps, il est grand temps! » —

Mais Zarathoustra se taisait, troublé et ébranlé; enfin il demanda comme quelqu'un qui hésite en lui-même : « Et qui est-ce, celui qui m'appelle là-bas? »

« Tu le sais bien, répondit vivement le devin, pourquoi te caches-tu? C'est *l'homme supérieur* qui t'appelle à son secours! »

« L'homme supérieur, cria Zarathoustra, saisi d'horreur : Que veut-*il?* Que veut-*il?* L'homme supérieur! Que veut-il ici? » — et sa peau se couvrit de sueur.

Le devin cependant ne répondit pas à l'angoisse de Zarathoustra, il écoutait et écoutait encore, penché vers l'abîme. Mais comme le silence s'y prolongeait longtemps, il tourna son regard en arrière et il vit Zarathoustra debout et tremblant.

« O Zarathoustra, commença-t-il d'une voix attristée, tu n'as pas l'air de quelqu'un que son bonheur fait tourner : il te faudra danser pour ne pas tomber à la renverse!

Et même si tu voulais danser devant moi et faire toutes tes gambades de côté : personne ne pourrait me dire : « Regarde, voici la danse du dernier homme joyeux! »

En vain quelqu'un qui cherche ici *cet* homme monterait-il à cette hauteur : Il trouverait des cavernes et des grottes, des cachettes pour les gens cachés, mais ni fosses de bonheur, ni trésors, ni nouveaux filons de bonheur.

Du bonheur — comment ferait-on pour trouver le bonheur chez de tels ensevelis, chez de tels ermites! Faut-il que je cherche encore le dernier bonheur sur les Iles Bienheureuses et au loin parmi les mers oubliées?

Mais tout est égal, rien ne vaut la peine, en vain sont toutes les recherches, il n'y a plus non plus d'Iles Bienheureuses!» — —

Ainsi soupira le devin; mais à son dernier soupir Zarathoustra reprit sa sérénité et son assurance, comme quelqu'un qui revient à la lumière, sortant d'un gouffre profond. «Non! Non! Trois fois non! s'écria-t-il d'une voix forte, en se caressant la barbe — *ceci*, je le sais bien mieux que toi! Il y a encore des Iles Bienheureuses! N'en souffle mot, sac-à-tristesse pleurard!

Cesse d'*en* glapir, nuage de pluie du matin! Ne me vois-tu pas déjà mouillé de ta tristesse et aspergé comme un chien?

Maintenant je me secoue et je me sauve loin de toi, pour redevenir sec : ne t'en étonne pas! N'ai-je pas l'air courtois? Mais *ma* cour est ici.

En ce qui concerne ton homme supérieur : Eh bien! je vais vite le chercher dans ces forêts : c'est de *là* qu'est venu son cri. Peut-être une bête sauvage le met-elle en danger.

Il est dans *mon* domaine : je ne veux pas qu'il lui arrive malheur ici! Et en vérité il y a chez moi beaucoup de bêtes sauvages.» —

A ces mots Zarathoustra s'apprêta à partir. Alors le devin se mit à dire : «O Zarathoustra, tu es un coquin!

Je le sais bien : tu veux te débarrasser de moi! Tu préfères encore te sauver dans les forêts pour poursuivre des bêtes sauvages!

Mais à quoi cela te servira-t-il? Le soir tu me retrouveras pourtant de nouveau; je serai assis dans ta propre caverne, patient et lourd comme une bûche—, assis là à t'attendre!»

«Qu'il en soit ainsi! s'écria Zarathoustra en s'en allant: et ce qui m'appartient dans ma caverne, t'appartient aussi, à toi mon hôte!

Mais si tu y trouvais encore du miel, eh bien! lêche-le jusqu'au bout, ours grognon, et adoucis ton âme! Et le soir nous allons être joyeux tous deux,

— joyeux et contents que cette journée soit finie! Et toi-même tu dois accompagner mes chants de tes danses, comme si tu étais mon ours savant.

Tu n'y crois pas, tu secoues la tête? Eh bien! Vas! Vieil ours! Mais moi aussi — je suis un devin.»

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

Entretien avec les Rois.

1.

Une heure ne s'était pas encore écoulée depuis que Zarathoustra était en route, dans ses montagnes et dans ses forêts, lorsqu'il vit tout à coup un singulier cortège. Au milieu du chemin qu'il voulait descendre s'avançaient deux rois ornés de couronnes et de ceintures de pourpre, multicolores comme des flamants : ils poussaient devant eux un âne chargé. « Que veulent ces rois dans mon royaume? » dit à son cœur Zarathoustra étonné, et vite il se cacha derrière un buisson. Mais lorsque les rois arrivèrent tout près de lui, il dit à mi-voix, comme quelqu'un qui se parle à lui-même : « Chose singulière! singulière! Comment accorder cela? Je vois deux rois — et seulement *un* âne! »

Alors les deux rois s'arrêtèrent, se mirent à sourire et regardèrent du côté d'où venait la voix, puis ils se dévisagèrent eux-mêmes : « On pense bien aussi ces choses là parmi nous, dit le roi de droite, mais on ne les exprime pas. »

Le roi de gauche cependant haussa les épaules et répondit : « Cela doit être un gardeur de chèvres, ou bien un ermite, qui vécut trop longtemps parmi les rochers et les arbres. Car n'avoir point de société du tout gâte aussi les bonnes mœurs. »

«Les bonnes mœurs, repartit l'autre roi d'un ton fâché et amer : à qui donc voulons-nous échapper, si ce n'est aux «bonnes mœurs», à notre «bonne société»?

Plutôt, vraiment, vivre parmi les ermites et les gardeurs de chèvres qu'avec notre populace dorée, fausse et fardée, — bien qu'elle se nomme la «bonne société»,

— bien qu'elle se nomme «noblesse». Mais là tout est faux et pourri, avant tout le sang, grâce à de vieilles et de mauvaises maladies et à de plus mauvais guérisseurs.

Celui que je préfère et le meilleur aujourd'hui c'est le paysan bien portant; il est grossier, rusé, opiniâtre, endurant : c'est aujourd'hui l'espèce la plus noble.

Le paysan est le meilleur aujourd'hui; et l'espèce paysanne devrait être maître! Cependant c'est le règne de la populace, — je ne me laisse plus éblouir. Mais populace veut dire : pêle-mêle.

Pêle-mêle populacier : là tout est mêlé dans tout, le saint et le filou, le hobereau et le juif, et toutes les bêtes de l'arche de Noé.

Les bonnes mœurs! Chez nous tout est faux et pourri. Personne ne sait plus vénérer; c'est à *cela* précisément que nous voulons échapper. Ce sont des chiens doucereux et importuns, ils dorent les feuilles des palmiers.

C'est là le dégoût qui m'étouffe, que nous autres rois nous soyons devenus faux nous-mêmes, drapés et déguisés par le faste vieilli de nos ancêtres, médailles d'apparat pour les plus bêtes et les plus rusés et pour tous ceux qui font aujourd'hui de l'usure avec la puissance!

Nous ne *sommes* pas les premiers et il faut que nous *signifiions* les premiers : nous avons enfin été fatigués et rassasiés de cette tricherie.

C'est de la populace que nous nous sommes détournés, de tous ces braillards et de toutes ces mouches écrivassières, pour échapper à l'odeur des épiciers, aux impuissants efforts de l'ambition et à l'haleine fétide — : fi de vivre au milieu de la populace,

— fi de signifier le premier au milieu de la populace ! Ah, dégoût ! dégoût ! dégoût ! Qu'importe encore de nous autres rois ! » —

« Ta vieille maladie te reprend, dit en cet endroit le roi de gauche, le dégoût te reprend, mon pauvre frère. Mais tu le sais bien, il y a quelqu'un qui nous écoute. »

Aussitôt Zarathoustra qui avait été tout œil et toute oreille à ces discours, se leva de sa cachette, se dirigea du côté des rois et commença :

« Celui qui vous écoute, celui qui aime à vous écouter, ô vous les rois, celui-là s'appelle Zarathoustra.

Je suis Zarathoustra qui a dit un jour : « Qu'importe encore des rois ! Pardonnez-moi, mais je me suis réjoui lorsque vous vous êtes dit l'un à l'autre : « Qu'importe encore de nous autres rois ! »

Mais vous êtes ici dans *mon* royaume et sous ma domination : que pouvez-vous bien chercher dans mon royaume ? Peut-être avez-vous *trouvé* cependant en chemin ce que *je* cherche : je cherche l'homme supérieur. »

Lorsque les rois entendirent cela, ils se frappèrent la poitrine et dirent d'un commun accord : « Nous sommes reconnus !

Avec le glaive de cette parole tu tranches la plus profonde obscurité de nos cœurs. Tu as découvert notre détresse. Car voici ! nous sommes en route pour trouver l'homme supérieur —

— l'homme qui nous est supérieur : bien que nous soyons des rois. C'est à lui que nous amenons cet âne. Car l'homme le plus haut doit être aussi sur la terre le maître le plus haut.

Il n'y a pas de plus dure calamité dans toutes les destinées humaines que lorsque les puissants de la terre ne sont pas en même temps les premiers hommes. C'est alors que tout devient faux et monstrueux, que tout va de travers.

Et quand ils sont les derniers même, et plutôt des animaux que des hommes : alors la populace monte et monte en prix, et enfin la vertu populacière finit par dire : «Voici, c'est moi seul qui suis la vertu !» —

«Qu'est-ce que je viens d'entendre? répondit Zarathoustra; quelle sagesse chez des rois! Je suis ravi, et, vraiment, déjà j'ai envie de faire un couplet là-dessus : —

— ce sera peut-être un couplet qui ne pourra pas servir pour les oreilles de tout le monde. Il y a longtemps que j'ai désappris d'avoir de l'égard pour les longues oreilles. Allons ! En avant !

(Mais à ce moment il arriva que l'âne, lui aussi, prit la parole : il dit distinctement et avec mauvaise intention I-A.)

Autrefois — je crois que c'était en l'an un —
La sybille dit, ivre sans avoir bu de vin :
«Malheur, maintenant cela va mal !

«Déclin ! Déclin ! Jamais le monde n'est tombé si bas !
Rome s'est abaissé à la fille, à la maison publique,
Le César de Rome s'est abaissé à la bête,
Dieu lui-même s'est fait juif !»

* * *

2.

Les rois se délectèrent de ce couplet de Zarathoustra; cependant le roi de droite se prit à dire : «O Zarathoustra, comme nous avons bien fait de nous mettre en route pour te voir !

Car tes ennemis nous ont montré ton image dans leur miroir : tu y regardais avec la grimace d'un démon au rire sarcastique : en sorte que nous avons eu peur de toi.

Mais à quoi bon ! Toujours à nouveau tu pénétrais dans nos oreilles et dans nos cœurs avec tes maximes. Alors nous avons fini par dire : Qu'importe le visage qu'il a !

Il faut que nous l'*entendions*, celui qui enseigne : «Vous devez aimer la paix, comme un moyen de guerres nouvelles, et la courte paix plus que la longue !»

Jamais personne n'a prononcé de paroles aussi guerrières : «Qu'est ce qui est bon ? Etre brave est bon. C'est la bonne guerre qui sanctifie toutes choses.»

O Zarathoustra, à ces paroles le sang de nos pères s'est retournée dans nos corps : cela a été comme les paroles du printemps à de vieux tonneaux de vin.

Quand les glaives se croisaient semblables à des serpents tachetés de rouge, alors nos pères se sentaient portés vers la vie; le soleil de la paix leur semblait flou et tiède, mais la longue paix leur faisait honte.

Comme ils soupiraient, nos pères, lorsqu'ils voyaient au mur des glaives polis et desséchés! Semblables à ces glaives ils avaient soif de la guerre. Car un glaive veut boire du sang un glaive scintille de désir.» — —

— Lorsque les rois parlèrent et babillèrent ainsi, avec ardeur, de la félicité de leurs pères, Zarathoustra fut pris d'une grande envie de se moquer de leur ardeur : car c'étaient évidemment des rois très paisibles qu'il voyait devant lui, des rois aux visages vieux et fins. Mais il se surmonta. «Allons! En route! dit-il, vous voici sur le chemin, là-haut est la caverne de Zarathoustra; et ce jour doit avoir une longue soirée! Mais maintenant un cri de détresse pressant m'appelle loin de vous.

Ma caverne en sera honoré, si des rois y prennent place pour attendre : mais il est vrai qu'il faudra que vous attendiez longtemps!

Eh bien! Qu'importe! Où apprend-on mieux à attendre aujourd'hui que dans les cours? Et toute la vertu des rois, la seule qui leur soit restée, — ne s'appelle-t-elle pas aujourd'hui : *savoir* attendre?»

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

La Sangsue.

Et Zarathoustra pensif continua sa route, descendant toujours plus bas, traversant des forêts et passant devant des marécages; mais, comme il arrive à tous ceux qui réfléchissent à des choses difficiles, il marcha par mégarde sur un homme. Et voici, d'un seul coup, un cri de douleur, deux jurons et vingt injures graves jaillirent à sa face : en sorte que, dans sa frayeur, il leva sa canne et frappa encore celui sur lequel il avait marché. Pourtant, au même instant, il reprit sa raison; et son cœur se mit à rire de la folie qu'il venait de faire.

«Pardonne-moi, dit-il à l'homme, sur lequel il avait marché, et qui venait de se lever avec colère, pour s'asseoir aussitôt, pardonne-moi et écoute avant tout une parabole.

Comme un voyageur qui rêve de choses lointaines, sur une route solitaire, se heurte par mégarde, à un chien qui sommeille, à un chien qui est couché au soleil :

— comme tous deux se lèvent et s'abordent brusquement, semblables à des ennemis mortels, tous deux effrayés à mort : ainsi il en a été de nous.

Et pourtant! Et pourtant — combien il s'en est fallu de peu qu'ils ne se caressent, ce chien et ce solitaire! Ne sont-ils pas tous deux—solitaires?»

— «Qui que tu sois, répondit, toujours encore en colère, celui sur lequel Zarathoustra avait marché, tu t'approches encore trop de moi, non seulement avec ton pied, mais encore avec ta parabole!

Regarde, suis-je donc un chien?» — et, tout en disant cela, celui qui était assis se leva en retirant son bras nu du marécage. Car d'abord il était couché par terre tout de son long, caché et méconnaissable, comme quelqu'un qui guête un gibier des marécages.

«Mais que fais-tu donc?» s'écria Zarathoustra effrayé, car il voyait que beaucoup de sang coulait sur le bras nu. — «Que t'est-il arrivé? Une bête malfaisante t'a-t-elle mordu, malheureux?»

Celui qui saignait, riait toujours encore plein de colère. «En quoi cela te regarde-t-il? s'écria-t-il, et il voulut continuer sa route. Ici je suis chez moi et dans mon domaine. Que m'interroge qui veut : je ne répondrai pas à un maladroit.»

«Tu te trompes, dit Zarathoustra plein de pitié, en le retenant, tu te trompes : tu n'es pas ici dans ton royaume, mais dans le mien, et ici il ne doit arriver malheur à personne.

Appelle-moi toujours comme tu voudras, — je suis celui qu'il faut que je sois. Je me nomme moi-même Zarathoustra.

Allons! C'est là-haut qu'est le chemin qui mène vers la caverne de Zarathoustra : elle n'est pas bien loin, — ne veux-tu pas venir chez moi pour soigner tes blessures?

Tu n'as pas eu de chance dans ce monde, malheureux : d'abord la bête t'a mordu, puis — l'homme a marché sur toi!» — —

Mais lorsque l'homme entendit le nom de Zarathoustra, il se transforma. « Que m'arrive-t-il donc ! s'écria-t-il, *qui* est-ce qui me préoccupe donc encore dans la vie, si ce n'est cet homme unique qui est Zarathoustra, et cette bête unique qui vit du sang, la sangsue?

C'est à cause de la sangsue que j'étais couché là, au bord du marécage, semblable à un pêcheur, et déjà mon bras étendu avait été mordu dix fois, lorsqu'une bête plus belle se mit à mordre mon sang, Zarathoustra lui-même !

O bonheur ! O miracle ! Béni soit ce jour qui m'a attiré dans ce marécage ! Béni soit la meilleure ventouse, la plus vivante qui vive aujourd'hui, bénie soit la grande sangsue des consciences, Zarathoustra ! » —

Ainsi parlait celui sur lequel Zarathoustra avait marché; et Zarathoustra se réjouit de ses paroles et de leur allure fine et respectueuse. « Qui es-tu? demanda-t-il en lui tendant la main, entre nous il reste beaucoup de choses à éclaircir et a rasséréner : mais il me semble déjà que le jour se lève clair et pur. »

« Je suis *le consciencieux de l'esprit,* répondit celui qui était interrogé, et, dans les choses de l'esprit, il est difficile que quelqu'un s'y prenne d'une façon plus sévère, plus étroite et plus dure que moi, excepté celui de qui je l'ai appris, Zarathoustra lui-même.

Plutôt ne rien savoir que de savoir beaucoup de choses à moitié ! Plutôt être un fou pour son propre compte qu'un sage à l'opinion des autres ! Moi — je vais au fond :

— qu'importe qu'il soit petit ou grand ? Qu'il s'appelle marécage ou bien ciel ? Un morceau de terre large comme la main me suffit : pourvu que ce soit vraiment de la terre et du sol !

— Un morceau de terre large comme la main : on peut s'y tenir debout. Dans la vraie science consciencieuse il n'y a rien de grand et rien de petit.»

«Alors tu es peut-être celui qui cherche à connaître la sangsue? demanda Zarathoustra; tu poursuis la sangsue jusqu'à ses causes les plus profondes, toi qui es consciencieux?»

«O Zarathoustra, répondit celui sur lequel Zarathoustra avait marché, ce serait une monstruosité, comment oserai-je m'en aviser!

Mais ce dont je suis maître et connaisseur, c'est le *cerveau* de la sangsue : — c'est là *mon* univers à moi! Et cela est aussi un univers! Mais pardonne qu'ici mon orgueil se manifeste, car sur ce domaine je n'ai pas mon pareil. C'est pourquoi j'ai dit «c'est ici mon domaine».

Combien il y a de temps que je poursuis cette chose unique, le cerveau de la sangsue, afin que la vérité glissante ne m'échappe plus! C'est ici *mon* royaume.

— C'est pourquoi j'ai jeté tout le reste, c'est pourquoi tout le reste m'est devenu indifférent; et tout près de ma science s'étend ma noire ignorance.

Ma conscience de l'esprit exige de moi que je sache *une* chose et que j'ignore tout le reste : je suis dégoûté de toutes les demies-mesures de l'esprit, de tous ceux qui sont nuageux, flottants et exaltés.

Où cesse ma probité je suis aveugle et je veux être aveugle. Où je veux savoir cependant, je veux aussi être probe, c'est-à-dire dur, sévère, étroit, cruel, implacable.

Que tu aies dit un jour, ô Zarathoustra : « L'esprit c'est la vie qui incise elle-même la vie », c'est ce qui m'a conduit et éconduit à ta doctrine. Et, en vérité, avec mon propre sang je me suis augmenté ma propre science.»

— « Comme le prouve l'évidence », interrompit Zarathoustra ; et toujours encore le sang coulait du bras nu du consciencieux. Car dix sangsues s'y étaient accrochées.

« O singulier personnage, combien d'enseignements contient cette évidence, c'est à dire toi-même ! Et je n'oserais peut-être pas tout verser dans tes oreilles sévères.

Allons ! Séparons-nous donc ici ! Mais j'aimerais bien te retrouver. Là-haut est le chemin qui mène à ma caverne : Tu dois y être cette nuit le bienvenu parmi mes hôtes.

Je voudrais aussi réparer sur ton corps que Zarathoustra t'aie foulé aux pieds : c'est ce à quoi je réfléchis. Mais maintenant un cri de détresse pressant m'appelle loin de toi.»

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

L'Enchanteur.

Mais au tournant d'un rocher Zarathoustra vit, non loin au-dessous de lui, sur le même chemin, un homme qui gesticulait des membres comme un fou furieux et qui finit par se précipiter à terre à plat ventre. «Halt! dit alors Zarathoustra à son cœur, celui-là doit être l'homme supérieur, c'est de lui qu'est venu ce sinistre cri de détresse, — je veux voir si je puis le secourir.» Mais lorsqu'il accourut à l'endroit où l'homme était couché par terre, il trouva un vieillard tremblant, aux yeux fixes; et malgré toute la peine que se donna Zarathoustra pour le redresser et le remettre sur ses jambes, ses efforts furent vains. Aussi le malheureux ne sembla-t-il pas remarquer qu'il y avait quelqu'un auprès de lui; au contraire, il ne cessait pas de regarder ça et là en faisant des gestes touchants, comme quelqu'un qui est abandonné et isolé du monde entier. Pourtant à la fin, après beaucoup de tremblements, de sursauts et de reploiements sur soi-même, il commença à se lamenter ainsi :

Qui me réchauffe, qui m'aime encore?
Donnez des mains chaudes!
donnez des cœurs-réchauds!
Etendu, frissonnant,
un moribond à qui l'on chauffe les pieds —
secoué, hélas! de fièvres inconnues,

Tremblant devant les glaçons pointus des frimas,
chassé par toi, pensée !
Innominable ! Voilée ! Effrayante !
chasseur derrière les nuages !
foudroyé par toi,
œil moqueur qui me regarde dans l'obscurité :
— ainsi je suis couché,
je me courbe et me tords, tourmenté
par tous les matyrs éternels,
frappé
par toi, chasseur le plus cruel,
toi, le *dieu* — inconnu...

Frappe plus au fond !
Frappe encore une fois !
Transperce, brise ce cœur !
Pourquoi me tourmenter
de flèches épointées ?
Que regardes-tu encore,
toi que ne fatigue point la souffrance humaine,
avec un éclair divin dans tes yeux narquois ?
Tu ne veux pas tuer,
martyriser seulement, martyriser ?
Pourquoi — *me* martyriser ?
Dieu narquois, inconnu ? —

Ah ! ah !
Tu t'approches en rampant
au milieu de cette nuit ?...
Que veux-tu ?
Parles !
Tu me pousses et me presses —
Ah ! tu es déjà trop près !
Tu m'entends respirer,

Tu épies mon cœur,
Jaloux que tu es !
— de quoi donc es-tu jaloux ?
Ote-toi ! Ote-toi !
Pourquoi cette échelle ?
Veux-tu *entrer*,
t'introduire dans mon cœur,
t'introduire dans mes pensées
les plus secrètes ?
Impudent ! Inconnu ! — Voleur !
Que veux-tu voler ?
Que veux-tu écouter ?
Que veux-tu extorquer,
toi qui tortures !
toi — le dieu-bourreau !
Ou bien, dois-je, pareil au chien,
me rouler devant toi ?
m'abandonnant, ivre et hors de moi,
t'offrir mon amour — en rampant !

En vain !
Frappe encore !
toi le plus cruel des aiguillons !
Je ne suis pas un chien — je ne suis que ton gibier,
toi le plus cruel des chasseurs !
ton prisonnier le plus fier,
brigand derrière les nuages....
Parle enfin,
toi qui te caches derrière les éclairs ! Inconnu ! parle !
Que veux-tu, toi qui guêtes sur les chemins, que
veux-tu — de *moi* ?...

Comment ?
Une rançon ?

Que veux-tu comme rançon ?
Demande beaucoup — ma fierté te le conseille !
et parle brèvement — c'est le conseil de mon autre fierté !

Ah ! ah !
C'est *moi* — moi que tu veux ?
moi — tout entier ?...

Ah ! ah !
Et tu me martyrises, fou que tu es,
tu tortures ma fierté ?
Donne-moi de l'*amour* — qui me chauffe encore ?
qui m'aime encore ? —
Donne des mains chaudes,
donne des cœurs-réchauds,
donne-moi, à moi le plus solitaire,
que la glace, hélas ! la glace fait
sept fois languir après des ennemis,
après des ennemis même,
donne, oui abandonne-
toi — à moi,
toi le plus cruel ennemi ! — —

Parti !
Il a fui lui-même,
mon seul compagnon,
mon grand ennemi,
mon inconnu,
mon dieu-bourreau !...

— Non !
Reviens !
avec tous tes supplices !
O reviens
au dernier de tous les solitaires !

Toutes mes larmes prennent
vers toi leur cours !
Et la dernière flamme de mon cœur —
s'éveille pour *toi !*
O, reviens,
Mon dieu inconnu ! ma *douleur !*
mon dernier bonheur !

* * *

2.

— Mais en cet endroit Zarathoustra ne put se contenir plus longtemps, il prit sa canne et frappa de toutes ses forces sur celui qui se lamentait. «Arrête-toi ! lui cria-t-il, avec un rire courroucé, arrête-toi, histrion ! Faux-monnayeur ! Menteur enraciné ! Je te reconnais bien !

Je veux te mettre le feu aux jambes, sinistre enchanteur, je sais trop bien en faire cuire à ceux de ton espèce ! »

— « Cesse, dit le vieillard en se levant d'un bond, ne me frappe plus, ô Zarathoustra ! Tout cela n'a été qu'un jeu !

Ces choses-là font partie de mon art; j'ai voulu te mettre toi-même à l'épreuve, lorsque je t'ai donné cette preuve ! Et, en verité, tu as bien pénétré mes pensées !

Mais, toi aussi — ce n'est pas une petite preuve que tu m'as donnée de toi-même. Tu es *dur*, sage Zarathoustra ! Tu frappes durement avec tes « vérités », ton bâton noueux me force à confesser — *cette* vérité ! »

— « Ne me flatte point, répondit Zarathoustra, toujours irrité et le visage sombre, histrion dans l'âme ! Tu es faux : pourquoi parles-tu — de vérité ?

Toi le paon des paons, mer de vanité, qu'*est-ce* que tu jouais devant moi, sinistre enchanteur? *En qui* devais-je croire lorsque tu te lamentais ainsi?»

«C'est *l'expiateur de l'esprit* que je représentais, dit le vieillard : tu as toi-même inventé ce mot jadis —

— le poète et l'enchanteur qui finit par tourner son esprit contre lui-même, celui qui est transformé et que glace sa mauvaise science et sa mauvaise conscience.

Et avoue-le franchement : tu as pris du temps, ô Zarathoustra, pour découvrir mes artifices et mes mensonges! Tu *croyais* à ma misère, lorsque tu me tenais la tête des deux mains, —

— je t'ai entendu gémir : «On l'a trop peu aimé, trop peu aimé!» Que je t'aie trompé jusque-là, c'est ce qui faisait intérieurement jubiler ma méchanceté.»

«Tu dois en avoir trompé de plus fins que moi, répondit durement Zarathoustra. Je ne suis pas sur mes gardes devant les trompeurs, il *faut* que je sois sans précaution : ainsi le veut mon sort.

Mais toi — il *faut* que tu trompes : je te connais assez pour le savoir! Il faut toujours que tes mots aient un double, un triple, un quadruple sens. Même ce que tu m'as confessé maintenant, n'était ni assez vrai, ni assez faux pour moi!

Méchant faux-monnayeur, comment saurais-tu faire autrement! Tu farderais même ta maladie, si tu te montrais nu devant ton médecin.

C'est ainsi que tu viens de farder devant moi ton mensonge, lorsque tu disais : «Je ne l'ai fait *que* par jeu!» Il y avait aussi du *sérieux* là-dedans, tu *es* quelque chose comme un expiateur de l'esprit!

Je te devine bien : tu es devenu l'enchanteur de tout le monde, mais à l'égard de toi-même il ne te reste plus ni mensonge ni ruse, — pour toi-même tu es désenchanté!

Tu as moissonné le dégoût comme ta seule vérité. Aucune parole n'est plus vraie chez toi, mais ta bouche est encore vraie : c'est-à-dire le dégoût qui colle à ta bouche.» — —

— «Qui es-tu donc! s'écria en cet endroit le vieil enchanteur d'une voix hautaine. Qui a le droit de *me* parler ainsi, à moi qui suis le plus grand des vivants d'aujourd'hui?» — et un regard vert fondit de ses yeux sur Zarathoustra. Mais aussitôt il se transforma et il dit tristement :

«O Zarathoustra, j'en suis fatigué, mes arts me dégoûtent, je ne suis pas *grand,* que sert-il de feindre! Mais tu le sais bien — j'ai cherché la grandeur!

Je voulais représenter un grand homme et il y en a beaucoup que j'ai convaincus : mais ce mensonge a dépassé ma force. C'est contre lui que je me brise.

O Zarathoustra, chez moi tout est mensonge; mais que je me brise — cela est *vrai* chez moi!» —

«Cela t'honore, reprit Zarathoustra, sombre et le regard détourné vers le sol, cela t'honore d'avoir cherché la grandeur, mais cela te trahit aussi. Tu n'es pas grand.

Vieil enchanteur sinistre, *ce* que tu as de meilleur et de plus honnête, ce que j'honore en toi, c'est que tu te sois fatigué de toi-même et que tu te sois écrié : «Je ne suis pas grand.»

C'est en *cela* que je t'honore comme un expiateur de l'esprit : même si cela n'a été que pour un clin d'œil, dans ce moment tu as été — vrai.

Mais, dis-moi, que cherches-tu ici dans *mes* forêts et parmi *mes* rochers. Et si tu t'es couché pour *moi* dans mon chemin, quelle preuve voulais-tu de moi ? —

— en quoi voulais-tu *me* tenter ? » —

Ainsi parlait Zarathoustra et ses yeux étincelaient. Le vieil enchanteur fit une pause, puis il dit : « Est-ce que je t'ai tenté ? Je ne fais que — chercher.

O Zarathoustra, je cherche quelqu'un de vrai, de droit, de simple, quelqu'un qui est sans feinte, un homme de toute probité, un vase de sagesse, un saint de la connaissance, un grand homme !

Ne le sais-tu donc pas, ô Zarathoustra ? *Je cherche Zarathoustra.* »

— Alors il y eut un long silence entre les deux ; Zarathoustra, cependant, tomba dans une profonde méditation, en sorte qu'il ferma les yeux. Puis revenant à son interlocuteur, il saisit la main de l'enchanteur et dit plein de politesse et de ruse :

« Eh bien ! Là-haut est le chemin qui mène à la caverne de Zarathoustra. C'est dans ma caverne que tu peux chercher celui que tu aimerais trouver.

Et demande conseil à mes animaux, mon aigle et mon serpent : ils doivent t'aider à chercher. Ma caverne cependant est grande.

Il est vrai que moi-même — je n'ai pas encore vu de grand homme. Pour ce qui est grand, l'œil du plus subtil est encore trop grossier aujourd'hui. C'est le règne de la populace.

J'en ai déjà tant trouvé qui s'étiraient et qui se gonflaient, tandis que le peuple criait : «Voyez donc, voici un grand homme!» Mais que servent tous les soufflets! Le vent finit toujours par en sortir.

La grenouille finit toujours par éclater, la grenouille qui s'est trop gonflée : alors le vent en sort. Piquer dans le ventre d'un enflé, c'est ce que j'appelle un sage divertissement. Ecoutez cela, mes enfants!

Notre aujourd'hui appartient à la populace : qui peut encore *savoir* ce qui est grand ou petit! Qui chercherait encore la grandeur avec succès! Un fou tout au plus : et les fous réussissent.

Tu cherches les grands hommes, singulier fou! Qui donc t'a *enseigné* à les chercher? Est-ce aujourd'hui le temps opportun pour cela? O chercheur malin, pourquoi — me tentes-tu?» — —

Ainsi parlait Zarathoustra, le cœur consolé, et, en riant, il continua son chemin.

* * *

Hors de Service.

Peu de temps cependant après que Zarathoustra se fut débarrassé de l'enchanteur, il vit de nouveau quelqu'un qui était assis au bord du chemin qu'il suivait, un homme grand et noir avec un visage maigre et pâle : *celui-ci* le contraria énormément. Malheur, dit-il à son cœur, je vois de l'affiction masquée, elle me semble appartenir à la prêtraille : que veulent *ces gens* dans mon royaume ?

Comment ! J'ai à peine échappé à cet enchanteur : et déjà un autre nécromant passe sur mon chemin, —

— un magicien quelconque qui impose les mains, un sombre faiseur de miracles par la grâce de Dieu, un onctueux diffamateur du monde ; que le diable l'emporte !

Mais le diable n'est jamais là où il devrait être : toujours il arrive trop tard, ce maudit nain, ce maudit pied-bot !» —

Ainsi sacrait Zarathoustra, impatient dans son cœur, et il songea comment il pourrait faire pour se glisser devant l'homme noir, le regard détourné : mais voici il en fut autrement. Car, au même moment, celui qui était assis là l'avait aperçu ; et, ressemblant quelque peu à quelqu'un à qui arrive un bonheur imprévu, il sauta sur ses jambes et se dirigea vers Zarathoustra.

« Qui que tu sois, voyageur errant, dit-il, aide à un égaré qui cherche, à un vieillard à qui il pourrait bien arriver malheur ici !

Ce monde m'est étranger et lointain, j'ai aussi entendu hurler des bêtes sauvages; et celui qui aurait pu me donner asile, celui-là n'existe plus lui-même.

J'ai cherché le dernier homme pieux, un saint et un ermite, qui, seul dans sa forêt, n'avait pas encore entendu dire ce que tout le monde sait aujourd'hui.»

«Qu'*est-ce* que tout le monde sait aujourd'hui? demanda Zarathoustra. Ceci, peut-être, que le Dieu ancien ne vit plus, le Dieu en qui tout le monde croyait jadis?»

«Tu l'as dit, répondit le vieillard attristé. Et j'ai servi ce Dieu ancien jusqu'à sa dernière heure.

Mais maintenant je suis hors de service, je suis sans maître et ne suis pas libre malgré cela; aussi ne suis-je plus jamais joyeux, si ce n'est en souvenir.

C'est pourquoi je suis monté dans ces montagnes, pour célébrer enfin de nouveau une fête, comme il convient à un vieux pape et à un vieux père de l'église : car sache que je suis le dernier pape! — une fête de souvenir pieu et de culte de Dieu.

Mais maintenant il est mort lui-même, le plus pieu des hommes, ce saint de la forêt qui louait sans cesse son Dieu, par des chants et des murmures.

Je ne l'ai plus trouvé lui-même lorsque j'ai découvert sa chaumière — mais j'y ai vu deux loups qui hurlaient à cause de sa mort — car tous les animaux l'aimaient. Alors je me suis enfui.

Suis-je donc venu en vain dans ces forêts et dans ces montagnes? Alors mon cœur s'est décidé à en chercher un autre, le plus pieu de tous ceux qui ne croient pas en Dieu —, à chercher Zarathoustra!»

Ainsi parla le vieillard et il regarda d'un œil perçant celui qui était debout devant lui ; Zarathoustra cependant saisit la main du vieux pape et la regarda longtemps avec admiration.

« Vois donc, vénérable, dit-il alors, quelle belle main effilée! C'est là la main de quelqu'un qui a toujours donné la bénédiction. Mais maintenant elle tient celui que tu cherches, moi, Zarathoustra.

Je suis, Zarathoustra, l'impie qui dit : qui est-ce qui est plus impie que moi, afin que je me réjouisse de son enseignement ? » —

Ainsi parlait Zarathoustra, pénétrant de son regard les pensées et les arrière-pensées du vieux pape. Enfin celui-ci commença :

« Celui qui l'aimait et le possédait le plus, c'est celui qui l'a aussi le plus perdu — :

— regarde, je crois que de nous deux, c'est moi maintenant le plus impie? Mais qui donc saurait s'en réjouir! » —

— « Tu l'as servi jusqu'à la fin ? demanda Zarathoustra pensif, après un long et profond silence, tu sais *comment* il est mort? Est-ce vrai, ce que l'on raconte, que c'est la pitié qui l'a étranglé ?

— de voir l'*homme* suspendu à la croix sans pouvoir supporter que l'amour pour les hommes devint son enfer et enfin sa mort ? » — —

Le vieux pape cependant ne répondit pas, mais il regarda de côté avec un air effarouché et une expression douloureuse et sombre sur le visage.

« Laisse-le aller, reprit Zarathoustra après une longue réflexion, en regardant toujours encore le vieillard dans le blanc des yeux.

Laisse-le aller, il est perdu. Et quoique cela t'honore de ne dire que du bien de ce mort, tu sais aussi bien que moi, *qui* il était : et qu'il suivait des chemins singuliers. »

« Pour parler entre trois yeux, dit le vieux pape rasséréné (car il était aveugle d'un œil), sur les choses de Dieu je suis plus éclairé que Zarathoustra lui-même — et j'ai le droit de l'être.

Mon amour l'a servi pendant de longues années, ma volonté suivait partout sa volonté. Mais un bon serviteur sait tout et aussi certaines choses que son maître se cache à lui-même.

C'était un Dieu caché, plein de mystères. En vérité, même son fils ne lui est venu que par des chemins détournés. A la porte de sa croyance il y a l'adultère.

Celui qui le loue comme le Dieu d'amour, ne se fait pas d'idées assez élevées sur l'amour même. Ce Dieu ne voulait-il pas aussi être juge? Mais celui qui aime, aime au-delà du châtiment et de la récompense.

Lorsqu'il était jeune, ce Dieu d'Orient, il était dur et altéré de vengeance, il s'édifia un enfer au divertissement de ses favorits.

Mais enfin il devint vieux et mou et tendre et compatissant, ressemblant plus à un grand-père qu'à un père, mais ressemblant plus encore à une vieille grand'mère chancelante.

Il était assis là, fané, au coin du feu, se faisant des soucis à cause de la faiblesse de ses jambes, fatigué du monde, fatigué de vouloir, et il finit par étouffer un jour de sa trop grande pitié.» — —

«Vieux pape, interrompit alors Zarathoustra, as-tu vu *cela* de tes propres yeux? Cela a bien pu se passer ainsi : *ainsi,* et aussi autrement. Quand les dieux meurent, ils meurent toujours de plusieurs sortes de morts.

Eh bien! De telle ou de telle façon, de telle et de telle façon — il n'est plus! Il était contraire au goût de mes yeux et de mes oreilles, je ne voudrais rien lui reprocher de pire.

J'aime tout ce qui a le regard clair et qui parle franchement. Mais lui — tu le sais bien, vieux prêtre, il avait quelque chose de ton genre, du genre des prêtres — il était équivoque.

Il était aussi confus. Que ne nous en a-t-il pas voulu, ce coléreux, que nous l'ayons mal compris! Mais pourquoi ne parlait-il pas plus clairement?

Et si c'était la faute à nos oreilles, pourquoi nous donna-t-il des oreilles qui l'entendent mal? S'il y avait de la bourbe dans nos oreilles, eh bien! qui donc l'y avait mise?

Il y avait trop de choses qu'il ne réussissait pas, ce potier qui n'avait pas fini son apprentissage. Mais qu'il se soit vengé sur ses pots et sur ses créatures parce qu'ils lui avaient mal réussi — cela fut un péché contre le *bon goût.*

Il y a aussi un bon goût dans la piété : ce *bon goût* a fini par dire : «Enlevez-nous un *pareil* Dieu. Plutôt

encore pas Dieu du tout, plutôt encore faire les destinées à sa propre tête, plutôt être fou, plutôt être Dieu soi-même!»

— «Qu'entends-je! dit en cet endroit le vieux pape en dressant l'oreille; ô Zarathoustra tu es plus pieux que tu ne le crois, avec une telle incrédulité. Il a dû y avoir un Dieu quelconque qui t'a converti à ton impiété.

N'est-ce pas ta piété même qui t'empêche encore de croire à un Dieu? Et ta trop grande loyauté te conduira encore par delà le bien et le mal!

Vois donc, ce qui t'est resté réservé? Tu as des yeux, une main et une bouche, qui sont prédestinés à bénir de toute éternité. On ne bénit pas seulement avec la main.

Auprès de toi, quoique tu veuilles être le plus impie, je sens une odeur secrète de longues bénédictions : je la sens pour moi à la fois bienfaisante et douloureuse.

Laisse-moi être ton hôte, ô Zarathoustra, pour une seule nuit! Nulle part sur la terre je ne me sentirai mieux qu'auprès de toi!» —

«Amen! Ainsi soit-il! s'écria Zarathoustra avec un grand étonnement, c'est là-haut qu'est le chemin, qui mène à la caverne de Zarathoustra.

En vérité, j'aimerais bien t'y conduire moi-même, vénérable, car j'aime tous les hommes pieux. Mais maintenant un cri de détresse m'appelle en hâte loin de toi.

Dans mon domaine il ne doit arriver malheur à personne: ma caverne est un bon port. Et j'aimerais le mieux remettre sur terre ferme et sur des jambes solides tous ceux qui sont tristes.

Mais qui donc t'enlèverait *ta* mélancolie des épaules? Je suis trop faible pour cela. En vérité, nous pourrions attendre longtemps jusqu'à ce que quelqu'un te ressuscite ton Dieu.

Car ce Dieu ancien ne vit plus : il est foncièrement mort, celui-là. » —

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

Le plus laid des Hommes.

— Et de nouveau les jambes de Zarathoustra se mirent à courir par les montagnes et les forêts et ses yeux cherchaient sans cesse, mais nulle part il ne voyait celui qu'il voulait voir, celui qui criait au secours, souffrant d'une profonde détresse. Tout le long de la route cependant, il jubilait dans son cœur et était plein de reconnaissance. «Que de bonnes choses m'a donné cette journée, dit-il, pour me compenser de l'avoir si mal commencée! Quels singuliers interlocuteurs j'ai trouvés!

Je vais remâcher longtemps leurs paroles, comme si elles étaient de bons grains; ma dent devra les réduire, les moudre et les remoudre sans cesse, jusqu'à ce qu'elles me coulent dans l'âme comme du lait!» —

Mais lorsque le chemin contourna de nouveau un rocher le paysage se transforma soudain, et Zarathoustra entra dans le royaume de la mort. Là se dressaient de noirs et de rouges récifs : et il n'y avait là ni herbe, ni arbre, ni chant d'oiseau. Car c'était une vallée que toutes les bêtes évitaient, même les bêtes fauves; sêule une espèce de gros serpents verts, très laide, venait y mourir lorsqu'elle devenait vieille. C'est pourquoi les bergers appelaient cette vallée : Mort-des-Serpents.

Zarathoustra, cependant, s'approfondit dans de noirs souvenirs, car il lui semblait s'être déjà trouvé dans cette vallée. Et bien des choses lourdes à porter s'abaissèrent sur son esprit : en sorte qu'il marcha lentement et toujours plus lentement, jusqu'à ce qu'il finit par s'arrêter. Mais alors il vit, lorsqu'il ouvrit les yeux, quelque chose qui était assis au bord du chemin, quelque chose qui avait la forme d'un homme, à peine d'un homme, quelque chose d'inexprimable. Et du coup Zarathoustra fut pris d'une grande honte d'avoir vu de ses yeux quelque chose de pareil : rougissant jusqu'à la racine de ses cheveux blancs, il détourna les yeux et leva le pied pour quitter cet endroit néfaste. Mais alors le morne désert devint bruyant : car du sol il monta un glouglou et un gargouillement, comme quand l'eau gargouille et fait glouglou la nuit dans des tuyaux bouchés; et ce bruit finit par devenir une voix humaine et une parole humaine : — cette voix disait :

« Zarathoustra, Zarathoustra ! Devine mon énigme ! Parle, parle ! Quelle est la *vengeance sur le témoin?*

Je t'attire en arrière, là il y a du verglas ! Prends garde, prends garde à ce que ta fierté ne se brise pas les jambes ici !

Tu te crois fier, sage Zarathoustra ! Devine donc l'énigme, dur casse-noisette, — devine l'énigme que je suis ! Parle-donc : qui suis-*je* ? »

— Mais lorsque Zarathoustra eut entendu ces paroles, — que pensez-vous qu'il arriva à son âme? *Il fut pris de compassion ;* et il s'affaissa tout d'un coup comme un chêne qui, ayant longtemps résisté à beaucoup de bûcherons, — s'affaisse soudain et lourdement, à la frayeur même de ceux qui voulaient l'abattre. Mais déjà il se levait de nouveau de terre et son visage devenait dur.

«Je te reconnais bien, dit-il d'une voix d'airain : *tu es l'assassin de Dieu.* Laisse-moi m'en aller.

Tu n'as pas *supporté* celui qui *te* voyait, — qui te voyait toujours et jusqu'au fond de toi-même, toi, le plus laid des hommes! Tu t'es vengé sur ce témoin!»

Ainsi parlait Zarathoustra et il voulut s'en aller: mais l'inexprimable saisit un pan de son vêtement et commença à gargouiller de nouveau et à chercher ses mots. «Reste!» dit-il enfin —

— «Reste! Ne passe pas devant moi! J'ai deviné quelle était la hache qui t'a jeté à bas : Gloire à toi, ô Zarathoustra, que tu sois de nouveau debout!

Tu as deviné, je le sais bien, quels étaient les sentiments de celui qui a tué Dieu, — de l'assassin de Dieu : Reste! Assieds-toi là auprès de moi, ce n'est pas en vain.

Qui voulais-je trouver, si ce n'est toi? Reste, assieds-toi. Mais ne me regarde pas! Honore ainsi — ma laideur!

Ils me poursuivent : maintenant *tu* es mon dernier refuge. *Non* qu'ils me poursuivent avec leur haine ou avec leurs gendarmes : — oh je me moquerais de pareilles persécutions, je serais fier et content!

Tout le succès n'a-t-il pas jusqu'ici été chez ceux qui étaient bien poursuivis? Et celui qui poursuit bien apprend facilement à *suivre* : — n'est-il pas déjà — derrière! Mais c'est leur *compassion* —

— c'est devant leur compassion que je fuis et que je me refugis vers toi. O Zarathoustra, protège-moi, toi mon dernier refuge, toi l'unique qui m'a deviné :

— tu as deviné les sentiments de celui qui a tué Dieu. Reste! Et si tu veux t'en aller, impatient que tu es : ne prends pas le chemin par lequel je suis venu. *Ce* chemin est mauvais.

M'en veux-tu de ce que depuis trop longtemps j'écorche les mots? De ce que déjà je te donne des conseils? Mais sache que c'est moi, le plus laid des hommes,

— qui a aussi le pied le plus grand et le plus lourd. Partout où *moi* j'ai marché, le chemin est mauvais. J'écrase et je détruis tous les chemins.

Mais que tu aies passé devant moi en silence, que tu aies rougi, je l'ai bien vu : c'est à cela que j'ai reconnu que tu étais Zarathoustra.

Tout autre m'aurait jeté son aumône, sa compassion, avec le regard et la parole. Mais pour cela je ne suis pas assez mendiant, c'est ce que tu as deviné —

— pour cela je suis trop *riche,* riche en choses grandes et formidables, les plus laides et les plus inexprimables! Ta honte, ô Zarathoustra, m'a fait *honneur!*

J'ai eu de la peine à sortir de la foule des compatissants, afin de trouver le seul qui enseigne aujourd'hui que « la compassion est importune » — toi, ô Zarathoustra!

— que ce soit la pitié d'un Dieu ou la pitié des hommes : la compassion est contraire à la pudeur. Et ne pas vouloir aider peut être plus noble que cette vertu qui saute aux devants pour aider.

Mais *cela* s'appelle aujourd'hui, chez toutes les petites gens, la vertu même, la compassion : ceux-ci n'ont point de respect devant le grand malheur, la grande laideur et la grande déchéance.

Mon regard passe au-dessus de tous ceux-là, comme un chien regarde par-dessus les dos des troupeaux de brebis grouillants. Ce sont de petites gens de bonne volonté, gris et laineux.

Comme un héron, avec mépris, fait planer ses yeux sur de plats étangs, la tête rejetée en arrière : ainsi je regarde sur le gris fourmillement de petites vagues, de petites volontés et de petites âmes.

On leur a trop longtemps donné raison à ces petites gens : et c'est *ainsi* que l'on a fini par leur donner aussi la puissance — maintenant ils enseignent : « N'est bon que ce que les petites gens appellent bon. »

Et on appelle aujourd'hui « vérité » ce que disait le prédicateur qui sortait lui-même de leurs rangs, ce saint bizarre, cet avocat des petites gens qui témoignait de lui-même « je — suis la vérité ».

C'est cet homme immodeste qui depuis longtemps déjà a fait se lever sur leurs ergots ces petites gens — lui qui, en enseignant « je suis la vérité », a enseigné une erreur énorme.

A-t-on jamais répondu plus poliment à quelqu'un qui manquait de modestie ? Cependant, ô Zarathoustra, tu passas devant lui en disant : « Non ! Non ! Trois fois non ! »

Tu as mis en garde de son erreur, tu fus le premier à mettre en garde de la compassion — pas tout le monde, pas personne, mais toi et ton espèce.

Tu as honte de la honte des grandes souffrances ; et, en vérité, quand tu dis : c'est de la compassion que vient un grand nuage, prenez garde, ô humains ! »

— quand tu enseignes : « tous les créateurs sont durs, tout grand amour est au-dessus de sa compassion : ô Zarathoustra, comme tu me sembles bien connaître les signes du temps!

Mais toi-même — garde-toi aussi toi-même de *ta propre* pitié! Car il y en a beaucoup qui sont en route vers toi, beaucoup de ceux qui souffrent, qui doutent, qui désespèrent, de ceux qui se noient et qui gèlent —

Je te mets aussi en garde contre moi. Tu as deviné ma meilleure et ma pire énigme, moi-même et ce que j'ai fait. Je connais la hache qui t'abat.

Cependant — il *fallut* qu'il mourût : il voyait avec des yeux qui voyaient *tout*, — il voyait les profondeurs et les abîmes de l'homme, toute sa honte et sa laideur cachées.

Sa pitié ne connaissait pas de honte : il se glissait dans mes recoins les plus malpropres. Il failut que mourût le plus curieux, le plus obséquieux, le plus compatissant.

Il me voyait toujours *moi :* je voulus me venger d'un pareil témoin — ou bien cesser de vivre moi-même.

Le Dieu qui voyait tout, *même l'homme :* ce Dieu devait mourir! L'homme ne *supporte* pas qu'un pareil témoin vive.»

Ainsi parlait l'homme le plus laid. Mais Zarathoustra se leva et s'apprêtait à partir : car il était glacé jusque dans ses entrailles.

« Toi qui es l'inexprimable, dit-il, tu m'a mis en garde de ton chemin. Pour te récompenser je te recommande le mien. Regarde, c'est là-haut qu'est la caverne de Zarathoustra.

Ma caverne est grande et profonde et elle a beaucoup de recoins; le plus caché y trouve sa cachette. Et près de là il y a cent détours et cent échappatoires pour les animaux qui rampent, qui voltigent et qui sautent.

Toi qui es rejeté et qui t'es rejeté toi-même, tu ne veux plus vivre au milieu des hommes et de la pitié des hommes? Eh bien! fais comme moi! Ainsi tu apprendras aussi de moi; seul celui qui agit apprend.

Et parle d'abord et en premier lieu à mes animaux! L'animal le plus fier et l'animal le plus rusé — qu'ils soient pour nous deux les véritables conseillers!» — —

Ainsi parlait Zarathoustra et il continua son chemin, plus pensif et plus lentement encore que précedemment : car il se demandait beaucoup de choses et n'arrivait que difficilement à se répondre.

«Comme l'homme est pauvre! pensait-il dans son cœur, comme il est laid, râlant et plein de honte cachée!

On me dit que l'homme s'aime lui-même : Hélas, combien cet amour de soi doit être grand! Combien de mépris il a contre lui!

Celui-là aussi s'aimait en se méprisant, — il est pour moi un grand amoureux et un grand mépriseur.

Je n'ai jamais rencontré personne qui se méprisât plus profondément : *cela* aussi est de la hauteur. Malheur, *celui-là* était-il peut-être l'homme supérieur, dont j'ai entendu le cri?»

J'aime les grands mépriseurs. L'homme cependant est quelque chose qui doit être surmonté.» — —

* * *

Le Mendiant volontaire.

Lorsque Zarathoustra eut quitté le plus laid des hommes il eut froid et il se sentit solitaire : car bien des choses glacées et solitaires lui passèrent par l'esprit, en sorte que ses membres, à cause de cela, devinrent froids eux-aussi. Mais, en grimpant plus loin et toujours plus loin, par monts et par vaux, passant tantôt près de vertes prairies, mais aussi sur des ravins pierreux et sauvages, où jadis une rivière impétueuse avait probablement creusé son lit : il devint tout à coup d'humeur plus chaude et plus cordiale.

« Que m'est-il donc arrivé? se demanda-t-il, quelque chose de chaud et de vivant me réconforte, il faut que ce soit dans mon voisinage.

Déjà je suis moins seul; des compagnons et des frères rôdent inconsciemment autour de moi, leur haleine chaude émeut mon âme.»

Mais lorsqu'il regarda autour de lui pour chercher les consolateurs de sa solitude : il vit que c'étaient des vaches, placées les unes auprès des autres sur une hauteur; leur voisinage et leur odeur avaient réchauffé son cœur. Ces vaches cependant semblaient écouter avec attention quelqu'un qui parlait et ne prenaient point garde à celui qui s'approchait. Se trouvant tout près d'elles, Zarathoustra

entendit distinctement qu'une voix d'homme sortait de leur milieu; et il était visible qu'elles avaient toutes tourné leurs têtes du côté de leur interlocuteur.

Alors Zarathoustra s'élança en hâte vers la hauteur et il dispersa les animaux, car il craignait qu'il ne soit arrivé malheur à quelqu'un, ce que la compassion des vaches aurait difficilement pu réparer. Mais en cela il s'était trompé; car, voici, un homme était assis par terre et semblait encourager les animaux à ne point avoir peur de lui. C'était un homme paisible, un prédicateur de montagnes, dont les yeux prêchaient la bonté même. «Que cherches-tu ici?» s'écria Zarathoustra avec étonnement.

«Ce que je cherche ici? répondit-il : la même chose que toi, trouble-fête! c'est à dire le bonheur sur la terre.

C'est pourquoi je voudrais apprendre de ces vaches. Car, sache le bien, voilà une demie matinée que je leur parle déjà, et elles allaient me répondre. Pourquoi donc les troubles-tu?

Si nous ne retournons en arrière et ne devenons comme les vaches, nous ne pouvons pas entrer dans le royaume des cieux. Car il y a une chose que nous devrions apprendre d'elles : c'est de ruminer.

Et, en verité, que servirait-il que l'homme gagnât le monde tout entier, s'il n'apprenait pas *une* chose, s'il n'apprenait pas à ruminer! Il ne perdrait pas sa grande affliction,

— sa grande affliction qui s'appelle aujoûrd'hui *dégoût*. Qui n'a pas aujourd'hui le cœur, la bouche et les yeux pleins de dégoût? Toi aussi! Toi aussi! Mais regarde donc ces vaches!» —

Ainsi parla le prédicateur de la montagne, puis il tourna son propre regard vers Zarathoustra, — car jusqu'à ce moment il était resté attaché sur les vaches avec amour — : alors il se transforma. « Qui est celui à qui je parle? s'écria-t-il effrayé en sautant de terre.

C'est ici l'homme sans dégoût, c'est Zarathoustra lui-même, celui qui a surmonté le grand dégoût, c'est là l'œil, c'est là la bouche, c'est là le cœur de Zarathoustra lui-même.»

Et, en parlant ainsi, il embrassa les mains de celui à qui il parlait, avec des yeux débordants, et il se comportait tout à fait comme quelqu'un à qui un cadeau précieux ou bien un trésor tombe inopinément du ciel. Les vaches cependant contemplaient tout cela avec étonnement.

«Ne parle pas de moi, homme singulier et charmant! répondit Zarathoustra, en se refusant à ses tendresses, parle-moi d'abord de toi! N'es-tu pas le mendiant volontaire, qui jadis jeta loin de lui une grande richesse, —

— qui eut honte de la richesse et des riches, fuyant vers les plus pauvres pour leur donner son abondance et son cœur? Mais il ne l'ont pas accepté.»

«Mais ils ne m'ont pas accepté, dit le mendiant volontaire, tu le sais bien. C'est pourquoi j'ai fini par aller auprès des animaux et auprès de ces vaches.»

«C'est là que tu as appris, interrompit Zarathoustra, combien il est plus difficile de bien donner que de bien prendre, que c'est un *art* de bien donner que c'est la maîtrise dernière de la bonté la plus rusée.»

«Surtout de nos jours, répondit le mendiant volontaire : aujourd'hui où tout ce qui est bas s'est soulevé, farouche et orgueilleux de son espèce : l'espèce populacière.

Car, tu le sais bien, l'heure est venue pour la grande insurrection de la populace et des esclaves, l'insurrection funeste, longue et lente : elle grandit et grandit toujours!

Maintenant les petits se révoltent contre tous les bien-faits et les petits dons; et que ceux qui sont trop riches soient sur leurs gardes!

Celui qui aujourd'hui, comme un flacon ventru, s'égoute lentement par un goulot trop étroit : — c'est à ces flacons que l'on aime à casser le cou.

Convoitise lascive, envie fielleuse, vengeance étouffée, fierté populacière : tout cela m'a sauté à la figure. Il n'est plus vrai que les pauvres soient bienheureux. Le royaume des cieux, cependant, est chez les vaches.»

«Et pourquoi n'est-il pas chez les riches?» demanda Zarathoustra tentateur, tandis qu'il empêchait les vaches de renifler familièrement l'homme paisible.

«Pourquoi me tentes-tu? répondit celui-ci. Tu le sais toi-même, bien mieux que moi. Qu'est-ce donc qui m'a poussé chez les plus pauvres, ô Zarathoustra? N'était-ce pas le dégoût devant nos plus riches?

— devant les forçats de la richesse, qui se ramassent leurs avantages de toutes les balayures, avec des yeux froids et des pensées de concupiscence, devant cette racaille qui pue vers le ciel,

— devant cette populace dorée et faussée, dont les ancêtres avaient les doigts crochus, vautours ou chiffonniers, maris de femmes complaisantes, lascives et oublieuses : — la différence entre elles et la fille n'est pas grande. —

Populace en haut! Populace en bas! Qu'importe aujourd'hui encore les «pauvres» et les «riches»! J'ai désappris cette différence, — alors je me suis enfui, plus loin, toujours plus loin, jusqu'à ce que je sois venu auprès de ces vaches.»

Ainsi parlait l'homme paisible et, en prononçant ces paroles, il respirait lui-même bruyamment, couvert de sueur : en sorte que les vaches s'étonnèrent derechef. Mais Zarathoustra, tandis qu'il parlait ainsi durement, le regardait toujours en plein visage, avec un sourire, en secouant silencieusement la tête.

«Tu te fais violence, prédicateur de la montagne, en usant de mots si durs. Ta bouche et tes yeux ne sont pas nés pour de pareilles duretés.

Et ton estomac pas non plus, à ce qu'il me semble : toute colère et toute haine écumante lui résiste, *à celui-là*. Ton estomac a besoin de choses plus douces : tu n'es pas un boucher.

Tu me sembles plutôt herbivore et végétarien. Peut-être mouds-tu du grain. Tu n'es en tous les cas pas fait pour les joies carnivores et tu aimes le miel.»

«Tu m'as bien deviné, répondit le mendiant volontaire, le cœur allégé. J'aime le miel, je mouds aussi du grain, car j'ai cherché ce qui a bon goût et ce qui rend l'haleine pure :

— et aussi ce qui prend beaucoup de temps, une tâche pour la journée, une tâche pour la bouche des doux paresseux et des fainéants.

Ces vaches, il est vrai, sont allées le plus loin : elles ont inventé de ruminer et de se coucher au soleil. Aussi se gardent-elles de toutes les pensées lourdes qui gonflent le cœur».

— «Eh bien! dit Zarathoustra : tu devrais voir aussi *mes* animaux, mon aigle et mor serpent, — ils n'ont pas aujourd'hui leur semblable sur la terre.

Regarde, voici le chemin qui conduit à ma caverne : sois son hôte pour cette nuit. Et parle, avec mes animaux, du bonheur des animaux, —

jusqu'à ce que je rentre moi-même. Car maintenant un cri de détresse m'appelle en hâte loin de toi. Tu trouveras aussi chez moi du miel nouveau, du miel de ruches dorées d'une fraîcheur glaciale : mange-le!

Mais maintenant prends vite congé de tes vaches, homme singulier et charmant! quoiqu'il puisse t'en coûter. Car ce sont tes meilleurs amis et tes maîtres!» —

«— A l'exception d'un seul que je préfère encore, répondit le mendiant volontaire. Tu es bon toi-même et meilleur encore qu'une vache, ô Zarathoustra!»

«Vas-t'en, vas-t'en! vilain flatteur! s'écria Zarathoustra en colère, pourquoi me gâtes-tu avec un tel miel de louanges et de flatteries?»

«Vas-t'en, vas-t'en loin de moi!» s'écria-t-il encore une fois en brandissant sa canne vers le tendre mendiant : mais celui-ci se sauva en hâte.

* * *

L'Ombre.

Mais à peine le mendiant volontaire s'était-il sauvé, que Zarathoustra, étant de nouveau seul avec lui-même, entendit derrière lui une voix nouvelle qui s'écriait : «Arrête-toi, Zarathoustra! Attends-moi donc! C'est moi, ô Zarathoustra, moi, ton ombre!» Mais Zarathoustra n'attendit pas, car un dépit soudain s'empara de lui à cause de la grande foule qui se pressait dans ses montagnes. «Où s'en est allée ma solitude? dit-il.

C'en est vraiment de trop; ces montagnes fourmillent, mon royaume n'est plus de *ce* monde, j'ai besoin de montagnes nouvelles.

Mon ombre m'appelle? Qu'importe mon ombre! Qu'elle me court après! moi-je me sauve devant elle.»

Ainsi parlait Zarathoustra à son cœur en se sauvant. Mais celui qui était derrière lui le suivait : en sorte qu'il y en avait trois qui couraient les uns derrière les autres, d'abord le mendiant volontaire, puis Zarathoustra et en troisième et dernier lieu son ombre. Ils ne couraient pas encore longtemps ainsi, lorsque Zarathoustra revint à la raison; il se rendit compte de sa folie et d'un seul coup il secoua loin de lui tout son dépit et tout son ennui.

« Comment! s'écria-t-il, les choses les plus risibles n'arrivèrent-elles pas de tous temps chez nous autres saints et ermites?

En vérité, ma folie a grandi dans les montagnes! Maintenant j'entends sonner, les unes derrière les autres, six vieilles jambes de fous!

Mais Zarathoustra a-t-il le droit d'avoir peur d'une ombre? Et je finis par croire qu'elle a les jambes plus longues que les miennes.»

Ainsi parlait Zarathoustra, riant des yeux et des entrailles. Il s'arrêta et se retourna d'un seul coup — et voici, il jeta presque à bas son ombre qui le poursuivait : tant celle-ci le suivait sur les talons et tant elle était faible. Car lorsqu'il l'examina des yeux, il s'effraya comme devant un fantôme soudain : tant celle qui était à ses trousses était maigre, noirâtre et creuse, tant elle avait l'air d'avoir fait son temps.

« Qui es-tu? demanda impétueusement Zarathoustra. Que fais-tu ici? Et pourquoi t'appelles-tu mon ombre? Tu ne me plais pas.»

« Pardonne-moi, répondit l'ombre, que ce soit moi; et si je ne te plais pas, eh bien, ô Zarathoustra! c'est à ta louange et à la louange de ton bon goût.

Je suis un voyageur qui t'a déjà beaucoup suivi sur les talons : toujours en route, mais sans but, et aussi sans demeure : en sorte qu'il me manque peu de chose pour être le juif errant, si ce n'est que je ne suis ni juif, ni éternel.

Comment? Faut-il que je sois toujours en route? Entraîné, instable, par le tourbillon de tous les vents? O terre tu me devins trop ronde!

J'étais déjà assis sur toutes les surfaces, pareil à de la poussière fatiguée je me suis endormi sur les glaces et les vitres : Tout emprunte de moi, rien ne me donne, je maigris, — je ressemble presque à une ombre.

Mais c'est toi, ô Zarathoustra, que j'ai le plus longtemps suivi et poursuivi, et, quoique je me sois caché de toi, je fus cependant ta meilleure ombre : partout où tu étais assis, j'étais assis, moi aussi.

Avec toi j'ai erré dans les mondes les plus lointains et les plus froids, semblable à un fantôme qui passe volontairement sur les toits hivernaux et sur la neige.

Avec toi j'ai aspiré à tout ce qu'il y a de défendu, de pire et de plus lointain : et si quelque chose est vertu en moi, c'est que je ne craignis nulle défense.

Avec toi j'ai brisé ce que jamais mon cœur a adoré, j'ai renversé toutes les bornes et toutes les images, courant après les désirs les plus dangereux, — en vérité, j'ai passé une fois sur tous les crimes.

Avec toi j'ai désappris la foi en les mots, les valeurs et les grands noms. Quand le diable change de peau, ne jette-t-il pas en même temps son nom? Car ce nom n'est lui-même que peau. Le diable lui-même n'est peut-être — qu'une peau.

«Rien n'est vrai, tout est permis» : c'est ainsi que je me suis consolé moi-même. Je me suis jeté dans les eaux les plus froides avec le cœur et la tête. Hélas! comme j'en restai nu, rouge comme une écrevisse!

Hélas! où donc s'en est allé tout ce qui est bon, et toute honte, et toute foi en les bons! Hélas! où s'en est allé cette innocence mensongère que je possédai jadis, l'innocence des bons et de leur nobles mensonges!

Trop souvent, vraiment, j'ai suivi la vérité sur les talons : alors elle m'a frappé au visage. Quelquefois je croyais mentir, et voici, c'est alors seulement que je touchais — à la vérité.

Trop de choses se sont éclaircies pour moi, maintenant elles ne me regardent plus. Rien ne vit plus de ce que j'aime, — comment saurais-je m'aimer encore moi-même?

« Vivre comme cela me fait plaisir, ou ne pas vivre du tout » : c'est ce que je veux, c'est ce que veut aussi le plus saint. Mais, malheur! comment aurais-*je* encore — du plaisir?

Ai-*je* encore — un but? Un port où s'élance *ma* voile?

Un bon vent? Hélas! celui-là seul qui sait où il va, sait aussi quel est son bon vent, quel est son vent de mer.

Que m'est-il resté? Un cœur fatigué et impertinent; une volonté instable; des ailes voletantes; une épine dorsale brisée.

Cette recherche de *ma* demeure : ô Zarathoustra, sais-tu bien, cette recherche a été *ma* cruelle épreuve, elle me dévore.

« *Où* est — *ma* demeure? » C'est elle que je demande, que je cherche, que j'ai cherchée, elle que je n'ai pas trouvée. O éternel partout, ô éternel nulle part, ô éternel — en vain! »

Ainsi parlait l'ombre, et le visage de Zarathoustra s'allongeait à ses paroles. « Tu es mon ombre! » dit-il enfin avec tristesse.

Ton danger n'est pas petit, esprit libre et voyageur! Tu as eu un mauvais jour : prends garde à ce qu'il ne soit pas suivi d'un plus mauvais soir!

Des vagabonds comme toi finissent par se sentir bienheureux même dans une prison. Vis-tu jamais comment dorment les criminels prisonniers? Ils dorment tranquillement, ils jouissent de leur nouvelle sûreté.

Garde-toi qu'une foi étroite ne finisse par s'emparer de toi, une illusion dure et sévère! Car maintenant tu es séduit et tenté par tout ce qui est étroit et solide.

Tu as perdu le but : malheur, comment pourrais-tu, de gaîté de cœur, te consoler de cette perte? C'est ainsi que tu as aussi — perdu le chemin!

Pauvre errant, esprit volage, papillon fatigué! veux-tu avoir ce soir un repos et un asile? Monte vers ma caverne!

C'est là-haut que monte le chemin qui conduit à ma caverne. Et maintenant je veux vite de nouveau me sauver de toi. Déjà je me sens oppressé comme d'une ombre.

Je veux courir seul, pour qu'il refasse clair autour de moi. C'est pourquoi il faut que je sois encore longtemps joyeux sur mes jambes. Pourtant ce soir — on dansera chez moi!» — — .

Ainsi parlait Zarathoustra.

* * *

En plein midi.

— Et Zarathoustra courut et courut sans cesse, mais il ne trouva plus personne. Il fut seul et il ne se trouva toujours que lui-même, il jouit de sa solitude, il savoura sa solitude et il pensa à de bonnes choses — pendant des heures entières. A l'heure de midi cependant, lorsque le soleil se trouva tout juste au-dessus de la tête de Zarathoustra, il passa devant un vieil arbre tortu et noueux qui était entièrement embrassé par le riche amour d'un cep de vigne, de telle sorte qu'il était caché à lui-même : de cet arbre pendaient des raisins jaunes en abondance, s'offrant au voyageur. Alors Zarathoustra eut envie d'étancher une petite soif en détachant une grappe de raisin; et comme il étendait déjà la main pour le faire, un autre désir, plus violent encore, s'empara de lui : le désir de se coucher au pied de l'arbre, à l'heure du plein midi, pour dormir.

C'est ce que fit Zarathoustra; et aussitôt qu'il fut couché par terre, dans le silence et le secret de l'herbe multicolore, sa petite soif était déjà oubliée et il s'endormit. Car, comme dit le proverbe de Zarathoustra : Une chose est plus nécessaire que l'autre. Ses yeux cependant restèrent ouverts : — c'est qu'ils ne se fatiguaient point de regarder et de louer l'arbre et l'amour du cep de vigne.

Mais en s'endormant Zarathoustra parla ainsi à son cœur :

Silence! Silence! Le monde ne vient-il pas de s'accomplir? Que m'arrive-t-il donc?

Comme un vent délicieux danse invisiblement sur les paillettes de la mer, léger, léger comme une plume : ainsi — le sommeil danse sur moi.

Il ne me ferme pas les yeux, il laisse mon âme en éveil. Il est léger, en vérité, léger comme une plume.

Il me persuade, je ne sais pas comment? il me touche intérieurement d'une main caressante, il me fait violence. Oui, il me fait violence, en sorte que mon âme s'élargit : —

— comme elle s'allonge fatiguée, mon âme singulière. Le soir d'un septième jour est-il venu pour elle en plein midi? A-t-elle erré trop longtemps déjà, bienheureuse, parmi les choses bonnes et mûres?

Elle s'allonge, longuement, — toujours plus en long! elle est couchée tranquille, mon âme singulière. Elle a goûté trop de bonnes choses déjà, cette tristesse dorée l'oppresse, elle fait une grimace.

— Comme une barque qui est entrée dans sa baie la plus calme : — elle s'adosse maintenant à la terre, fatiguée des longs voyages et des mers incertaines. La terre n'est-elle pas plus fidèle?

Comme une de ces barques se couche et se presse contre la terre : — car alors il suffit qu'une araignée tisse son fil de la terre jusqu'à elle. Il n'est pas besoin ici de corde plus forte.

Comme une de ces barques fatiguées, dans la baie la plus calme : ainsi, moi aussi, je repose maintenant près de la

terre, fidèle, confiant, dans l'attente, attaché à la terre par les fils les plus légers.

O bonheur! O bonheur! Veux-tu bien chanter, ô mon âme? Tu es couchée dans l'herbe. Mais ceci est l'heure secrète et solennelle, où nul berger ne joue la flûte.

Garde-toi! La chaleur du midi repose sur les prairies. Ne chante pas! Silence! Le monde est accompli.

Ne chante pas, oiseau des prairies, ô mon âme! Ne murmure même pas! Regarde-donc — silence! Le vieux midi dort, il remue la bouche : ne boit-il pas en ce moment une goutte de bonheur —

— une vieille goutte brunie, de bonheur doré, de vin doré? son riant bonheur se glisse furtivement sur lui. C'est ainsi — que rit un dieu. Silence! —

— «Au bonheur, combien peu suffit au bonheur!» Ainsi disais-je jadis, me croyant sage. Mais c'était un blasphème : c'est *là* ce que j'ai appris maintenant. Les fous sages parlent mieux que cela.

C'est ce qu'il y a de moindre, précisément, le plus doux, le plus léger, le bruissement d'un lézard, un souffle, un *chut*, un clin d'œil — c'est la *petite* quantité qui fait la qualité du *meilleur* bonheur. Silence!

— Que m'est-il arrivé : Ecoute! Le temps s'est-il donc enfui? Est-ce que je ne tombe pas? Est-ce que je ne suis pas tombé — écoute! — dans le puits de l'éternité?

— Que m'arrive-t-il? Silence! Je suis frappé — malheur! — au cœur? Au cœur! O brise-toi, brise-toi, mon cœur, après un pareil bonheur, après un pareil coup!

— Comment? Le monde ne vient-il pas de s'accomplir? Rond et mûr? O balle ronde et dorée — où va-t-il s'envoler? Est-ce que je lui cours après! Chut!

Silence — —» (et en cet endroit Zarathoustra s'étira et il sentit qu'il dormait.)

«Lève-toi, se dit-il à lui-même, dormeur! Paresseux! Allons, ouf, vieilles jambes! Il est temps, il est grand temps, il vous reste encore une bonne partie du chemin à faire. —

Vous vous êtes livrées au sommeil. Pendant combien de temps? Une demie éternité! Allons, lève-toi maintenant, mon vieux cœur! Combien te faudra-t-il de temps, après un pareil sommeil — pour te réveiller?»

(Mais déjà il s'endormait de nouveau, et son âme lui resistait et se défendait et se recouchait tout de son long) — «Laisse-moi donc! Silence! Le monde ne vient-il pas de s'accomplir? O cette balle ronde et dorée!» —

«Lève-toi, dit Zarathoustra, petite voleuse, petite paresseuse! Comment? Toujours s'étirer, bâiller, soupirer, tomber au fond des puits profonds?

Qui es-tu donc? O mon âme!» (et en ce moment, il s'effraya, car un rayon de soleil tombait du ciel sur son visage.)

«O ciel au-dessus de moi, dit-il avec un soupir en se mettant sur son séant, tu me regardes? Tu écoutes mon âme singulière?

Quand boiras-tu cette goutte de rosée qui est tombée sur toutes les choses de ce monde, — quand boiras-tu cette âme singulière —

— quand cela, puits de l'éternité! joyeux abîme de midi qui fait frémir! quand absorberas-tu mon âme en toi?

Ainsi parlait Zarathoustra et il se leva de sa couche au pied l'arbre, comme d'une ivresse étrange : et voici le soleil était toujours juste au-dessus de sa tête. On pourrait en conclure avec raison qu'en ce temps-là Zarathoustra n'avait pas dormi longtemps.

* * *

La Salutation.

Il était déjà très tard dans l'après-midi, lorsque Zarathoustra, après de longues recherches infructueuses et de vaines courses, revint à sa caverne. Cependant, lorsqu'il se trouva en face d'elle, à peine éloigné de vingt pas, il arriva ce à quoi il s'attendait le moins à ce moment : il entendit de nouveau le grand *cri de détresse*. Et, chose étonnante! à ce moment le cri venait de sa propre caverne. Mais c'était un long cri, singulier et multiple, et Zarathoustra distinguait parfaitement qu'il se composait de beaucoup de voix : quoique, à distance, il ressemblât au cri d'une seule bouche.

Alors Zarathoustra s'élança vers sa caverne et quel fut le spectacle qui l'attendait après ce concert! Car ils étaient tous assis les uns près des autres, ceux auprès desquels il avait passé dans la journée : le roi de droite et le roi de gauche, le vieil enchanteur, le pape, le mendiant volontaire, l'ombre, le consciencieux de l'esprit, le triste devin et l'âne; le plus laid des hommes cependant s'était mis une couronne sur la tête et avait ceint deux écharpes de pourpre, — car il aimait à se déguiser et à faire le beau, comme tout ceux qui sont laids. Mais au milieu de cette triste compagnie, l'aigle de Zarathoustra était debout, inquiet et les plumes hérissées, car il devait

répondre à trop de choses auxquelles sa fierté n'avait pas de réponse; et le serpent rusé s'était enlacé autour de son cou.

C'est avec un grand étonnement que Zarathoustra regarda tout cela; puis il examina séparément chacun de ses hôtes avec une curiosité bienveillante, lisant dans leurs âmes et s'étonnant derechef. Pendant ce temps ceux qui étaient réunis s'étaient levés de leurs sièges, attendant avec respect que Zarathoustra prît la parole. Zarathoustra cependant parla ainsi :

«Vous qui désespérez, hommes singuliers! C'est donc *votre* cri de détresse que j'ai entendu? Et maintenant je sais aussi où il faut chercher celui que j'ai cherché en vain aujourd'hui : *l'homme supérieur* — :

— il est assis dans ma propre caverne, l'homme supérieur! Mais pourquoi m'étonnerais-je! Ne l'ai-je pas attiré moi-même vers moi par des offrandes de miel et par la maligne tentation de mon bonheur?

Il me semble pourtant que vous vous entendez très mal ensemble, vos cœurs se rendent moroses les uns les autres quand vous vous trouvez réunis ici, vous qui poussez des cris de détresse? Il fallut d'abord qu'il vînt quelqu'un,

— quelqu'un qui vous fasse rire de nouveau, un bon jocrisse joyeux, un danseur, un ouragan, une girouette étourdie, quelque vieux fou : — que vous en semble?

Pardonnez-moi donc, vous qui désespérez, que je parle devant vous avec d'aussi minces paroles, indignes, en vérité, de pareils hôtes! Mais vous ne devinez pas *ce* qui rend mon cœur pétulant : —

— c'est vous-mêmes et le spectacle que vous m'offrez, pardonnez-moi! Car chacun qui regarde un désespéré reprend courage. Pour consoler un désespéré — chacun se croit assez fort.

C'est à moi-même que vous avez donné cette force, — un don précieux, ô mes hôtes illustres! Un véritable présent d'hôtes! Eh bien, ne soyez pas fâchés si je vous offre aussi du mien.

Ceci est mon royaume et mon domaine : mais ce qui m'appartient doit être à vous pour ce soir et cette nuit. Que mes animaux vous servent : que ma caverne soit votre lieu de repos!

Hébergés chez moi, personne de vous ne doit désespérer, dans mon district je protège chacun contre ses bêtes sauvages. Sécurité : c'est là la première chose que je vous offre!

La seconde cependant, c'est mon petit doigt. Et si vous avez mon petit doigt, vous prendrez la main toute entière, eh bien! et le cœur en même temps! Soyez les bienvenus ici, salut mes hôtes!»

Ainsi parlait Zarathoustra et il riait d'amour et de méchanceté. Après cette salutation ses hôtes s'inclinèrent de nouveau, en se taisant réspectueusement; mais le roi de droite lui répondit en leur nom.

«A la façon dont tu nous as présenté ta main et ton salut, ô Zarathoustra, nous reconnaissons que tu es Zarathoustra. Tu t'es abaissé devant nous; un peu plus tu aurais blessé notre respect — :

— mais qui donc saurait comme toi s'abaisser avec une telle fierté? *Ceci* nous redresse nous-mêmes, réconfortant nos yeux et nos cœurs.

Rien que pour contempler ceci nous monterions volontiers sur des montagnes plus hautes que n'est celle-ci. Car nous sommes venus avides de spectacle, nous voulions voir ce qui rend clair des yeux troubles.

Et voici, déjà s'en est fini de tous nos cris de détresse. Déjà nos sens et nos cœurs sont ouverts et ravis. Il s'en faut de peu et notre courage devient pétulant.

Rien ne croît de plus réjouissant sur la terre, ô Zarathoustra, qu'une volonté haute et forte. Une volonté haute et forte est la plus belle plante de la terre. Un paysage tout entier est réconforté par un pareil arbre.

Je compare à un pin, ô Zarathoustra, celui qui grandit comme toi : élancé, silencieux, dur, solitaire, fait du meilleur bois et du plus flexible, superbe, —

— voulant enfin toucher à sa *propre* domination avec des branches fortes et vertes, posant de fortes questions aux vents et aux tempêtes et à tout ce qui est familier des hauteurs,

— répondant plus fortement encore, ordonnateur, victorieux : ah! qui ne monterait pas sur les hauteurs pour contempler de pareilles plantes?

Le sombre et le manqué se réconfortent à la vue de ton arbre, ô Zarathoustra, ton aspect rassure l'instable et guérit son cœur.

Et en vérité, vers ta montagne et ton arbre beaucoup de regards se dirigent aujourd'hui; un grand désir s'est mis en route et il y en a beaucoup qui ont appris à demander : qui est Zarathoustra?

Et tout ceux à qui tu as jamais distillé dans l'oreille ton miel et ta chanson : tous ceux qui sont cachés, solitaires et solitaires à deux, ils ont tout-à-coup dit à leur cœur :

« Zarathoustra vit-il encore? Il ne vaut plus la peine de vivre. Tout est égal, tout est en vain : à moins que — nous ne vivions avec Zarathoustra! »

« Pourquoi ne vient-il pas, celui qui s'est annoncé si longtemps? ainsi demande un grand nombre; la solitude l'a-t-elle dévoré? Ou bien est-ce nous qui devons venir auprès de lui? »

Maintenant il arrive que la solitude elle-même devient tendre et se brise, semblable à une tombe qui se brise et qui ne peut plus tenir ses morts. Partout on voit des ressuscités.

Maintenant les vagues montent et montent autour de ta montagne, ô Zarathoustra. Et malgré l'élévation de ta hauteur, il faut que beaucoup montent auprès de toi; ta barque ne doit plus rester longtemps à l'abri.

Et que nous soyons venus vers ta caverne, nous autres qui désespérions et qui déjà ne désespérons plus : ce n'est qu'un signe et un présage qu'il y en a de meilleurs que nous en route, —

car il est lui-même en route vers toi, le dernier reste de Dieu parmi les hommes; c'est-à-dire : tous les hommes du grand désir, du grand dégoût, de la grande satiété,

— tous ceux qui ne veulent vivre sans pouvoir de nouveau apprendre à *espérer* — apprendre de toi, ô Zarathoustra, le *grand* espoir! »

Ainsi parla le roi de droite en saisissant la main de Zarathoustra pour l'embrasser; mais Zarathoustra se défendit de sa vénération et se recula effrayé, silencieux et fuyant soudain comme dans le lointain. Mais, après peu d'instants, il fut de nouveau de retour auprès de ses hôtes et, les regardant avec des yeux clairs et scrutateurs, il dit :

«Vous, mes hôtes, les hommes supérieurs, je veux vous parler allemand et clairement. Ce n'est pas *vous* que j'attendais dans ces montagnes.»

(«Allemand et clairement?» Que Dieu ait pitié! dit alors à part le roi de gauche; on voit qu'il ne connaît pas ces bons Allemands, ce sage de l'Orient!

Mais il veut dire «allemand et grossièrement» — eh bien! Ce n'est pas là encore le plus mauvais goût aujourd'hui!»)

«Il se peut que vous soyez tous, les uns comme les autres, des hommes supérieurs, continua Zarathoustra : pour moi cependant — vous n'êtes ni assez hauts ni assez forts.

Pour moi, ce qui veut dire : l'implacable qui se tait en moi, qui se tait, mais qui ne se taira pas toujours. Et si vous m'appartenez, ce n'est pourtant pas comme mon bras droit.

Car celui qui marche lui-même sur des jambes malades et fragiles, comme vous, veut avant tout être *ménagé,* qu'il le sache ou qu'il se le cache.

Mais moi je ne ménage pas mes bras et mes jambes, *je ne ménage pas mes guerriers :* comment pourriez-vous être bons à *ma* guerre?

Avec vous je me gâterais encore toutes les victoires. Et il y en a parmi vous qui tomberaient rien déjà, qu'en entendant le roulement de mes tambours.

Vous ne m'êtes pas non plus assez beaux et assez bien-nés. J'ai besoin de miroirs purs et lisses pour mes doctrines; sur votre surface ma propre image se dénature déjà.

Sur vos épaules pèsent maint fardeau, maint souvenir ; il y a bien des méchants nains qui sont assis dans vos recoins. Il y a de la populace cachée, même en vous.

Et quoique vous soyez élevés et d'espèce supérieure : chez vous il y a bien des choses qui sont tordues et mal-venues. Il n'existe pas au monde de forgeron qui puisse vous façonner et vous redresser.

Vous n'êtes que des ponts : que de plus hauts passent sur vous de l'autre côté! Vous représentez des marches : ne soyez donc pas fachés contre celui qui passe sur vous, pour monter dans *sa* hauteur!

Il se peut que, de votre semence, il naisse un jour, pour moi aussi, un fils véritable, un héritier complet : mais ceci est encore lointain. Vous n'êtes pas vous-mêmes ceux à qui appartiennent mon nom et mes biens de ce monde.

Ce n'est pas vous que j'attends ici dans ces montagnes, ce n'est pas avec vous que j'ai le droit de descendre une dernière fois. Vous n'êtes que des signes avant-coureurs pour m'annoncer que de plus élevés sont en route vers moi, —

— ce ne sont *pas* les hommes du grand désir, du grand dégoût, de la grande satiété et ce que vous avez appelé «ce qui reste de Dieu sur la terre».

— Non, non! Trois fois non! J'en attends d'*autres* ici dans ces montagnes et sans eux je ne veux pas me déplacer d'ici,

— j'en attends de plus hauts, de plus forts, de plus victorieux, de plus joyeux, de ceux qui sont rectangulaires de corps et d'âme : il faut qu'ils viennent *les lions rieurs !*

O mes hôtes, hommes singuliers, — n'avez-vous encore rien entendu de mes enfants? et qu'ils sont en route pour venir vers moi?

Parlez-moi donc de mes jardins, de mes Iles Bienheureuses, de mon espèce belle et nouvelle, — pourquoi ne m'en parlez-vous pas?

J'implore ce présent de votre amour, que vous me parliez de mes enfants. C'est pour cela que je suis riche, c'est pour cela que je me suis appauvri : que n'ai-je pas donné,

— que ne donnerais-je pas pour avoir *une* chose : *ces* enfants, *ces* plantations vivantes, *ces* arbres de la vie de ma volonté et de mon plus haut espoir!»

Ainsi parlait Zarathoustra et il s'arrêta soudain dans son discours : car il fut surpris par son désir, et il ferma les yeux et la bouche, tant était grand le mouvement de son cœur. Et tous ses hôtes, eux aussi, se turent, immobiles et accablés : sauf que le vieux devin faisait des signes de la main et du geste.

* * *

Car en cet endroit le devin interrompit la salutation de Zarathoustra et de ses hôtes : il se pressa en avant, comme quelqu'un qui n'a pas de temps à perdre, saisit la main de Zarathoustra et s'écria : « Mais Zarathoustra!

Une chose est plus nécessaire que l'autre, ainsi tu parles toi-même : eh bien! il y a maintenant une chose qui m'est plus nécessaire à moi que toutes les autres.

Un mot au bon moment : ne m'as-tu pas invité à un *repas?* Et il y en a ici beaucoup qui ont fait de longs chemins. Tu ne veux pourtant pas nous rassasier avec des paroles?

Aussi avez-vous tous déjà trop parlé de mourir de froid, de se noyer, d'étouffer et d'autres misères du corps : mais personne ne s'est souvenu de ma misère *à moi* : la crainte de mourir de faim — »

(Ainsi parla le devin; mais quand les animaux de Zarathoustra entendirent ces paroles, ils s'enfuirent de frayeur. Car ils voyaient que tout ce qu'ils avaient rapporté dans la journée ne suffirait pas à gorger le devin à lui tout seul.)

« Personne ne s'est souvenu de la crainte de mourir de soif, continua le devin. Et, bien que j'entende ruisseler l'eau, comme les discours de la sagesse, abondamment et infatigablement : moi, je — veux du *vin!*

Chacun n'est pas, comme Zarathoustra, un buveur d'eau invétéré. L'eau n'est pas bonne non plus pour les gens fatigués et flétris : *nous* avons besoin de vin, — le vin seul amène une guérison subite et une santé improvisée ! »

A cette occasion, tandis que le devin demandait du vin, il arriva que le roi de gauche, le silencieux, prit, lui aussi, la parole. « *Nous* avons pris soin du vin, dit-il, moi et mon frère, le roi de droite : nous avons assez de vin, — toute une charge d'âne, il ne manque donc plus que du pain. »

« Du pain ?, répliqua Zarathoustra en riant. C'est précisément du pain que n'ont pas les solitaires. Mais l'homme ne vit pas seulement de pain, mais aussi de bonne viande d'agneaux et j'en ai deux :

— qu'on les dépèce vite et qu'on les apprête aromatisés de sauge : c'est ainsi que j'aime la viande d'agneaux. Et nous ne manquons ni de racines et de fruits, qui suffiraient même pour les gourmands et les délicats, ni de noix ou d'autres énigmes à briser.

Nous allons donc bientôt faire un bon repas. Mais celui qui veut manger avec nous doit aussi mettre la main à la besogne, et les rois eux-mêmes. Car chez Zarathoustra un roi même peut être cuisinier. »

Cette proposition était faite selon le cœur de chacun : seul le mendiant volontaire s'opposait à la viande, au vin et aux épices.

« Ecoutez-moi donc ce viveur de Zarathoustra ! dit-il en plaisantant : va-t-on dans les cavernes et sur les hautes montagnes pour faire un pareil festin ?

Maintenant, en vérité, je comprends ce qu'il nous enseigna jadis : «Bénie soit la petite pauvreté!» Et pourquoi il veut supprimer les mendiants.»

«Sois de bonne humeur, répondit Zarathoustra, comme je suis de bonne humeur. Garde tes habitudes, excellent homme! mâche ton grain, bois ton eau, vante ta cuisine, pourvu qu'elle te rende joyeux!

Je ne suis une loi que pour les miens, je ne suis pas une loi pour tout le monde. Mais celui qui fait partie des miens doit avoir des os forts et des jambes légères, —

— joyeux pour les guerres et les festins, ni sombre ni rêveur, prêt aux choses les plus difficiles, comme à sa fête, bien portant et sain.

Ce qu'il y a de mieux appartient aux miens et à moi, et si on ne nous le donne pas, nous nous en emparons : — la meilleure nourriture, le ciel le plus clair, les pensées les plus fortes, les plus belles femmes!» —

Ainsi parlait Zarathoustra; mais le roi de droite répondit : «C'est singulier, a-t-on jamais entendu des choses aussi judicieuses de la bouche d'un sage?

Et en vérité, c'est chez un sage la chose la plus singulière, si, avec tout cela, il est intelligent et s'il n'est pas un âne.»

Ainsi parla le roi de droite avec étonnement; l'âne cependant conclut méchamment son discours par un I-A. Mais ceci fut le commencement de ce long repas qui est appelé «la Cène» dans les livres de l'histoire. Pendant ce repas il ne fut pas parlé d'autre chose que *de l'homme supérieur*.

* * *

De l'Homme supérieur.

1.

Lorsque je vins pour la première fois parmi les hommes, je fis la folie du solitaire, la grande folie : je me mis sur la place publique.

Et comme je parlais à tous, je ne parlais à personne. Mais le soir des danseurs de corde et des cadavres étaient mes compagnons; et j'étais moi-même presque un cadavre.

Mais, avec le nouveau matin, une nouvelle vérité vint vers moi : alors j'appris à dire : « Que m'importe la place publique et la populace et le bruit de la populace et les longues oreilles de la populace! »

Hommes supérieurs, apprenez de moi ceci : sur la place publique personne ne croit à l'homme supérieur. Et si vous voulez y parler, soit! Mais la populace cligne de l'œil : « Nous sommes tous égaux.»

« Hommes supérieurs, — ainsi cligne de l'œil la populace, — il n'y a pas d'hommes supérieurs, nous sommes tous égaux, un homme vaut un homme, devant Dieu — nous sommes tous égaux! »

Devant Dieu! — Mais maintenant ce Dieu est mort. Devant la populace, cependant, nous ne voulons pas être égaux. Hommes supérieurs, éloignez-vous de la place publique!

* * *

2.

Devant Dieu! — Mais maintenant ce Dieu est mort! Hommes supérieurs, ce Dieu a été votre plus grand danger.

Vous n'êtes ressuscités que depuis qu'il gît dans la tombe. Ce n'est que maintenant que revient le grand midi, maintenant l'homme supérieur devient — maître!

Avez-vous compris cette parole, ô mes frères? Vous êtes effrayés : votre cœur est-il pris de vertige? L'abîme s'ouvre-t-il ici pour vous? Le chien de l'enfer aboie-t-il contre vous?

Eh bien! Allons! Hommes supérieurs! Maintenant seulement la montagne de l'avenir humain va enfanter. Dieu est mort : maintenant *nous* voulons — que le Surhumain vive.

* * *

3.

Les plus soucieux demandent aujourd'hui : « Comment l'homme se conserve-t-il? » Mais Zarathoustra demande, ce qu'il est le seul et le premier à demander : « Comment l'homme sera-t-il *surmonté?* »

Le Surhumain me tient au cœur, c'est *lui* qui est pour moi la chose première et la chose unique, — et *non point* l'homme : non pas le prochain, non pas le plus pauvre, non pas le plus affligé, non pas le meilleur. —

O mes frères, ce que je puis aimer en l'homme c'est qu'il est une transition et un déclin. Et, en vous aussi, il y a beaucoup de choses qui me font aimer et espérer.

Vous avez méprisé, ô hommes supérieurs, c'est ce qui me fait espérer. Car les grands méprisants sont aussi les grands vénérateurs.

Vous avez désespéré, c'est ce qu'il y a lieu d'honorer beaucoup en vous. Car vous n'avez pas appris comment vous pourriez vous rendre, vous n'avez pas appris les petites prudences.

Aujourd'hui les petites gens sont devenus les maîtres : ils prêchent tous la résignation, et la modestie, et la prudence, et l'application, et les égards et le long ainsi-de-suite des petites vertus.

Ce qui ressemble à la femme et au valet, ce qui est de leur race, et surtout le micmac populacier : *cela* veut maintenant devenir maître de toutes les destinées humaines — ô dégoût! Dégoût! Dégoût!

Cela demande et redemande, et n'est pas fatigué de demander : « Comment l'homme se conserve-t-il le mieux, le plus longtemps, le plus agréablement? » C'est ainsi — qu'ils sont les maîtres d'aujourd'hui.

Ces maîtres d'aujourd'hui, surmontez-les moi, ô mes frères, — ces petites gens : c'est *eux* qui sont le plus grand danger du Surhumain!

Surmontez-moi, hommes supérieurs, les petites vertus, les petites prudences, les égards pour les grains de sable, le fourmillement des fourmis, le misérable contentement de soi, le « bonheur du plus grand nombre » —!

Et désespérez plutôt que de vous rendre. Et, en vérité, je vous aime, parce que vous ne savez pas vivre aujourd'hui, ô hommes supérieurs! Car c'est ainsi que *vous* vivez — le mieux!

* * *

4.

Avez-vous du courage, ô mes frères? Etes-vous résolus? *Non pas* du courage devant des témoins, mais du courage de solitaires, du courage d'aigles, dont aucun dieu n'est plus spectateur?

Les âmes froides, les mulets, les aveugles, les hommes ivres n'ont pas ce que j'appelle du cœur. Celui-là a du cœur qui connaît la peur, mais qui *contraint* la peur; celui qui voit l'abîme, mais avec *fierté*.

Celui qui voit l'abîme, mais avec des yeux d'aigle, — celui qui *saisit* l'abîme avec des serres d'aigle : celui-là a du courage. — —

* * *

5.

«L'homme est méchant» — ainsi parlaient pour ma consolation tous les plus sages. Hélas, si c'était encore vrai aujourd'hui! Car le mal est la meilleure force de l'homme.

«L'homme doit devenir meilleur et plus méchant» — c'est ce que j'enseigne, *moi*. Le plus grand mal est nécessaire pour le plus grand bien du Surhumain.

Cela pouvait être bon pour ce prédicateur des petites gens de souffrir et de porter les péchés des hommes. Mais moi je me réjouis du grand péché comme de ma grande *consolation*. —

Mais ces sortes de choses ne sont point dites pour les longues oreilles : Toute parole ne convient point à toute gueule. Ce sont là des choses subtiles et lointaines : les pattes de moutons ne doivent pas les saisir!

* * *

6.

Vous, les hommes supérieurs, croyez-vous que je sois là pour refaire bien ce que vous avez mal fait?

Ou bien que je veuille dorénavant vous coucher plus commodément, vous qui souffrez? Ou vous montrer, à vous qui êtes errants, égarés et perdus dans la montagne, des sentiers plus faciles?

Non! Non! Trois fois non! Il faut qu'il en périsse toujours plus et toujours les meilleurs de votre espèce, — car il faut que votre destinée soit de plus en plus mauvaise et de plus en plus dure. Car c'est ainsi seulement —

— ainsi seulement que l'homme grandit vers la hauteur, là où la foudre le frappe et le brise : assez haut pour la foudre!

Mon esprit et mon désir sont portés vers le petit nombre, vers les choses longues et lointaines : que m'importerait votre misère petite, commune et brève!

Pour moi vous ne souffrez pas encore assez! Car c'est de vous que vous souffrez, vous n'avez pas encore souffert de *l'homme*. Vous mentiriez si vous disiez le contraire! Vous tous, vous ne souffrez pas de ce que j'ai souffert. — —

* *
*

7.

Il ne me suffit pas que la foudre ne nuise plus. Je ne veux point la faire dévier, je veux qu'elle apprenne à travailler — pour *moi*. —

Ma sagesse s'amasse depuis longtemps comme un nuage, elle devient toujours plus tranquille et plus sombre. Ainsi fait toute sagesse qui doit un jour engendrer la foudre. —

Pour ces hommes d'aujourd'hui je ne veux ni être *lumière,* ni être appelé lumière. *Ceux-là* — je veux les aveugler. Foudre de ma sagesse! crève leur les yeux!

* * *

8.

Ne veuillez rien au-dessus de vos forces : il y a une mauvaise fausseté chez ceux qui veulent au-dessus de leurs forces.

Surtout lorsqu'ils veulent de grandes choses! Car ils éveillent la méfiance des grandes choses, ces subtils faux-monnayeurs, ces comédiens : —

— jusqu'à ce qu'enfin ils soient faux devant eux-mêmes, avec les yeux louches, bois vermoulus et revernis, attifés de grands mots et de vertus d'apparat, par un clinquant de fausses œuvres.

Soyez pleins de précautions à leur égard, ô hommes supérieurs! Rien n'est pour moi plus précieux et plus rare aujourd'hui que la probité.

Cet aujourd'hui n'appartient-il pas à la populace? La populace cependant ne sait pas ce qui est grand, ce qui est petit, ce qui est droit et honnête : elle est innocemment tortueuse, elle ment toujours.

* * *

9.

Ayez aujourd'hui une bonne méfiance, hommes supérieurs! hommes courageux! hommes francs! Et tenez secrètes vos raisons. Car cet aujourd'hui appartient à la populace.

Ce que la populace n'a pas appris à croire sans raison, qui pourrait le renverser auprès d'elle par des raisons?

Sur la place publique on persuade par des gestes. Mais les raisons rendent la populace méfiante.

Et si la vérité a une fois remporté la victoire là-bas, demandez-vous alors avec une bonne méfiance : « Quelle grande erreur a combattu pour elle? »

Gardez-vous aussi des savants! Ils vous haïssent : car ils sont stériles! Ils ont des yeux froids et secs, devant eux tout oiseau est déplumé.

Ceux-ci se vantent de ne pas mentir : mais l'incapacité de mentir est encore bien loin de l'amour de la vérité. Gardez-vous!

L'absence de fièvre est bien loin d'être de la connaissance! Je ne crois pas aux esprits réfrigérés. Celui qui ne sait pas mentir, ne sait pas ce que c'est que la vérité.

* * *

10.

Si vous voulez monter haut, servez-vous de vos propres jambes! Ne vous faites pas *porter* en haut, ne vous asseyez pas sur le dos et la tête d'autrui!

Mais toi tu es monté à cheval! Galoppes-tu maintenant, avec une bonne allure vers ton but? Eh bien, mon ami! mais ton pied boîteux est aussi à cheval!

Quand tu seras arrivé à ton but, quand tu sauteras de ton cheval : c'est précisément sur ta *hauteur*, homme supérieur, — que tu trébucheras!

* * *

11.

Vous qui créez, hommes supérieurs! Une femme n'est enceinte que de son propre enfant.

Ne vous laissez point induire en erreur! Qui donc est *votre* prochain? Et agissez-vous aussi «pour le prochain», — vous ne créez pourtant pas pour lui!

Désapprenez donc ce «pour», vous qui créez : votre vertu précisément veut que vous ne fassiez nulle chose avec «pour», et «à cause de», et «parce que». Il faut que vous vous bouchiez les oreilles contre ces petits mots faux.

Le «pour le prochain» n'est que la vertu des petites gens : chez eux on dit «égal et égal» et «une main lave l'autre» : — ils n'ont ni le droit, ni la force de *votre* égoïsme!

Dans votre égoïsme, vous qui créez, il y a la prévoyance et la précaution de la femme enceinte! Ce que personne n'a encore vu des yeux, le fruit : c'est lui que protège, et conserve, et nourrit tout votre amour.

Là où il y a tout votre amour, chez votre enfant, là aussi il y a toute votre vertu! Votre œuvre, votre volonté, c'est là *votre* «prochain» : ne vous laissez pas induire à de fausses valeurs!

* * *

12.

Vous qui créez, hommes supérieurs! Quiconque doit enfanter est malade; mais celui qui a enfanté est impur.

Demandez aux femmes : on n'enfante pas parce que cela fait plaisir. La douleur fait caqueter les poules et les poètes.

Vous qui créez, il y a en vous beaucoup d'impuretés. C'est qu'il vous fallut être mères.

Un nouvel enfant : ô combien de nouvelles impuretés sont venues au monde! Ecartez-vous! Celui qui a enfanté doit laver son âme!

* * *

13.

Ne soyez pas vertueux au-delà de vos forces! Et n'exigez de vous-mêmes rien qui soit invraisemblable.

Marchez sur les traces où déjà la vertu de vos pères a marché. Comment voudriez-vous monter haut, si la volonté de vos pères ne montait pas avec vous?

Mais celui qui veut être le premier, qu'il prenne bien garde à ne pas être le dernier! Et là où sont les vices de vos pères, vous ne devez pas mettre de la sainteté!

Que serait-ce si celui-là exigeait de lui la chasteté, celui dont les pères fréquentèrent les femmes et aimèrent les vins forts et les sangliers?

Ce serait une folie! Cela me semble beaucoup pour un pareil homme, s'il n'est l'homme que d'une seule femme, ou de deux, ou de trois.

Et s'il fondait des couvents et s'il écrivait au-dessus de la porte : «Ce chemin conduit au saint», — je dirais quand même : A quoi bon! c'est une nouvelle folie!

Il s'est fondé pour lui-même une maison de correction et un refuge : que bien lui en prenne! Mais je n'y crois pas.

Dans la solitude grandit ce que chacun y apporte, même la bête intérieure. Aussi faut-il dissuader beaucoup de gens de la solitude.

Y a-t-il eu jusqu'à présent sur la terre quelque chose de plus impure qu'un saint du désert? Autour de pareils êtres le diable n'était pas seul à être déchaîné, — mais aussi le cochon.

* * *

14.

Timide, honteux, maladroit, semblable à un tigre qui a manqué son bond : c'est ainsi, ô hommes supérieurs, que je vous ai souvent vus vous glisser à part. Vous aviez manqué un *coup de dé*.

Mais que vous importe, à vous autres joueurs de dés! Vous n'avez pas appris à jouer et à narguer comme il faut jouer et narguer! Ne sommes-nous pas toujours assis à une grande table de moquerie et de jeu?

Et par ce que vous avez manqué de grandes choses, est-ce une raison pour que vous soyez vous-mêmes — manqués? Et si vous êtes vous-mêmes manqués, est-ce une raison pour que — l'homme soit manqué? Mais si l'homme est manqué : eh bien! allons!

* * *

15.

Plus une chose est élevée dans son genre, plus est rare sa réussite. Vous autres hommes supérieurs qui vous trouvez ici, n'êtes-vous pas tous — manqués?

Ayez bon courage, qu'importe! Combien de choses sont encore possibles! Apprenez à rire de vous-mêmes comme il faut rire!

Quoi d'étonnant aussi que vous soyez manqués, que vous ayez réussi à moitié, vous qui êtes à moitié brisés! L'*avenir* de l'homme ne se presse et ne se pousse-t-il pas en vous?

Ce que l'homme a de plus lointain, de plus profond, sa hauteur d'étoiles et sa force immense : tout cela ne se heurte-t-il pas dans votre marmite en écumant?

Quoi d'étonnant si plus d'une marmite se casse! Apprenez à rire de vous-mêmes comme il faut rire! O hommes supérieurs, combien de choses sont encore possibles!

Et, en vérité, combien de choses ont déjà réussi! Comme cette terre abonde en petites choses bonnes et parfaites et bien réussies!

Placez autour de vous de petites choses bonnes et parfaites, ô hommes supérieurs. Leur maturité dorée guérit le cœur. Les choses parfaites nous apprennent à espérer.

* * *

16.

Quel fut jusqu'à présent sur la terre le plus grand péché? Ne fut-ce pas la parole de celui qui a dit : «Malheur à ceux qui rient ici-bas!»

Ne trouvait-il pas lui-même de sujet à rire sur la terre? S'il en est ainsi, il a mal cherché. Un enfant même trouve ici des sujets.

Celui-là — n'aimait pas assez : autrement il nous aurait aussi aimés, nous autres rieurs! Mais il nous haïssait et nous honnissait, nous promettant des gémissements et des grincements de dents.

Faut-il donc tout de suite maudire, quand on n'aime pas? Cela — me paraît de mauvais goût. Mais c'est ce qu'il fit, cet intolérant. Il était issu de la populace.

Et lui-même n'aimait seulement pas assez . autrement il aurait été moins courroucé qu'on ne l'aimât pas. Tout grand amour ne *veut* pas l'amour : — il veut davantage.

Ecartez-vous du chemin de tous ces intolérants! C'est là une espèce pauvre et malade, une espèce populacière : elle jette un regard malin sur cette vie, elle a le mau vais œil pour cette terre.

Ecartez-vous du chemin de tous ces intolérants! Ils ont les pieds lourds et les cœurs pesants : ils ne savent pas danser. Comment pour de tels gens la terre pourrait-elle être légère!

* * *

17.

Toutes les bonnes choses s'approchent de leur but d'une façon tortueuse. Comme les chats elles font le gros dos, elles ronronnent intérieurement de leur bonheur prochain, — toutes les bonnes choses rient.

La démarche de quelqu'un laisse deviner s'il marche déjà dans *sa* voie : Regardez-moi donc marcher! Mais celui qui s'approche de son but — celui-là danse.

Et, en vérité, je ne suis point devenu une statue, et je ne me tiens pas encore là engourdi, hébété, marmoréen comme un colonne; j'aime la course rapide.

Et quand même il y a sur la terre des marécages et une épaisse détresse : celui qui a les pieds légers court par-dessus la vase et danse comme sur de la glace balayée.

Elevez vos cœurs, mes frères, haut, plus haut! Et n'oubliez pas non plus vos jambes! Elevez aussi vos jambes, bons danseurs, et mieux que cela : vous vous tiendrez aussi sur la tête!

* * *

18.

Cette couronne du rieur, cette couronne de roses : c'est moi-même qui me la suis mise sur la tête, j'ai canonisé moi-même mon rire. Je n'ai trouvé personne d'assez fort pour cela aujourd'hui.

Zarathoustra le danseur, Zarathoustra le léger, celui qui agite ses ailes, prêt au vol, faisant signe à tous les oiseaux, prêt et agile, divinement léger : —

Zarathoustra le devin, Zarathoustra le rieur, ni impatient, ni intolérant, quelqu'un qui aime les sauts et les écarts; je me suis moi-même placé cette couronne sur la tête!

* * *

19.

Elevez vos cœurs, mes frères, haut! plus haut! Et n'oubliez pas non plus vos jambes! Elevez aussi vos jambes, bons danseurs, et mieux que cela : vous vous tiendrez aussi sur la tête!

Il y a aussi dans le bonheur des animaux lourds, il y a des pieds-bots de naissance. Ils s'efforcent singulièrement, pareils à un éléphant qui s'efforcerait de se tenir sur la tête.

Il vaut encore mieux être fou de bonheur que fou de malheur, il vaut mieux danser lourdement que de marcher comme un boîteux. Apprenez donc de moi la sagesse : même la pire des choses a deux bons revers, —

— même la pire des choses a de bonnes jambes pour danser : apprenez donc vous-mêmes, ô hommes supérieurs, à vous placer sur vos jambes droites!

Désapprenez donc la mélancolie et toutes les tristesses de la populace! O comme les arlequins populaires me paraissent tristes aujourd'hui! Mais cet aujourd'hui appartient à la populace.

* * *

20.

Faites comme le vent quand il s'élance des cavernes de la montagne : il veut danser à sa propre manière. Les mers frémissent et sautillent quand il passe.

Celui qui donne des ailes aux ânes et qui trait les lionnes, qu'il soit loué, cet esprit bon et indomptable qui vient comme un ouragan pour tout ce qui est d'aujourd'hui et pour toute la populace, —

— celui qui est l'ennemi de toutes les têtes de chardons, de toutes les têtes fêlées, et de toutes les feuilles fanées et de toute ivraie : loué soit cet esprit de tempête, cet esprit sauvage, bon et libre, qui danse sur les marécages et les tristesses comme sur des prairies!

Celui qui hait les chiens étiolés de la populace et toute cette engeance manquée et sombre : béni soit cet esprit de tous les esprits libres, la tempête riante qui souffle la poussière dans les yeux de tous ceux qui voient noir et qui sont ulcérés!

O hommes supérieurs, ce qu'il y a de plus mauvais en vous : c'est que tous vous n'avez pas appris à danser, comme il faut danser, — à danser par-dessus vos têtes! Qu'importe que vous n'ayez pas réussi!

Combien de choses sont encore possibles! *Apprenez* donc à rire par-dessus vos têtes! Elevez vos cœurs, bons danseurs, haut, plus haut! Et n'oubliez pas non plus le bon rire!

Cette couronne du rieur, cette couronne de roses : à vous, mes frères, je jette cette couronne! J'ai canonisé le rire; hommes supérieurs, *apprenez* donc — à rire!

* * *

Le Chant de la Mélancolie.

1.

Lorsque Zarathoustra prononça ces discours il se trouvait près de l'entrée de sa caverne; mais avec ses dernières paroles il s'échappa de ses hôtes et s'enfuit pour un moment en plein air.

O odeurs pures autour de moi, s'écria-t-il, ô tranquillité bienheureuse autour de moi! Mais où sont mes animaux? Venez, venez, mon aigle et mon serpent!

Dites-moi donc, mes animaux : tous ces hommes supérieurs — ne *sentent*-ils peut-être pas bon? O odeurs pures autour de moi! Maintenant je sais et je sens seulement combien je vous aime, mes animaux.»

— Et Zarathoustra dit encore une fois : «Je vous aime, mes animaux!» L'aigle et le s[illegible]ent cependant se pressèrent contre lui lorsqu'il prononç[illegible]s paroles et leurs regards s'élevèrent vers lui. Ainsi ils étaient ensembles tous les trois, silencieusement, aspirant le bon air les uns près des autres. Car là-dehors l'air était meilleur que chez les hommes supérieurs.

* * *

2.

Mais à peine Zarathoustra avait-il quitté la caverne, que le vieil enchanteur se leva et, regardant malignement autour de lui, il dit : « Il est sorti!

Et déjà, ô hommes supérieurs — permettez-moi de vous chatouiller de ce nom de louange et de flatterie, comme il fit lui-même — déjà mon esprit malin et trompeur, mon esprit d'enchanteur, s'empare de moi, mon démon de mélancolie,

— qui est, jusqu'au fond du cœur, l'adversaire de ce Zarathoustra : pardonnez-lui! Maintenant il *veut* faire devant vous ses enchantements, c'est justement *son* heure; je lutte en vain avec ce mauvais esprit.

A vous tous, quels que soient les honneurs que vous vouliez vous donner par des paroles, que vous vous appeliez les « esprits libres » ou bien « les véridiques », ou bien « les expiateurs de l'esprit », ou bien « les déchaînés », ou bien « ceux du grand desir » —

à vous tous qui souffrez comme moi du *grand dégoût,* pour qui le Dieu ancien est mort, sans qu'un Dieu nouveau ne soit encore au berceau, enveloppé de linges, — à vous tous mon mauvais esprit, mon démon enchanteur, est favorable.

Je vous connais, ô hommes supérieurs, je le connais, — je le connais aussi, ce lutin que j'aime malgré moi, ce Zarathoustra : il me semble lui-même le plus souvent semblable à une belle larve de saint,

— semblable à un nouveau déguisement singulier, où se plaît mon mauvais esprit, le démon de mélancolie : — souvent il me semble que j'aime Zarathoustra à cause de mon mauvais esprit. —

Mais déjà il s'empare de moi et il me terrasse, ce mauvais esprit, cet esprit de mélancolie, ce démon du crépuscule : et en vérité, ô hommes supérieurs, il est pris d'une envie —

— ouvrez les yeux! — il est pris d'une envie de venir *nu*, en homme ou en femme, je ne le sais pas encore : mais il vient, il me terrasse, malheur à moi! ouvrez vos sens!

Le jour baisse, pour toutes choses le soir vient maintenant, même pour les meilleures choses; écoutez donc et voyez, ô hommes supérieurs, quel démon, homme ou femme, est cet esprit de la mélancolie du soir!

Ainsi parla le vieil enchanteur, puis il regarda malignement autour de lui et saisit sa harpe.

* * *

3.

Dans l'air clarifié
quand déjà la consolation de la rosée
descend sur terre,
invisible, sans qu'on l'entende
— car la rosée consolatrice porte
des chaussures fines, comme tous les doux consolateurs —
songes-tu alors, songes-tu, cœur chaud,
comme tu avais soif, jadis,
soif de larmes divines, de gouttes de rosée,
altéré et fatigué, comme tu avais soif,
puisque dans l'herbe, sur des sentes jaunies,
des rayons du soleil couchant, méchamment,
au travers des arbres noirs, couraient autour de toi,
des rayons de soleil, ardents et éblouissants, malicieux.

«Le prétendant de la *vérité?* toi? — ainsi se moquaient-ils —
Non! Poète seulement!
une bête rusée, sauvage, rampante,
qui doit mentir :
qui doit mentir sciemment, volontairement,
envieuse de butin,
masquée de couleurs,
masque pour elle-même,
butin pour elle-même —
Ceci — le prétendant de la verité? . . .
Non! Fou seulement! poète seulement!
parlant en images coloriées
criant sous un masque de fou multicolore,
errant sur de mensongers ponts de paroles,
sur des arcs-en-ciel mensongers,
parmi de faux ciels
errant, planant ça et là, —
fou *seulement!* poète *seulement!* . . .

Ceci — le prétendant de la vérité? . . .
ni silencieux, ni rigide, lisse et froid,
changé en image,
en statue divine,
ni placé devant des temples,
gardien du seuil d'un Dieu :
non! ennemi de tous ces monuments de la vertu,
plus familier de tous les déserts que de l'entrée des temples,
plein de chatteries téméraires,
sautant par toutes les fenêtres,
vlan! dans tous les hasards,
reniflant dans toutes les forêts vierges,
reniflant d'envie et de désirs;

Ah! que tu coures dans les forêts vierges
parmi les fauves bigarrés,
bien portant, colorié et beau comme le péché,
avec les lèvres lascives,
divinement moqueur, divinement infernal, divine-
ment sanguin
que tu coures sauvage, rampeur, *menteur* : —

Ou bien, semblable aux aigles, qui regardent longtemps,
longtemps, le regard fixé dans les abîmes,
dans leurs abîmes : — —
ô comme ils planent en cercle,
descendant toujours plus bas,
au fond de l'abîme toujours plus profond! —
puis
soudain,
d'un trait droit,
les ailes ramenées,
fondant sur des *agneaux*
d'un vol subit, affamés,
pris de l'envie de ces agneaux,
détestant toutes les âmes d'agneaux,
haineux de tout ce qui a le regard,
de l'agneau, l'œil de la brebis, la laine frisée
et grise, avec la bienveillance de l'agneau!

Tels sont,
comme chez l'aigle et la panthère,
les désirs du poète,
tels sont *tes* desirs, entre mille masques,
toi qui es fou, toi qui es poète! . . .

Toi qui vis l'homme,
tel *Dieu*, comme un *agneau* — :
Déchirer Dieu dans l'homme,

comme l'agneau dans l'homme
rire en le déchirant —

Ceci, ceci est ta félicité!
La félicité d'un aigle et d'une panthère,
la félicité d'un poète et d'un fou!» . . .

Dans l'air clarifié,
quand déjà le croissant de la lune
glisse ses rayons verts,
envieusement, parmi la pourpre du couchant :
— ennemi du jour,
glissant à chaque pas, furtivement,
devant les bosquets de roses,
jusqu'à ce qu'ils s'effondrent
pâles dans la nuit : —
ainsi je suis tombé moi-même jadis
de ma folie de vérité,
de mes désirs du jour,
fatigué du jour, malade de lumière,
— je suis tombé plus bas, vers le couchant et l'ombre :
par une vérité
brûlé et assoiffé :
— t'en souviens-tu, t'en souviens-tu, cœur chaud,
comme alors tu avais soif? —
Que je sois banni
de toutes les vérités!
Fou seulement, poète seulement!

* * *

De la Science.

Ainsi chantait l'enchanteur; et tous ceux qui étaient assemblés, comme des oiseaux, furent pris au filet de sa volupté rusée et mélancolique. Seul le consciencieux de l'esprit ne s'était pas laissé prendre : il enleva vite la harpe de la main de l'enchanteur et s'écria : «De l'air! Faites entrer de bon air! Faites entrer Zarathoustra! Tu rends l'air de cette caverne lourd et empoisonné, vieil enchanteur malin!

Homme faux et raffiné, ta séduction conduit à des désirs et à des déserts inconnus. Et malheur si des gens comme toi parlent de la vérité et lui donnent de l'importance!

Malheur à tous les esprits libres qui ne sont pas en garde contre de *pareils* enchanteurs! Il en sera fait de leur liberté : tu enseignes le retour dans les prisons et tu y ramènes, —

— vieux démon mélancolique, ta plainte contient un appel, tu ressembles à ceux dont l'éloge de la chasteté invite secrètement à des voluptés!»

Ainsi parla le consciencieux; mais le vieil enchanteur regardait autour de lui, jouissant de sa victoire, ce qui lui faisait rentrer le dépit que lui causait le consciencieux. «Tais-toi, dit-il d'une voix modeste, de bonnes chansons veulent avoir de bons échos; après de bonnes chansons il faut se taire longtemps.

C'est ainsi qu'ils font tous, ces hommes supérieurs. Mais toi tu n'as probablement pas compris grand'chose à mon poême? En toi il n'y a rien moins qu'un esprit enchanteur.»

«Tu me loues, répartit le consciencieux, en me séparant de toi; très bien! Mais vous autres, que vois-je? Vous êtes toujours encore assis là avec des regards de désir — :

O âmes libres, où donc s'en est allée votre liberté! Il me semble presque que vous ressemblez à ceux qui ont longtemps regardé danser des filles perverses et nues : vos âmes mêmes se mettent à danser!

Il doit y avoir en vous, ô hommes supérieurs, beaucoup plus de ce que l'enchanteur appelle son esprit malin d'enchantement et de duperie : — il faut bien que nous soyons différents.

Et, en vérité, nous avons assez parlé et pensé ensemble, avant que Zarathoustra revînt à sa caverne, pour que je sache que nous *sommes* différents.

Nous *cherchons* des choses différentes, là-haut aussi, vous et moi. Car moi je cherche plus de *certitude*, c'est pourquoi je suis venu auprès de Zarathoustra. Car c'est lui qui est la tour et la volonté la plus solide —

— aujourd'hui que tout chancelle, que la terre tremble. Mais vous autres, quand je vois les yeux que vous faites, je croirais presque que vous cherchez *plus d'incertitude,*

— plus de frissons, plus de dangers, plus de tremblement de terre. Il me semble presque que vous ayez envie, pardonnez-moi ma présomption, ô hommes supérieurs —

— envie de la vie la plus fâcheuse et la plus dangereuse, qui m'inspire le plus de crainte *à moi,* la vie des bêtes sauvages, envie de forêts, de cavernes, de montagnes abruptes et de labyrinthes.

Et ce ne sont pas ceux qui vous conduisent *hors* du danger qui vous plaisent le plus, ce sont ceux qui vous éconduisent hors de tous les chemins, les séducteurs. Mais si de telles envies sont *véritables* en vous, elles me paraissent quand même *impossibles.*

Car la crainte — c'est le sentiment inné et primordial de l'homme; par la crainte s'explique toute chose, le péché originel et la vertu originelle. *Ma* vertu, elle aussi, est née de la crainte, elle s'appelle : science.

Car la crainte des animaux sauvages — c'est cette crainte que l'homme apprit le plus longtemps, y compris celle de l'animal que l'homme cache et craint en lui-même : — Zarathoustra l'appelle «la bête intérieure».

Cette longue et vieille crainte, enfin affinée et spiritualisée, — aujourd'hui il me semble qu'elle s'appelle : *Science*». —

Ainsi parlait le consciencieux; mais Zarathoustra qui rentrait au même instant dans sa caverne et qui avait entendu et deviné la dernière partie du discours, jeta une poignée de roses au consciencieux en riant de ses «vérités». «Comment! s'écria-t-il, qu'est-ce que je viens d'entendre? En vérité, il me semble que tu es fou ou bien que je le suis moi-même : et je me hâte de placer ta vérité sur la tête d'un seul coup.

Car la *crainte* — est notre exception. Le courage cependant, l'esprit d'aventure et la joie de l'incertain, de

ce qui n'a pas encore été hasardé, — le *courage,* voilà ce qui me semble toute la préhistoire de l'homme.

Il a eu envie de toutes les vertus des bêtes les plus sauvages et les plus courageuses, et il les leur a arrachées : ce n'est qu'ainsi qu'il est devenu — homme.

Ce courage, enfin affiné, enfin spiritualisé, ce courage humain, avec les ailes de l'aigle et la ruse du serpent : *ce* courage, me semble-t-il, s'appelle aujourd'hui —»

«*Zarathoustra*»! s'écrièrent tous ceux qui étaient réunis, comme d'une seule voix, en partant d'un grand éclat de rire; mais quelque chose s'éleva d'eux qui ressemblait à un nuage noir. L'enchanteur, lui aussi, se mit à rire et il dit d'un ton rusé : «Eh bien! il s'en est allé mon mauvais esprit!

Et ne vous ai-je pas moi-même mis en défiance contre lui, lorsque je disais qu'il est un imposteur, un esprit de mensonge et de tromperie?

Surtout quand il se montre nu. Mais que puis-je faire à ses malices, *moi*! Est-ce *moi* qui l'ai créé et qui ai créé le monde?

Eh bien! soyons de nouveau bons et de bonne humeur! Et quoique Zarathoustra ait le regard sombre — regardez le donc! il m'en veut — :

— avant que la nuit ne soit venue il apprendra de nouveau à m'aimer et à me louer, il ne peut pas vivre longtemps sans faire de pareilles folies.

Celui-ci — aime ses ennemis : c'est lui qui connaît le mieux cet art, parmi tous ceux que j'ai rencontrés. Mais il s'en venge — sur ses amis!»

Ainsi parla le vieil enchanteur, et les hommes supérieurs l'acclamèrent : en sorte que Zarathoustra se mit à circuler, secouant les mains de ses amis avec méchanceté et amour, — comme quelqu'un qui a quelque chose à excuser et a réparer auprès de chacun. Mais lorsqu'il arriva à la porte de sa caverne, voici, il eut de nouveau envie du bon air qui régnait dehors et de ses animaux, — et il voulut se glisser dehors.

* * *

Parmi les filles du désert.

1.

«Ne t'en vas pas! dit alors le voyageur qui s'appelait l'ombre de Zarathoustra, reste auprès de nous, — autrement la vieille et lourde affliction pourrait de nouveau s'emparer de nous.

Déjà le vieil enchanteur nous a prodigué ce qu'il avait de plus mauvais, et, regarde donc, le vieux pape si pieux a des larmes dans les yeux, et déjà il s'est de nouveau embarqué sur la mer de la mélancolie.

Il me semble pourtant que ces rois font bonne mine devant nous; car, parmi nous tous, ce sont eux qui ont le mieux appris cela aujourd'hui. S'ils n'avaient pas de témoins, je parie que le mauvais jeu recommencerait, chez eux aussi —

— le mauvais jeu des nuages qui passent, de l'humide mélancolie, du ciel voilé, des soleils volés, des vents d'automne qui hurlent :

— le mauvais jeu de nos hurlements et de nos cris de détresse : reste auprès de nous, ô Zarathoustra! Il y a ici beaucoup de misère cachée qui voudrait parler, beaucoup de soir, beaucoup de nuages, beaucoup d'air épais!

Tu nous a nourri de fortes nourritures d'hommes et de maximes fortifiantes : ne permets pas que, pour le dessert, les esprits de mollesse, les esprits efféminés nous surprennent de nouveau!

Toi seul, tu sais rendre autour de toi l'air fort et pur! Ai-je jamais trouvé sur la terre un air aussi pur, que chez toi dans ta caverne?

J'ai pourtant vu bien des pays, mon nez a appris à examiner et a évaluer des airs multiples : mais c'est auprès de toi que mes narines éprouvent leur plus grande joie!

Si ce n'est, — si ce n'est — ô pardonne-moi un vieux souvenir! Pardonne-moi un vieux chant d'après dîner que j'ai jadis composé parmi les filles du désert.

Car chez elles il y avait aussi de bon air clair d'Orient; c'est là-bas que j'ai été le plus loin de la vieille Europe, nuageuse, humide et mélancolique!

Alors j'aimais ces filles d'Orient et d'autres royaumes des cieux d'azur, sur qui ne planaient ni nuages ni pensées.

Vous ne vous doutez pas combien elles étaient assises là charmantes, lorsqu'elles ne dansaient pas, profondes, mais sans pensées, comme de petits secrets, comme des énigmes enrubannées, comme des noix d'après dîner —

multicolores et étranges, en vérité! mais sans nuages: énigmes qui se laissent deviner: c'est en l'honneur de ces petites filles que j'ai inventé alors mon psaume d'après-dîner. »

Ainsi parla le voyageur qui s'appelait l'ombre de Zarathoustra; et, avant que quelqu'un ait eu le temps de répondre, il avait déjà saisi la harpe du vieil enchanteur, et il regardait autour de lui, calme et sage, en croisant les jambes: — mais avec ses narines il absorbait l'air, leutement et comme pour interroger, comme quelqu'un

qui, dans les pays nouveaux, goûte de l'air nouveau.
Puis il commença à chanter avec une sorte de hurlement.

* * *

2.

Le désert grandit: malheur à celui qui recèle des déserts!

— Ah!
Solennel!
Un digne commencement!
D'une solennité africaine!
Digne d'un lion,
ou bien d'un hurleur moral . . .
— mais ce n'est rien pour vous,
mes délicieuses amies,
aux pieds desquelles
il est donné de s'asseoir, sous des palmiers,
à un Eur . éen. Selah.

Singulier, en vérité!
Me voilà assis,
tout près du désert et pourtant
si loin déjà du désert,
et nullement ravagé encore :
dévoré
par la plus petite des oasis
— car justement elle ouvrait en bâillant
sa petite bouche charmante,
la plus parfumée de toutes les petites bouches :
et j'y suis tombé,
au fond, au travers — parmi vous,
vous mes délicieuses amies! Selah.

Gloire, gloire, à cette baleine
i elle veilla ainsi au bien-être
e son hôte ! — vous comprenez
m. allusion savante? . . .
Gl. e à son ventre,
s'il t. ainsi
un si armant ventre d'oasis,
tel celui-c : mais ce que je mets en doute,
car je viens de l'Europe
qui est plus ncrédule que toutes les épouses.
Que Dieu l'ai éliore !
Amen !

Me voilà donc a sis,
dans cette plus petite de toutes les oasis,
semblable à une datte,
brun, édulcoré, doré,
ardent d'une bouche ronde de jeune fille,
plus encore de dents canines,
de dents féminines,
froides, blanches comme neige, tranchantes :
car c'est après elles que languit
le cœur de toutes les chaudes dattes. Selah.

Semblable à ces fruits du midi,
trop semblable,
je suis couché là,
entouré de petits insectes ailés
qui jouent autour de moi,
et aussi d'idées et de désirs
plus petits encore,
plus fous et plus méchants,
cerné par vous,
petites chattes, jeunes filles,

muettes et pleines d'appréhensions,
Doudou et Souleika
— *ensphinxé*, si je mets dans *un* m. nouveau
beaucoup de sentiments
(que Dieu me pardonne
cette faute de langage !)
— je suis assis là, respirant le meilleur air,
de l'air de paradis, en vérité,
de l'air clair, léger et rayé d'or,
aussi bon qu'il en est jamais
tombé de la lune —
était-ce par hasard,
ou bien par présomption,
que cela est arrivé ?
comme content les vieux poètes.
Mais moi, le douteur, j'en doute,
c'est que je viens
de l'Europe
qui est plus incrédule que toutes les épouses,
Que Dieu l'améliore !
Amen !

Buvant l'air le plus beau,
les narines gonflées comme des gobelets,
sans avenir, sans souvenir,
ainsi je suis assis là,
mes délicieuses amies,
et je regarde la palme
qui, comme une danseuse,
se courbe, se plie et se balance dans les hanches,
— on l'imite quand on la regarde longtemps ! . . .
comme une danseuse qui, il me semble,
s'est tenue trop longtemps, dangereusement longtemps,
toujours et toujours sur *une* jambe ?

— elle en oublia, comme il me semble,
l'*autre* jambe !
Car c'est en vain que j'ai cherché
le trésor jumeau
— c'est-à-dire l'autre jambe —
dans le saint voisinage
de leurs charmantes et mignonnes
jupes de chiffons, jupes flottantes en éventails.
Oui, si vous voulez me croire tout à fait,
mes belles amies :
je vous dirai qu'elle l'a *perdue !* . . .
Hou ! Hou ! Hou ! Hou ! Hou ! . . .
Elle s'en est allée
pour toujours !
l'autre jambe !
O quel dommage pour cette autre jambe gracieuse !
Où — peut-elle s'arrêter, abandonnée, en deuil ?
cette jambe solitaire ?
Craignant peut-être
un monstre méchant, un lion jaune
et bouclé d'or ? Ou bien déjà
rongé, grignoté — malheur ! malheur !
misérablement grignoté ! Selah.

O ne pleurez pas,
cœurs tendres,
ne pleurez pas,
cœurs de dattes, seins de lait,
cœurs de réglisse ;
Sois un homme, Souleika ! Courage ! courage !
ne pleure plus,
pâle Doudou !
— Ou bien faudrait-il
peut-être ici

quelque chose de fortifiant, fortifiant le cœur ?
Une maxime embauméé?
une maxime solennelle? . . .

Ah ! monte, dignité!
Souffle, souffle de nouveau
Soufflet de la vertu!
Ah !
Hurler encore une fois,
hurler moralement !
en lion moral, hurler devant les filles du désert !
— Car les hurlements de la vertu,
délicieuses jeunes filles,
sont plus que toute autre chose
les ardeurs de l'Européen, les fringales de l'Européen !
Et me voici déjà,
moi l'Européen,
je ne puis pas autrement, que Dieu m'aide!
Amen !

Le désert grandit : malheur à celui qui recèle le désert!

* * *

Le Réveil.

1.

Après le chant du voyageur et de l'ombre, la caverne s'emplit tout à coup de rire et de bruit; et comme tous les hôtes réunis parlaient en même temps et que l'âne lui aussi, après un pareil encouragement, ne pouvait plus se tenir tranquille, Zarathoustra fut pris d'une petite aversion et d'un peu de raillerie contre ses visiteurs: bien qu'il se réjouisse de leur joie. Car elle lui semblait un signe de guérison. Il se glissa donc dehors, en plein air, et il parla à ses animaux.

«Où s'en est maintenant allée leur détresse? dit-il, et déjà il se remettait lui-même de son petit ennui, — il me semble qu'ils ont désappris chez moi leurs cris de détresse!

— quoiqu'ils n'aient malheureusement pas encore désappris de crier.» Et Zarathoustra se boucha les oreilles, car à ce moment les I-A de l'âne se mêlaient singulièrement au bruit des jubilations de ces hommes supérieurs.

«Ils sont joyeux, se remit-il à dire, et, qui sait, peut-être aux dépens de leur hôte; et s'ils ont appris à rire de moi, ce n'est cependant pas *mon* rire qu'ils ont appris.

Mais qu'importe! Ce sont de vieilles gens : ils guérissent à leur manière, ils rient à leur manière; mes oreilles ont supporté de pires choses sans en devenir moroses.

Cette journée est une victoire : il recule déjà, il fuit, *l'esprit de la lourdeur*, mon vieil ennemi mortel! Comme elle veut bien finir cette journée qui a si mal et si malignement commencé!

Et elle *veut* finir. Déjà vient le soir : il passe à cheval sur la mer, le bon cavalier! Comme il se balance, le bienheureux qui revient sur sa selle de pourpre!

Le ciel regarde avec sérénité, le monde s'étend profond : ô vous tous, hommes singuliers qui êtes venus auprès de moi, il vaut la peine de vivre auprès de moi!»

Ainsi parlait Zarathoustra. Et alors les cris et les rires des hommes supérieurs résonnèrent de nouveau de la caverne : alors Zarathoustra commença derechef :

« Ils mordent, mon amorce fait de l'effet, chez eux aussi l'ennemi fuit, l'esprit de la lourdeur. Déjà ils apprennent à rire d'eux-mêmes : est-ce que j'entends bien?

Ma nourriture d'hommes fait de l'effet, mes maximes savoureuses et rigoureuses : et, en vérité, je ne les ai pas nourris avec des légumes qui gonflent. Mais avec une nourriture de guerriers, une nourriture de conquérants : j'ai éveillé de nouveaux désirs.

Il y a de nouveaux espoirs dans leurs bras et dans leurs jambes, leur cœur s'étire. Ils trouvent des mots nouveaux, bientôt leur esprit respirera la pétulance.

Je comprends que cette nourriture ne soit pas pour les enfants, ni pour les petites femmes langoureuses, jeunes et vieilles. Il faut d'autres moyens pour convaincre leurs intestins; je ne suis pas leur médecin et leur maître.

Le *dégoût* quitte ces hommes supérieurs : eh bien! cela est ma victoire. Dans mon royaume ils se sentent en sécurité, toute honte bête s'enfuit, ils s'épanchent.

Ils épanchent leurs cœurs, de bonnes heures leur reviennent, ils chôment et ruminent de nouveau, — ils deviennent *reconnaissants*.

C'est ce que je considère comme le meilleur signe, ils deviennent reconnaissants. Il ne se passera que peu de temps qu'ils ne s'inventent des fêtes et qu'ils n'élèvent des monuments commémoratifs à leurs joies anciennes.

Ce sont des *convalescents!*» Ainsi parlait Zarathoustra, joyeux dans son cœur et regardant au dehors; ses animaux cependant se pressèrent contre lui et firent honneur à son bonheur et à son silence.

* * *

2.

Mais soudain l'oreille de Zarathoustra s'effraya : car la caverne qui avait été jusqu'à présent pleine de bruit et de rire, devint soudain d'un silence de mort; le nez de Zarathoustra cependant sentit une odeur agréable de fumée et d'encens, comme si des pommes de pin étaient en feu.

« Qu'arrive-t-il? Que font-ils? » se demanda Zarathoustra, en s'approchant de l'entrée pour regarder ses convives sans être vu. Mais, merveille des merveilles! que vit-il alors de ses propres yeux!

« Ils sont tous redevenus *pieux,* ils *prient,* ils sont fous! » — dit-il en s'étonnant au-delà de toute mesure. Et, en vérité, tous ces hommes supérieurs, les deux rois, le pape hors de service, le sinistre enchanteur, le mendiant volontaire, le voyageur et l'ombre, le vieux devin, le consciencieux de l'esprit et le plus laid des hommes : ils étaient tous prosternés sur leurs genoux, comme des enfants et

des vieilles femmes fidèles, ils étaient prosternés en adorant l'âne. Et déjà le plus laid des hommes commençait à gargouiller et à souffler, comme si quelque chose d'inexprimable voulait sortir de lui; cependant lorsqu'il se mit enfin à parler réellement, voici, c'était une singulière litanie pieuse, en l'honneur de l'âne adoré et encensé, qu'il psalmodiait. Et voici quelle fut cette litanie :

Amen! Honneur et gloire et sagesse et reconnaissance et louanges et forces soient à notre Dieu, d'éternité en éternité!

— Et l'âne de braire I-A.

Il porte nos fardeaux, il s'est fait serviteur, il est patient du cœur et ne dit jamais non; et celui qui aime son Dieu le chatie bien.

— Et l'âne de braire I-A.

Il ne parle pas, si ce n'est pour dire toujours *oui* au monde qu'il a créé; ainsi il chante la louange de son monde. C'est sa ruse qui le pousse à ne point parler : ainsi il a rarement tort.

— Et l'âne de braire I-A.

Insignifiant il passe dans le monde. La couleur de son corps, dont il enveloppe sa vertu, est grise. S'il a de l'esprit, il le cache; mais chacun croit à ses longues oreilles.

— Et l'âne de braire I-A.

Quelle sagesse cachée est cela qu'il ait de longues oreilles et qu'il dise toujours oui, et jamais non! N'a-t-il pas créé le monde à son image, c'est-à-dire aussi bête que possible?

— Et l'âne de braire I-A.

Tu suis des chemins droits et des chemins détournés; ce que les hommes appellent droit ou détourné t'importe peu. Ton royaume est par delà le bien et le mal. C'est ton innocence de ne point savoir ce que c'est que l'innocence.

— Et l'âne de braire I-A.

Vois donc comme tu ne repousses personne loin de toi, ni les mendiants, ni les rois. Tu laisses venir à toi les petits enfants et si les pécheurs veulent te séduire, tu leur dis simplement I-A.

— Et l'âne de braire : I-A.

Tu aimes les ânesses et les figues fraîches, tu n'es point difficile à la nourriture. Un chardon te chatouille le cœur lorsque tu as faim. C'est là qu'est ta sagesse de Dieu.

— Et l'âne de braire I-A.

* * *

La Fête de l'âne.

1.

En cet endroit de la litanie cependant, Zarathoustra ne put se maîtriser plus longtemps. Il cria lui-même : I-A à plus haute voix encore que l'âne et sauta au milieu de ses hôtes devenus fous. « Mais que faites vous donc là — enfants des hommes? s'écria-t-il en soulevant de terre ceux qui priaient. Malheur à vous, si quelqu'un d'autre que Zarathoustra vous regardait :

Chacun jugerait que vous êtes devenus, avec votre foi nouvelle, les pires des blasphémateurs, ou les plus insensées, de toutes les vieilles femmes!

Et toi-même, vieux pape, comment es-tu d'accord avec toi-même, en adorant ainsi un âne comme s'il était Dieu?» —

«O Zarathoustra, repondit le pape, pardonne-moi, mais dans les choses de Dieu je suis encore plus éclairé que toi. Et cela est juste ainsi.

Plutôt adorer Dieu sous cette forme que de ne l'adorer sous aucune forme! Réfléchis à cette parole, mon éminent ami : tu devineras vite que cette parole renferme de la sagesse.

Celui qui a dit : «Dieu est esprit» — celui-là a fait jusqu'à présent sur la terre le plus grand pas et le plus

grand bond vers l'incrédulité : ce ne sont pas là des paroles faciles à reparer sur la terre!

Mon vieux cœur saute et bondit de ce qu'il y ait encore quelque chose à adorer sur la terre. Pardonne, ô Zarathoustra, à un vieux cœur de pape pieux!» —

— «Et toi, dit Zarathoustra au voyageur et à l'ombre, tu t'appelles et tu te figures être un esprit libre? Et tu te livres ici à de pareilles idolâtries et à de pareilles momeries?

En vérité, tu fais ici de pires choses que tu n'en faisais auprès des jeunes filles brunes et malignes, toi le croyant nouveau et malin!»

«Cela est assez triste, répondit le voyageur et l'ombre, tu as raison : mais qu'y puis-je! Le Dieu ancien revit, ô Zarathoustra, tu diras ce que tu voudras.

C'est le plus laid des hommes qui est cause de tout : c'est lui qui l'a ressuscité. Et s'il dit qu'il l'a tué jadis : chez les Dieux la *mort* n'est toujours qu'un préjugé.»

«Et toi, reprit Zarathoustra, vieil enchanteur malin, qu'as-tu fait? Qui donc devra encore croire en toi, en ce temps de liberté, si tu crois à de pareilles âneries divines?

Tu as fait là une bêtise; comment pouvais-tu, toi qui es rusé, faire une pareille bêtise!»

«O Zarathoustra, répondit l'enchanteur rusé, tu as raison, c'était une bêtise, — il m'en a aussi coûté assez cher.»

«Et toi aussi, dit Zarathoustra, au consciencieux de l'esprit, réfléchis donc et mets ton doigt à ton nez! Rien en cela ne gène-t-il donc ta conscience? Ton esprit n'est-il pas trop propre pour de pareilles adorations et l'encens de pareils bigots?»

« Il y a quelque chose dans ce spectacle, répondit le consciencieux, et il mit le doigt à son nez, il y a quelque chose dans ce spectacle qui fait même du bien à ma conscience.

Peut-être n'ai-je pas le droit de croire en Dieu : mais il est certain que, sous cette forme, Dieu me semble encore le plus digne de foi.

Dieu doit être éternel, selon le témoignage des plus pieux : qui a tant de temps s'en accorde. Aussi lentement et aussi bêtement que possible : *avec cela* il peut vraiment aller loin.

Et celui qui a trop d'esprit aimerait a s'enticher de la bêtise et de la folie mêmes. Réfléchis sur toi-même, ô Zarathoustra !

Toi-même — en vérité ! tu pourrais bien, par excès de sagesse, devenir un âne.

Un sage parfait n'aime-t-il pas suivre les chemins les plus tortueux ? L'apparence le prouve, ô Zarathoustra, — *ton* apparence ! »

— « Et toi-même enfin, dit Zarathoustra en s'adressant au plus laid des hommes qui était toujours encore couché par terre, les bras tendus vers l'âne, (car il lui donnait du vin à boire). Parle, inexprimable, qu'as-tu fait là !

Tu me sembles transformé, ton œil est ardent, le manteau du sublime se drape autour de ta laideur : qu'as-tu fait ?

Est-ce donc vrai, ce que disent ceux-là, que tu l'as ressuscité ? Et pourquoi ? N'était-il donc pas tué et périmé avec raison ?

C'est toi-même qui me sembles réveillé : qu'as-tu fait? Qu'as-*tu* interverti? Pourquoi t'es-*tu* converti? Parle, inexprimable!»

«O Zarathoustra, répondit le plus laid des hommes, tu es un coquin!

Si *celui-là* vit encore, ou bien s'il vit de nouveau, ou bien s'il est complètement mort, — qui de nous deux sait cela le mieux? C'est-ce que je te demande.

Mais il y a une chose que je sais, — c'est de toi-même que je l'ai apprise jadis, ô Zarathoustra : celui qui veut tuer le plus complètement se met à *rire*.

«Ce n'est-pas par la colère, c'est par le rire que l'on tue» — ainsi parlais-tu jadis. O Zarathoustra, toi qui restes caché, destructeur sans colère, saint dangereux, — tu es un coquin!»

* * *

2.

Mais alors il arriva que Zarathoustra, étonné de pareilles réponses de coquins, s'élança de nouveau à la porte de sa caverne et, s'adressant à tous ses convives, se mit à crier d'une voix forte :

«O vous tous, fols espiègles, pantins! pourquoi dissimuler et vous cacher devant moi!

Comme pourtant le cœur de chacun de vous gigotait de joie et de méchanceté parce que vous êtes enfin redevenus comme de petits enfants, c'est-à-dire pieux, —

— que vous avez enfin de nouveau fait comme font les petits enfants, que vous avez prié, joint les mains et dit «cher bon Dieu»!

Mais maintenant quittez *cette* chambre d'enfants, ma propre caverne, où aujourd'hui tous les enfantillages sont chez eux. Rafraîchissez dehors votre chaude impétuosité d'enfants et le bruit de vos cœurs!

Il est vrai, que si vous ne redevenez pas comme de petits enfants, vous ne pourrez pas entrer dans *ce* royaume des cieux. (Et Zarathoustra montra le ciel du doigt.)

Mais nous ne voulons pas du tout entrer dans le royaume des cieux : nous sommes devenus des hommes, — *c'est pourquoi nous voulons le royaume de la terre.* »

* *

3.

Et de nouveau Zarathoustra commença à parler. «O mes nouveaux amis, dit-il, — hommes singuliers, vous qui êtes les hommes supérieurs, comme vous me plaisez bien maintenant, —

— depuis que vous êtes redevenus joyeux. Vous êtes en vérité tout épanouis : il me semble que pour des fleurs comme vous il faut des *fêtes nouvelles*,

— une brave petite folie, un culte ou une fête de l'âne, un vieux fou, un joyeux Zarathoustra, un tourbillon qui, par son souffle, vous éclaire l'âme.

N'oubliez pas cette nuit et cette fête de l'âne, ô hommes supérieurs. C'est *là* ce que vous avez inventé chez moi, et c'est pour moi un bon signe, — il n'y a que des convalescents pour inventer de pareilles choses!

Et si vous fêtez de nouveau cette fête de l'âne, faites-le par amour pour vous, faites-le aussi par amour pour moi! Et faites cela en memoire *de moi*.

Ainsi parlait Zarathoustra.

*
* *

Le Chant d'ivresse.

1.

Mais pendant ce temps ils étaient tous sortis l'un après l'autre, en plein air et dans la nuit fraîche et pensive; mais Zarathoustra lui-même conduisait le plus laid des hommes par la main, pour lui montrer son monde nocturne, la grande lune ronde et les cascades argentées auprès de sa caverne. Et enfin ils s'arrêtèrent là les uns près des autres, tous des hommes vieux, mais au cœur consolé et vaillant, s'étonnant dans leur for intérieur de se sentir si bien sur la terre; la quiétude de la nuit, cependant, s'approchait de plus en plus de leurs cœurs. Et de nouveau Zarathoustra pensait à part lui-même: « O comme ils me plaisent bien maintenant, ces hommes supérieurs! » — mais il ne le dit pas, car il respectait leur bonheur et leur silence. —

Mais alors il arriva ce qui pendant ce jour stupéfiant et long fut le plus stupéfiant : le plus laid des hommes commença derechef, et une dernière fois, à gargouiller et à souffler et, lorsqu'il eut fini par trouver ses mots, voici une question sortit de sa bouche, une question précise et propre, une question bonne, profonde et claire qui remua le cœur de tous ceux qui l'entendaient.

« Mes amis, vous tous qui êtes réunis ici, dit le plus laid des hommes, que vous en semble-t-il? A cause de cette

journée — c'est la première fois de ma vie que *je* suis content, que j'ai vécu la vie toute entière.

Et il ne me suffit pas d'avoir témoigné cela. Ils vaut la peine de vivre sur la terre : *Un* jour, *une* fête en compagnie de Zarathoustra m'ont appris à aimer la terre.

« Si *cela* — a été la vie!» dirai-je à la mort. « Eh bien! Encore une fois!»

Mes amis, que vous en semble? Ne voulez-vous pas, comme moi, dire à la mort : Si *cela* — a été la vie, eh bien, pour l'amour de Zarathoustra, encore une fois! » — —

Ainsi parla le plus laid des hommes; mais il n'était pas loin de minuit. Et que pensez-vous qui se passa alors? Dès que les hommes supérieurs entendirent sa question, ils eurent soudain conscience de leur transformation et de leur guérison, et ils se rendirent compte qui la leur avait procurée : alors ils s'élancèrent sur Zarathoustra, pleins de reconnaissance, de respect et d'amour, en lui baisant la main, selon la particularité de chacun : de sorte que quelques-uns riaient et que d'autres pleuraient. Le vieil enchanteur cependant dansait de plaisir; et si, comme le croient certains conteurs, il était alors ivre de vin doux, il était certainement plus ivre encore de la vie douce, et il avait abdiqué toute lassitude. Il y en a même quelques uns qui racontent qu'alors l'âne se mit à danser : car ce n'est pas en vain que le plus laid des hommes lui avait donné du vin à boire. Que cela se soit passé ainsi, ou autrement, peu importe; et si l'âne n'a pas vraiment dansé ce soir-là, il se passa pourtant alors des choses plus grandes et plus étranges que ne le serait la danse d'un âne. En un mot, comme dit le proverbe de Zarathoustra: « Qu'importe! »

* * *

2.

Lorsque ceci se passa avec le plus laid des hommes, Zarathoustra était comme un homme ivre : son regard s'éteignait, sa langue balbutiait, ses pieds chancelaient. Et qui saurait deviner quelles étaient les pensées qui coururent alors sur l'âme de Zarathoustra? Mais on voyait que son esprit reculait en arrière et qu'il volait en avant, qu'il était dans le plus grand lointain, en quelque sorte «sur une haute crête, comme il est écrit, entre deux mers,

— qui chemine entre le passé et l'avenir, comme un lourd nuage». Peu à peu, cependant, tandis que les hommes supérieurs le tenaient dans leurs bras, il revenait un peu à lui-même, se défendant du geste de la foule de ceux qui voulaient l'honorer et qui étaient préoccupés à cause de lui; mais il ne parlait pas. Tout à coup pourtant, il tourna vite la tête, car il semblait entendre quelque chose : alors il mit son doigt sur la bouche et dit : «*Venez!*»

Et aussitôt il se fit un silence et une quiétude autour de lui; mais de la profondeur on entendait monter lentement le son d'une cloche. Zarathoustra prêtait l'oreille, ainsi que les hommes supérieurs; puis il mit une seconde fois son doigt sur la bouche et il dit de nouveau : «*Venez! Venez! Il est près de minuit!*» — et sa voix s'était transformée. Mais il ne bougeait toujours pas de place : alors il y eut un silence encore plus grand et une plus grande quiétude, et tout le monde écoutait, même l'âne et les animaux d'honneur de Zarathoustra, l'aigle et le serpent, et aussi la caverne de Zarathoustra et la grande lune froide et la nuit elle-même. Zarathoustra, cependant, mit une troisième fois sa main sur la bouche et dit :

Venez! Venez! Venez! Allons maintenant! Il est l'heure : allons dans la nuit!

* * *

3.

O hommes supérieurs, il est près de minuit : je veux donc vous dire quelque chose à l'oreille, comme cette vieille cloche me le dit à l'oreille, —

— avec autant de secret, d'épouvante et de cordialité, qu'a mis à m'en parler cette vieille cloche de minuit qui a plus vécu qu'un seul homme :

— qui compta déjà les battements douloureux des cœurs de vos pères — hélas! hélas! comme elle soupire! comme elle rit en rêve! la vieille heure de minuit, profonde, profonde!

Silence! Silence! On entend bien des choses qui n'osent pas se dire de jour; mais maintenant que l'air est pur, que le bruit de vos cœurs s'est tu, lui aussi, —

— maintenant les choses parlent et s'entendent, maintenant elles glissent dans les âmes nocturnes dont les veilles se prolongent : hélas! hélas! comme elle soupire! comme elle rit en rêve!

— n'entends-tu pas comme elle te parle *à toi* secrètement, avec épouvante et cordialité, la vieille heure de minuit, profonde, profonde!

O HOMME, PRENDS GARDE!

* * *

4.

Malheur à moi! Où a passé le temps? Ne suis-je pas tombé dans des puits profonds? Le monde dort —

Hélas! Hélas! Le chien hurle, la lune brille. Je préfère mourir, mourir que de vous dire ce que pense maintenant mon cœur de minuit.

Déjà je suis mort. C'en est fait. Araignée pourquoi tisses-tu ta toile autour de moi? Veux-tu du sang? Hélas! Hélas! la rosée tombe, l'heure vient —

— l'heure où je grelotte et gèle, l'heure qui demande, qui demande et qui demande toujours : « Qui a assez de courage pour cela?

— qui doit être le maître de la terre? Qui veut dire : c'est *ainsi* qu'il vous faut couler, grands et petits fleuves! »

— l'heure approche : ô homme, homme supérieur, prends garde! ce discours s'adresse aux oreilles subtiles, à tes oreilles — QUE DIT MINUIT PROFOND?

* * *

5.

Je suis porté là-bas, mon âme danse. Tâche quotidienne! tâche quotidienne! Qui doit être le maître du monde?

La lune est fraîche, le vent se tait. Hélas! Hélas! avez-vous déjà volé assez haut? Vous avez dansé : mais une jambe n'est pas une aile.

Bons danseurs, maintenant toute la joie est passée : Le vin s'est changé en levûre, tous les gobelets se sont attendris, les tombes balbutient.

Vous n'avez pas volé assez haut : maintenant les tombes balbutient : « Sauvez donc les morts! Pourquoi fait-il nuit si longtemps? La lune ne nous enivre-t-elle pas? »

O hommes supérieurs, sauvez donc les tombes, éveillez donc les cadavres! Hélas, pourquoi le ver ronge-t-il encore? L'heure approche, l'heure approche, —

— la cloche bourdonne, le cœur râle encore, le ver ronge encore le bois, le ver du cœur. Hélas! hélas! LE MONDE EST PROFOND!

* * *

6.

Douce lyre! Douce lyre! J'aime le son de tes cordes, ce son enivré de crapaud flamboyant! — comme ce son me vient de jadis et de loin, du lointain, des étangs de l'amour!

Vieille cloche! Douce lyre! toutes les douleurs t'ont déchiré le cœur, la douleur du père, la douleur des ancêtres, la douleur des premiers parents, ton discours est devenu mûr, —

mûr comme l'automne doré et l'après-midi, comme mon cœur de solitaire — maintenant tu parles : le monde lui-même est devenu mûr, le raisin brunit,

— maintenant il veut mourir, mourir de bonheur. O hommes supérieurs, ne le sentez-vous pas? Secrètement une odeur monte,

— un parfum et une odeur d'éternité, une odeur de vin doré, bruni et divinement rosé de vieux bonheur,

— un bonheur enivré de mourir, un bonheur de minuit qui chante : le monde est profond ET PLUS PROFOND QUE NE PENSAIT LE JOUR!

* * *

7.

Laisse-moi! Laisse-moi! Je suis trop pur pour toi. Ne me touche pas! Mon monde ne vient-il pas de s'accomplir?

Ma peau est trop pure pour tes mains. Laisse-moi, jour sombre, bête et lourd! L'heure de minuit n'est-elle pas plus claire?

Les plus purs doivent être les maîtres du monde, les moins connus, les plus forts, les âmes de minuit, qui sont plus claires et plus profondes que tous les jours.

O jour, tu tâtonnes après moi? Tu tâtonnes après mon bonheur? Je suis riche pour toi, solitaire, une source de richesse, un trésor?

O monde, tu *me veux?* Suis-je mondain pour toi? Suis-je prodigieux? Suis-je divin pour toi? Mais jour et monde, vous êtes trop lourds, —

— ayez des mains plus sensées, saisissez un bonheur plus profond, un malheur plus profond, saisissez un dieu quelconque, ne me saisissez pas :

— mon malheur, mon bonheur est profond, jour singulier, et pourtant je ne suis pas un dieu, pas un enfer de dieu : PROFONDE EST SA DOULEUR.

* * *

8.

La douleur de Dieu est plus profonde, ô monde singulier! Saisis la douleur de Dieu, ne me saisis pas moi! Que suis-je? Une douce lyre pleine d'ivresse, —

— une lyre de minuit, une cloche-crapaud que personne ne comprend, mais qui *doit* parler devant des sourds, ô hommes supérieurs! Car vous ne me comprenez pas!

C'en est fait! C'en est fait! O jeunesse! O midi! O après-midi! Maintenant le soir est venu et la nuit et l'heure de minuit, — le chien hurle, le vent :

— le vent n'est-il pas un chien? Il gémit, il aboie, il hurle. Hélas! Hélas! comme elle soupire! comme elle rit, comme elle râle et geint, l'heure de minuit!

Comme elle parle sèchement, cette poétesse ivre! a-t-elle dépassé son ivresse? a-t-elle prolongé sa veille? re-mâche-t-elle?

— Elle remâche sa douleur en rêve, la vieille et profonde heure de minuit, et plus encore sa joie : Car la joie, quand déjà la douleur est profonde : LA JOIE EST PLUS PROFONDE QUE LA PEINE.

* * *

9.

Vigne, que me loues-tu? Je t'ai pourtant coupée! Je suis cruel, tu saignes — : que veut ta louange de ma cruauté ivre?

« Tout ce qui s'est accompli, tout ce qui est mûr — veut mourir! » ainsi parles-tu. Bénit soit, bénit soit le couteau du vigneron! Mais tout ce qui n'est pas mûr veut vivre : malheur!

La douleur dit : « Passe! vas-t-en douleur! » Mais tout ce qui souffre veut vivre, pour mûrir, pour devenir joyeux et plein de désirs,

— plein de désirs de ce qui est plus lointain, plus haut, plus clair. « Je veux des héritiers, ainsi parle tout ce qui souffre, je veux des enfants, je ne me veux pas *moi*. » —

Mais la joie ne veut ni héritiers ni enfants, — la joie se veut elle-même, elle veut l'éternité, le retour des choses, tout ce qui se ressemble éternellement.

La douleur dit : « Brise-toi, saigne, cœur! Allez, jambes! volez, ailes! Au loin! Là-haut, douleur! » Eh bien! Allons! O mon vieux cœur : LA DOULEUR DIT : PASSE ET FINIS!

* * *

10.

O hommes supérieurs, que vous en semble? Suis-je un devin? suis-je un rêveur? suis-je un homme ivre? un interprète des songes? une cloche de minuit?

Une goutte de rosée? une vapeur et un parfum de l'éternité? Ne l'entendez-vous pas? Ne le sentez-vous pas? Mon monde vient de s'accomplir, minuit c'est aussi midi. —

La douleur est aussi une joie, la malédiction est aussi une bénédiction, la nuit est aussi un soleil, — éloignez-vous, ou bien vous apprendrez : un sage est aussi un fou.

Avez-vous jamais approuvé une joie? O, mes amis, alors vous avez aussi approuvé *toutes* les douleurs. Toutes les choses sont enchaînées, enchevêtrées, amoureuses, —

— vouliez-vous jamais qu'une même fois revienne deux fois, avez-vous jamais dit : « Tu me plais bonheur! moment! clin d'œil! » C'est *ainsi* que vous voudriez que *tout* revienne!

— tout de nouveau, tout éternellement, tout enchaîné enchevêtré, amoureux, ô c'est ainsi que vous avez *aimé* le monde, —

— vous qui êtes éternels, vous l'aimez éternellement et toujours : et vous dites aussi à la douleur : passe, mais reviens : CAR TOUTE JOIE VEUT — L'ÉTERNITÉ!

* * *

11.

Toute joie veut l'éternité de toutes choses, elle veut du miel, du levain, une heure de minuit pleine d'ivresse, elle veut des tombes, elle veut la consolation des larmes des tombes, elle veut le couchant doré —

que ne veut-elle pas, la joie! elle est plus assoiffée, plus cordiale, plus affamée, plus épouvantable, plus secrète que toute douleur, elle se veut, *elle-même,* elle se mord *elle-même,* la volonté de l'anneau lutte en elle, —

— elle veut de l'amour, elle veut de la haine, elle est dans l'abondance, elle donne, elle jette loin d'elle, elle mendie que quelqu'un veuille la prendre, elle remercie celui qui la prend. Elle aimerait être haï, —

— la joie est tellement riche qu'elle a soif de douleur, d'enfer, de haine, de honte, de ce qui est estropié, soif du *monde,* — car ce monde, ô vous le connaissez!

O hommes supérieurs, c'est après vous qu'elle languit, la joie, l'effrénée, la bienheureuse, — elle languit après votre douleur, vous qui êtes manqués! Toute joie éternelle languit après les choses manquées.

Car toute joie se veut elle-même, c'est pourquoi elle veut la peine! O bonheur, ô douleur! O brise-toi, cœur! Hommes supérieurs, apprenez-le donc, la joie veut l'éternité,

— la joie veut l'éternité de *toutes* choses, VEUT LA PROFONDE ÉTERNITÉ!

* * *

12.

Avez-vous maintenant appris mon chant? Avez-vous deviné ce qu'il veut dire? Eh bien! Allons! Hommes supérieurs, chantez, mon chant, chantez-le à la ronde!

Chantez maintenant vous-mêmes le chant, dont le nom est « encore une fois », dont le sens est « dans toute éternité! » — chantez, ô hommes supérieurs, chantez à la ronde le chant de Zarathoustra!

O homme! Prends garde!
Que dit minuit profond?
« J'ai dormi, j'ai dormi —,
« D'un profond sommeil je me suis éveillé : —
« Le monde est profond,
« Et plus profond que ne pensait le jour.
« Profonde est sa douleur —,
« La joie — plus profonde que la peine.
« La douleur dit : Passe et finis!
« Mais toute joie veut l'éternité —,
« — veut la profonde éternité! »

* * *

Le Signe.

Le matin cependant, au lendemain de cette nuit, Zarathoustra sauta de sa couche, se ceignit les reins et sortit de sa caverne, ardent et fort comme le soleil du matin qui sort des sombres montagnes.

« Grand astre, dit-il, comme il avait parlé jadis, profond œil de bonheur, que serait tout ton bonheur, si tu n'avais pas *ceux* que tu éclaires!

Et s'ils restaient dans leurs chambres, tandis que déjà tu es éveillé et que tu viens donner et répandre, comme ta fière pudeur s'en fâcherait!

Eh bien! ils dorment encore, ces hommes supérieurs, tandis que *moi* je suis éveillé : ce ne sont pas *là* mes véritables compagnons! Ce n'est pas eux que j'attends ici dans mes montagnes.

Je veux me mettre à mon œuvre et commencer mon jour : mais ils ne comprennent pas quels sont les signes de mon matin, mon pas n'est point pour eux — le signal du lever.

Ils dorment encore dans ma caverne, leur rêve boit encore à mes chants d'ivresse ». L'oreille qui m'écoute, — l'oreille qui *obéit* manque à leurs membres. »

— Zarathoustra avait dit cela à son cœur tandis que le soleil se levait : alors il jeta un regard interrogateur dans les hauteurs, car il entendait au-dessus de lui l'appel perçant de son aigle. « Eh bien ! cria-t-il là-haut, cela me plaît et me convient ainsi. Mes animaux sont éveillés, car je suis éveillé.

Mon aigle est éveillé et, comme moi, il honore le soleil. Avec des griffes d'aigle il saisit la nouvelle lumière. Vous êtes mes véritables animaux ; je vous aime.

Mais il me manque encore mes hommes véritables ! » —

Ainsi parlait Zarathoustra ; mais alors il arriva qu'il se sentit soudain entouré, comme par des oiseaux innombrables qui voltigaient autour de lui, — le bruissement de tant d'ailes et la poussée autour de sa tête étaient si grands qu'il ferma les yeux. Et, en vérité, il sentait tomber sur lui quelque chose comme une nuée de flèches qui se lance sur un nouvel ennemi. Mais voici, ici c'était une nuée d'amour, sur un ami nouveau.

« Que m'arrive-t-il ? » pensa Zarathoustra dans son cœur étonné, et il s'assit lentement sur la grosse pierre qui se trouvait à l'entrée de sa caverne. Mais en agitant ses mains autour de lui, au-dessus et au-dessous de lui, pour se défendre de la tendresse des oiseaux, voici, il lui arriva quelque chose de plus singulier encore : car il mettait inopinément ses mains dans des touffes de poils épaisses et chaudes ; et en même temps retentissait devant lui un rugissement, — un doux et long rugissement de lion.

« *Le signe vient* », dit Zarathoustra et son cœur se transforma. Et, en vérité, lorsqu'il vit clair devant lui, une énorme bête jaune était couchée à ses pieds, inclinant la tête contre ses genoux, ne voulant pas le quitter dans

son amour, semblable à un chien qui retrouve son vieux maître. Les colombes cependant n'étaient pas moins empressées dans leur amour que le lion, et, chaque fois qu'une colombe voltigeait sur le nez du lion, le lion secouait la tête avec étonnement et se mettait à rire.

En voyant tout cela, Zarathoustra ne dit qu'une seule parole : «*Mes enfants sont proches, mes enfants*» —, puis il devint tout à fait muet. Mais son cœur était soulagé, et de ses yeux coulaient des larmes qui tombaient sur ses mains. Et il ne prenait garde à aucune chose, et il était assis là immobile, sans se défendre encore contre les animaux. Alors les colombes volèrent ça et là, se placèrent sur son épaule, en caressant ses cheveux blancs, et elles ne se fatiguèrent point en tendresse et en félicité. Le vigoureux lion, cependant, léchait sans cesse les larmes qui tombaient sur les mains de Zarathoustra, en rugissant et en grondant timidement. Voilà ce que firent ces animaux. —

Tout cela dura longtemps ou bien très peu de temps : car véritablement il n'y a *pas* de temps sur la terre pour de pareilles choses. — Mais dans l'intervalle les hommes supérieurs s'étaient réveillés dans la caverne de Zarathoustra, et ils se préparaient ensembles en cortège pour aller aux devants de Zarathoustra, afin de lui présenter leur salutation matinale : car en se réveillant ils avaient remarqué qu'il n'était déjà plus parmi eux. Mais lorsqu'ils furent arrivés à la porte de la caverne, précédés par le bruit de leurs pas, le lion dressa les oreilles formidablement, et, se détournant tout à coup de Zarathoustra, il sauta sur la caverne, hurlant furieusement; les hommes supérieurs cependant, en l'entendant hurler, se mirent tous à crier d'une seule bouche et, fuyant en arrière, ils disparurent en un clin d'œil.

Mais Zarathoustra lui-même, abasourdi et distrait, se leva de son siège, regarda autour de lui, se tenant debout, étonné, il interrogea son cœur, réfléchit et demeura seul. « Qu'est-ce que j'ai donc entendu? dit-il enfin, lentement, que vient-il de m'arriver? »

Et déjà le souvenir lui revenait et il comprit d'un coup d'œil tout ce qui s'était passé entre hier et aujourd'hui. « C'est là la pierre, dit-il en se caressant la barbe, c'est *là* que j'étais assis hier matin : et c'est là que le devin s'est approché de moi, c'est là que j'entendis pour la première fois le cri que je viens d'entendre, le grand cri de détresse.

O hommes supérieurs, c'est *votre* détresse que me prédisait hier matin ce vieux devin, —

— c'est vers votre détresse qu'il voulut m'éconduire et me tenter : ô Zarathoustra, m'a-t-il dit, je viens pour t'induire à ton dernier péché.

A mon dernier péché? s'écria Zarathoustra en riant avec colère de sa propre parole : qu'est-*ce* qui m'a été réservé comme mon dernier péché? »

— Et encore une fois Zarathoustra se replia sur lui-même, en s'asseyant de nouveau sur la grosse pierre pour réfléchir. Soudain il se redressa : —

« *Pitié! La pitié avec l'homme supérieur!* s'écria-t-il et son visage devint de bronze. Eh bien! *Cela* — a eu son temps!

Ma passion et ma compassion — qu'importent-t-elles? Est-ce que je recherche *le bonheur?* Je recherche mon *œuvre!*

Eh bien! Le lion est venu, mes enfants sont proches, Zarathoustra a mûri, mon heure est venue : —

Ceci est *mon* matin, *mon* jour commence : *monte donc, monte, grand midi!* » — —

Ainsi parlait Zarathoustra et il quitta sa caverne, ardent et fort comme le soleil du matin qui sort des sombres montagnes.

* * *

NOTES.

L'idée de Zarathoustra remonte chez Nietzsche aux premières années de son séjour à Bâle. On en retrouve des indices dans les notes datant de 1871 et 1872. Mais, pour la conception fondamentale de l'œuvre Nietzsche, lui-même indique l'époque d'une villégiature dans l'Engadine en août 1881, où lui vint, pendant une marche à travers la forêt, au bord du lac de Silvaplana, comme «un premier éclair de la pensée de Zarathoustra», la pensée de l'éternel devenir et de l'éternel retour des choses. Il en prit note le même jour en ajoutant la remarque : «Au commencement du mois d'août 1881 à Sils Maria, 6000 pieds au-dessus du niveau de la mer et, bien plus haut encore, au-dessus de toutes les choses humaines» (Note conservée). Depuis ce moment cette idée se développa en lui : ses carnets de notes et ses manuscrits des années 1881 et 1882 en portent de nombreuses traces et *La gaya scienza* qu'il rédigeait alors contient «cent indices de l'approche de quelque chose d'in[illegible]able». Le volume mentionne même déjà (dans l'aphorisme 341) la pensée de l'éternel retour des choses, et, à la fin de sa quatrième partie (dans l'aphorisme 342, qui dans la première édition qui terminait l'ouvrage), «faisait luire, comme le dit Nietzsche lui-même, la beauté diamantine des premières paroles de Zarathoustra».

La *première partie* fut écrite dans «la baie riante et silencieuse» de Rapallo près de Gênes, où Nietzsche passa les mois de janvier et février 1883. «Le matin je suis monté par la superbe route de Zoagli en me dirigeant vers le sud, le long d'une forêt de pins; je voyais se dérouler devant moi la mer qui s'étendait jusqu'à l'horizon ; l'après-midi je fis le tour de toute la baie depuis Santa Margherita jusque derrière Porto fino. C'est sur ces deux chemins que m'est venue l'idée de toute la première partie de *Zarathoustra,* avant tout Zarathoustra lui-même, considéré comme type ; mieux encore, il est venu sur moi» (jeu de mot sur *er fiel mir ein* et *er überfiel mich*). Nietzsche a plusieurs fois certifié n'avoir jamais mis plus de dix jours à chacune des trois premières parties de *Zarathoustra* : il entend par là les jours

où les idées, longuement mûries s'assemblaient en un tout, où, durant les fortes marches de la journée, dans l'état d'une inspiration incomparable et dans une violente tension de l'esprit, l'œuvre se cristallisait dans son ensemble, pour être ensuite rédigée le soir sous cette forme de premier jet. Avant ces dix jours il y a chaque fois un temps de préparation, plus ou moins long, immédiatement après la mise au point du manuscrit définitif ; ce dernier travail s'accomplissait aussi avec véhémence et accompagné d'une «expansion du sentiment» presque insupportable. Cette «œuvre de dix jours» tombe pour la première partie sur la fin du mois de janvier 1883 : au commencement de février la première conception est entièrement rédigée, et au milieu du mois le manuscrit est prêt a être donné à l'impression. La conclusion de la dernière partie *(De la vertu qui donne)* «fut terminée exactement pendant l'heure sainte où Richard Wagner mourut à Venise» (13 février).

Au cours d'un «printemps mélancolique» à Rome, dans une *loggia* qui domine la Piazza Barbarini, «d'où l'on aperçoit tout Rome et d'où l'on entend mugir au-dessous de soi la Fontana», le «Chant de Nuit» de la deuxième partie fut composé au mois de mai. La *seconde partie* elle-même fut écrite, de nouveau en dix jours, à Sils Maria entre le 17 juin et le 6 juillet 1883 : la première rédaction fut terminée avant le 6 juillet et le manuscrit définitif avant le milieu du même mois.

«L'hiver suivant, sous le ciel alcyonien de Nice, qui pour la première fois rayonna alors dans ma vie, j'ai trouvé le *troisième Zarathoustra.* Cette partie décisive qui porte le titre : *Des vieilles et des nouvelles Tables* fut composée pendant une montée des plus pénibles de la gare au merveilleux village maure Eza, bâti au milieu des rochers —». Cette fois encore «l'œuvre de dix jours» fut terminée fin janvier, la mise au net au milieu du mois de février.

La *quatrième partie* fut commencée à Menton, en novembre 1884 et achevée, après une longue interruption, de fin janvier à mi-février 1885 : le 12 février le manuscrit fut envoyé à l'impression. Cette partie s'appelle d'ailleurs injustement «quatrième et *dernière* partie» : «son titre véritable (écrit Nietzsche à Georges Brandès), par rapport à ce qui précède et à ce qui *suit,* devrait être : *La tentation de Zarathoustra,* un intermède». Nietzsche a en effet laissé des ébauches de nouvelles parties d'après lesquelles l'œuvre entière ne devait se clore que par la mort de Zarathoustra. Ces plans et d'autres fragments seront publiés dans les œuvres postumes.

La première partie parut en mai 1883 chez E. Schmeitzner à

Chemnitz sons le titre : «*Ainsi parlait Zarathoustra. Un livre pour tout le monde et personne*» (1883). La seconde et la troisième partie parurent en septembre 1883 et en avril 1884 sous le même titre, chez le même éditeur Elles portent sur la converture, pour les distinguer, les chiffres 2 et 3. — La première édition complête de ces trois parties parut à la fin de 1886 chez E. W. Fritsch à Leipzig (qui avait repris quelques mois avant le dépôt des œuvres de Nietzsche), sous le titre: *Ainsi parlait Zarathoustra. Un livre pour tout le monde et personne. En trois parties* (sans date).

Nietzsche fit imprimer à ses frais la quatrième partie chez C. G. Naumann à Leipzig en avril 1885, à quarante exemplaires. Il considérait cette quatrième partie (le manuscrit portait: «pour mes amis seulement et non pour le public) comme quelque chose de tout à fait personnel et recommandait aux quelques rares dédicataires une discrétion absolue. Quoiqu'il songeât souvent à publier aussi cette partie il ne crût pas devoir le faire sans remanier préalablement quelques passages. Un tirage à part de cette partie, imprimé en automne 1890, lorsque eut éclaté la maladie de Nietzsche, fut publié en mars 1892 chez C. G. Naumann, après que tout espoir de guérison eut disparu et par conséquent tout possibilité pour l'auteur de décider lui-même de la publication. En juillet 1892 parut chez C. G. Naumann la deuxième édition de *Zarathoustra,* la première qui contint les quatre parties. La troisième édition fut publiée chez le même éditeur en août 1893.

La présente traduction a été faite sur le sixième volume des *Œuvres complètes de Fr. Nietzsche,* publié en août 1894 chez C. G. Naumann à Leipzig par les soins du «*Nietzsche-Archiv*». Les notes bibliographiques qui précèdent ont été traduites d'après l'appendice que M. *Fritz Koegel,* a donné à cette édition.

Conformément au désir exprimé par le «*Nietzsche-Archiv*» de Weimar nous avons donné une version aussi littérale que possible de l'œuvre de Nietzsche, tachant d'imiter même, autant que possible, le rythme des phrases allemandes. Les passages en vers sont également en vers rimés ou non rimés dans l'originale.

Nous avons renvoyé à cette place quelques notes relatives à la traduction :

page 8, ligne 6. du b. : *Je vous enseigne le Surhumain* — Uebermensch, übermenschlich. Nous avons substantivé l'adjectif surhumain, les termes de *surhomme, superhomme* qui ont été employés quelquefois ne nous semblant pas propres à être introduits dans la langue française. Un des chapitres des *Modern Painters* de John Ruskin s'intitule

«*of the Superhuman Ideal*» (vol. II, chap. V). Cet «idéal superhumain» que Ruskin cherche dans l'art correspond à peu près à cet autre idéal de Surhumanité que Nietzsche voudrait introduire dans la vie pour y amener l'homme. C'est donc bien à tort que M. Jean Izoulet a donné le titre de *Les Sur-Humains* à sa traduction des *Representative Men* d'Emerson, en indiquant spécialement que les «types» du penseur americain sont «à beaucoup d'égards les «surhommes» de Nietzsche». Les grands hommes dont parle Emerson correspondent tout simplement aux «hommes supérieurs» de la quatrième partie de *Zarathoustra* — ces hommes supérieurs qui ne sont que la promesse du Surhumain. Dans la préface italienne du *Triomphe de la Mort,* préface qui n'a pas été traduite en français, M. Gabriel d'Annunzio évoque cette ombre du Surhumain, comme une vision de l'avenir : «Noi tendiamo l'orecchio alla voce del magnanimo Zarathustra, o Cenobiarca ; e prepariamo nell' arte con sicura fede l'avvento del *Uebermensch,* del *Superuomo.*»

page 34 : Les hallucinés de l'Arrière-Monde — *die Hinterweltler,* ceux qui croient à l'existence d'un monde transcendantal.

page 115, ligne 1. du b. : Tout ce qui est immuable — n'est que symbole ! — contrepartie des vers de Goethe à la fin du second *Faust :* «Tout ce qui passe — n'est que symbole».

page 139, ligne 2. du b. : tarantelle — *Tarantel,* le même mot signifie en allemand tarantelle et tarantule.

page 168 : De l'immaculée Connaissance — jeu de mot sur Erkenntnis (connaissance) et Empfängnis (conception).

page 178, ligne 14. du h. : l'indescriptible a été réalisé — allusion au vers de Goethe dans le second *Faust : «Das Unbeschreibliche, hier ist's gethan».*

page 247, ligne 7. du h. : tristes envieux — *Neidbolde und Leidholde.*

page 250, ligne 4. du h. : . . . ici l'esprit devient jeu de mot ? il se fait jeu en de repoussant calembours ! — *Wortspiel, Wortspülicht.* (Tout ce chapitre est plein de jeux de mots qui, pour la plupart, sont intraduisibles.)

page 250, ligne 3. du b. : jeu de mot sur *Mond* (lune) et *Mondkalb* (être difforme).

page 290, ligne 6. du h. : jeu de mot sur *rein* (pur) et *Schwein* (porc).

page 294, ligne 7. du h. : paresse, pourrie — *Faulheit, faulig (faul* signifie paresseux et pourri).

page 299, ligne 6. du h. : jeu de mot sur *Eheschliessen* (conclure un mariage) et *Ehebrechen* (rupture, adultère).

page 299, ligne 11. du h. : *brisé les liens du mariage* — Ehebrechen (commettre adultère) et *durch die Ehe gebrochen* (brisé par le mariage).

page 311, ligne 3. du h. : jeu de mot sur *besser* (meilleur) et *bœser* (plus méchant).

page 334, ligne 1. du h. : *Pech* (poix) signifie au figuré : malchance, malheur.

page 335, ligne 9. du b. : jeu de mot sur *Gründling* (goujon) et *Abgrund* (profondeur).

page 386, ligne 13 du b. : jeu de mot sur *Suchen nach meinem Heim* (recherche de ma demeure) et *Heimsuchung* (épreuve).

page 417, ligne 9. du h. : jeu de mot sur *Distelkopf* (tête de chardon) et *Tiftelkopf* (tête fêlée).

page 417, ligne 12. du b. : jeu de mot sur *Schwarzsichtig* (qui voit noir) et *Schwärsüchtig* (qui est ulcéré).

[Le volume tout entier est rempli d'allitérations, d'assonances, et d'associations par analogie que nous n'avons pu rendre qu'approximativement.]

HENRI ALBERT.

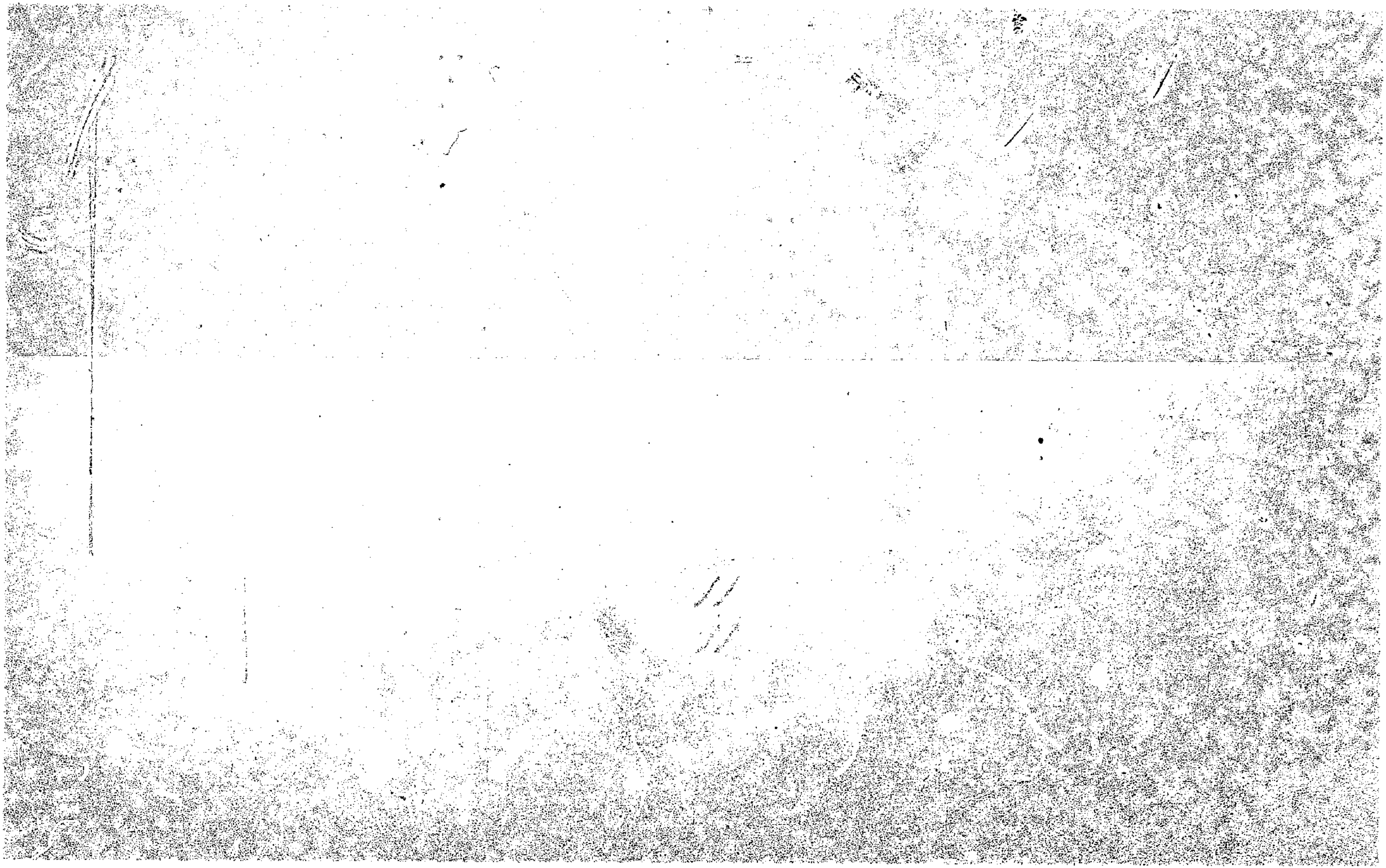


TABLE DES MATIÈRES.

Première partie.

page

La Préface de Zarathoustra 3
Les Discours de Zarathoustra 25
Des trois Transformations 27
Des Chaires de la Vertu 30
Des Hallucinés de l'Arrière-Monde 34
Des Contempteurs du Corps 39
Des Joies et des Passions 42
Du pâle Criminel 45
Lire et Ecrire 48
De l'Arbre sur la Montagne 51
Des Prédicateurs de la Mort 55
De la Guerre et des Guerriers 58
De la nouvelle Idole 61
Des Mouches de la Place publique 65
De la Chasteté 70
De l'Ami 72
Mille et un But 75
De l'Amour du Prochain 79
La Voie du Créateur 82
La vieille et la jeune femme 86
La Morsure de la Vipère 90
De l'Enfant et du Mariage 93
De la libre Mort 96
De la Vertu qui donne 100

Deuxième partie.

L'Enfant au Miroir 109
Sur les Iles Bienheureuses 113

page

Des Compatissants 117
Des Prêtres 122
Des Vertueux 126
De la Canaille 131
Des Tarentules 135
Des Sages célèbres 140
Le Chant de la Nuit 144
Le Chant de la Danse 147
Le Chant du Tombeau 151
De la Victoire sur soi-même 156
Des Hommes sublimes 161
Du pays de la Civilisation 165
De l'immaculée Connaissance 169
Des Savants 174
Des Poètes 177
Des grands Evénements 182
Le Devin 188
De la Rédemption 194
De la Sagesse des hommes 201
L'Heure la plus silencieuse 206

Troisième partie.

Le Voyageur 213
De la Vision et de l'Énigme 218
De la Béatitude involontaire 226
Avant le Lever du soleil 231
De la Vertu qui rapetisse 236
Sur le Mont des Oliviers 244
En Passant 249
Des Transfuges 254
Le Retour 260
Des trois Maux 265
De l'Esprit de Lourdeur 272
Des vieilles et des nouvelles Tables 278
Le Convalescent 306
Du Grand Désir 315
L'autre Chant de Danse 319
Les sept Sceaux 325

Quatrième et dernière partie.

page

L'Offrande du Miel 333
Le Cri de Détresse 338
Entretien avec les Rois 343
La Sangsue 349
L'Enchanteur 354
Hors de Service 363
Le plus laid des Hommes 370
Le Mendiant volontaire 37
L'Ombre 383
En plein midi 388
La Salutation 393
La Cène 401
De l'Homme supérieur 404
Le Chant de la Mélancolie 418
De la Science 424
Parmi les filles du désert 429
Le Réveil 436
La Fête de l'âne 441
Le Chant d'ivresse 446
Le Signe 457

Notes 463

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

Achevé d'imprimer
le 1 septembre mil huit cent quatre-vingt-dix-sept
par C. G. Naumann à Leipzig.

ERRATA.

Page	9,	ligne	15.	d.	b.	lire:	des empoisonneurs
„	47,	„	12.	d.	h.	„	maintenant
„	50,	„	8.	d.	b.	„	de la lourdeur
„	52,	„	10.	d.	b.	„	je suis fatigué
„	53,	„	13.	d.	h.	„	Tu n'es
„	65,	„	10.	d.	b.	„	les meilleures choses
„	71,	„	10.	d.	b.	„	ils aiment mieux rire
„	75,	titre				„	Mille et un Buts
„	75,	ligne	7.	d.	b.	„	au-dessus de chaque
„	77,	„	3.	d.	b.	„	pareilles à
„	79,	„	9.	d.	b.	„	Plus haut
„	80,	„	3.	d.	h.	„	vous-mêmes
„	85,	„	11.	d.	b.	„	seuls
„	87,	„	1.	d.	h.	„	vieille femme . . . lui dis
„	88,	„	4.	d.	h.	„	êtes aimées
„	91,	„	8.	d.	b.	„	acquitte
„	101,	„	5.	d.	h.	„	amasser
„	103,	„	12.	d.	h.	„	terrestres
„	105,	„	10.	d.	h.	„	trompés
„	106,	„	2.	d.	h.	„	brebis
„	107,	épigraphe				„	renié que
„	109,	ligne	12.	d.	b.	„	cependant
„	110,	„	6.	d.	h.	„	leur ai faits
„	112,	„	8.	d.	h.	„	mes ennemis
„	114,	„	4.	d.	h.	„	propres sens
„	116,	„	8.	d.	h.	„	poussé
„	122,	„	6.	d.	b.	„	Ils me sont
„	132,	„	3.	d.	b.	„	mon esprit a monté
„	136,	„	3.	d.	h.	„	tous ceux
„	136,	„	12.	d.	b.	„	par le fils
„	140,	„	3.	d.	h.	„	honorés
„	141,	„	1.	d.	h.	„	Endurants
„	142,	„	13.	d.	h.	„	vous-mêmes
„	143,	„	2.	d.	h.	„	quelle
„	143,	„	5.	d.	b.	„	pareille
„	153,	„	13.	d.	h.	„	hibou
„	158,	„	12.	d.	b.	„	privé.

Page	165,	ligne	11.	d.	b.	lire:	j'ai eue
„	189,	„	3.	d.	b.	„	Il est
„	199,	„	12.	d.	h.	„	Mais c'est ainsi
„	213,	„	10.	d.	h.	„	accomplis
„	213,	„	11.	d.	h.	„	déjà gravis
„	233,	„	15.	d.	b.	„	Mais moi
„	257,	„	11.	d.	b.	„	leurs louanges
„	261,	„	12.	d.	b.	„	animaux
„	262,	„	2.	d.	h.	„	l'un à l'autre
„	266,	„	6.	d.	b.	„	quelles sont
„	267,	„	8.	d.	h.	„	quelle est la force
„	268,	„	5.	d.	h.	„	symbolique
„	269,	„	4.	d.	h.	„	je m'ôte
„	269,	„	8.	d.	h.	„	joies empourprées
„	269,	„	2.	d.	b.	„	telles âmes
„	270,	„	1.	d.	b.	„	ces créatures
„	271,	„	4.	d.	h.	„	bons mots
„	273,	„	2.	d.	b.	„	supportés
„	275,	„	7.	d.	h.	„	de l'écorce
„	315,	„	8.	d.	h.	„	je t'ai persuadie
„	319,	„	6.	d.	b.	„	tu t'es reculée
„	319,	„	4.	d.	b.	„	fuyant
„	320,	„	2.	d.	h.	„	sur des voies
„	325,	„	9.	d.	h.	„	obscure
„	329,	„	1.	d.	b.	„	est venue
„	333,	„	11.	d.	b.	„	N'es-tu pas . . .
„	333,	„	4.	d.	b.	„	ils se placèrent
„	335,	„	9.	d.	h.	„	le monde est riche
„	336,	„	9.	d.	b.	„	de pareils
„	347,	„	6.	d.	b.	„	s'est retourné
„	351,	„	11.	d.	h.	„	bénie soit
„	352,	„	5.	d.	b.	„	demi-mesures
„	362,	„	7.	d.	h.	„	affliction
„	364,	„	4.	et	suiv.	„	pieux
„	366,	„	5.	d.	b.	„	favori
„	368,	„	5.	d.	h.	„	pieux
„	370,	„	8.	d.	h.	„	m'a données
„	380,	„	7.	d.	h.	„	s'égoutte
„	384,	„	14.	d.	b.	„	Qui es-tu?
„	385,	„	1.	d.	b.	„	leurs nobles mensonges
„	392,	„	2.	d.	h.	„	de l'arbre
„	447,	„	3.	d.	h.	„	il vaut la peine
„	453,	„	9.	d.	b.	„	béni soit
„	455,	„	13.	d.	h.	„	être haïe
„	458,	„	3.	d.	h.	„	l'appel
„	460,	„	3.	d.	b.	„	qu'importent-elles
„	467,	„	8.	d.	b.	„	dans l'original

A LA MÊME LIBRAIRIE :

ŒUVRES DE FRÉDÉRIC NIETZSCHE

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE

HENRI ALBERT

Par delà le Bien et le Mal, traduit par L. WEISCOPF et GEORGES ART. . . . . 1 vol.

Ainsi parlait Zarathoustra, traduit par HENRI ALBERT 1 vol.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

La Généalogie de la Morale, traduit par GEORGES ART. 1 vol.

Le Cas Wagner. — Le Crépuscule des Idoles. — Nietzsche contre Wagner. — L'Antechrist. — Poésies, traduit par HENRI ALBERT. . . . . 1 vol.

MERCVRE DE FRANCE

Fondé en 1672

(*Série moderne*)

15, RVE DE L'ÉCHAVDÉ. — PARIS

paraît tous les mois en livraisons de 300 pages, et forme dans l'année 4 volumes in-8, avec tables.

Rédacteur en Chef : ALFRED VALLETTE

Romans, Nouvelles, Contes, Poèmes, Théâtre, Musique
Etudes critiques, Traductions
Autographes, Portraits, Dessins et Vignettes originaux

PRIX DU NUMÉRO :

France : 2 fr. » — Étranger : 2 r. 25

ABONNEMENT

FRANCE		ETRANGER	
Un an.	20 fr.	Un an	24 fr.
Six mois	11 »	Six mois.	13 »
Trois mois.	6 »	Trois mois.	7 »

On s'abonne *sans frais* dans tous les bureaux de poste.

Imp. C. RENAUDIE, 56, rue de Seine, Paris.

PREMIERE PARTIE.
- LA PREFACE DE ZARATHOUSTRA
- LES DISCOURS DE ZARATHOUSTRA
- Des trois Transformations
- Des Chaires de la Vertu
- Des Hallucinés de l'Arrière-Monde
- Des Contempteurs du Corps
- Des Joies et des Passions
- Du pâle Criminel
- Lire et Ecrire
- De l'Arbre sur la Montagne
- Des Prédicateurs de la Mort
- De la Guerre et des Guerriers
- De la nouvelle Idole
- Des Mouches de la Place publique
- De la Chasteté
- De l'Ami
- Mille et un But
- De l'Amour du Prochain
- La Voie du Créateur
- La vieille et la jeune femme
- La Morsure de la Vipère
- De l'Enfant et du Mariage
- De la libre Mort
- De la Vertu qui donne

DEUXIEME PARTIE.
- L'Enfant au Miroir
- Sur les Iles Bienheureuses
- Des Compatissants
- Des Prêtres
- Des Vertueux
- De la Canaille
- Des Tarentules
- Des Sages célèbres
- Le Chant de la Nuit
- Le Chant de la Danse
- Le Chant du Tombeau
- De la Victoire sur soi-même
- Des Hommes sublimes
- Du pays de la Civilisation
- De l'immaculée Connaissance
- Des Savants
- Des Poètes
- Des grands Evénements
- Le Devin
- De la Rédemption
- De la Sagesse des hommes
- L'Heure la plus silencieuse

TROISIEME PARTIE.
- Le Voyageur
- De la Vision et de l'Enigme
- De la Béatitude involontaire
- Avant le Lever du soleil
- De la Vertu qui rapetisse
- Sur le Mont des Oliviers
- En Passant
- Des Transfuges
- Le Retour
- Des trois Maux
- De l'Esprit de Lourdeur
- Des vieilles et des nouvelles Tables
- Le Convalescent
- Du Grand Désir
- L'autre Chant de Danse
- Les sept Sceaux

QUATRIEME ET DERNIERE PARTIE.
- L'Offrande du Miel
- Le Cri de Détresse
- Entretien avec les Rois
- La Sangsue
- L'Enchanceur
- Hors de Service
- Le plus laid des Hommes
- Le Mendiant volontaire
- L'Ombre
- En plein midi
- La Salutation
- La Cène
- De l'Homme supérieur
- Le Chant de la Mélancolie
- De la Science
- Parmi les filles du désert
- Le Réveil
- La Fête de l'âne
- Le Chant d'ivresse

Le Signe
NOTES